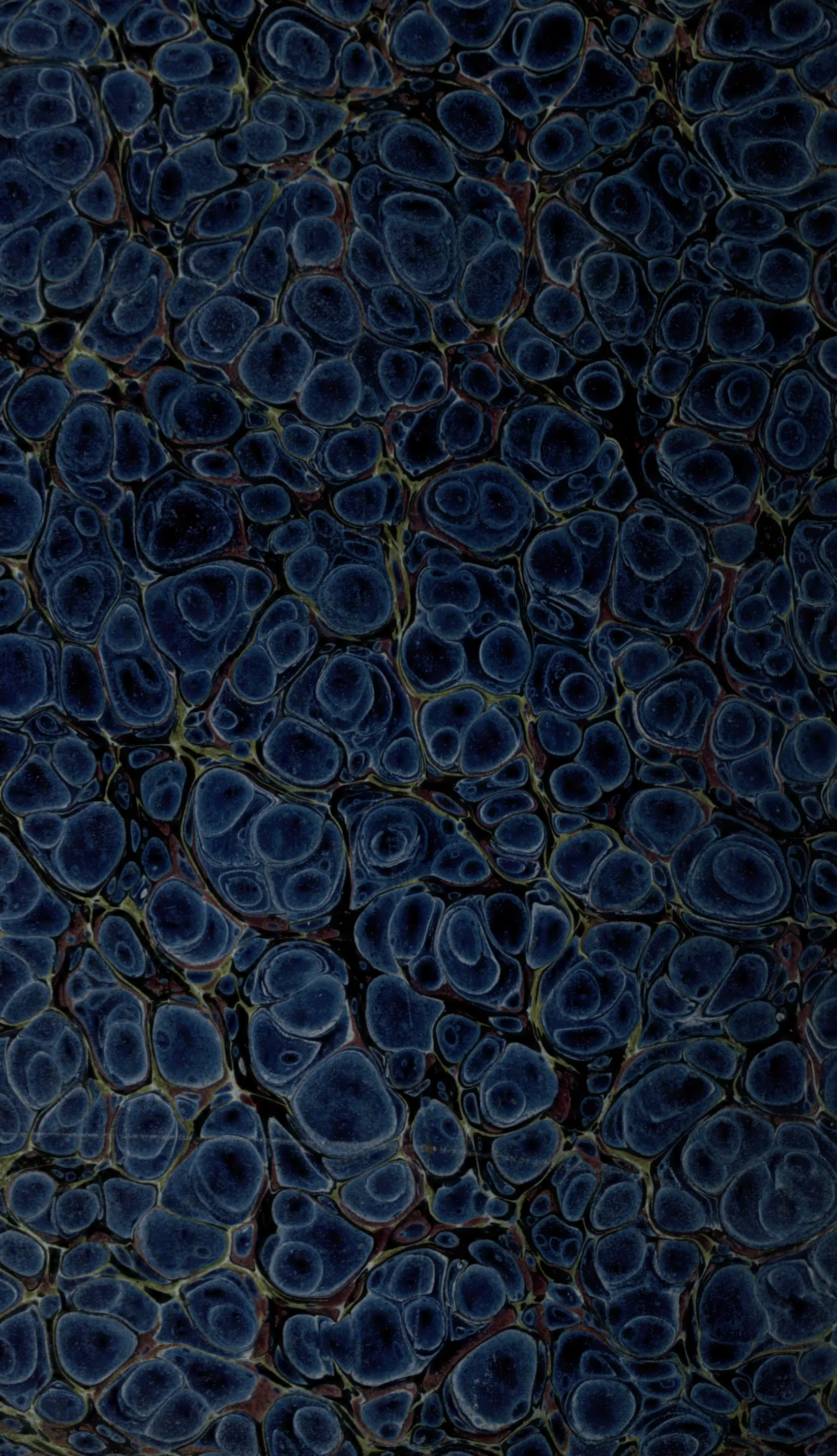
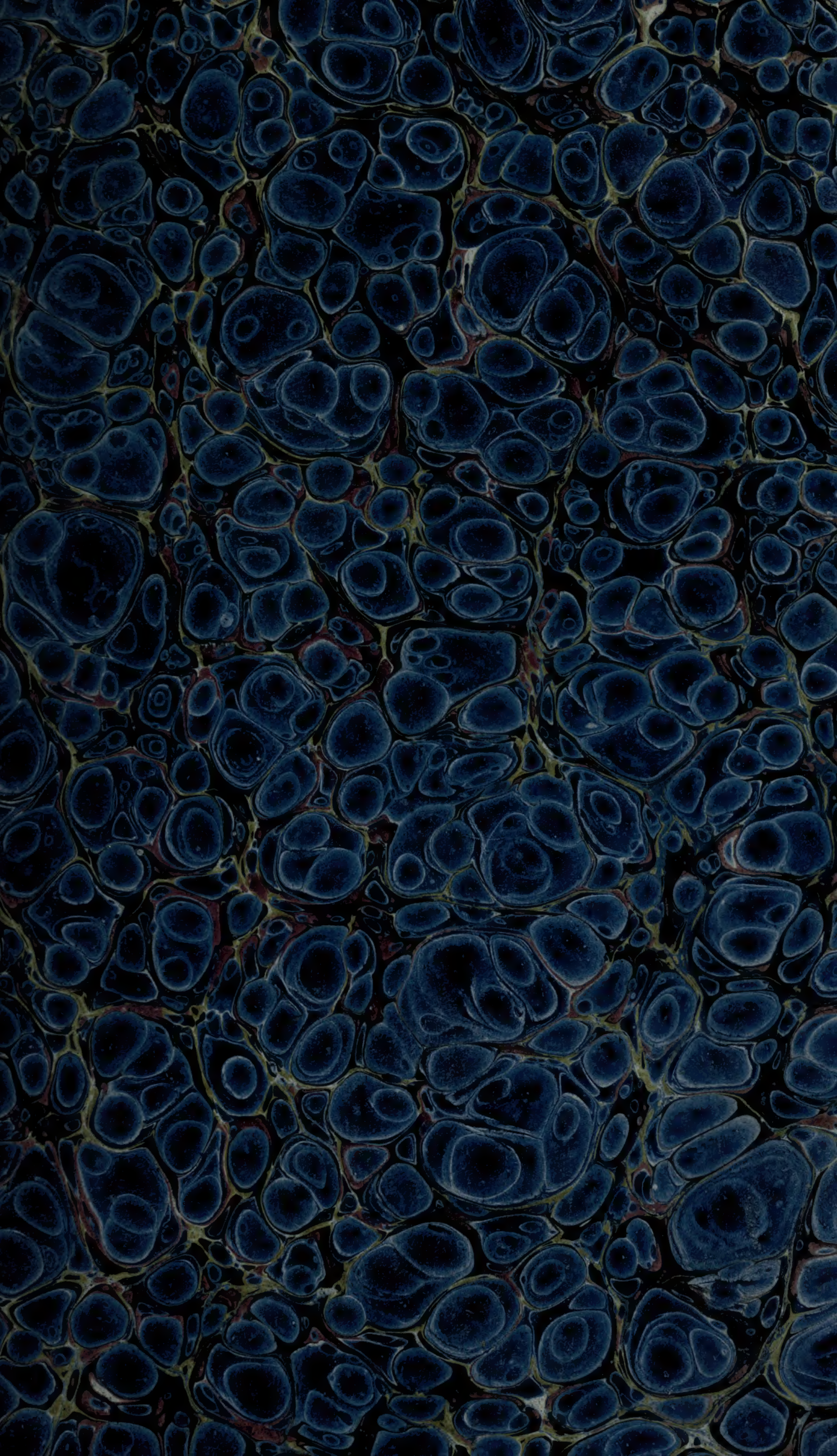

3 1761 06634035 7





HISTOIRE D'ALGER.

HISTOIRE D'ALGER.

Paris. — Imp. Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

HISTOIRE
D'ALGER

ET

DE LA PIRATERIE DES TURCS DANS LA MÉDITERRANÉE,

A DATER DU SEIZIÈME SIÈCLE;

PAR

CH. DE ROTALIER.

> Vous ne pouvez exiger de l'historien que la connaissance des faits, l'impartialité des jugements, et le style, s'il peut.
>
> (VICOMTE DE CHATEAUBRIAND.)

TOME SECOND.

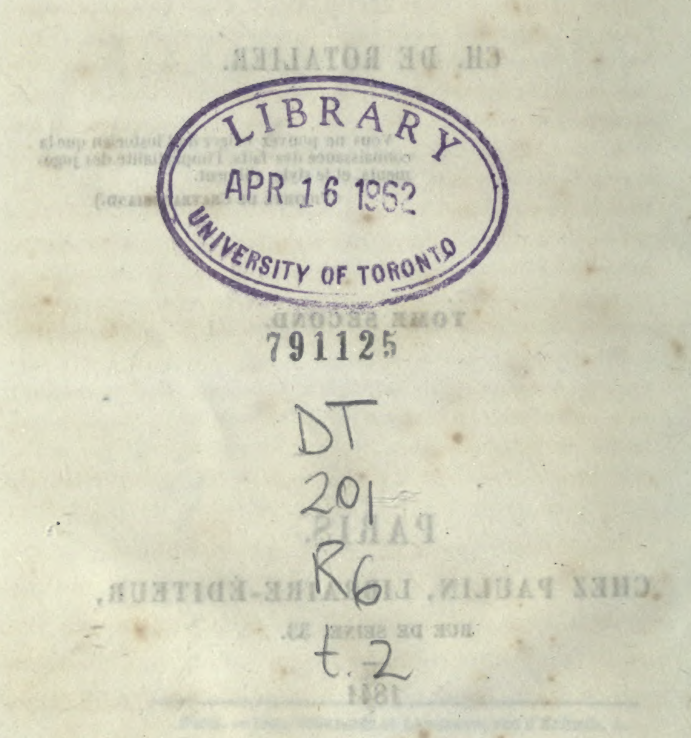
PARIS.

CHEZ PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 33.

—

1841


LIBRARY
APR 16 1962
UNIVERSITY OF TORONTO
791125
DT
201
R6
t. 2

HISTOIRE D'ALGER.

CHAPITRE XIX.

La mort de François Ier et de Khaïr-ed-Dine rend plus facile la situation de Charles-Quint. — Il parvient à signer une trêve avec le sultan. — Dans ce traité il ne reçoit que le titre de roi, tandis que Henri II est appelé empereur. — Maître de cette trêve, il accable les princes protestants. — Dragut, qui semble devoir faire oublier Barberousse, dévaste les côtes de la Sicile et de l'Italie. — Il capture une galère de Malte dans le port de Pouzzoles même. — L'empereur écrit à Doria de donner la chasse à ce corsaire. — Dragut sait toujours lui échapper. — Il s'établit dans l'île de Gelves pour y passer la mauvaise saison. — De là il prépare la conquête de Méhédia. — Description de cette ville importante et remarquable. — Dragut s'y ménage des intelligences. — Il s'approche de la ville, et s'empare de Suze et de Monester. — Un Maure, Hibraïm-Brembarac, engage les Méhédiens à le recevoir dans leur ville. — Dragut, accompagné de douze des siens, est admis à exposer lui-même sa demande devant le peuple rassemblé dans la grande mosquée. — Ses offres sont rejetées. — Dragut se retire à Esfakes, d'où il continue ses intrigues. — Il s'entend avec Brembarac pour surprendre la ville. — Le Maure lui livre une partie des murailles. — Dragut se rend maître de Méhédia. — Il en confie le commandement à son neveu, Hez-Raïz. — Il s'éloigne en laissant l'ordre de fair mourir Brembarac.

François Ier mort, la situation de Charles-Quint devint plus facile. Les embarras inséparables d'un nouveau règne favorisaient au plus haut degré les projets de l'empereur, et il parvint enfin à conclure avec la Porte une trêve qu'il négociait inutilement

depuis plus d'un an. Le sultan ne la signa qu'à regret; mais Henri II avait commis la faute de laisser tomber ses rapports diplomatiques avec Soliman, qu'il n'informa pas même de la mort de son père. Déjà mécontent de François Ier, l'empereur ottoman fut plus vivement piqué de ce manque de procédé du fils, et, dans sa colère, il conclut le traité que sollicitait Charles-Quint. Toutefois il en communiqua les articles à Aramont, ambassadeur de France, qui voulut alors entraver les négociations; mais les choses étaient trop avancées, et tout ce qu'il put obtenir, c'est que la France et ses alliés fussent compris dans la trêve. Soliman exigea encore, il est vrai, que Charles-Quint ne reçût dans cette pièce que le titre de roi, tandis que Henri II était qualifié d'empereur. Pour obtenir ce traité, Charles avait consenti à payer un tribut humiliant pour la portion de la Hongrie qui restait entre les mains de Ferdinand, et, subordonnant toujours les choses moins graves aux plus importantes, il ne parut même pas remarquer l'affront devant lequel les Français comptaient le voir reculer.

Maître de cette trêve, Charles-Quint put continuer, avec plus de sécurité et avec des forces plus considérables, la guerre contre les princes protestants. Aussi, peu de temps après, Jean-Frédéric, électeur de Saxe, fut battu et fait prisonnier à la bataille de Muhlberg, et le landgrave de Hesse, obligé de s'abandonner à la discrétion de l'empereur, vint bientôt lui-même demander grâce, à genoux au pied du trône impérial.

Pendant que Charles-Quint obtenait en Allemagne ces beaux succès, la Méditerranée, tranquille un instant, perdait de nouveau la sécurité qu'on avait cru y voir renaître à la mort de Barberousse. Dragut héritait de son génie, et s'il ne l'égalait pas en puissance et en rang, il ne lui était inférieur, ni par sa hardiesse, ni par les maux qu'il faisait aux chrétiens. C'est sur lui que se porteront nos premier regards, et pendant qu'Hassan-Pacha succédera tranquillement, dans Alger, à son père Khaïr-ed-Dine, nous retracerons les actions éclatantes du chef des corsaires de la Méditerranée.

A peine Barberousse mort, Dragut arma, par le secours des peuples de l'île de Gelves et de la ville d'Esfakes, vingt-quatre brigantins avec lesquels il se montra dans le golfe de Naples. Ce fut alors qu'il alla prendre jusque dans le port de Pouzzoles même une galère de Malte chargée de vingt-quatre mille ducats (1), et que plus tard il surprit au milieu de la nuit la ville de Castel-a-Mare, qu'il saccagea et dont il emmena les habitants en esclavage. En quelques jours il met ainsi tout à feu et à sang sur les côtes de la Calabre. L'empereur, effrayé, écrivit à Doria de ne rien négliger pour s'emparer d'un corsaire dont la capture lui eût alors paru sans prix, car il savait que, dans ce même instant, Henri II et le pape son-

(1) Una galera de la religion de Malta que traya veynte mil ducados, etc. Sandov., vol. 2, p. 493. — Il se saisit même d'une des galères des chevaliers de Rhodes qui était arrivée depuis peu au golfe de Pouzzol. De Thou, *Histoire universelle ;* traduit sur la nouvelle édition latine de Londres. La Haye, M DCC XL.

geaient à se réunir contre lui, et qu'il entrait dans leur plan d'appeler Dragut et les forces turques à leur secours. Doria prépara donc une flotte de quarante-trois galères, et poursuivit, mais inutilement, Dragut pendant tout l'été (1).

Profitant alors de la supériorité de ses forces, l'amiral génois s'empara de Suze, de Monaster d'Esfakes et du château d'Aclébia, qu'il remit entre les mains du fils de Muley-Assem, Muley-Bubcar, à qui Dragut les arracha bientôt. Il était dans la destinée de ces villes malheureuses et barbares d'être emportées, tour à tour, par un ennemi différent. Comment la civilisation eût-elle pu germer ou se maintenir dans un sol que la guerre, les divisions politiques et le pied d'un vainqueur foulaient à chaque instant !

Dragut s'établit dans l'île de Gelves pour y passer la mauvaise saison ; mais, toujours actif et plein de projets, il employa ce temps à préparer la conquête de Méhédia, ville alors considérable dont Marmol nous a laissé une description intéressante (2).

Bâtie sur un roc bas et plat qui s'avance dans la mer en forme d'isthme, elle recevait une nouvelle force du peu de profondeur de l'eau dans ces parages, où une galère ne pouvait pas naviguer sans danger. Malgré cette heureuse protection des flots, on n'avait pas négligé de l'entourer encore d'une bonne

(1) Doria anduvó todo este verano por topar con Dragut, mas no le pudo, etc. Sand., vol. 2, p. 494.

(2) Voyez, pour toute cette description de Méhédia, Marmol, vol. 2, p. 502.

muraille, et la langue de terre qui la rattachait au continent était fortifiée avec un soin particulier. Un mur de quarante pieds d'épaisseur, flanqué de six tours massives, d'une saillie de quarante pieds chacune, la couvrait de ce côté. Huit pieds au delà de ces tours, on avait élevé un autre mur plus bas que le premier, n'ayant que douze pieds d'épaisseur, mais fortifié par neuf tours tracées avec tant de régularité, que trois d'entre elles correspondaient exactement à deux du corps-de-place. Ce second mur formait, à proprement parler, ce que dans les fortifications modernes on appelle une contre-garde. La muraille principale était massive jusqu'au cordon : au-dessus on avait pratiqué des logements pour le gouverneur et la garnison : c'était la citadelle qui s'élevait ainsi sur un roc artificiel. Ces défenses formidables, bâties dans le temps où l'on ignorait encore l'usage de la poudre, étaient si solides que le canon ne les entama qu'avec difficulté. Le mur se repliait ensuite en arrière, à droite et à gauche, pour couvrir tout le reste de la ville, et ajouter les travaux de l'art aux difficultés de la nature. Méhédia n'était donc accessible que du côté de la terre, et nous venons de voir avec quel soin était fortifié le front étroit qu'elle présentait à l'attaque. Il est vrai, qu'une colline dominait ce front, mais cet avantage était compensé par l'inconvénient d'établir des tranchées et des cheminements sur un terrain en contre-pente, où plongeait le feu de la place.

La ville avait cinq mille trois cents pas de cir-

cuit. Elle renfermait dans son enceinte une mosquée, un arsenal, et un port pour les galères. Les navires plus grands trouvaient un abri certain contre la tempête, dans un port extérieur. On remarquait encore, du côté du nord, une tour bâtie sur une petite colline d'où l'on découvrait tout l'ensemble de cette ville remarquable. Le calife Mehedy avait épuisé ses trésors à ces fortifications, et Marmol rapporte qu'on disait de son temps qu'il les eût construites de métal, s'il eût cru la chose nécessaire pour les rendre indestructibles.

Nous avons dit que, du côté de terre, cette muraille était flanquée par six tours massives : les quatre du milieu étaient carrées, mais les deux autres, dont le pied baignait dans la mer, étaient rondes et fort élevées. On y pénétrait par une entrée si basse, que l'on ne pouvait y passer qu'en se courbant; la porte qui la fermait était recouverte de lames de fer, et chaque tour était comme une forteresse séparée. Une seule porte, percée dans la seconde tour carrée, s'ouvrait vers la campagne. La galerie voûtée qui y conduisait était fermée par six portes couvertes de lames de fer, et défendues chacune par une herse qui tombait du dessus de la voûte. Après la première porte, en entrant dans la ville, on trouvait une grille en fer ornée de deux lions en bronze qui se regardaient. On avait eu le soin, pour la rendre plus forte, de lui donner une courbure du côté de l'ennemi, auquel elle se présentait comme un bouclier.

Le coteau qui dominait la ville, au midi, était couvert de vignes et chargé de maisons de plaisance.

Au levant, le long de la mer, existaient des vergers que fertilisait l'eau d'un grand nombre de puits. Enfin des terres labourables aboutissaient à une montagne derrière laquelle habitaient les Arabes dont les troupeaux erraient dans de vastes plaines.

On croit que cette ville était l'ancienne et splendide Adrumetta, ruinée par l'invasion des Arabes. Plus tard le calife schismatique de Kairwan, Mehedy, la rétablit, la fortifia, et lui donna son nom. Sur le déclin de l'empire des califes de Kairwan, quelques corsaires de Sicile se saisirent de cette place et l'appelèrent Africa. Enfin elle retomba au pouvoir des Mahométans, qui la possédaient encore en 1550.

Comme tous les Maures, les habitants de Méhédia étaient légers, inconstants et portés à la révolte. Ils dépendaient autrefois de Tunis, mais depuis la prise de cette ville par Charles-Quint, ils s'étaient constitués en république et se montraient jaloux de leur liberté. Ils ne souffraient les vaisseaux étrangers qu'en petit nombre dans leur port, et même ils refusaient d'y admettre les corsaires turcs. Enfin, ils occupaient une ville si bien fortifiée, et se gardaient avec tant de soin, qu'il paraissait également difficile de les vaincre ou de les surprendre.

Dragut désirait s'emparer de cette place, afin d'assurer la navigation de ses corsaires qui manquaient, dans ces régions, de ports sûrs et fortifiés (1). Pour y parvenir, il eut recours à la ruse. Mé-

(1) Vió Dragut que no pudo vivir no siendo señor de algun lugar y tierra fuerte, etc. Sand., vol. 2, p. 494. — Dragut passa l'hiver aux Gel-

bédia était une république, les factions y régnaient donc. Instruit du fait, Dragut gagne un des principaux magistrats nommé Hibraïm Brambarac, et, au mois de février 1550 (1), certain de l'avoir mis dans ses intérêts, il part de Gelves, à la tête de trente-six vaisseaux à rames. D'abord il se rend maître, au moyen des intelligences qu'il s'y est ménagées, des villes de Suze et de Monester. Aussitôt Hibraïm engage les habitants de Méhédia à le recevoir dans leurs murs. Une entrevue du corsaire avec les principaux citoyens réunis dans la grande mosquée fut tout ce qu'il put obtenir. Dragut y parut accompagné seulement de douze des siens (2), et, prenant la parole, il exposa dans un discours plein d'adresse que son plus grand désir était d'être compté au nombre des citoyens de Méhédia et d'être admis à combattre pour elle; qu'il ne demandait ni solde, ni secours d'aucune espèce, et que tous ses vœux se bornaient à obtenir la permission de s'établir dans la ville avec sa femme et ses enfants; il ajoute cependant que s'ils voulaient accorder une retraite à ses

ves, où, ne se tenant pas pour assuré, il ne songea qu'à se rendre maître de la ville d'Afrique. Marmol, vol. 2, p. 505. — Il résolut de s'emparer d'El-Madiah autant pour sa propre sûreté que pour l'utilité de son parti. De Thou, vol. 1, p. 604.

(1) Mediado el mes de llebrero, anno 1550, se embarcó, etc. Sand., vol. 2, p. 494.

(2) Ambió á pedir licencia á los governadores para entrar; y dieronsela con que no llebasse con sigo mas de doze Turcos. Sand., vol. 2, p. 493.—Ce Maure agit de telle sorte auprès des habitants, qu'il moyenna une entrevue entre eux et Dragut qui y vint lui douzième, etc. Marmol, vol. 2, p. 505. — Voyez aussi de Thou, vol. 1, p. 605.

vaisseaux il s'engageait à les défendre contre leurs ennemis, quels qu'ils fussent. Instruits par l'exemple récent de Tunis, d'Alger et de tant d'autres villes, les Méhédiens refusèrent ses offres, et reprochèrent vivement à Hibraïm d'avoir prêté les mains à cette négociation (1). Dragut se retira donc à Esfakes, petite ville peuplée d'artisans et de corsaires; mais ce ne fut point pour s'y abandonner au repos; le temps qu'il y passa fut consacré à préparer la chute de Méhédia. Hibraïm lui était resté fidèle, et ils convinrent alors d'un plan que le corsaire ne tarda pas à exécuter. Au jour fixé, le traître, qui avait résolu de livrer une partie des murs à Dragut, garnit d'hommes dévoués les tours voisines du lieu convenu, et, avant le lever du soleil, Dragut, sur le rivage, donnait à six cents Turcs l'ordre d'escalader les murailles. Ses soldats, n'éprouvant aucune résistance, arrivent au sommet, se saisissent des tours et pénètrent dans la ville. Le corsaire les suit, et, avec le reste de ses gens, s'empare de l'arsenal. Le bruit des trompettes et les détonations de l'artillerie proclament aussitôt ce premier succès (2). Quoique surpris, le peuple courut aux armes et combattit vaillamment. Il y eut de part

(1) Se resolvieron en que despidiessen á Dragut, etc. Sand., vol. 2, p. 495. — Quoi qu'il pût dire, il n'obtint que d'être reçu pour ami et assisté de tout ce qu'il aurait besoin, sans avoir la permission d'entrer ni lui ni aucun Turc. Marmol, vol. 2, p. 505. — Ils refusèrent nettement d'accorder aux Turcs l'entrée de la place. De Thou, vol. 1, p. 605.

(2) Mandó Dragut tocar las atambores, trompetas, etc. Sand., vol. 2, p. 496. — Et faisant sonner les trompettes et tirer l'artillerie des vaisseaux, il s'avança avec ses gens jusques à l'arsenal. Marmol, vol. 2, p. 506.

et d'autre beaucoup de sang répandu ; mais à la fin, découragés par la trahison et par les renforts que recevaient à chaque instant les Turcs, les habitants de Méhédia furent obligés de se rendre, et de recevoir Dragut, non plus pour citoyen, mais pour maître. Le corsaire se saisit alors de la citadelle, et à dix heures tout était fini (1). Après avoir employé quelques jours à rétablir l'ordre dans la ville, il en confia le commandement à son neveu Hez-Raïs, à qui il laissa quatre cents Turcs, puis il reprit la mer, emmenant en otage quelques-uns des principaux habitants. Avant de partir, il ordonna à Hez-Raïs de faire mourir Brambarac, doutant avec raison de la fidélité de celui qui avait osé trahir sa patrie : le repentir ou le mécontentement pouvaient le jeter dans de nouvelles intrigues, car de pareils services ne se croient jamais assez payés, et le dernier supplice, juste punition du traître, est souvent aussi sa seule récompense possible (2).

(1) La ciudad se rendió y á la diez del dia Dragut era señor de toda ella, jurado y obedecido. Sand., vol. 2, p. 496.

(2) Pagó muy bien à Brambarac al qual dexó en comendado al sobrino que en la primera ocasion le quitasse la vida. Sand., vol. 2, p. 496. — Il ordonna à son neveu de tuer celui qui l'avait introduit, de peur que ce perfide ne tramât quelque nouvelle entreprise. Marmol, vol. 2, p. 506. — Voyez aussi de Thou, vol. 1, p. 605.

CHAPITRE XX.

La nouvelle de l'occupation de Méhédia par Dragut répand la consternation en Italie. — L'empereur ordonne à Doria de reprendre Méhédia.— Préparatifs de l'amiral génois. — Dénombrement de ses forces. — Incertitude des chefs. — On convient de se rendre à la Goulette pour y prendre l'opinion de Perez de Vargaz avant de rien entreprendre. — Dragut profite de ces retards pour jeter des secours dans Méhédia. — Hali, corsaire réputé, s'échappe de Suze et gagne Méhédia dont il retarde la chute. — Le cheick de Kairwan promet des secours aux chrétiens. — Il évite de s'engager avant d'avoir vu la tournure des événements. — Don Juan de Vega, vice-roi de Sicile, déclare enfin qu'il prendra le commandement de l'expédition. — Jalousie de don Garcie, vice-roi de Naples. — La flotte réunie jette enfin l'ancre devant Méhédia. — L'armée débarque. — Elle élève quelques fortifications au bord de la mer. — Les Turcs n'opposent aucune résistance. — Les chrétiens investissent la place. — Ils commencent les premiers travaux et établissent des batteries. — Des cavaliers arabes, commandés par une femme, viennent offrir leurs services aux Espagnols. — La brèche pratiquée, deux officiers et cinq soldats sont désignés pour la reconnaître. — Sur leur rapport, don Juan allait ordonner une attaque, lorsque deux transfuges lui donnent des renseignements qui lui en montrent le danger. — Préparatifs de défense des corsaires. — Don Juan de Véga tente une surprise. — Il échoue. — Il forme alors le projet de se rapprocher de la place pour en battre avec plus de succès les murailles. — Il apprend que Dragut réunit des troupes et se dispose à attaquer son camp.. — Il en resserre les fortifications. — Il établit de nouvelles batteries. — Cheminements des Impériaux. — Tentatives de leur ingénieur. — Mélange bizarre des méthodes anciennes et des méthodes nouvelles. — Mort de Muley-Assem qui avait accompagné l'expédition. — Dragut sort de l'île de Gelves. — Il prend, en passant, des soldats à Gabes. — Il voit, au port d'Esfakes, les émissaires du cheick de Kairwan

qui suspend aussitôt ses relations avec don Juan de Véga. — Dragut débarque ses troupes à Esfakes. — Lui-même, à la tête de huit cents Turcs, débarque à une petite distance de Méhédia. — Deux nageurs apprennent à Hez-Raïz que Dragut attaquera, le 25 juillet, le camp des chrétiens. — Combat entre les troupes de Dragut et les chrétiens. — Dragut n'obtient aucun avantage. — Il est abandonné des Arabes et des Maures. — Il remonte sur ses vaisseaux et regagne l'île de Gelves. — Don Juan de Véga change le point d'attaque. — Il ruine une tour dont un traître, ancien Maure d'Andalousie, lui a appris la faiblesse. — Les corsaires élèvent une seconde muraille derrière la première. — Don Juan de Véga, sur les indications du Maure, change encore la direction de ses batteries. — Il construit une batterie flottante pour canonner la muraille du côté de la mer. — Il obtient une brèche considérable. — Il ordonne l'assaut. — Dispositions pour l'attaque. — Résistance héroïque des corsaires. — La ville est prise. — Hez-Raïs demeure prisonnier. — Pertes cruelles éprouvées par les chrétiens.

Le bruit de l'occupation de Méhédia par Dragut remplit de consternation la Sicile et l'Italie. L'empereur, comprenant combien un établissement aussi solide et aussi voisin allait rendre ce corsaire redoutable, ordonna à Doria de se mettre immédiatement en mer pour reprendre Méhédia. L'amiral partit de Gênes, et toucha successivement à Livourne, à Naples, à Palerme et à Trapani, où il réunit une flotte de cinquante-trois galères (1). Le grand-duc de Toscane lui fournit trois galères commandées par Giordano des Ursins; à Civita-Vecchia, il rallia trois galères du pape commandées par Charles Sforce; il embarqua à Naples huit cents Espagnols, à la tête

(1) Obligó á que Andrea Doria saliesse en su busca con las galeras que tenia........ que fueron por todas cinquenta y tres galeras. Sand., vol. 2, p. 496. — Voyez aussi de Thou, vol. 1, p. 606, et Marmol, vol. 2, p. 500.

desquels marchait don Garcie de Tolède, fils du roi de Naples; à Palerme, don Juan de Véga, vice-roi de Sicile, lui fournit cinq galères commandées par Alvarez, son fils : Bubcar, le fils du roi de Tunis, l'accompagnait. Enfin l'ordre de Malte équipa, sur la demande de l'empereur, quatre galères, à bord desquelles on comptait cent quarante chevaliers et un bataillon de quatre cents hommes de troupes soldées. Ces forces obéissaient au bailli de La Sangle, de la langue de France.

On n'était point encore fixé sur la manière de conduire cette guerre(1), et Doria réunit les chefs, afin de prendre leur avis. Le bailli de La Sangle proposa de donner d'abord la chasse à Dragut, et de se rejeter ensuite sur Africa, s'il échappait. D'autres soutenaient qu'il fallait tomber brusquement sur la ville, et profiter du moment où elle était mal approvisionnée et dépourvue de garnison. Mais Marco Centurione, lieutenant de Doria, mit en avant l'avis pour lequel penchait secrètement l'amiral; il proposa de ne rien entreprendre avant d'avoir consulté Perez de Vargaz, gouverneur de la Goulette, plus à même que tout autre de donner, sur la situation de Méhédia et sur les forces de Dragut, les renseignements dont on manquait encore. Cette opinion l'emporta, et Doria mit à la voile. Contrarié par les vents, il lui fut impossible de doubler le cap Bon et d'arriver

(1) Ubo diversos pareceres entre los capitanes sobre el camino que tomarion. Sand., vol. 2, p. 496. — André Doria, qui n'avait point encore de résolution formée, etc. De Thou, vol. 1, p. 606.

à la Goulette : il eut même à peine le temps de renouveler sa provision d'eau dans les puits d'Aclébia, et la tempête le ramena en vue de Méhédia. On mit de nouveau en délibération l'attaque de la place; mais le conseil était divisé; des intrigues de plus d'un genre, des ambitions secrètes, des jalousies entre les chefs, occasionnaient, dans une armée composée d'éléments si nombreux, des tiraillements d'où résultèrent de grands retards. Incapable de s'arrêter à aucune opinion, le conseil finit par céder à l'influence des partisans de don Juan de Véga, vice-roi de Sicile; et décida qu'on n'entreprendrait rien sans son avis. A ces retards si fâcheux on ajouta une autre faute : la flotte, reprenant le chemin de la Goulette, laissa Méhédia découverte. Dragut en profita pour y introduire trois vaisseaux chargés de vivres et d'hommes. La garnison, augmentée, sentit renaître son courage; Hez-Raïs fit arrêter les citoyens mal disposés, et tout alors annonça une défense vigoureuse (1).

Pendant ce temps, Doria s'amusait à prendre les misérables villes de Suze et Monester, déjà prises et reprises vingt fois. Ces prétendus triomphes eurent même un fâcheux résultat, car, de Suze, s'échappa le corsaire Hali, qui se jeta dans Méhédia, et nous verrons son courage en retarder la chute (2).

(1) Fue causa este socorro, que uvo Africa de que la conquista fuesse larga, dificultosa, y costosa, y culparon á Andrea Doria por aver se apartado con la armada. Sand., vol. 2, p. 497.

(2) Hali, vaillant corsaire, se jeta dans El-Madia; son esprit et sa valeur furent un puissant obstacle qui retarda l'armée chrétienne. De Thou, vol. 1, p. 609. — Voyez aussi Sandoval, vol. 2, p. 496.

Lorsque Doria arriva enfin à la Goulette, Perez de Vargas lui conseilla de ne point entreprendre le siége de Méhédia sans avoir augmenté ses troupes, et il offrit de lui ménager la coopération du cheik de Kairwan (1). Ce Barbare, que le voisinage de Dragut inquiétait, s'engagea, en effet, à assurer la campagne et à fournir des vivres à l'armée chrétienne (2).

Ce fut de la Goulette que Doria expédia en Sicile Ferdinand de Véga auprès du vice-roi son père, pour demander des renforts. Don Garcie de Tolède, qui aspirait au commandement sur terre, partit en même temps pour Naples, où il allait lui-même diriger d'imposants préparatifs. En quelques jours il équipa vingt-quatre galères, et plusieurs bâtiments de charge qu'il remplit de troupes.

Mais don Juan de Véga, qui d'abord s'était montré opposé à une descente en Afrique, déclara tout à coup un projet qui surprit l'armée, et don Garcie de Tolède plus que tous les autres. Il annonça qu'il prenait le commandement des troupes. C'était son droit, et don Garcie dut céder; mais, dans le premier instant de colère, il songea, dit-on, à partir sans attendre le reste de l'armée, pour attaquer seul Méhédia. Cependant il écouta des avis plus modérés, et même il ne laissa rien percer de son mécontentement quand il rejoignit le vice-roi de Sicile. Nous verrons, plus tard, éclater sa mauvaise humeur.

(1) Dixó Perez de Vargaz : que la impresa de Africa tenia muchas dificultades, y que eran menester mas aparejos, etc. Sand., vol. 2, p. 497.

(2) Y el y los Alarabes lo prometieron porque no podian sufrir que Dragut, etc. Sand., vol. 2, p. 497.

Trapani avait été assigné pour le point de réunion de la flotte. Le 22 juin 1550, elle appareilla, et vint mouiller à l'île de Fabiana. De ce point, le vice-roi envoya une galère à la Goulette, pour porter à Perez de Vargas l'ordre de le rejoindre. Le lendemain, il eut connaissance de la petite île de Pantalaric, et, le 26, il jeta l'ancre sur la côte de Barbarie, à l'est de Méhédia.

Don Juan de Véga se rendit alors à bord de la capitane de Doria, et le commandement devint, entre ces deux chefs, le sujet d'un combat de civilité et de modestie. Mais le vice-roi, qui n'avait voulu paraître y renoncer que pour faire honneur à Doria, céda bientôt, et il réunit à l'instant même le conseil de guerre. On y décida d'une seule voix qu'il fallait entreprendre le siége de Méhédia.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les embarcations légères portèrent les troupes à terre, et immédiatement après on débarqua les vivres (1). Antoine Doria avait ouvert l'avis d'élever, sur le rivage, un fort pour abriter les approvisionnements de l'armée; ce fut le premier soin des chrétiens.

Les Turcs n'opposèrent aucune résistance. Trop faibles pour empêcher le débarquement, ils ménageaient leurs forces, et attendaient le moment où l'armée chrétienne, déjà abattue par les fatigues du siége et les chaleurs du climat, serait plus facile à entamer.

(1) Y comencó á salir de las galeras, y navios, y entrar en barcas, esquifes, bateles, y fregatas para yr á tomar á tierra, etc. Sand., vol. 2, p. 500.

Pendant ce temps, Dragut portait la guerre chez l'ennemi même qui l'attaquait; il courait les mers, cherchait à couper les convois, à enlever les bâtiments isolés, ou à désoler les côtes. Il éprouva cependant un échec en Sardaigne, où il perdit près de quatre cents hommes (1). Mais ce malheur, loin de l'abattre, semblait avoir donné une nouvelle énergie à sa redoutable activité.

Lorsque le fort fut achevé, l'armée songea, pour se rapprocher de la place, à s'emparer de la colline qui la dominait au midi : c'était le seul côté duquel Méhédia fût accessible par terre, et les chrétiens ne croyaient pas y rencontrer les difficultés que nous leur verrons éprouver. L'armée fut divisée en deux corps : le premier était composé des soldats de Naples; les troupes de Sicile, auxquelles on joignit celles de Malte, formaient le second. La garde du fort, et le soin de protéger le débarquement qui continuait encore, furent confiés à une compagnie de Sicile commandée par Bernal Saler. Enfin l'armée se mit en marche, éclairée en avant et sur ses côtés par des compagnies d'arquebusiers.

L'ennemi n'opposa qu'une faible résistance, et fut promptement refoulé jusqu'aux portes de la ville. Les chrétiens couronnèrent les hauteurs, où ils s'établirent, à la faveur de la pente opposée, à l'abri de l'artillerie (2). Le premier soin des généraux fut

(1) On avait eu des avis certains que Dragut avait perdu depuis peu quatre cents hommes dans la Sardaigne. De Thou, vol. 1, p. 611.

(2) Y assi dentro de seys horas que la gente salió á tierra llegó al campo

de se fortifier et de tracer les boyaux de tranchée. On fit deux batteries de neuf pièces chacune : la première était située au pied de la colline, près du camp, à trois cent cinquante pas du fossé ; la seconde en était éloignée de deux cent cinquante pas seulement. Elles battaient, l'une et l'autre, l'extrémité ouest de la muraille, près de la mer. Enfin, une tranchée qui partait du camp allait d'une batterie à l'autre.

Vers ce temps, si l'on en croit de Thou (1), une centaine de cavaliers arabes vinrent offrir leurs services aux chrétiens. Ils étaient commandés par une femme d'un esprit si courageux et si prudent, que toute la tribu lui avait déféré l'autorité après la mort du cheik son mari. L'empire que, dans ces derniers temps, une femme célèbre a su prendre sur les tribus arabes de la Syrie, rend croyable ce qui pourrait paraître fabuleux.

La grande distance à laquelle on avait établi les batteries, jointe à la solidité des murs, empêchèrent que la canonnade eût un grand succès. On abattit promptement, il est vrai, les défenses des tours ; mais on éprouva plus de difficulté à entamer la muraille.

Quand enfin, après avoir usé beaucoup de poudre, Véga eut obtenu une brèche raisonnable, il désigna deux officiers et cinq soldats déterminés pour aller

á la montañeta, etc. Sand., vol. 2, p. 500. — Aussitôt que la fortification dont nous avons parlé fut finie, Jean Osorio attaqua la colline et n'eut pas de peine à s'en emparer. De Thou, vol. 1, p 610.

(1) Vol. 1, p. 611.

la reconnaître (1). Ceux-ci choisirent l'instant le plus chaud de la journée, espérant que l'ennemi, accablé par l'ardeur du soleil, veillerait avec moins d'attention à la garde des remparts.

L'un d'eux, en effet, parvint jusqu'au-dessus de la brèche, et s'aperçut que la muraille étant d'une grande largeur, il ne serait pas impossible de s'y établir. Il lui parut encore qu'on pourrait se glisser jusqu'à la porte, où l'on remarquait une grande voûte à l'abri de laquelle il serait aisé de miner le corps de place. Ce fut là tout ce qu'au péril de sa vie cet homme intrépide put reconnaître.

Don Juan de Véga songeait à profiter de ces renseignements, quand deux transfuges renégats l'avertirent que les Turcs avaient accumulé du côté de la porte des moyens de défense plus considérables que ne le soupçonnait le soldat qu'il avait envoyé à la découverte (2). Un large fossé garni de pieux pointus, de chausse-trapes, de planches armées de clous, et recouvert d'un lit de gazon, devait arrêter les premiers pas des assaillants. L'ennemi avait encore creusé des mines, et chargé le rempart d'artifices de toutes les espèces, et enfin, de redoutables batteries, éta-

(1) Mandó el virrey que el capitan Portillo de la Goleta, y otro Portillo fuesen à reconocer la bateria con otros cinco soldados, etc. Sand., vol. 2, p. 502. — Comme on eut fait brèche raisonnable, on envoya cinq soldats pour la reconnoître, entre midy et une heure, qui estoit le temps qu'on crut que l'ennemi se reposeroit, etc. Marmol, vol. 2, p. 508.

(2) De oy á dos dias se salió de la ciudad otro renegado, y vino al real de noche...... concertaron...... que dentro de la ciudad se pusiessen puntas de Maderos, y clavos, y abroxos, etc. Sand., vol. 2, p. 502.

blies aux deux extrémités du fossé, devaient foudroyer la colonne d'attaque (1). Cet avis important fit abandonner le projet que l'on avait d'abord formé, et Véga résolut, dans l'espoir de s'emparer d'une des tours, de tenter du côté du couchant une escalade de nuit. Pour jeter l'incertitude dans l'esprit des infidèles, il ordonna en même temps un assaut à la brèche. Le succès devait entraîner la chute de la ville; car une fois logés sur la contre garde, les chrétiens ruineraient facilement la seconde muraille. Véga désigna, pour cette surprise, des compagnies choisies d'infanterie; quelques enseignes et un grand nombre de gentilshommes devaient combattre à leur tête. L'attaque commença dans le plus grand silence, à deux heures du matin. Avertis à temps, les Turcs accourent sur la brèche. En vain les chrétiens essayent alors de se répandre sur la contre-garde, elle était encombrée d'hommes, de traverses, de retranchements impossibles à franchir. Quelques-uns cependant, emportés par leur ardeur, envahissent le second fossé, mais ils y trouvent la mort.

Quant à l'escalade de la tour, elle échoua complétement. Marmol assure que les échelles données à l'infanterie se trouvèrent trop courtes; mais il est

(1) Hizieron á la parte de tierra un parapeto para poner en el quatro lombardas, etc. Sand., vol. 2, p. 502. — Deux renégats sortirent de la place, qui dirent au vice-roi que les Turcs s'étaient fortifiés de ce costé-là, etc. Marmol, vol. 2, p. 508. — Un jeune garçon de Messine s'étant échappé de la ville vint avertir le vice-roi... que les Turcs avaient creusé un fossé où ils avaient mis de grands ais garnis de clous, des pieux durcis au feu et pointus par le haut, avec un grand nombre de chausse-trapes et de crochets de fer, etc. De Thou, vol. 1, p. 612.

certain que les Turcs, arrivant en foule, culbutèrent les chrétiens, firent pleuvoir sur les échelles encombrées de soldats une grêle de pierres, de balles et de traits, et achevèrent, par quelques coups de canon, de porter le désordre dans la colonne. Véga fit sonner la retraite.

Le lendemain les Turcs exposèrent plus de soixante têtes sur les remparts, trophées sanglants dignes de ces pays barbares! Le nombre des blessés s'éleva à plus de quatre-vingts (1).

Après ce premier effort, les chrétiens résolurent de se rapprocher de la place, de creuser des tranchées, des galeries de mines et de nouvelles batteries, en un mot, de ne négliger aucun des moyens d'une attaque régulière. Mais d'abord Véga fit évacuer ses blessés sur Trapani, et il envoya chercher, en Europe, les munitions et les renforts dont il commençait à sentir le besoin (2).

Sur un faux bruit qui courait dans le camp, les chrétiens mirent en mer seize fustes pour donner la chasse à Dragut, qui, disait-on, s'était montré entre le cap Passaro et le cap Faro, en Sicile. Mais, pendant qu'on le cherchait au loin, cet habile cor-

(1) Il y périt environ soixante hommes dont les têtes furent exposées par les Turcs, sur de grandes perches, au haut de leurs murailles, etc. De Thou, vol. 1, p. 612. — Cortaron las cabezas de los muertos, etc. Sand., vol. 2, p. 503.

(2) Acordaron ambiar por mas gente, artilleria y municiones, etc. Sand., vol. 2, p. 503. — On envoya quatre galères à la Goulette et deux en Sicile pour charger de la poudre et des boulets, et pour transporter les blessés à Trapani. De Thou, vol. 1, p. 612.

saire s'occupait à lever des troupes à Gelves, et à gagner les tribus arabes, voisines de Méhédia. Instruit enfin de la vérité, don Juan de Véga resserra son camp, et en augmenta les défenses. Un retranchement bastionné, soutenu par des fascines et armé de couleuvrines, le mit, du côté de la campagne, à l'abri de tout danger.

Dès qu'il eut reçu les renforts qu'il attendait, Véga reprit les opérations du siége. Les premières batteries furent avancées de deux cents pas, et l'on rapprocha d'autant la tranchée ou ligne parallèle qui traversait l'isthme pour couvrir le camp du côté de la ville. Des tranchées qui permettaient de communiquer du camp aux parallèles et des parallèles aux batteries, furent ensuite creusées. On retrouve ici les premières indications d'un art que le génie de Vauban porta, un siècle après, au plus haut degré de perfection. Mais l'esprit humain procède lentement et marche en tâtonnant; on vit encore l'ingénieur des Impériaux abandonner ces premières lueurs de la science pour mêler, aux dispositions nouvelles que l'usage du canon avait forcé d'adopter, les méthodes des anciens, devenues maintenant impraticables, et construire en bois une galerie couverte, à l'abri de laquelle il prétendait avancer jusqu'au pied des retranchements pour les miner. Cet essai coûta la vie à son auteur, frappé sous l'abri impuissant de son appareil (1). Malgré le peu de succès de

(1) Le principal ingénieur fit une tranchée couverte comme une espèce de mine, pour aller à la fausse braie sous des ais doubles...... mais les

cette première expérience, les assiégeants essayèrent encore de construire un grand mantelet de bois, recouvert, comme chez les anciens, par des peaux d'animaux ; les Turcs l'incendièrent, et plusieurs soldats y perdirent la vie. Vers ce temps mourut Muley-Assem, triste, dit on, accablé d'ennui, et affaibli par la fièvre. Il expira dans une cabane, dernier refuge de ses grandeurs et de ses misères. Nous avons eu assez d'occasions jusqu'ici de juger quel était son caractère, nous ajouterons seulement qu'aveugle et âgé de soixante-six ans, il avait voulu assister en personne à cette guerre, car il nourrissait contre Hamida une haine si profonde, qu'il ne soupirait qu'après l'occasion de se venger.

Cependant le cheik de Kairwan, Mahomet, dont nous avons vu que Vargas avait sondé les intentions, proposa au vice-roi de Sicile de l'aider contre les Turcs, à condition qu'il le protégerait à son tour contre Hamida. Il demandait les villes de Suze et Monester, que Bubcar était hors d'état de garder et dont lui-même ferait hommage à l'empereur. Ces conditions acceptées, Mahomet ne montra pas un grand empressement à signer le traité ; il craignait de s'engager avant de connaître l'issue de la guerre.

Dragut sortit enfin de Gelves à la tête de sept fustes et quatre brigantins, chargés de douze cents soldats tant Turcs que Maures. En passant, il prit, à Gabes,

Turcs perçaient ces planches à coups d'arquebuse, etc. Marmol, vol. 2, p. 509. — Hizieron una trinchea la qual fuesse pour debaxo de la tierra, y por incima cubierta..., etc. Sand., vol. 2, p. 509.

environ deux mille Africains, et vint aborder au port d'Esfakes. Là il eut une entrevue avec des émissaires du cheik de Kairwan dont il ne put, il est vrai, tirer aucun secours, mais à la suite de laquelle les négociations entamées avec don Juan de Véga furent suspendues (1).

De ce point, Dragut dirigea par terre ses troupes du côté de Méhédia, à une petite distance de laquelle il vint lui-même, avec huit cents Turcs, débarquer pendant la nuit. Les vaisseaux qui l'avaient apporté disparurent avant le jour, et deux bons nageurs qui gagnèrent la ville à la faveur de l'obscurité, apprirent à Hez-Raïs que Dragut attaquerait le camp des Impériaux le 25 juillet.

Cette nouvelle venait à propos; les Maures commençaient à murmurer et à ne plus croire aux paroles d'Hez-Raïs qui, pour les contenir et les obliger, eux, leurs femmes et leurs enfants, aux plus rudes travaux, ne cessait de répéter qu'ils seraient bientôt secourus, et que Dragut avait trop d'intérêt à garder Méhédia pour l'abandonner jamais (2).

La veille du jour fixé pour l'attaque, Dragut embusqua, pendant la nuit, huit cents arquebusiers

(1) No halló Dragut el socorro que Quisiera, el de quernan se lo nego, etc. Sand.; vol. 2, p. 504. — Le roi de Carvan, gardant une espèce de neutralité, fit faire des excuses à Dragut, s'il ne lui envoyait pas les secours qu'il lui demandait contre les ennemis de l'Afrique. De Thou, vol. 1, p. 613.

(2) Le gouverneur les entretenait de l'espérance du secours à cause de l'importance de la place que Dragut ne laisserait jamais perdre, et les faisait travailler jour et nuit avec leurs femmes et leurs enfants. Marmol, vol. 2, p. 510. — Voyez aussi Sandoval, vol. 2, p. 504.

turcs et trois ou quatre mille maures derrière une montagne, où les assiégeants allaient ordinairement couper du bois pour les fascines des tranchées. Lui-même il s'établit près d'une tour située sur l'emplacement d'une ancienne maison de plaisance qu'on disait avoir appartenu à Méhédy, fondateur de la ville. Au point du jour, il jeta les Maures de Gelves dans un petit vallon, en avant de cette montagne, et leur ordonna de se tenir couchés par terre, entre les oliviers, pendant que les Arabes du pays iraient, comme d'habitude, escarmoucher jusqu'aux portes du camp (1).

Lorsque le jour parut, les soldats commandés pour aller au bois sortirent, escortés d'une compagnie d'infanterie, et bientôt les Arabes, embusqués dans les oliviers, commencèrent à tirer quelques coups d'arquebuse. Un Maure, partisan du roi de Tunis, qui s'approchait souvent d'eux pour leur parler, reconnut qu'ils montraient plus de hardiesse que d'habitude, et il soupçonna sur-le-champ que les secours attendus étaient enfin arrivés. Il arrête le mouvement des Espagnols et court au camp, conseiller au vice-roi de rappeler ses travailleurs. Don Juan de Véga regarda ce conseil comme trop timide; il se contenta de joindre trois enseignes à celles qui escortaient les travailleurs dont il augmenta également le nombre; et, laissant la garde du camp à don Garcie, il se mit lui-même à la tête des troupes (2).

(1) Sur le point du jour, il commanda à ceux de Gelves de se mettre en embuscade de l'autre côté de la montagne, etc. Marmol, 2, p. 511.

(2) El virrey quizó yr con ellos, y don Garcia quedó en guarda del

Il était accompagné de son fils, du gouverneur de la Goulette, et des deux fils de l'ancien roi de Tunis. Le corps qu'il avait sous ses ordres était de sept cents soldats d'élite ; il les partagea en trois bataillons : le premier, composé d'arquebusiers et des piquiers, était commandé par don Perez de Vargas ; le second était formé par les hommes qui devaient couper le bois et apporter les fascines ; ils n'avaient pour toute arme que leur épée ; enfin le troisième ne renfermait, comme le premier, que des piquiers et des mousquetaires ; ce bataillon marchait le dernier dans la colonne, et devait par conséquent tenir la gauche dans la ligne de bataille.

Lorsque Dragut apprit que les chrétiens s'approchaient de la montagne, il manifesta une joie extrême, fit prendre les armes à ses hommes, et leur ordonna de ne se découvrir qu'au moment où il en donnerait le signal (1). Véga s'avançait toujours : mais bientôt s'apercevant que les Arabes montraient en effet une assurance extraordinaire, il voulut reconnaître en personne la forêt d'oliviers. Il prend donc les mousquetaires de l'aile gauche, pousse devant lui les Arabes qui tiraillaient parmi les arbres, et vient donner sur l'embuscade formée des Maures de Gelves. Ceux-ci se démasquent et fondent sur les chrétiens. Pour ces soldats aguerris, se rallier, présenter aux Barbares une forêt de lances,

campo, etc. Sand., vol. 2, p. 505. — Voyez Marmol, vol. 2, p. 511, et de Thou, vol. 1, p. 613.

(1) Mandó les estar quedos, hasta que el avisasse, etc. Sand., vol. 2, p. 505.

les écraser sous le feu de la mousqueterie, est l'affaire d'un instant. Mais à l'aile droite les arquebusiers s'étaient portés en avant avec trop d'ardeur ; compromis au milieu d'une nuée d'Arabes qui se mêlèrent dans leurs rangs, il leur eût été difficile de se dégager, si une partie des travailleurs, mettant l'épée à la main, n'eût volé à leur secours. Ils perdirent néanmoins quatorze soldats et un drapeau (1). Au même instant Dragut, sortant de sa retraite à la tête d'un corps de deux mille cinq cents hommes, s'avançait sur la gauche, pendant que cent cinquante cavaliers, suivis d'une multitude d'hommes à pied, débouchaient des oliviers et menaçaient la droite. Véga porta en avant une partie de ses arquebusiers. Le combat s'engagea vivement de tous côtés, et l'aile droite se trouva de nouveau tellement pressée que Véga y accourut en personne ; c'est alors que Perez de Vargas, qui l'accompagnait, trouva une mort glorieuse au milieu des ennemis où il s'était jeté pour sauver un enseigne ; une balle lui traversa la poitrine. A la richesse de ses habits, à l'éclat de ses armes, les infidèles le prennent pour le vice-roi ; ils redoublent d'ardeur et le combat recommence encore plus acharné : mais une décharge meurtrière porte le désordre dans leurs rangs, et les chrétiens restent maîtres du corps de Vargas (2). On l'emporta en tra-

(1) Cependant ceux qui coupaient les fascines mettent l'épée à la main pour favoriser la retraite de leurs gens qui avaient déjà perdu quatorze soldats et une enseigne. Marmol, vol. 2, p. 512.

(2) Sa chute fut remarquée par les ennemis, et jugeant à ses habits et à l'éclat de ses armes que c'était le vice-roi lui-même, ils reprirent telle-

vers sur un cheval, couvert d'une casaque grise pour empêcher qu'il ne fût reconnu des soldats.

L'ennemi repoussé, Véga voulut, pour constater la victoire, que les travailleurs achevassent de couper leur provision de bois. Ensuite il plaça au centre les hommes chargés de leurs fascines, couvrit ses derrières au moyen des arquebusiers distribués par pelotons, et reprit en bon ordre le chemin du camp. Don Garcie, qui s'avançait pour favoriser sa retraite, lui apprit que les Turcs de la ville avaient de leur côté tenté une sortie. Malgré le feu de l'artillerie, plus de deux cents s'étaient élancés jusque sur la tranchée, et s'étaient fait tuer en y plantant leurs étendards (1). Cependant tout leur courage avait échoué devant la force des lignes et devant l'intrépidité espagnole, ils avaient été repoussés.

Les Turcs suivirent pas à pas les chrétiens dans leur retraite, mais en se contentant d'escarmoucher de loin ; ils s'établirent ensuite dans une petite tour au sommet de laquelle ils arborèrent un drapeau, et de ce point ils tiraient jusque dans les tranchées où ils blessèrent plusieurs soldats. Irrités, les Impériaux revinrent sur leurs pas, s'élancèrent vers la tour, en chassèrent l'ennemi et lui tuèrent plus de cinquante hommes.

Les Turcs regrettèrent dans cette journée cent quatre-vingts des leurs, et ils eurent environ trois

ment courage, etc. De Thou, vol. 1, p. 614. — Voyez aussi Sandoval, vol. 2, p. 506, et Marmol, vol. 2, p. 515.

(1) Poniendó Mahommet en el bestion la vandera, arremetió para el con la espada desnuda en la mano, etc. Sand., vol. 2, p. 507.

cents blessés. Les chrétiens comptèrent soixante et dix morts et quatre-vingt-deux blessés.

Pour venger par une bravade l'échec qu'il avait éprouvé, Dragut vint s'établir insolemment à la vue du camp, sur la pente de la montagne des oliviers(1): mais le feu des coulevrines le contraignit à la retraite. Désespérant alors de dégager la place, et se voyant abandonné des Arabes, peuple inconstant et perfide, qui s'attache au succès et trahit les revers, il reprit le chemin d'Esfakes, remonta sur ses vaisseaux, et se dirigea vers l'île de Gelves, mécontent de la fortune, mais plein de confiance dans le courage d'Hez-Raïs.

Antoine Doria partit avec dix galères pour inquiéter le corsaire dans sa nouvelle retraite. Il devait ensuite se rendre en Sicile, pour y prendre toute la poudre que renfermaient les citadelles de Syracuse, de Messine, de Melazzo et de Palerme, et pour recevoir de nouveaux renforts. Marco Centurione fut aussi envoyé à Gênes, pour demander des troupes à Fernand de Gonzague. Au bout d'un mois, il ramena au camp mille Espagnols. Antoine Doria avait tiré environ deux cents hommes des forts de la Sicile, et une compagnie de volontaires italiens, grecs et espagnols.

L'abondance n'avait jamais cessé de régner au camp; elle y était entretenue par les convois de Sicile, de Naples, de Florence et de Gênes; mais elle

(1) Posó se Dragut con sus tiendas, á vista del campo, etc. Sand., vol. 2, p. 508.

augmenta encore après la fuite de Dragut, car le roi de Kairwan conclut enfin le traité dont nous avons déjà parlé, et il fournit avec exactitude les provisions dont l'armée avait besoin.

Cependant le temps s'écoulait, on touchait à la fin du mois d'août, et le siége avait fait peu de progrès. Informés des travaux considérables par lesquels les Turcs s'étaient fortifiés sur le premier point d'attaque, les chrétiens transportèrent leurs batteries au levant et canonnèrent avec vingt-deux pièces, pendant dix jours, les deux tours de ce côté, la courtine qui les séparait et la contre-garde en avant (1). Les murs offraient en ce point la même résistance que vers le couchant, et l'on n'obtenait qu'une brèche difficile et incomplète. Mais alors un Maure d'Andalousie sortit de la ville et prévint don Juan de Véga que la grande tour de l'angle, que l'on battait, suivant l'usage, à la moitié de sa hauteur, était massive jusqu'au cordon de la courtine; que là elle était percée par des passages qui la traversaient, et par un escalier qui servait à monter aux défenses supérieures; que si l'on dirigeait le feu sur ce point, on ne tarderait pas à la ruiner, et à intercepter toute communication d'une courtine à l'autre. Profitant de cet avis, Véga fit construire, la nuit suivante, une nouvelle batterie de deux pièces de canon, qui mit promptement à découvert l'escalier et l'intérieur de la tour. Mais alors un nouvel avis de ce même Maure apprit aux

(1) En la noche *veynte y siete de agosto* plantaron veynte y dos pieças gruessas de artilleria, etc. Sand., vol. 2, p. 509.

chrétiens que les Turcs s'étaient hâtés de creuser en arrière un fossé de deux piques de profondeur, garni de pieux durcis au feu, et de planches hérissées de dents en fer; qu'en outre, ils avaient abattu les maisons voisines pour former comme une place sillonnée par le feu des défenseurs établis dans les maisons plus éloignées. De tels préparatifs étaient formidables; ils jetèrent les assaillants dans le découragement, car il était évident qu'on devait renoncer à l'idée de franchir la brèche, ou du moins qu'on éprouverait dans l'assaut les difficultés les plus sérieuses. Alors le Maure ajouta que le pan de muraille qui touchait à la tour, du côté de la mer, était si faible qu'on pourrait aisément y faire une large brèche : la fortification ayant peu de relief en ce point, l'assaut, disait-il, serait moins difficile, et même l'escalade pourrait être tentée (1). Dans la situation où l'armée se trouvait, il semblait qu'il n'y eût pas d'expédients qu'on ne dût essayer. Mais il se présentait une difficulté sérieuse; le mur indiqué ne pouvait être battu par aucune batterie de terre, et la mer qui le couvrait était semée de bas-fonds inabordables. Don Garcia surmonta avec habileté cet obstacle, qui en eût découragé de moins opiniâtres. Il imagina de relier solidement ensemble deux vieilles galères, sur lesquelles il éleva une batterie percée de neuf embrasures; on entoura cet édifice flottant de tonneaux destinés à l'alléger et à dimi-

(1) Le Maure assurait que de ce costé-là, la muraille était si basse et si faible, qu'il serait aisé d'y faire brèche et d'y monter, etc. Marmol, vol. 2, p. 515. — Voyez Sandoval, vol. 2, p. 510.

nuer son tirant d'eau (1); on le remorqua pendant la nuit, le plus près possible du mur, et on le fixa dans son embossage, au moyen de quatre ancres, deux en avant, du côté de la ville, et deux en arrière, puis on ouvrit le feu. Mais les soldats de la batterie furent alors si incommodés par l'artillerie de l'ennemi, que le découragement s'empara d'eux. Doria lui-même, ne croyant pas qu'on pût tenir dans une position pareille, ordonna la retraite. Par un bonheur singulier, il fut impossible, malgré les plus grands efforts, de retirer les galères. Dans cette nécessité les chrétiens songèrent à établir une batterie de terre qui enfilât les remparts et qui éteignît promptement le feu de la place. N'étant plus inquiétée, la batterie flottante continua son feu, et les Espagnols eurent enfin la joie, le second jour, de voir une large brèche se présenter à leur courage. Les Turcs tombèrent alors dans une situation d'autant plus critique que, ne s'attendant point à une pareille attaque, ils n'avaient élevé de ce côté aucune fortification intérieure, et que la chute de la muraille ouvrait entièrement la ville.

Le chef de l'armée chrétienne ayant jugé la brèche praticable, on disposa tout pour l'assaut; mais afin d'empêcher les Turcs de construire aucun retranchement en arrière, le canon ne cessa pas de tonner sur les débris des murailles. Les infidèles, de leur côté, se disposèrent à une vigoureuse défense. Cha-

(1) Hizó quitar los arboles, remos y velas, y juntar las ligandolas fuertamente...... cercó las de botas betunadas, para ayudar à sustentar el gran peso, etc. Sand., vol. 2, p. 510.

cun eut son poste, sur les remparts, à la brèche, ou dans l'intérieur de la cité. La cavalerie, sur la grande place, devait renvoyer les fuyards au combat, et, si les chrétiens pénétraient dans la ville, les charger et les culbuter (1). Les Infidèles prirent encore une dernière précaution qui paraissait inspirée par la prudence : un pont étroit fut jeté d'une courtine à l'autre, afin de rétablir entre ces deux points la communication que la chute de la grande tour avait interrompue. Pour retirer à volonté ce pont, ils avaient eu soin d'y attacher un câble. Mais l'heure de Méhédia était arrivée; ce qui avait été calculé pour son salut servit à sa perte.

Le 10 septembre, jour indiqué pour l'assaut, dès le point du jour, les troupes garnirent en silence les tranchées, et, afin d'éviter toute surprise, bordèrent les lignes du côté de terre; les soldats se confessèrent et communièrent (2). Après midi, Doria commença à entourer la ville avec ses galères, et le mot d'ordre fut donné aux troupes qui, « s'étant recommandées à notre Seigneur Jésus-Christ, et à sa bienheureuse Mère (3), » attendirent le signal. C'était un coup de canon : à peine eut-il éclaté, que les combattants s'élancèrent, au cri de Saint-Jacques, de trois côtés

(1) La garnison était rangée au long des murailles, et tout ce qu'il y avait de cavalerie dans la place s'était assemblé sur le marché public, pour soutenir leurs gens s'ils lâchaient pied, etc. De Thou, vol. 1, p. 617. — Voyez aussi Sandoval, vol. 2, p. 510.

(2) Publicose un jubileo del papa, en que perdonava los que alli muriessen, conque se confesseassen. Sand., vol. 2, p. 511.

(3) Marmol, vol. 2, p. 515.

à la fois. La brèche du couchant avait été assignée à don Garcie, celle du levant à Ferdinand de Tolède, et celle de la mer à Ferdinand de Lobo et à don Juan de Mendoça.

Les infidèles parurent sur les murailles : c'est là que les Turcs savent combattre. De part et d'autre s'engagea une canonnade si vive, que la terre en était émue, et que les tempêtes et les tonnerres, dit un témoin oculaire, n'ont pas de plus grandes épouvantes. Pour arriver jusqu'aux brèches, les troupes, dirigées par Ferdinand de Tolède et par Lobo, étaient obligées de braver à découvert le feu de la place. Elles marchaient au milieu d'une grêle de dards, de balles et de boulets qui sillonnaient leurs rangs ou qui frappaient dans le sable, dont les nuages obscurcissaient le jour. Trois cents combattants périrent en quelques instants : mais l'ardeur des chrétiens semblait se ranimer par le danger, et, marchant sur les cadavres de ceux qui venaient de tomber, ils atteignirent enfin la muraille. Là se fit un sanglant combat; les Turcs et les chrétiens s'attaquaient, se défendaient avec un égal courage; l'air retentissait de leurs cris et des gémissements des blessés, la brèche était couverte de morts, le sang abreuvait la poussière! Enfin les intrépides Espagnols que n'avaient pu arrêter les foudres de la guerre culbutèrent les Turcs, restèrent maîtres de la tour, et firent flotter leur étendard à la place du pavillon musulman renversé. Cependant leur audace, leurs efforts, tout était perdu si les infidèles retiraient le pont jeté d'une courtine à l'autre. L'impétuosité des assaillants ne

leur en laissa pas le temps; un Turc tenta de le défendre, il fut tué, et les soldats de Ferdinand de Tolède, se précipitant sur cet étroit passage, coupèrent la corde, et donnèrent la main aux braves que Ferdinand Lobo avait conduits, à travers mille dangers, jusqu'au sommet de la seconde brèche. De nouveaux renforts, amenés par les embarcations légères de Doria, achevèrent de rendre la victoire certaine. Elle n'était plus douteuse, que l'ennemi se défendait encore avec acharnement dans les maisons, dans les rues, et sur les places publiques (1). Les Turcs, qui s'étaient retirés dans le château et à la Douane, vis-à-vis la porte de la ville, résistèrent longtemps; leur feu fit éprouver des pertes terribles aux chrétiens. Une affaire sanglante eut aussi lieu, sur la place de la mosquée, entre les infidèles et les premiers soldats qui pénétrèrent dans la ville (2). Mais don Juan de Véga, voyant que le camp n'était menacé d'aucune attaque, détacha les arquebusiers qu'il y avait laissés, et ce nouveau renfort acheva d'écraser les Musulmans.

C'est ainsi que la ville de Méhédia, célèbre dans ce temps, tomba au pouvoir de Charles-Quint, après soixante-quatorze jours de travaux, de fatigues et de combats. (Le 10 septembre 1550.) Les Turcs et les Maures, qui rivalisaient de courage, perdirent, dans cette fatale journée, plus de sept cents hommes : les chrétiens éprouvèrent une perte moindre,

(1) Los Turcos commençaron á tirar contra don Hernando y los suyos de los torreones y casas, etc. Sand., vol. 2, p. 512.

(2) Y peleavan unos por ganar la plaça, y otros por defender la, cayendo muchos muertos y mal heridos, etc. Sand., vol. 2, p. 512.

et pourtant ils eurent encore à regretter quatre cents combattants. Fernand de Tolède, mestre de camp du régiment de Naples, tomba mortellement blessé au moment où il se précipitait, un des premiers, sur le pont dont nous avons parlé. Ferdinand Lobo, qui commandait les troupes de Lombardie, périt frappé de deux coups de feu; les capitaines More-Ruela et Sumarraga, et deux chevaliers de Malte, Monroy et Ulloa, furent aussi tués; ce dernier fut trouvé couvert de seize blessures. Les deux frères de More-Ruela périrent de la mort des braves, en voulant planter, l'un après l'autre, le même étendard sur la brèche. Du côté des Turcs, le corsaire Caïd-Hali, que nous avons vu s'échapper de Suze, périt un des premiers (1) : il avait puissamment contribué à soutenir, pendant le siége, le courage des infidèles. Tous croyaient que la place ne pourrait être prise tant qu'il vivrait pour la défendre. Sa mort vérifia ce pressentiment superstitieux. Mais pendant que cette perte fatale glaçait de frayeur le cœur des Musulmans, un événement étrange animait les chrétiens d'une confiance surnaturelle. On vit une biche, qui appartenait à don Juan de Véga, se mêler parmi les assaillants, gravir la brèche avec eux, précéder les plus intrépides, et pénétrer à leur tête dans la ville (2).

Les chrétiens firent en ce jour plus de six mille captifs, et un butin immense en étoffes, en or, en

(1) Mataron los cavalleros de la religion á Caydali, etc. Sand., vol. 2, p. 512.

(2) De Thou, vol. 1, p. 617.

argent et en pierreries (1). Parmi les prisonniers se trouvait Hez-Raïs lui-même. Au moment où le combat touchait à sa fin, il s'était retiré dans le château, et après la prise de la ville, il demanda à capituler, sous la seule condition de la vie sauve. On lui envoya Rubcar; mais la foi d'un Africain lui paraissant suspecte, il refusa de traiter avec ce prince. Il se rendit sans difficulté à Alonzo, gouverneur de la Goulette, et fut donné à Cicala, qui l'échangea contre son fils, prisonnier de Dragut (2).

Don Garcie, pour dérober aux ennemis le nombre et le spectacle de ses morts, les fit enterrer sur-le-champ. Une mosquée que l'on consacra au bruit du canon leur servit de sépulture, et l'on y célébra de solennelles actions de grâces, pour la victoire que l'on venait de remporter. Les blessés, au nombre de sept cents, furent distribués dans les baraques du camp.

Don Juan de Véga expédia en Allemagne un gentilhomme, pour informer l'empereur du succès de ses armes; un autre fut chargé de porter au pape la serrure du bagne et les chaînes qui atta-

(1) Entre muertos y cautivos passaron de siete mil personnas, entre hombres, y mugeres, etc. Sand., vol. 2, p. 512. — Il y eut dix mille captifs de tous âges et de tout sexe, et le butin fut très-grand tant en meubles qu'en argent et en pierreries, etc. Marmol, vol. 2, p. 512. — Voyez aussi de Thou, vol. 1, p. 618.

(2) Fue preso Hessarraëz por lo qual dió Cigala trezientos ducados, etc. Sand., vol. 2, p. 512. — Hez-Raïs fut donné à Cigala pour en faire un échange contre son fils qui était entre les mains de Dragut. De Thou, vol. 1, p. 618.

chaient les pieds et les mains des esclaves : trophées dignes du père des fidèles.

Le vice-roi fit nettoyer les fossés, réparer les brèches, et mit de nouveau la ville en état de défense. On trouvait son enceinte trop vaste, et l'on eût désiré la réduire; mais avant de rien entreprendre, on pensa qu'il était essentiel de consulter l'empereur, et on fit dresser pour lui un plan des fortifications. En attendant la décision de sa majesté, le vice-roi donna le gouvernement de la place à son fils don Alvare, à qui il laissa des vivres, des munitions, de l'artillerie en abondance, et six compagnies d'infanterie espagnole.

Le commandement, qui avait excité, dès le principe, quelques germes de mésintelligence entre don Garcie et Véga, fut, dans le cours du siége, cause de plus d'un mécontentement. Doria, qui paraissait favoriser don Garcie, laissa voir à son tour qu'il ambitionnait la direction des travaux du siége. Dans le cours de sa vie ce célèbre marin donna souvent la preuve d'une ambition démesurée. Partout il se montra volontaire, autant peut-être que ferme. Dès qu'on s'occupa de construire la batterie flottante, il voulut se saisir du commandement, ce qui amena de violentes contestations contre lui et le vice-roi. Philipin Doria fit les plus grands efforts pour les réconcilier; mais la paix ne fut jamais bien sincère. Lorsque la flotte eut repris la mer, don Juan de Véga parut cependant céder de bonne grâce le commandement à Doria, et ces deux chefs s'entendirent pour donner la chasse à Dragut, que l'on disait expulsé de l'île de

Gelves, errant sur les mers. Doria mit donc à la voile le 18 septembre; mais les vents contraires le rejetèrent à Méhédia, d'où, bientôt après, il se dirigea sur la Sicile. A peine la flotte eut-elle mouillé à Trapani, qu'une nouvelle discussion s'éleva entre l'amiral et Véga. Ce dernier voulait qu'une partie des vaisseaux demeurât dans ce port, afin d'être plus à portée de veiller sur Dragut; mais Doria prétendit qu'après les gros temps qu'il venait d'essuyer, ses bâtiments n'étaient plus en état de supporter une navigation d'hiver, et malgré l'opposition du vice-roi, il regagna Gênes.

CHAPITRE XXI.

Irritation de Soliman en apprenant la prise de Méhédia. — Aramont, ambassadeur de Henri II, excite l'empereur ottoman à la guerre. — Le nouveau roi continue la politique de François Ier.—Dragut est nommé Sangiach-bey de Sainte-Maure. — L'empereur ordonne à Doria de poursuivre Dragut jusqu'à ce qu'il l'ait pris ou détruit. — L'amiral génois surprend le corsaire dans le golfe d'Al-Cantara, dans l'île de Gelves. — Présence d'esprit de Dragut. — Il élève rapidement, à l'entrée du golfe, une batterie qui en interdit l'entrée aux chrétiens. — Un débarquement est devenu nécessaire, et Doria, trop faible, envoie demander des troupes en Italie. — Dragut ne pouvant tenter une sortie de vive force, creuse un canal, aplanit le terrain, et transporte les navires en pleine mer, de l'autre côté de l'île. — Désappointement de Doria en reconnaissant que le corsaire s'est échappé. — Dragut met le comble à sa gloire en capturant plusieurs bâtiments faisant partie du secours envoyé contre lui. — Soliman fait sortir de Constantinople une flotte de cent douze galères, et de trois galéons. — Sinam-Pacha commande ces forces. — Dragut-Raïs et Salah-Raïs sont ses lieutenants. — Incertitude où l'Europe demeure sur la destination de cette armée. — De vagues rumeurs annonçaient qu'elle menaçait l'île de Malte.— Sécurité fâcheuse du grand maître, Jean d'Omède. — La flotte turque paraît en vue des côtes de Sicile. — Bientôt après elle se montre devant Malte. — Les Ottomans débarquent. — Leurs ravages. — Résistance des chevaliers. — Sinam veut attaquer la cité noble. — Il renonce bientôt à son projet. — Il transporte son armée dans l'île de Gozo. — Il en attaque le fort. — Le gouverneur manque d'énergie et capitule. — Mauvaise foi des Turcs dans l'exécution de la capitulation.

Soliman se montra violemment irrité de la conquête de Méhédia. Aux plaintes qu'il laissa échapper,

l'empereur répondit : que son intention n'avait point été de rompre les traités, mais qu'il avait agi contre un corsaire qui, lui-même, ne connaissant ni paix ni trêve, s'était emparé par violence d'une ville relevant de Tunis, et qui portait, chaque jour, jusque dans ses propres États, de nouveaux ravages (1). Peu satisfait de cette réponse, le sultan se prépara sourdement à la guerre. Aramont, ambassadeur de Henri II, ne cessait de l'y exciter. Tantôt c'était la prise de Méhédia qu'il lui montrait pour l'irriter, tantôt c'étaient les riches dépouilles de l'Italie dont il flattait sa cupidité; il lui représentait la Sicile dégarnie et facile à envahir, et lui faisait mesurer la courte distance qui séparait Vélona des riches provinces de la Pouille; enfin il promettait les secours directs de la France, des mouvements de troupe dans la haute Italie pour inquiéter l'empereur, et des vaisseaux qui se joindraient aux siens (2).

C'est ainsi que Henri II, continuant la politique de son père, voyait dans l'amitié des Turcs l'arme la plus puissante dont il pût menacer la maison d'Autriche. Dragut devint son allié, comme Barberousse celui de François Ier, et souvent encore le pavillon de France flotta sur les mers à côté de l'étendard des corsaires musulmans.

(1) Respondió il Cesar que en las treguas hechas entre principes no se comprehendion cosarios, etc. Sand., vol. 2, p. 515.—Voyez aussi de Thou, p. 621 et suivantes du vol. 1.

(2) Mémoire du sieur d'Aramont au roi, 7 avril 1551. — Instructions au sieur d'Aramont pour son retour au Levant, 17 mai 1551.

Après s'être emparé de la ville d'Afrique, Dragut avait paru vouloir s'y établir d'une manière indépendante, et le sultan en avait conçu quelque colère; mais oubliant, dans ces nouvelles circonstances, les mécontentements et les reproches, il s'efforça de l'attacher à son service, par des liens plus fermes, et le nomma Sangiach-bey de Sainte-Maure (1).

L'empereur, désirant, de son côté, au moment d'une guerre que tout annonçait, enlever aux Turcs un de leurs plus redoutables capitaines, ordonna à Doria de poursuivre Dragut jusqu'à ce qu'il l'eût pris ou détruit (2). Le prince de Melphi quitta Gênes et se rendit avec onze galères à Naples, où il renforça son escadre, et d'où il tira des troupes espagnoles en quantité suffisante. Le 16 mars 1551, il appareilla de nouveau à la tête de vingt-deux galères, et arriva, le 1er avril, à Trapani, où il embarqua du blé et des munitions, puis il fit voile pour Méhédia qu'il ravitailla. De là, sur quelques indications, il se rendit à l'île de Gelves où il espérait rencontrer Dragut. En effet, des Maures lui apprirent que ce corsaire avait mouillé l'ancre dans le golfe d'Alcantara. A cette nouvelle, hâtant sa marche, Doria paraît inopinément devant le golfe et surprend Dragut

(1) Et pour consoler Dragut, le fit sangiac de Sainte-Maure. Baudoin, liv. 13, p. 319. — Voyez id., liv. 14, p. 335. — Voyez aussi Sandoval, vol. 2, p. 517.

(2) Car on faisait tel état de Dragut que si on le pouvait attraper, on croyait qu'il ne viendrait point d'armée turquesque en Ponent. Baudoin, liv. 13, p. 322.

dans une sécurité complète, avec la moitié de ses navires désarmés. Conservant dans ce moment critique son audace et son sang-froid, le raïs fait à l'instant même défendre l'embouchure du golfe par quelques pièces de canon, qui arrêtent Doria et l'obligent à mouiller au loin (1). Un bastion, construit et armée pendant la nuit à l'entrée du goulet, mit dès le lendemain la flotte infidèle à l'abri d'une attaque par mer, et rendit nécessaire un débarquement que Doria ne se crut point assez fort pour tenter. Certain d'ailleurs que Dragut ne pouvait s'échapper par aucune autre issue, l'amiral génois se contenta de garder avec soin l'entrée du golfe, et il expédia un courrier en Italie pour demander des renforts. Le vice-roi de Naples, don Pedro de Tolède, lui envoya sept galères où il jeta quelques compagnies d'infanterie espagnole, des vivres et des munitions ; et le vice-roi de Sicile, Juan de Véga, expédia à Gelves la patronne de Sicile, remplie d'approvisionnements et de soldats; il y fit aussi embarquer Muley-Bubcar, espérant que sa présence exercerait une influence favorable sur les Maures de Gelves.

Doria chercha lui-même à séduire le cheik de l'île, qui paraissait disposé à embrasser la cause des chrétiens; mais, rusé comme le sont tous les

(1) Aviandolo hallado le tiró algunas pelotas y por no recebir daño surgió, etc. Sand. vol. 2, p. 517. — Sans témoigner aucune appréhension, il fit faire quelques décharges du canon sur André Doria, qui, pour se mettre à couvert, jeta l'ancre en un endroit où l'artillerie ne le pouvait atteindre. Marmol, vol. 2, p. 550.

Maures, il évita de s'engager; avant d'adopter un parti il voulait voir quelle tournure prendraient les événements.

Doria fut donc réduit, en attendant les secours demandés, à croiser autour de l'île, pour surveiller Dragut. Voulant mettre à profit ces instants qui paraissaient perdus, il reconnut le canal où il fallait pénétrer pour l'attaque du port, et planta de distance en distance des piquets destinés à jalonner la route de ses galères. Mais Dragut, qui devina son projet, jeta cent arquebusiers dans une galiotte, et, sous leur protection, quelques hommes intrépides enlevèrent les signaux (1).

Le corsaire, cependant, ne se trompait pas sur le danger de sa position; mais d'un génie entreprenant et fertile en ressources, il s'en alarmait peu. Jugeant impossible une sortie de vive force, il imagina, pour sauver ses vaisseaux, un projet resté fameux dans les fastes de la marine. Le golfe qu'il occupait était situé, du côté de la terre ferme, à l'est de l'île et séparé de la mer opposée par une grève sablonneuse. Aplanir la partie la plus élevée de cette terre et creuser dans la plus basse un large canal qui, rempli par les eaux de la mer, portât au large ses navires, lui parut un projet exécutable. Deux mille Maures, gagnés à force de présents, lui prêtèrent leur secours, et en moins de dix jours cet immense travail

(1) Embió Dragut cien Turcos en una galeota á quitar la señal, etc. Sand., vol. 2, p. 518. — Dragut mit cent arquebusiers dans une galiote avec un esquif, couverte à la poupe, etc. Marmol, vol. 2, p. 551.

fut exécuté; puis il couvrit de plateaux enduits de graisse la langue de terre nivelée, et, au moyen de câbles et de rouleaux, il fit glisser ses navires sur ce chemin artificiel. Au canal ils étaient remis à flot et armés sur-le-champ. Pendant ce travail, il eut soin de détourner l'attention des chrétiens par un feu continuel de son artillerie, et en montrant jour et nuit des troupes sur le bastion d'Alcantara. Un matin, Doria, prévenu qu'on ne voyait plus d'ennemis, et que tout était rentré dans le silence envoya reconnaître le golfe. Quels furent sa surprise et son désappointement, les Turcs avaient disparu ! (1)

Après cette fuite unique dans l'histoire, Dragut, mettant le comble à sa gloire, s'éleva audacieusement jusqu'à la hauteur des îles Kerkenni, où il captura plusieurs bâtiments chrétiens, au nombre desquels se trouvait la patronne ou capitane de Sicile; Bubcar était à son bord. Ce prince, qui parut une riche proie au corsaire, fut emmené à Constantinople où le sultan le fit jeter dans la tour de la mer Noire (2). Quant à Doria, il reprit le chemin de la Sicile et ne reparut plus de l'année sur les côtes d'Afrique.

Nous avons dit que le grand-seigneur se préparait à la guerre, et par quelles menées secrètes la

(1) Sandoval, vol. 2, p. 518. — Marmol, vol. 2, p. 551. — De Thou, vol. 1, p. 621, etc.

(2) Tomó en las Querquenes la galera patrona de Sicilia, etc. Sand., vol. 2, p. 518. — Dragut, prenant la route de Querquenes, rencontra la patronne de Sicile, et l'ayant prise, envoya le fils du roi au grand seigneur, etc. Marmol, vol. 2, p. 552. — Voyez aussi de Thou, volume 1, p. 621.

France l'excitait à rompre la trêve : pour un prince que la paix fatigue, les causes de guerre ne manquent jamais. A ses premiers griefs Soliman vit s'ajouter la violation de la trêve par Ferdinand, roi de Hongrie, et sans même dénoncer la rupture de l'armistice, il lança ses vaisseaux dans la Méditerranée. Cent douze galères, trois galéons dont un fourni par Hassan, pacha d'Alger, et trente fustes composaient cette flotte, à bord de laquelle on avait encore embarqué douze mille soldats. Sinam-Pacha commandait ces forces. Dragut-Raïs et Salah-Raïs étaient ses lieutenants (1). Leur vieille expérience devait guider sa jeunesse.

Mais quel pays allait attaquer cette armée, quelle province menaçait-elle? C'était encore un profond mystère, ignoré de la France même, l'alliée de la Porte, la provocatrice de la guerre.

De vagues rumeurs avaient pourtant laissé soupçonner que cette flotte redoutable fondrait sur Malte; tout devait le faire craindre, et la haine que portait Soliman à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et la guerre acharnée par laquelle les chevaliers avaient mérité cette haine. Suivant un autre bruit, Sinam devait se diriger sur Toulon et se joindre, comme Barberousse en 1543, à la flotte française. Cette dernière opinion prévalut dans l'esprit de Jean d'Omèdes, grand maître de Malte, au point qu'il négligea

(1) Hizó capitan de su armada Sinam, emperó por ser moço e poco platico, dió le por acompagnados y concesseros á Salac y Dragut. Sand., vol. 2, p. 519. — Cenan-Bacha était accompagné de Salah-Raïs et de Dragut-Raïs, etc. Marmol, vol. 2, p. 567.

de prendre les mesures de sûreté que la prudence réclamait impérieusement (1). Emus des bruits sinistres qui couraient dans l'Archipel, les chevaliers le pressaient en vain de mettre l'île en état de défense; d'Omèdes répondait que cette affaire n'importait à personne plus qu'à lui, et qu'il ne pensait pas qu'on pût le regarder comme un homme d'assez peu d'expérience pour manquer aux véritables intérêts de la république; qu'avant de jeter l'ordre dans des dépenses que l'état de son trésor ne semblait pas autoriser, il fallait être plus certain du danger; que, pour lui, il croyait en savoir davantage que ceux mêmes qui avaient écrit les nouvelles alarmantes dont on parlait; des renseignements certains lui apprenaient, disait-il, que la flotte ottomane était attendue dans le port de Toulon, où déjà un ambassadeur du roi était entré avec cinq mulets chargés d'argent pour la solde des Turcs.

Villegagnon arrivait de France; il démentit ces bruits, et après beaucoup d'agitations, de pourparlers, de conseils tenus, d'Omèdes prit enfin quelques mesures pour la défense de Tripoli que l'ordre possédait sur le continent africain.

Cependant la flotte turque s'avançait dans la Mé-

(1) Pour tout ce qui concerne cette dernière guerre, l'auteur le plus intéressant à lire est, sans contredit, Villegagnon. Il a publié sur ce sujet un écrit intitulé : « Traité de la guerre de Malte par le chevalier de Villegagnon; Paris, 1553. » Et en latin, le même ouvrage avec ce titre : « De bello Melitensi, ad Carolum Cæsarem, Nicolaï Villegagnonis commentarius. — Sandoval parle aussi de cette guerre avec détail, et, enfin, Baudoin et de Thou méritent d'être consultés.

diterranée, et bientôt elle parut en vue des côtes de Sicile. Sinam renouvela auprès du vice-roi les plaintes de Soliman au sujet de Méhédia, de Suze et de Monester, et réclama la restitution de ces villes. Mais il reçut de don Juan de Véga une réponse semblable à celle que l'empereur avait adressée au sultan. Violemment irrité, il menaça les chrétiens de sa colère, et s'éloigna de Messine. D'abord il se montra devant Catane, puis, par un retour subit, il se jeta sur Augusta, emporta la citadelle, et brûla la ville (le 17 juillet 1551).

La nouvelle de cet événement promptement apportée à Malte ne suffit point encore pour éclairer le grand maître; à ceux qui s'alarmaient il répondit que les Turcs suivaient en cet instant le chemin le plus court pour se rendre en France; et il fit voir, sur une carte, que l'autre route était plus longue de deux cents milles.

Deux jours après, la flotte turque entra dans le port de Marsa-Musciéta, qui n'est séparé du grand port de Malte que par une langue de terre, où l'on construisit plus tard la cité Valette et le château Saint-Elme.

A cette époque, Malte ne présentait pas encore les fortifications formidables dont les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem la couvrirent plus tard. L'ordre n'avait pris possession de l'île qu'en l'année 1530, et il ne s'était occupé jusqu'ici que d'ajouter aux défenses du château Saint-Ange, point important et mal fortifié. Ce château, remarquable par la force de sa position, s'élevait sur un roc inaccessible et

commandait l'entrée du golfe de Marsa. Sous ses murs s'appuyaient déjà quelques maisons, qu'on appelait le bourg; elles formaient avec la cité notable, ou Malte, le seul point de l'île où les habitants pussent trouver un refuge contre une irruption de l'ennemi. Mais l'un et l'autre offraient peu de résistance, et surtout trop peu d'espace pour contenir toute la population. Les chevaliers se retirèrent dans la citadelle, où ils purent à peine se loger avec les troupes soldées. Le peuple, qui venait se jeter sous leur protection, fut obligé de rester dans le bourg où quelques-uns seulement trouvèrent un abri; les autres, couchés dans les rues, demeuraient exposés, le jour, à l'ardeur d'un soleil brûlant, et, la nuit, au froid glacial de la rosée. A toutes ces incommodités, s'en ajoutaient de plus fâcheuses encore, et les chevaliers eux-mêmes souffraient de l'odeur infecte qu'exhalait une si grande foule accumulée dans un si petit espace. Enfin, le plus cruel des tourments, la soif, menaçait de se faire bientôt sentir, car le bourg était sans fontaines, et les citernes contenaient si peu d'eau, qu'elles ne devaient pas suffire si le siége se prolongeait.

A peine les infidèles ont-ils jeté l'ancre, que, débarquant en foule, ils se précipitent sur l'île, la parcourent dans tous les sens, et désolent particulièrement le pays qui avoisine la citadelle : ils abattent, détruisent, brûlent les maisons et les gerbes entassées sur les champs; ce qu'ils peuvent emporter, ils le prennent; ce qu'ils sont obligés de laisser, ils le détruisent. En un mot, ils n'épargnent à cette

malheureuse contrée aucun des maux qu'ils savent inventer. Telle était la guerre qu'aimaient ces barbares.

L'île de Malte n'est qu'un rocher recouvert d'une petite quantité de terre ; partout les champs sont entourés de murs secs, construits avec les pierres dont la culture les a délivrés, et les chemins sont si étroits et si tortueux, qu'il est difficile de ne pas s'y perdre. Profitant de l'avantage que donnait aux chrétiens la connaissance des lieux, Guimeran, chevalier de la langue d'Espagne, sortit à la tête de quelques combattants, déroba sa marche à la faveur du terrain, et vengea sur un grand nombre d'ennemis, surpris et massacrés, les désastres dont ils remplissaient l'île.

Après deux jours entiers passés à dévaster le pays, Sinam, regardant la citadelle comme trop forte pour être attaquée, leva l'ancre. Dragut lui avait donné d'autres espérances à Constantinople, et Sinam mécontent le lui reprocha : « Est-ce donc là, s'écria-t-il, ce château que tu représentais au grand seigneur comme si facile à prendre? ne vois-tu pas qu'il faudrait des ailes pour y monter! — Celui qui ne tente rien, n'obtient rien, » répondit fièrement le corsaire, et il soutint que l'on devait assiéger le bourg (1).

(1) Subió Sinam á Santelmo con Salac y Dragut à reconecer el castillo para lo batir, y como le vió tan fuerte rinó á Dragut asperamente, diziendo que avia engeñado á Soliman. Quien no avantura, respondió Dragut, no aventura. Sand., vol. 2, p. 520. — Sinam se tourna devers Dragut et lui dit avec une action colérique : « Est-ce là le château que tu as représenté

Le pacha vint jeter l'ancre à la cale Saint-Paul, près de la cité noble.

Des rochers à pic rendaient cette place inaccessible de deux côtés; mais le troisième, quoique d'un abord rude et difficile, était précédé d'une pente qui, se prolongeant de deux cents pas dans la vallée, en facilitait les approches. Ce front n'était couvert que d'une muraille, sans tours ni bastions pour éclairer les fossés; et l'on pouvait aisément ruiner cette faible enceinte, en établissant des batteries sur le côté opposé de la vallée. Sinam donna donc sur-le-champ l'ordre de commencer le siége. Comme le bois manquait, les Turcs démolirent pendant la nuit les maisons des faubourgs, et en retirèrent les poutres, qu'ils employèrent au lieu de fascines et de gabions. On les entendait distinctement depuis la ville, et ce bruit sinistre jeta les assiégés dans un si profond découragement, que plusieurs même cherchèrent leur salut dans la fuite. Adorne, qui les commandait, conserva plus de fermeté; mais tous ses efforts pour les rassurer étaient inutiles, et frappé de la grandeur du péril qu'un tel abattement faisait naître, il envoya demander des secours à d'Omèdes. Son émissaire se présenta de nuit au poste gardé par les Français; Villegagnon, qui visitait les sentinelles, reconnut de loin le pas d'un cheval : « Qui va là? » s'écrie-t-il. L'envoyé se nomme, lui explique qu'il apporte des ordres d'une grande importance, et demande à être intro-

au grand seigneur si facile à forcer? ne vois-tu pas qu'il faudrait que les hommes eussent des ailes pour y monter? etc., etc.» Baudoin, 13, p. 324.

duit auprès du grand maître. D'Omèdes fait alors appeler Villegagnon, et lui propose de se jeter avec six chevaliers dans la ville. Le Français représente qu'un si petit nombre de chevaliers était insuffisant dans des circonstances aussi critiques, et que six hommes ne pouvaient pas défendre une brèche contre une armée tout entière. « C'est là, repartit le grand « maître, tout ce que je puis faire; le conseil lui-même « a distribué les chevaliers à leurs postes, et je ne « dois rien changer à ses décisions. Si le danger « d'une telle entreprise vous effraye, je m'adresserai « à un autre. — Prince, répondit Villegagnon, il est « inutile, pour m'exciter, d'employer un pareil ai- « guillon; j'agirai de manière à prouver que ce n'est « pas la crainte du péril qui me faisait parler (1). » En achevant ces mots il se retire, prend six chevaliers, descend dans le fossé, et, pour ne pas perdre un temps précieux, ils s'élancent sur des juments qui y paissaient sans brides et sans selles; un ciel obscur protége leur course, ils arrivent sans accident, et sont introduits dans la ville à travers les embrasures. La foule, à qui la présence seule de Villegagnon rendait déjà le courage, les environne, les fête, et décharge ses armes en signe d'allégresse (2). Villegagnon les rassure et leur promet qu'ils ne seront

(1) Dont ému Villegaignon répondit qu'il espérait faire connaître ne lui avoir fait ces remontrances pour crainte qu'il eût de la mort, mais pour le salut de ceux de la place. Villegagnon, Traité de la guerre de Malte.

(2) La réputation de Villegagnon au fait des armes, et autres suffisances était telle, que tout le peuple fut réjoui et consolé de sa venue, etc. Baudoin, liv. 13, p. 327.

point abandonnés. A Georges Adorne il ne cache pas la vérité, et après lui avoir appris qu'ils ne peuvent plus compter que sur leur courage, il s'occupe des mesures à prendre pour résister à l'ennemi. La muraille, battue par les assiégeants, ne pouvant présenter aucune résistance, on convint de creuser en arrière un fossé de six pieds de large, sur dix de profondeur, et de soutenir les terres par une maçonnerie de trois pieds de hauteur seulement, afin de la soustraire au boulet; on rasa les maisons aux extrémités du fossé, on les remplit de terre, et on y pratiqua des embrasures destinées à écraser les assaillants, s'ils osaient tenter l'assaut. Tous ces travaux furent exécutés en peu de temps, car chacun s'y était employé avec activité.

Cependant les Turcs éprouvaient des difficultés dont ils n'avaient pas calculé d'abord toute l'importance. Le pays à travers lequel ils amenaient leurs canons offrait, dans l'espace de six milles, des routes si étroites, tellement hérissées de pierres et de rochers, qu'ils furent bientôt obligés de démonter leurs pièces et de les traîner à force de bras. Quand le terrain devenait plus uni, ils les replaçaient, avec de grands efforts, sur leurs affûts, et les roulaient ainsi jusqu'au moment où le rétrécissement de la voie et la difficulté du chemin les obligeaient de nouveau à les jeter bas. Ce travail anéantissait les forces des esclaves, et plusieurs périrent accablés de chaleur et de fatigue. A la fin, de si grands obstacles découragèrent les Turcs; pendant la nuit ils levèrent le siége, et le matin ils étaient rentrés dans leurs vaisseaux. On apprit aussi,

par des transfuges, qu'ils s'étaient effrayés de laisser leur flotte à une si grande distance, quand elle pouvait être attaquée, d'un instant à l'autre, par celle de Doria.

L'armée ottomane, repoussée partout, touchait maintenant à des succès; c'est à Gozo qu'ils devaient commencer. Un fort, peu éloigné de la mer, défend cette île; il parut aux Turcs une proie facile, et le lendemain, au point du jour, neuf pièces de siége et plusieurs pièces de campagne canonnaient ses murailles. Au bout de deux jours, la brèche était ouverte (1); mais telle est la nature des lieux, qu'après la chute des murs, un petit nombre de défenseurs eût suffi pour arrêter l'ennemi. Malheureusement le gouverneur s'était laissé abattre à la vue seule des infidèles, et, se retirant lâchement dans sa chambre, il ne donna aucun ordre pour la défense de la place. Montrant plus de force d'âme, les insulaires eux-mêmes le supplièrent de reprendre courage, et d'ordonner avec confiance tout ce qu'il croirait nécessaire, qu'ils l'exécuteraient. « A un si grand mal, répondit-il, je ne connais point de remède; » et il continua de rester enfermé chez lui. Le peuple, abandonné, quitta les murailles et se livra aux gémissements et aux larmes. Dans cette extrémité, le maître canonnier, Anglais de nation, se distingua par sa glorieuse conduite. Préférant la mort à une honteuse

(1) Sacó en el Gozo muchos soldados y nueve pieças de batir, sin autras muchas de campo, etc. Sand., vol. 2, p. 520. — Il continua sa batterie dès une heure avant le jour, du vendredi jusqu'au dimanche, etc. Baudoin, liv. 13, p. 328.

servitude, il releva l'espérance des défenseurs, les ramena sur les remparts, et, par l'action de son artillerie, ralentit l'attaque des Turcs. La fortune, si puissante à la guerre, voulut qu'il fût tué; avec lui s'évanouit le courage des chrétiens. Ils revinrent encore auprès du commandant, mais, cette fois, c'était pour parler de se rendre. Après quelques instants de discussion, on décida qu'un parlementaire serait envoyé au pacha, pour lui demander la vie et la liberté. Introduit auprès du général ennemi, le chrétien exposa les propositions des assiégés, et finit par implorer la clémence du vainqueur. Il n'y en avait aucune à attendre! Le pacha répondit que de semblables paroles auraient pu être écoutées avant que le premier boulet eût frappé les murs du fort; que ce n'était pas aux vaincus à dicter les conditions, mais bien à accepter celles qu'on leur offrait; qu'ayant osé fermer leurs portes devant les étendards de Soliman, ils n'avaient aucune grâce à attendre; que, cependant, il était disposé à la clémence, et qu'ils feraient bien de s'abandonner à sa miséricorde.

Cette réponse portée aux assiégés fit naître parmi eux l'indécision : les uns voulaient se rendre, d'autres plus courageux préféraient la mort à l'esclavage. Enfin il fut convenu que l'on demanderait la liberté pour deux cents hommes, au choix du gouverneur. L'envoyé partit avec ces nouvelles propositions; mais le pacha réduisit à quarante le nombre indiqué, et menaça les assiégés, s'ils n'acceptaient pas immédiatement cette capitulation, de ne plus écouter aucune

proposition d'accommodement. Les chrétiens effrayés ouvrirent leurs portes; le vainqueur prit possession du fort, et six mille captifs furent chargés de chaînes. Au terme de la capitulation, quarante prisonniers furent rendus à la liberté; mais le pacha les choisit, par dérision, entre les plus vieux et les plus infirmes. Quand on voulut lui faire quelques représentations : « Les principaux d'un peuple, répondit-il en ricanant, ce sont les plus anciens (1). » Quant au gouverneur, qui se plaignait de n'avoir point été rendu à la liberté, il le fit à l'instant même dépouiller et conduire au banc de la chiourme, juste châtiment de sa lâcheté. Pour sauver l'honneur de l'ordre, le grand maître répandit que le fort ne s'était rendu qu'après la mort de Galatien de Sessa, emporté par un boulet sur la brèche; ce faux bruit, que ses lettres semèrent dans l'Europe entière, couvrit le nom du gouverneur d'une gloire qu'il aurait dû mériter (2).

Le chevalier de Villegagnon rapporte ici un trait d'une vertu féroce que nous ne devons pas omettre. Au nombre des insulaires renfermés dans le fort, se trouvait un Sicilien marié depuis longtemps dans l'île de Gozo, et père de deux filles. Au moment où les infidèles sont admis dans le fort, ne pouvant supporter l'idée qu'elles vont être livrées à la brutalité des vainqueurs, il les perce de son épée, et

(1) Le bacha se mocquant des chrestiens, leur disait : Les principaux d'un peuple sont les plus anciens, etc. Baudoin, liv. 13, p. 328.

(2) Cette feintise fut si bien reçue par l'opportunité du temps, qu'à celui qui venait puis après raconter la vérité de la perte n'était aucune foy ajouté. Villegagnon, Traité de la guerre de Malte.

tue sa femme qui accourait à leurs cris. Saisissant ensuite une arquebuse, il se précipite au-devant des Turcs, étend mort les deux premiers qu'il rencontre, met l'épée à la main, et immole à sa rage plusieurs ennemis encore, jusqu'à ce qu'entouré de toutes parts, il succombe, laissant à la postérité l'exemple d'un courage qu'on ne saurait louer et qu'on est forcé d'admirer.

CHAPITRE XXII.

La prise de Gozo ne devait pas suffire à Sinam. —Il avait ordre d'enlever Tripoli aux chevaliers. —Importance de cette place pour les corsaires. —Sinam paraît devant Tripoli. —Il somme le gouverneur de rendre la place. — Noble réponse de Gaspard de Vallier. —Aramont, ambassadeur de France à Constantinople, arrive à Malte.—Le grand maître le supplie de faire voile pour Tripoli, et d'employer toute son influence pour détourner Sinam d'en faire le siége.—Inutilité des efforts d'Aramont. — L'ambassadeur veut se rendre à Constantinople et s'adresser au sultan lui-même. — Sinam le retient dans son camp. — Les Turcs poussent leur attaque. — Mauvaise position de leur batterie de brèche.— Un traître, renégat de Provence, leur indique un point faible de la muraille. — Ils y pratiquent une large brèche. — Terreur des soldats qui demandent à se rendre. — Vallier rassemble le conseil. — Copier, de la langue de France, est chargé de haranguer les troupes. — Inutilité de ses efforts. — Réponse de l'Espagnol Argozile, officier des troupes soldées. —Il reproche aux Français, alliés de la Porte, de faire preuve d'un courage facile. —Les chevaliers espagnols laissent percer le désir de capituler. — Poissieu, de la langue de France, sort indigné du conseil. — Il est suivi par tous les chevaliers français. — Guiveran, chevalier espagnol, est chargé de reconnaître la brèche. — Il exagère le péril, et déclare toute résistance impossible. — Le conseil exige que Vallier demande un pourparler. —Deux chevaliers de la langue d'Espagne se rendent auprès du pacha. — Sinam exige que l'ordre se soumette à payer les frais de la guerre. — Les chevaliers déclarent que cette condition est impossible et se retirent. — Dragut-Raïs les rencontre. — Il apprend d'eux la réponse du pacha et s'en alarme. — Il se rend auprès de Sinam, et lui conseille de ne point ranimer l'ardeur des assiégés par des conditions trop dures. — Sinam rappelle les chevaliers, et jure sur la tête du sultan qu'il leur accorde la capitulation qu'ils ont eux-mêmes demandée. — Un officier turc les accompagne dans Tripoli, sous prétexte d'engager Vallier à venir lui-même régler toutes les conditions de

la capitulation. — Les assiégés laissent sortir Vallier et ne gardent pas même le Turc en otage. — Sinam, prévenu par cet officier que le découragement est dans la ville, reçoit Vallier avec dureté. — Vallier est chargé de chaînes. — Désespoir des soldats en apprenant que la capitulation demandée est refusée. — Nouvelles conférences. — Sinam feint une seconde fois d'accorder la capitulation. — Montfort en apporte la nouvelle dans Tripoli. — Les soldats, transportés de joie, évacuent la ville sans garder aucun ordre. — A peine ont-ils franchi les fossés, qu'ils sont pris et enchaînés. — Vallier veut rappeler ses promesses et ses serments à Sinam. — Réponse insolente de l'infidèle. — Réjouissances des Turcs. — Aramont assiste à un festin donné par Sinam. — Il se montre aussi dans une fête où un canonnier chrétien est exposé à une mort lente et ignominieuse. — Considérations sur le siége de Tripoli et sur le rôle de la France dans cette occasion.

La prise du château de Gozo ne devait pas suffire à Sinam; en quittant Constantinople, il avait reçu l'ordre de chercher de plus grands triomphes; Tripoli lui était désignée comme une conquête propre à venger les Turcs des chevaliers de Malte, et à dédommager les corsaires et Dragut de la perte de Méhédia. En effet, sa situation la rendait une des villes les plus importantes du littoral africain. Isolée sur cette longue côte qui s'étend, sans ports, jusque vers Alexandrie, elle offrait un point de relâche commode pour les navigateurs, et particulièrement pour les Turcs qui, de là, menaçaient l'Italie, la Sicile, Malte, et se reliaient à Alger.

Sinam fit donc voile pour Tripoli, où il arriva le 4 du mois d'août 1551 (1). Avant de commencer l'attaque, il envoya sommer le gouverneur, Gaspard de Vallier,

(1) Le bacha prit sa route vers Tripoli, et le quatrième d'août débarqua ses troupes. Marmol, vol. 2, p. 567.

de rendre la ville, menaçant de n'accorder aucun quartier à la garnison si elle se défendait. Vallier répondit avec fermeté : que le grand maître l'avait fait entrer à Tripoli, et qu'il n'en sortirait que par son ordre. Aussitôt Sinam prépara tout pour un siége en règle.

A peine les Turcs avaient-ils perdu Malte de vue, qu'on y vit débarquer Aramont, ambassadeur de France à Constantinople. Comme il exprimait au grand maître son chagrin de n'être pas arrivé assez tôt pour éviter à Malte les maux qu'elle avait soufferts : « Vous êtes venu à temps encore, s'écria d'Omèdes, pour nous rendre les plus importants services! » et il le supplia, au nom de son propre honneur, et de celui de la France, de faire voile vers la flotte ennemie, et d'employer jusqu'à l'autorité du roi lui-même, s'il ne pouvait obtenir, par son propre crédit, que Sinam et Dragut renonçassent à l'attaque de Tripoli (1). Aramont s'embarqua sur un bâtiment léger que lui fournit le grand maître. Mais, arrivé devant Tripoli, il reconnut qu'on avait déjà débarqué le canon de siége, et que l'on commençait à ouvrir les tranchées à l'abri desquelles les assaillants devaient approcher leur artillerie des remparts. Néanmoins, après avoir fait au pacha de somptueux présents, il le supplia, au nom de Henri II, d'abandonner le siége d'une ville où étaient renfermés de vaillants chevaliers, nés en France, et auxquels le roi portait le plus

(1) El gran maëstro le rogó hizissen con Sinam que dexasse á Tripoli, Sand., vol. 2, p. 520. — Voyez aussi Villegagnon, de Thou et Baudoin.

vif intérêt. Ses démarches furent inutiles. « Les chevaliers, en quittant Rhodes, répondit Sinam, s'étaient obligés, sous la foi du serment, à ne jamais porter les armes contre les Turcs, et cependant, en toute occasion, on les avait vus s'unir à Charles-Quint pour faire la guerre à Soliman; dernièrement encore, dans le siége de Méhédia, ils s'étaient montrés les plus acharnés ennemis de Dragut. Le sultan, ajouta-t-il, a résolu de les expulser d'Afrique, et j'ai reçu de lui des ordres dont je ne suis point le maître de suspendre l'exécution. »

Après cette réponse, Aramont voulut se rendre à Constantinople pour demander, au sultan lui-même, ce qu'il ne pouvait obtenir de son lieutenant. Mais Sinam s'opposa à son départ, le retint presque captif, et le força d'attendre dans son camp la fin de la guerre (1).

Les premières démonstrations des Turcs n'effrayèrent point les assiégés; par un usage bien entendu de leurs canons, ils les obligèrent de recourir, pour s'approcher de la place, à la méthode lente des tranchées. Toutefois l'ennemi trouva dans le sol uni et sablonneux qui séparait le camp de la ville, les plus grandes facilités pour ces travaux souvent pénibles. Il put donc bientôt amener, sans dangers, trente-six pièces d'artillerie dans trois batteries différentes, construites à une petite distance des murs. Chaque

(1) Il l'arresta et lui bailla des galères pour gardes à la queue de l'armée, et là le fit attendre jusqu'à la fin du siége. Baudoin, 13, p. 331. — Villegagnon, de Thou.

batterie tirait alternativement, en sorte que l'une d'elles tonnait sans cesse contre la place. Le fort qu'elles battaient venait d'être réparé; ses murs, construits avec un bon ciment, étaient flanqués de tours, terrassés intérieurement, et susceptibles d'une excellente défense. Il arriva même, par un bonheur singulier, que les Turcs s'attachèrent à leur partie la plus solide, et que la contrescarpe couvrait le mieux; les boulets ne ruinaient donc que la partie supérieure, et laissaient encore au-dessous une hauteur trop grande pour que les échelles pussent y atteindre. Tandis que les assiégés se réjouissaient du peu de progrès que faisait l'attaque, un traître, renégat originaire de Provence, passa à l'ennemi. Avant de s'évader, il avait eu soin d'examiner attentivement les fortifications, d'en reconnaître la partie faible, et non-seulement il apprit aux assiégeants qu'ils avaient dirigé leur feu sur le point le mieux fortifié, mais qu'il existait un lieu où le mur, creusé intérieurement pour servir de cave, ne devait offrir qu'une faible résistance. Les Turcs commencèrent à l'instant même de nouveaux travaux, et profitant avec habileté d'un boulevard que les chrétiens avaient autrefois élevé contre les sables qui tendaient à combler le fossé, ils s'approchèrent, sans être vus, très-près de la place; quand tout fut prêt, démasquant leurs batteries, ils ouvrirent le feu, et bientôt la muraille, que chargeait le poids de quelques habitations, menaça ruine.

Gaspard de Vallier, jeune encore, mais déjà remarquable par ses succès à la guerre, jouissait parmi les chevaliers de la plus grande considération, et

son mérite seul lui avait valu, dans ces temps difficiles, le commandement de Tripoli. Il venait de se rendre à l'église, quand plusieurs officiers accourant, l'avertissent qu'une terreur panique s'est emparée des soldats, qu'ils jettent les armes, abandonnent la muraille, et demandent à se rendre.

Vallier réunit les chevaliers et tient conseil. Copier, de la langue de France, homme d'un grand poids par sa valeur, son âge et son expérience, se charge de haranguer les troupes (1). Il leur reproche leur lâcheté, leur dit que les choses sont loin d'être désespérées, et leur prouve qu'il est facile de creuser en arrière de la brèche un fossé assez profond pour arrêter l'ennemi; que d'ailleurs, s'ils étaient réduits à disputer la muraille, ils combattraient encore à armes égales; « enfin, ajoute-t-il, si nous devons succomber, ne vaut-il pas mieux périr d'une mort glorieuse, que languir dans une honteuse servitude! » Il fut à peine écouté; le plus dangereux des ennemis, la discorde, était dans l'intérieur de la place.

Argozile, espagnol de nation, et l'un des principaux chefs des troupes soldées, répondit : que la situation des Français, alliés des infidèles, était bien différente de celle des Espagnols, de tout temps leurs ennemis jurés; que ceux dont l'ambassadeur était dans le camp ennemi pouvaient aisément montrer du sang-froid et du courage; mais que, n'ayant eux-

(1) Le commandeur Copier, comme celui qui avait de l'autorité et la parolle à commandement, etc. Baudoin, liv. 14, p. 333. — Voyez aussi Villegagnon.

mêmes aucune pitié à attendre des Turcs, ils devaient songer à leur salut quand il en était temps encore. « Au reste, ajouta-t-il, ce n'est pas l'occasion de perdre des jours entiers à discuter; le mur ne tiendra pas jusqu'à la nuit; il faut capituler. » Les chevaliers espagnols eux-mêmes approuvaient cet avis et partageaient ces fatales terreurs. Comme les événements se chargent de faire mentir la prudence humaine! Le voyage d'Aramont dans le camp des infidèles, voyage dont le grand maître avait eu seul l'idée, et qu'il regardait comme un dernier moyen de salut, produisant un effet contraire, jetait de nouvelles divisions dans les esprits et hâtait la chute de la place !

Les chevaliers de la langue de France étaient indignés, et l'un d'eux, nommé Poissieu, sortit en s'écriant : « Faites ce que vous avez résolu de faire, livrez la ville! Mais dans ce malheur, je me consolerai en songeant que je suis resté étranger à une pareille lâcheté! » Tous les Français le suivirent, et leur départ laissa le champ plus libre à l'avis honteux qui allait l'emporter. Ce fut en vain que Gaspard de Vallier voulut faire prévaloir l'opinion que Copier avait émise; tous ces hommes que la crainte dominait lui représentèrent, avec une énergie qu'ils eussent dû réserver pour l'ennemi, le danger de leur situation; et même le chef des troupes siciliennes protesta qu'il n'était pas en son pouvoir de ramener un seul de ses soldats au combat. Vallier, qui montra peut-être trop de faiblesse, ordonna cependant, avant de prendre aucune décision, à Guiveran, chevalier espagnol, reputé par

ses connaissances militaires, de reconnaître la brèche. Son rapport fut des plus alarmants. « Le mal « dit-il, était plus grand qu'on ne le croyait, et le « mur ne pourrait pas même soutenir le feu de l'ar- « tillerie jusqu'au soir. Quant aux moyens de dé- « fense dont Copier avait parlé, il les regardait « comme impraticables. » A cette nouvelle, le conseil exigea que Vallier demandât un pourparler. Une cornette blanche parut donc au-dessus des remparts, et l'ennemi, accourant à ce signal, apprit que le assiégés désiraient envoyer des députés à Sinam. En attendant la réponse, on discuta dans le conseil les conditions de la capitulation; elles furent promptement réglées : la ville devait être rendue aux Ottomans, s'ils consentaient à laisser la liberté aux chevaliers ainsi qu'aux habitants, et à leur fournir des vaisseaux pour les transporter à Malte.

Deux Espagnols, dont l'un était ce même Guiveran dont nous venons de parler, se rendirent auprès du pacha, et lui exposèrent l'objet de leur mission. Sinam répondit qu'il consentirait à leurs propositions, s'ils voulaient s'engager à payer les frais de la guerre. Les envoyés représentèrent qu'une condition pareille était inadmissible, et prouvèrent que l'Ordre n'était point en état de supporter cette dépense. Mais l'amiral turc persista dans sa résolution, et déjà les envoyés se retiraient, quand Dragut-Raïs, les ayant rencontrés, apprit la réponse du pacha. Sa prudence s'en alarma; il leur fit espérer des conditions meilleures, leur dit d'attendre, et se rendant en toute hâte auprès de Sinam, il lui conseilla de ne point

repousser les propositions de l'ennemi, car plus tard il ferait ce qui lui conviendrait, mais que dans le moment présent, il fallait prendre garde de ranimer par des conditions trop dures le courage abattu des assiégés. Les murailles, ajoutait-il, sont fortement endommagées, et si l'on élargit encore la brèche, il est à craindre qu'après le départ de l'armée, les troupes de l'empereur ne profitent de leur mauvais état pour rentrer dans la ville (1). Le pacha, changeant aussitôt d'avis, rappela les Espagnols ; il leur affirma que, s'il consentait à ne point exiger les frais de la guerre, ils ne le devaient qu'aux sollicitations de Dragut, et, pour bannir de leur esprit toute espèce de doute, il finit par jurer sur la tête de Soliman lui-même, serment sacré, qu'il leur accordait la capitulation demandée. Les Espagnols se retirèrent convaincus de la bonne foi de Sinam. Un officier du pacha les accompagna. Sa mission avouée était d'engager Vallier à venir s'entendre avec l'amiral ottoman sur le nombre des vaisseaux nécessaires au transport de la garnison; mais il était, en réalité, chargé d'examiner l'état de la ville, et de vérifier si les assiégés conservaient encore quelqu'énergie.

Dès que Vallier connut la réponse du pacha, il assembla le conseil. Un avis unanime décida que, réduits au malheur de recevoir passage sur la flotte

(1) Alors Dragut et Salah-Raïs les accostèrent et les entretinrent de paroles, etc. Baudoin, liv. 14, p. 334. — On les rappela aussitôt par le conseil de Dragut, de peur etc. De Thou, vol. 1, p. 632. — Voyez aussi, Villegagnon, Marmol et Sandoval.

ennemie, il était prudent d'éprouver, au péril d'un seul, jusqu'à quel point on pouvait compter sur la bonne foi des Musulmans; qu'il fallait, d'ailleurs, prendre garde, en témoignant trop de méfiance, d'irriter des barbares orgueilleux qui pourraient retirer, dans un mouvement de colère, une parole à laquelle on ne croyait pas. Vallier se dévoua donc au danger, et, suivi d'un seul chevalier, il s'achemina vers le camp des Infidèles. Au moment où le commandant de la ville se livrait ainsi à l'ennemi, un reste de sagesse eût du moins exigé que l'on gardât en otage l'envoyé de Sinam; mais ce n'était pas la prudence qui conseillait les assiégés, c'était la terreur. Pour montrer mieux jusqu'à quel point ils se fiaient à la parole des Barbares, ils permirent au Turc de sortir de la ville avec Vallier. Fatale résolution qui ne trahissait que la crainte, et que n'eussent pas prise des hommes plus courageux!

Dès que Vallier eut franchi les portes de la ville, le Turc qui l'accompagnait, prenant les devants, vint annoncer au pacha que le trouble, le désordre et le découragement étaient parmi les chrétiens. « Une seule pensée, dit-il, semble les animer, celle de fuir le danger; les conditions les plus dures peuvent leur être imposées, ils les trouveront acceptables. » Sinam reçut donc Vallier avec hauteur; il lui reprocha insolemment d'avoir eu la témérité de défendre contre les armes du sultan une place aussi misérable. Son crime méritait, disait-il, une punition sévère; mais il pouvait encore acheter son pardon en payant les frais de la guerre. S'il ne consentait pas

à cette condition, sa liberté, celle des citoyens et de tous les chevaliers serviraient de dédommagement aux Turcs. Ce discours jeta Vallier dans le plus grand étonnement ; il ne put que rappeler au pacha les conditions qu'il avait d'abord jurées, demandant, s'il voulait les rompre, qu'il le laissât libre de retourner à son poste. Mais Sinam, repoussant cette prétention, permit seulement que Montfort, ce chevalier qui avait accompagné le gouverneur, reprît le chemin de la ville et y portât la nouvelle de ce qui se passait. A peine était-il parti, que Vallier, chargé de chaînes, fut traîné sur les galères.

Les assiégés demeurèrent accablés de la plus violente douleur, quand ils apprirent la conduite du pacha, et le reste de la journée se passa dans les larmes et les vaines discussions. Ce n'étaient pas des pleurs qu'il fallait, mais un courage et une détermination qu'on ne trouvait nulle part. En vain quelques chevaliers que ranimait l'approche du danger cherchaient à relever l'esprit des soldats; on voyait ceux-ci, l'air morne, l'œil abattu, laisser tomber leur tête sur leur poitrine, cacher leur visage contre la terre, et s'abandonner au milieu des femmes et des enfants, aux larmes et au désespoir : ni la force ni la persuasion ne pouvaient les ramener au combat.

Le lendemain, à l'aube du jour, les assiégés renvoyèrent Montfort, pour savoir si le pacha persistait dans les conditions de la veille. L'amiral ottoman fit alors appeler Vallier, et lui demanda s'il consentait à payer les frais de la guerre. Le gouverneur ré-

pondit avec noblesse, qu'en perdant la liberté, il était déchu de son rang, et qu'il n'avait plus le droit de rien ordonner; mais qu'eût-il conservé quelque autorité, jamais il n'accepterait d'autres conditions que celles qui avaient été jurées aux premiers envoyés. Sinam, craignant que cette réponse reportée aux assiégés ne leur rendît le courage, consulta rapidement Dragut et Salah-Raïs; puis, usant encore de dissimulation, il s'approcha de Vallier, lui prit la main, et lui dit en souriant : « Maintenant nous confirmons, sans exceptions, toutes les promesses que nous avons faites, et tu peux délivrer enfin des fatigues du siége, et de toute inquiétude, les soldats et les citoyens de Tripoli. » Trompé une première fois, et ne croyant plus à une parole déjà faussée, Vallier montra Montfort et répondit : « Dites à celui-ci quelles sont vos intentions, car, pour moi, la fortune m'a retiré tout pouvoir. »

Dès que Montfort fut rentré dans Tripoli, le bruit de la réponse dont il était porteur se répandit de tous côtés, et les soldats, transportés de joie, se préparèrent à partir. En vain les chevaliers leur représentèrent qu'il convenait de faire les choses avec plus de réflexions. Comptant perdu pour la liberté chaque instant de retard, ils n'écoutent rien; tous, hommes, femmes, enfants, se précipitent vers les portes, et sortent en désordre. Mais à peine ont-ils franchi les fossés, que les Turcs accourent, fondent sur eux, les dépouillent des objets les plus précieux, et les réduisent en esclavage. Deux cents Maures qui s'étaient montrés dévoués aux chrétiens furent massacrés, et

les chevaliers eux-mêmes furent chargés de chaînes. Vallier ayant voulu rappeler à Sinam ses promesses et les serments : « Il n'y a point de serment, répondit-il, pour des chiens qui ont violé la parole donnée à Soliman, après la prise de Rhodes! »

Cependant Aramont, ambassadeur de France, instruit de ce qui se passait, descendit sur le rivage, et se rendit au camp des Infidèles. Là, quelle ne dut pas être sa douleur, en voyant enchaînés et couchés sur le sable ces mêmes chevaliers qu'il s'était engagé à secourir ! S'il était vrai, comme les Espagnols l'en accusèrent plus tard, qu'au lieu d'arrêter les Infidèles, il les eût animés à la guerre, ce spectacle devait l'accabler. Il se montra cependant touché du malheur des chrétiens, s'approcha d'eux, parla à Gaspard de Vallier, et s'efforça de le consoler. Celui-ci le pria de faire sentir au pacha l'injustice de sa conduite, et d'obtenir qu'il rendît au moins la liberté à deux cents prisonniers, ainsi qu'il l'avait proposé lui-même dans ses premières négociations. Les infractions au traité de Rhodes furent encore l'excuse dont se couvrit le pacha, et il ne céda qu'avec peine à la demande de l'ambassadeur de France. Mais, comme à l'île de Gozo, les chevaliers espagnols qu'il relâcha furent choisis parmi les plus vieux ou les plus infirmes; par considération pour Aramont, il parut agir avec plus de générosité envers les Français, et il rendit la liberté à quelques-uns des plus jeunes. L'ambassadeur délivra plus tard, à prix d'argent, presque tous les chevaliers ses compatriotes.

Il existait à l'entrée du port, à une petite distance

de la ville, un fort que les Impériaux avaient autrefois bâti, et dont la défense était confiée à trente soldats que commandait un chevalier français nommé Desroches. Investi par l'ennemi, ce commandant recourut à la ruse que le pacha lui-même avait employée contre Vallier : sous le prétexte de négocier la reddition de son fort, il traîna le temps en longueur et prépara secrètement sa fuite. Pendant la nuit, il monta avec sa petite garnison sur une barque, échappa aux Musulmans, et se réfugia heureusement à bord des navires de l'ambassadeur de France.

Les assiégeants célébrèrent leur victoire par des cris et des acclamations, mêlés au bruit continuel de l'artillerie. La flotte fut illuminée pendant toute la nuit, et il y eut un festin où les Infidèles étalèrent leur luxe et leur goût barbare (1). Aramont eut la faiblesse d'y assister, et, ce qu'aucune parole ne saurait blâmer assez énergiquement, il osa se montrer à une fête horrible dont Jean Cabasse, canonnier qui, durant le siége, avait emporté d'un boulet le bras du secrétaire de Sinam, devint le sanglant amusement. Exposé dans le camp, au milieu des cris et des insultes des Barbares, il eut d'abord le nez, les oreilles et les mains coupés, puis il fut enterré jusqu'à la ceinture, pour servir de but aux flèches pendant le reste du jour. Percé de coups, mutilé, mais ne pou-

(1) Le château pris et pillé, ils commencèrent par cris et huées selon leur manière de faire, et avec grands coups d'artillerie, à faire fête de la victoire, etc. Villegagnon, *Traité de la guerre Mde alte.*

vant pas encore mourir, il fut enfin étranglé. Cette action fut la plus humaine des Infidèles (1).

C'est ainsi que Tripoli retomba au pouvoir des Turcs, le 14 août 1551, après avoir été quarante ans entre les mains des chrétiens. Cet événement malheureux eut plus de retentissement que ne semblait en mériter la faible importance de la place. Mais des bruits de trahison, répandus, ou tout au moins favorisés par d'Omèdes, vinrent compromettre l'honneur des chevaliers français, et même de l'ambassadeur du roi. Villegagnon écrivit, à cette occasion, un mémoire où les événements de cette triste guerre sont exposés avec clarté. Il rejette tout le blâme sur d'Omèdes, et il l'accuse publiquement d'être le premier auteur des maux qui avaient affligé l'Ordre, et d'avoir, pour enrichir lui et les siens, appauvri le trésor, qui ne fut plus en état de subvenir aux dépenses qu'aurait exigées la guerre. Après trois siècles, ces débats ont encore leur intérêt, puisque l'honneur de la France y est engagé. Mais ce temps n'a point éclairci une question que des passions opposées ont contribué à obscurcir. Ce qu'il y a de certain, néanmoins, c'est que l'accusation n'a rien prouvé, et que même elle s'est tue devant la réponse et les accusations contraires de Villegagnon. Dans ce qui précède, nous nous sommes efforcé de garder une entière impartialité, et si le lecteur nous a bien saisi, il verra que les faits établissent une imprévoyance fatale de la part de d'Omèdes, une grande

(1) Enfin, pour récréer les yeux par quelque spectacle agréable, on attacha au milieu de la place un canonnier nommé Jean Cabasse, etc. De Thou, vol. 1, p. 635.

pénurie dans Malte, des fortifications en mauvais état, et, par-dessus tout, de funestes méfiances entre les Espagnols et les Français. Plusieurs chevaliers ne montrèrent pas la fermeté qu'on était en droit d'attendre d'un Ordre aussi fameux : et ceci prouve que le courage de la troupe la plus aguerrie s'évanouit, quand la dissension mine sourdement la discipline, ou détruit la confiance qui en est le lien le plus puissant.

Que le roi de France ait travaillé à la perte de Tripoli, nous ne le croyons pas. Les documents que l'histoire a recueillis montrent un seul fait, c'est qu'il appela les Turcs en Europe, en Italie, contre les États de l'empereur, mais on ne voit jamais qu'il ait désigné à leurs fureurs Malte ou Tripoli. Il est vrai que, dans une dépêche, Aramont paraît se réjouir des embarras où la chute de Tripoli va jeter l'empereur Charles-Quint ; mais il y a loin de là à une action directe contre un Ordre qui, par sa nature, avait droit à la protection de tout prince chrétien. Si la politique a ses écarts, elle a aussi, dans un royaume comme la France, ses règles et son honneur.

Tripoli tomba donc aux mains des Turcs, encore plein de soldats, de vivres, de poudre, de boulets, de munitions de guerre de toutes les espèces (1). Morat Aga en fut d'abord nommé gouverneur ; mais bientôt après, Dragut, Sangiac-Bey de Sainte-Maure fut désigné pour lui succéder (2). Ce corsaire répara les

(1) Mezeray, *Histoire des Turcs*, p. 616.

(2) Sinam Bacha prononça Morat Aga roi de Tripoli, et après lui dé-

murailles de la ville, y ajouta de nouvelles tours, et acheva de lui donner une grande importance en construisant deux forts, l'un à la pointe d'Angil, l'autre plus près de la cité.

clara que Dragut-Raïs, sangiachbei de Sainte-Maure, lui succéderait, etc. Baudoin, liv. 14, p. 335. — Voyez aussi Marmol, de Thou et Villegagnon. — Consultez aussi pour tous les événements que nous venons de raconter, Knalles et Mezeray.

CHAPITRE XXIII.

La prise de Tripoli contribue à donner une nouvelle face aux événements. — Henri II imprime plus d'activité à sa politique. — Il resserre son alliance avec la Porte. — Il noue de nouvelles intrigues avec les protestants d'Allemagne. — Il fomente la révolte en Italie, et donne partout de sérieux embarras à l'empereur. — Sienne et Naples n'attendent que l'apparition d'une flotte turque pour proclamer leur indépendance. — La flotte ottomane appareille de Constantinople (1552). — Ses ravages en Calabre. — Elle se montre devant Naples. — Dragut commande l'avant-garde. — Il remporte une victoire signalée sur André Doria. — — L'armée ottomane reprend la route du Levant, sans attendre l'escadre française commandée par Polin. — La politique de l'empereur obtient, par le fameux traité de Passau, un succès qui lui fait oublier tous ces revers. — L'année suivante (1553), Dragut paraît de nouveau dans la Méditerranée, à la tête d'une flotte considérable. — Polin l'accompagnait avec les vingt-six galères de France. — Ils attaquent l'île de Corse. — Importance de cette île pour dominer les affaires d'Italie. — Bastia se rend sans résistance. — Bonifaccio est pris. — Dragut se retire et compromet, par sa retraite, le sort de la campagne. — Considérations sur l'état politique de l'Europe à cette époque.

Les ravages portés dans l'île de Malte, la prise du château de Gozo, la chute de Tripoli, des milliers d'esclaves chrétiens, étaient les marques d'un triomphe tel que les aimaient les Turcs, et ce succès, que la postérité, si elle l'examine légèrement, comptera peut-être comme peu de chose, contribua réellement à donner une nouvelle face aux événements.

Nos historiens ont rarement accordé aux affaires d'Orient une attention suffisante : ce n'est que tard qu'ils ont bien saisi la politique de la cour de France. Les Turcs leur paraissaient une nation barbare, digne seulement de haine, et tandis que leur alliance contribuait à maintenir l'équilibre du monde, en arrêtant les progrès de la maison d'Autriche, ils la passaient sous silence ou la traitaient avec mépris. C'est dans les historiens étrangers qu'il faut chercher des détails sur les guerres des Turcs dans la Méditerranée, et si l'on en excepte de Thou, qui en parla parce qu'il fit une histoire universelle, on ne rencontre dans ceux qui écrivirent sur cette époque rien de satisfaisant. Nous avons eu déjà de nombreuses preuves de ce singulier oubli; et le lecteur aura pu remarquer qu'un des événements les plus graves du seizième siècle, le voyage de Khaïr-ed-Dine à Toulon, fut à peine raconté par les écrivains contemporains. Les auteurs italiens ou espagnols, et même les auteurs allemands, sont les sources les plus fécondes que l'on puisse consulter. Ce fait est aisément explicable, si l'on considère que ces pays souffrirent toujours des invasions des Turcs, dont la France au contraire était à l'abri. L'homme n'accorde une grande attention qu'aux choses qu'il aime ou qu'il redoute.

La prise de Tripoli jeta donc un nouvel éclat sur les armes ottomanes, et Henri II, qui, après un instant de langueur, avait donné à sa politique une impulsion plus vive, profita avec habileté de la joie de ce triomphe pour attirer de nouveau les Turcs dans la Méditerranée. Sur la fin de sa vie, Soliman le Magni-

fique eut ainsi la gloire de voir le croissant briller d'un éclat plus vif que jamais. Déjà ce prince, affaibli par l'âge, entouré d'intrigues, dominé par l'artificieuse Roxelane, n'était plus que l'ombre de lui-même, que l'empire, dont il avait excité et organisé les forces, se mouvant encore de sa vie passée, pesait d'un poids immense sur l'Europe, et tenait un rang qu'il allait perdre à jamais sous l'indolent Sélim, car les États doivent leur grandeur à ceux qui les gouvernent autant qu'à leurs forces naturelles.

Les succès, quelque éblouissants qu'ils soient, peuvent amener des revers, et même il est rare qu'il n'en soit pas ainsi. La fameuse bataille de Muhlberg, par où se terminèrent les intrigues les plus habilement conçues, en donne une preuve éclatante. Charles-Quint jouissait à peine depuis deux ans des résultats immenses de sa victoire, que tout à coup reparut l'esprit de faction qu'il croyait éteint. Revenus de leur première stupeur, les princes réformés cherchèrent à réparer leurs forces, tournèrent leurs yeux du côté de la France, ranimèrent les disputes religieuses, et, profitant de la haine des Allemands contre les Espagnols, et des mécontentements causés par l'insolence des soldats étrangers, ils ne furent pas longtemps sans menacer l'empereur. Maurice, comte de Saxe, était à la tête des mécontents. Les réformés, réunis sous ses étendards, marchèrent contre Charles-Quint, et le surprirent dans Inspruck, d'où il put à peine s'échapper en fuyant à travers les gorges du Tyrol.

Henri II promettait des secours aux protestants, fomentait leur irritation, et, portant en même temps

un œil attentif sur l'Italie, il y créait de nouveaux embarras à son ennemi.

Un traité l'unissait au pape. Sienne et Naples, qui souffraient avec impatience le joug des Espagnols, aspiraient à ressaisir leur liberté; elles furent encouragées. Les citoyens bannis de ces villes avaient été accueillis, flattés, plaints par la cour de France, et l'arrivée prochaine des Turcs leur était présentée comme devant servir de signal à leur émancipation. Ainsi Henri II, attirant à lui la flotte des Turcs, la précipitait sur l'Italie, tandis qu'il envoyait Maurice contre l'empereur jusqu'au fond de l'Allemagne, et que lui-même, envahissant les trois évêchés, s'emparait de Metz, et donnait à la France, encore sans frontière, le boulevard qui lui manquait.

Tel était l'état de l'Europe, telle était la politique française, tel était le rôle réservé aux Turcs.

La flotte ottomane, de cent vingt-trois galères, quitta Constantinople le 4 mai 1552 (1), et après avoir relâché à Modon, à Zante et à Sainte-Maure, elle arriva, le 10 juillet (2), dans le golfe de Squilace. Elle contourna la Calabre, marqua son passage par des ravages, pilla Policastro, brûla Canerota, réduisit les habitants en esclavages et parut devant Naples. Dragut commandait l'avant-garde. Sa connaissance de la mer, son audace, son expérience, lui avaient mérité ce poste difficile et dangereux. Il se jeta sur l'île de Procida, la pilla et mit le feu à la forteresse;

(1) De Thou, vol. 2, p. 101.
(2) Id., vol. 2, p. 109.

de là il se porta sur l'île d'Ischia; mais repoussé, il regagna la flotte où l'attendait un triomphe qui eût suffi à lui seul pour l'illustrer : il allait vaincre Doria.

Le vice-roi de Naples était dans la terreur; quoiqu'il eût réuni toutes ses troupes disponibles, il n'avait cependant que peu de monde sous sa main, et l'ennemi le menaçait au dedans comme au dehors. Mais don Juan Toledo montra une vigueur qui dissipa tous les dangers. Les portes de la ville, à l'exception de trois, furent murées, et tout annonça une défense énergique. Une exécution sanglante, cruelle peut-être, mais nécessaire, intimida le parti français : Antoine Grisone, soupçonné d'être d'intelligence avec le prince de Salerne, voué à la France, eut la tête tranchée.

Le vice-roi n'avait cessé de demander des secours, et Doria, à la tête de quarante galères, voulut, malgré la présence de l'ennemi, porter à Naples un renfort d'Allemands qu'il avait tiré de Gênes. Inférieur en nombre, son intention n'était pas de forcer le passage, mais il espérait être assez heureux pour dérober sa marche et passer sans combat. L'événement déjoua son calcul.

En quittant Gênes, Doria avait touché à l'embouchure du Tibre, pour y prendre quelques renseignements sur la position de l'ennemi. N'ayant pu en recueillir aucun, il se résolut à une manœuvre qui paraissait heureusement combinée. D'abord il s'éleva en pleine mer, et, arrivé à la hauteur de Naples, il courut droit sur la terre. Ce mouvement s'exécutait de nuit, et, pour laisser reposer la chiourme, les ga-

lères marchaient seulement à la voile. Mais Dragut veillait à la tête de la flotte turque, et vers les quatre heures du matin, le 5 août (1), Doria s'aperçut que l'armée ennemie tout entière était sur ses traces. La fuite était le seul parti possible, et la fuite même avait ses dangers; pour être rapide, elle devait abandonner les galères les plus lentes, et si l'amiral voulait les sauver toutes, il s'exposait à de grands désastres. Doria inclina vers la fermeté, il rallia la flotte, et se retira avec ordre. Une longue expérience lui avait appris que les galères turques n'étaient point aussi légères que celles des chrétiens, et il espérait qu'il n'en aurait bientôt plus derrière lui qu'un petit nombre, contre lesquelles il pourrait alors combattre avec avantage.

Cependant Dragut s'avançait à force de rames, et chaque instant diminuait la distance qui le séparait de la flotte commandée par Doria. Vers midi un boulet, en passant entre la galère capitane et la réale d'Espagne, donna aux chrétiens la mesure du faible intervalle qui les séparait du corsaire. Doria ne songeait point encore à précipiter sa fuite; il calculait même qu'il était temps de faire face à l'ennemi, quand tout à coup les cris : « A la voile! à la voile! » se faisant entendre, les galères se dispersent et la réale elle-même gagne la haute mer.

Dragut poursuivit les chrétiens de tous les côtés. D'abord il prit une galère à Doria, il en coula ensuite deux autres, et le lendemain il s'empara de six galères

(1) De Thou, vol. 2, p. 110. — Voyez aussi Sigonius.

encore, et de sept cents Allemands qu'elles portaient.

Ce revers fut un des plus graves que Doria eût éprouvés dans sa longue carrière. Sa défaite de Larta est sans doute plus importante, puisque là il fut vaincu avec des forces supérieures; son dernier échec parut cependant mérité, et par trop de hardiesse, et par trop de négligence. La gloire de Doria n'en souffrit point, elle était établie sur de trop nombreux succès; mais le nom de Dragut en devint encore plus grand.

Pendant que Doria ralliait sous l'île d'Elbe les débris de sa flotte, l'armée ottomane, chargée de butin, satisfaite de l'honneur qu'elle venait d'acquérir, songeait à reprendre la route du Levant (1). Elle attendit pendant quelques jours Polin de la Garde, qui devait la rejoindre avec vingt-cinq galères de France et deux mille soldats gascons; mais, ne le voyant point arriver, elle se retira, et passa l'hiver dans l'île de Chio. Polin l'y rejoignit.

Dans les affaires humaines, les grands succès sont presque toujours dus à la précision avec laquelle les mesures arrêtées dans le conseil sont exécutées. Cette précision est difficile à obtenir quand les forces partent de loin ou n'obéissent pas à la même autorité. Henri II perdit en cette occasion, par le retard du baron de la Garde et la retraite précipitée des Turcs, une partie des avantages que sa politique lui avait ménagés. Si les galères de France eussent retrouvé la flotte turque après la victoire de Dragut, et se fussent présentées ensemble devant Naples, qui peut dire si

(1) De Thou. — Sigonius.

le parti français n'eût pas relevé la tête, expulsé les Espagnols, et marqué cette guerre d'un succès dont la révolte de Sienne pouvait plutôt donner le désir que le dédommagement?

Malgré le regret que put laisser ce demi-résultat, les conquêtes du roi dans le Nord demeurèrent entre ses mains comme un témoignage du bonheur de ses armes et de l'habileté de sa politique.

Pendant que Dragut triomphait de Doria devant Naples, l'empereur remportait lui-même une de ces victoires que sa politique connut si souvent : il dissolvait la ligue des protestants, et signait le fameux traité de Passau.

L'année suivante, Dragut reparut encore dans la Méditerranée, mais cette fois il commandait en chef; soixante galères obéissaient à ses ordres, et le capitaine Polin, baron de la Garde, à la tête des vingt-six galères de France, l'accompagnait. Ces forces avaient quitté l'île de Chio au commencement duprintemps, et dans les premiers jours de juin 1553, elles eurent connaissance des côtes de la Calabre. Là, Dragut jeta des troupes à terre, et fit différentes excursions aussi profitables à ses soldats que funestes aux chrétiens. Laissant à droite le phare de Messine, la flotte côtoya la Sicile, tenta quelques coups de main sur différents points de cette île, et disparut. Dragut venait d'apprendre que la garnison de Méhédia s'était révoltée, et il allait essayer de rentrer dans la ville à la faveur de ce désordre (1). Mais les soldats ne trahissaient

(1) De Thou. — Bosio. — Baudoin.

leur devoir qu'à moitié, et dans leur révolte même ils restaient fidèles à l'empereur. Dragut s'aperçut bientôt que ces troubles ne lui seraient d'aucune utilité, et il reprit la route de l'Europe. En passant il saccagea l'île de Pentalarie, d'où il enleva plus de mille esclaves; puis, se réunissant de nouveau à la flotte française, il se dirigea sur la Corse ; c'était le point désigné aux efforts de Polin, c'était la conquête que convoitait déjà la France.

Jetée dans la Méditerranée, entre Marseille et les côtes d'Italie, la Corse interceptait le chemin de la Toscane et de Naples, et même commandait le golfe de Gênes, dont le roi rêvait toujours la conquête. Sienne révoltée tendait les mains à la France, mais c'était inutilement si l'empereur conservait Ajaccio, Calvi ou Bastia. Le baron de la Garde avait ordre de se saisir de ces points importants. Dragut faisait la guerre dans d'autres vues, il ne cherchait point de conquêtes, il ne demandait que du butin. Une partie de ses forces fut donc envoyée en course, le reste se dirigea avec les galères françaises sur l'île d'Elbe, dont Polin voulait d'abord se rendre maître.

Porto-Ferraïo et Piombino avaient reçu des troupes, et leurs murailles avaient été réparées dans la crainte d'une attaque prévue depuis longtemps. Quand Dragut eut saccagé l'île entière, il montra peu d'empressement à s'approcher des points munis de bonnes défenses, et alors le baron de la Garde regagna la Corse.

L'armée alliée se divisa, et, le 25 août, Polin parut devant Bastia, tandis que Dragut attaquait Boni-

faccio. Bastia se rendit presque sans résistance, mais Bonifaccio en opposa une des plus énergiques. Déjà Dragut avait perdu six cents combattants, et la place ne songeait point encore à capituler; ce que n'avait pu le courage, la trahison l'accomplit. Des factions divisaient la Corse, les Génois y comptaient de nombreux ennemis, et la France d'ardents partisans. Un officier que le baron de la Garde avait placé près de Dragut réussit à obtenir une conférence avec quelques-uns des assiégés. Il leur dépeignit alors, sous les couleurs les plus sombres, le danger auquel les exposait une défense opiniâtre, et leur apprit que, loin de se décourager des pertes qu'il venait d'éprouver, Dragut, plus irrité que jamais, avait juré de hasarder son armée entière avant de renoncer à la prise de la ville. Le succès, disait-il, était certain, et la folie des habitants de Bonifaccio serait sans exemple s'ils poussaient plus loin leur résistance. L'officier français ajouta qu'un parti plus sage s'ouvrait devant eux, et que, pour sauver leurs fortunes et leurs vies, il ne leur restait qu'à se mettre sous la protection de la France. Ces raisons produisirent une impression profonde dans l'esprit des Corses, et, après quelques hésitations, ils se soumirent au roi (1).

Dragut ne fut point satisfait de cette résolution : Bonifaccio, capitale de l'île, était riche et peuplée, et sa soumission le privait d'un immense butin; les soldats eux-mêmes partageaient sa colère, et un

(1) De Thou. — Sigonius.

événement funeste ne prouva que trop leur mécontentement. Au moment où la garnison sortait de la place, un janissaire voulut insolemment arracher des mains d'un soldat une arquebuse richement travaillée; sensible à un pareil outrage, le chrétien tourne son arme contre l'Infidèle et le tue. D'autres Turcs accourent, mais ils trouvent aussi la mort. Aussitôt la foule des Ottomans se jette sur la petite troupe des chrétiens et le venge par un horrible massacre. L'officier français, sous la parole duquel la capitulation avait eu lieu, faillit lui-même périr en voulant arrêter la fureur des Turcs, et ce ne fut ni sans efforts ni sans danger que Dragut le tira des mains de ses janissaires.

Ce dernier événement acheva d'aigrir le corsaire, qui aussitôt annonça son départ. Polin voulut en vain le retenir; il prétexta l'approche de l'hiver, et se remit en mer au moment où les Français avaient le plus grand besoin de son concours. Ce départ compromit tout le succès de l'expédition. Doria reprit l'offensive, et rentra l'année même dans la ville de Bastia.

Tel était à cette époque le jeu continuel des forces politiques. Il n'y avait alors que deux puissances : la France et l'Allemagne, ou, pour mieux dire, l'empire : toujours rivales, elles luttaient sans cesse, et tous les autres États, ou froissés par leurs chocs, ou dominés par leurs mouvements, obéissaient à l'impulsion que leur imprimait, dans un sens ou dans un autre, un si vaste ébranlement. La Turquie, ennemie naturelle de tous les États chrétiens, entraînée elle-même par le courant des affaires humaines, fai-

sait taire sa haine ou son mépris, et entrait dans le système politique de l'Europe, en liant ses intérêts à ceux de la France. Peut-être croyait-elle marcher à la conquête du monde; ce qui est certain, c'est qu'elle s'en ouvrait la voie. La prépondérance de Constantinople était le danger de l'alliance créée par François Ier; mais le danger était éloigné, et son contre-poids naturel se trouvait dans l'Allemagne qu'il fallait abaisser, mais non pas anéantir. Si les progrès des Turcs eussent été trop grands, la France, sans aucun doute, aurait modifié son système. On en vit une preuve sous Louis XIV, qui, à peine sorti des troubles de la fronde, ne craignit pas d'envoyer des troupes en Hongrie pour protéger l'Allemagne, dont cependant il avait tant souffert.

L'action politique de Constantinople s'exerçait donc dans deux directions : par terre, vers la Hongrie; par mer, vers la Méditerranée; et c'est la pression exercée sur l'Europe par les Turcs, à travers la Méditerranée, qui donna dans ce temps une si haute importance à leurs corsaires. La piraterie, on ne saurait se le dissimuler, dut ses succès à la France, et Alger, qui devint notre ennemie, fut en partie notre création. A cette époque, nous occupions les côtes d'Afrique au moyen des Turcs; si l'empire ottoman eût gardé son importance, les corsaires algériens nous fussent restés fidèles, et la guerre de 1830 n'eût pas eu lieu. Après l'affaiblissement de Constantinople elle devenait nécessaire. C'est une vérité dont la preuve se développera de plus en plus à mesure que nous avancerons dans cette histoire.

Remarquons, pour terminer, que c'est l'Europe chrétienne qui donne ici l'impulsion aux affaires du monde. Les Turcs ne sont que des barbares qui se plient aux idées de la France, mais leurs vues sont plus courtes, leurs plans moins variés, leur activité moins réelle. S'ils sont entrés, vers le seizième siècle, dans le système politique de l'Europe, à qui le durent-ils? A François Ier qui, à force de soins, d'ambassades, de présents, de flatteries prodigués au sultan et à ses pachas, parvint à les y entraîner. Pour eux, dans leur insolent orgueil, ils se laissaient solliciter, séduire, mais ils dédaignaient d'ouvrir, par des envoyés, aucune négociation. Si un concert plus actif et plus sincère eût réuni François Ier et Soliman, il est hors de doute que l'empereur eût vu croître ses embarras. Toutefois il faut remarquer que la France elle-même était gênée par les préjugés de l'époque. Nous avons vu François Ier victime de la démarche hardie par laquelle il amena la flotte turque dans le port de Marseille, et un blâme universel paralyser entre ses mains des forces redoutables. C'est là le danger des innovations; il est rare qu'elles ne froissent pas l'opinion, reine du monde.

Remarquons encore combien tout était déjà changé sous le règne de Henri II : vingt-cinq de ses galères se réunissent à soixante galères turques; la flotte alliée pille les côtes de la Calabre, dévaste l'île d'Elbe, et enlève des milliers d'esclaves chrétiens. Non-seulement l'Allemagne ou l'Italie ne s'en offensent point, mais Sienne, Naples, les princes réformés, attendent, pour faire éclater leur révolte, la présence des Turcs

dans la Méditerranée. Aussi Henri II ne cessa plus d'appeler à son secours les forces de Constantinople; chaque année, les côtes d'Italie voyaient reparaître l'étendard musulman, et la France obtint, en multipliant les embarras de l'empereur, des succès qu'elle n'avait point encore connus.

Metz, la Corse, la Toscane étaient tombées sous la domination française : c'étaient autant de pertes que l'empereur avait à cœur de réparer; c'étaient des points que le roi devait défendre comme il les avait conquis. Alger lui-même était donc sollicité par la France, et, en 1554, il devait joindre ses corsaires à la flotte de Dragut, que l'on attendait dans la Méditerranée. Mais après quelques pillages sur les côtes de la Calabre, les Ottomans refusèrent d'avancer, et Dragut vint mouiller à Durazzo pour y passer l'automne.

CHAPITRE XXIV.

Les embarras que l'empereur éprouve en Italie et en Allemagne le forcent à concentrer ses forces. — Résolu d'abandonner Méhédia, il l'offre aux chevaliers de Malte. — Ceux-ci refusent. — Méhédia est détruite. — Après une année de repos, le roi ranime, par un ambassadeur, l'activité de Soliman. — Dragut et cent galères sont promis à Henri II pour l'année 1553. — Alger prend part à ses armements, et fournit vingt navires de toute grandeur. — La flotte turque paraît devant Piombino.—Elle y trouve les vaisseaux d'Alger.—L'île d'Elbe est ravagée. — Les Infidèles rejoignent en Corse le baron de la Garde, qui les y attendait à la tête de vingt-huit galères. — Siége de Calvi. — Sa résistance. — Le siége est levé. — L'armée coalisée échoue de même dans l'attaque de Bastia. — La flotte ottomane reprend la route du Levant. — Mécontentement de Dragut contre Soliman qui ne l'a pas nommé pacha.—Le corsaire se démet du Sangiachat de Sainte-Maure, et se retire à Tripoli. — Dégoûtée de la coopération imparfaite que lui prêtaient les Turcs et leurs corsaires, la France est deux ans sans réclamer leurs secours.—Événements importants qui arrivent en Europe. — Abdication de Charles-Quint. — Trêve de Vaucelles. — Bataille de Saint-Quentin. — Terreur des Parisiens, en apprenant cette défaite. — Activité et sang-froid de Henri II dans ces fatales circonstances. — — Il ranime le courage des Parisiens. — Leur dévouement contribue à sauver l'État. — Henri II sent la nécessité d'appeler de nouveau dans la Méditerranée une flotte turque. — Le bruit de cette prochaine invasion se répand en Europe. — Préparatifs de Philippe II pour y résister. — Mais, pendant qu'il ne craignait que pour l'île d'Elbe et la Corse, la flotte ottomane pillait les côtes du golfe de Salerne, et se jetait ensuite sur Minorque. — Ciudadella tombait en leur pouvoir. — Toutefois, ce succès chèrement acheté fut le dernier de cette cam-

pagne. — Philippe II et Henri II désirent l'un et l'autre la paix avec une égale vivacité. — Traité de Cateau-Cambresis.

Au milieu de toutes ces difficultés, l'empereur éprouvait le besoin de concentrer ses forces. Le temps n'était plus où il pouvait songer à étendre ses conquêtes sur la côte d'Afrique; chaque année une guerre active le tourmentait au nord de la Méditerranée, et l'obligeait enfin d'en abandonner le midi. La ville de Méhédia, prise, peu d'années auparavant, après un siége long et difficile, ne lui paraissait plus qu'un embarras. D'abord il avait voulu s'en défaire en faveur de l'ordre de Malte; mais les chevaliers, intimidés par la perte de Tripoli, craignant aussi de déplaire au roi de France, dont l'alliance avec la Turquie se resserrait chaque jour, refusèrent un présent si onéreux : alors la destruction de cette ville se trouva résolue. Vingt-quatre fourneaux de mines furent creusés sous les remparts; on les remplit de poudre, on y attacha des mèches, et, à un signal donné, ils éclatèrent en même temps. Tout fut renversé, la ville disparut sous un monceau de cendres. Il n'y a donc sortes de destructions et de plaies dont les côtes d'Afrique n'aient été frappées!

Méhédia était à peine détruite, que Dragut, à la tête de cinquante galères, paraissait devant cette ville; il y trouva des décombres encore fumants et des ruines impossibles à relever (1).

Pendant l'année qui venait de s'écouler, le roi n'avait tiré des Turcs que de faibles secours; fatigué

(1) Baudoin. — De Thou. — Marmol.

ou distrait par d'autres pensées, Dragut s'était à peine montré dans les eaux de l'Italie. Un ambassadeur, Saint-Blacard, envoyé à Constantinople, alla de nouveau solliciter le sultan et activer la négligence de ses ministres. Un plein succès marqua sa mission ; Dragut et cent galères furent promises au roi pour l'année suivante. Dans cette occasion, Alger, qui ne fut pas oublié, ne se montra point en retard; il fournit à Henri II vingt navires de toutes grandeurs.

Le 12 juillet 1555, la flotte turque parut devant Piombino, où les vaisseaux d'Alger la rallièrent. Trois mille janissaires furent jetés à terre, et menacèrent la ville dont les habitants, saisis de frayeur, gagnèrent la citadelle. Mais, cette fois, les Turcs n'étendirent pas loin leurs ravages; quelques troupes de cavalerie et d'infanterie, conduites par Santi et Vitelli, les culbutèrent et les rejetèrent dans leurs vaisseaux avec une perte de plus de quatre cents hommes : dans ce nombre, on comptait le chef des janissaires.

Abandonnant les côtes de Toscane qui leur parurent trop bien gardées, les Ottomans gagnèrent l'île d'Elbe; aucune résistance ne les y attendait, et ils pillèrent à leur aise les campagnes, d'où ils enlevèrent une multitude d'esclaves. Après ces faciles succès, ils se résolurent enfin à rejoindre le baron de la Garde qui s'était dirigé sur la Corse avec vingt-huit galères et tous les objets nécessaires pour un siége. Calvi était le point que les Français voulaient attaquer. Jusqu'à présent, cette ville, dont la conquête paraissait nécessaire pour assurer celle de la

Corse, avait résisté à tous leurs efforts. Mille hommes, français ou turcs, investirent la place : onze pièces d'artillerie furent dirigées contre une des portes, trois autres canonnèrent la citadelle, et une batterie de six canons et deux coulevrines fut établie du côté de la mer pour prendre à revers les assiégés. Le 10 août, on ouvrit la tranchée, et bientôt après on livra un assaut où les Français montrèrent une ardeur inutile : après avoir été repoussés trois fois, ils se retirèrent laissant la brèche couverte de morts. Le lendemain, les Turcs feignirent de vouloir renouveler cet assaut; mais, désespérant de réussir où les Français avaient échoué, ils combattirent à peine, firent quelques démonstrations tumultueuses, poussèrent de grands cris, et se retirèrent.

Le siége de Calvi fut alors abandonné, et la flotte prit le chemin de Bastia que l'on espérait réduire plus aisément. Ces guerres dangereuses et sans butin ne plaisaient ni à Dragut ni aux corsaires d'Alger : Ils refusèrent des soldats pour l'attaque, et le baron de la Garde fut obligé de renoncer à ce siége comme à celui de Calvi.

Sur la fin d'août, la flotte ottomane reprit la route du Levant, tandis que les galères de France regagnaient Marseille.

Dragut ne retourna point à Constantinople; irrité contre Soliman qui venait de lui refuser la dignité de pacha, il se démit du sangiachat de Sainte-Maure, et se retira à Tripoli pour succéder à Morat-aga. Il fut alors quelque temps sans reprendre la mer, absorbé par le soin d'ajouter de nouvelles

défenses à la ville, de faire reconnaître autour de lui son autorité, et de punir les Arabes qui s'étaient montrés, à l'époque de la prise de Méhédia, favorables aux chrétiens. C'est alors que périt Mohamet, cheik de Kairwan (1).

Telle est la série des guerres et des événements qui, pendant les dernières années, relièrent si activement les intérêts de la France à ceux de Constantinople. Les avantages que la France en retira ne furent par ceux que l'on aurait pu espérer. Les Turcs n'étaient que d'habiles corsaires, ils n'aimaient aucune entreprise sérieuse, et, avec de grandes flottes, ils ne savaient exécuter que de grands pillages. A peine s'étaient-ils chargés d'esclaves et de butins, qu'ils songeaient à leur départ, et que, par une retraite précipitée, ils compromettaient les succès auxquels ils avaient contribué.

Dégoûtée de la coopération imparfaite que lui prêtaient les Turcs et leurs corsaires, la France fut deux ans sans réclamer leurs secours; des événements considérables dont l'Europe venait d'avoir le spectacle les rendaient d'ailleurs inutiles.

Charles-Quint, mécontent de sa fortune, ne songeait qu'avec chagrin aux échecs qu'il avait essuyés. En Allemagne, la paix d'Augsbourg venait de compromettre tous les avantages de la victoire de Muhlberg; de ce côté-ci du Rhin, malgré ses efforts, Metz était restée au pouvoir des Français; dans le Midi, l'Italie paraissait toujours sur le point de lui

(1) Baudoin. — Marmol. — De Thou.

échapper, et enfin les Pays-Bas aspiraient ouvertement à l'indépendance luthérienne.

Une vieillesse précoce, les assauts répétés de la goutte, le déclin de ses facultés, avertissaient l'empereur que le temps des grandes choses était passé. « La fortune, s'écriait-il, n'aime pas les vieillards ! » et il songeait à abandonner un trône où il ne pouvait se résoudre à demeurer sans gloire. Le 25 octobre 1555 il abdiqua. Peu de rois ont ainsi quitté le trône; un petit nombre seulement a pu se vanter avec lui « de n'avoir pas donné un instant au repos et à ses plaisirs particuliers, et d'avoir consacré toutes les heures de sa vie au bien de son empire. »

Après son abdication, Charles-Quint prit encore une fois part aux affaires politiques, et ce fut le dernier adieu qu'il leur fit. La trêve de Vaucelles, négociée par ses soins, était calculée pour laisser à l'Europe un instant de repos, et pour aplanir à son fils les premières difficultés du pouvoir. Cette trêve, qui ne convenait ni au duc de Guise ni au pape, fut, il est vrai, violée aussitôt que signée ; mais la France ne retira de cette rupture ni honneur ni gloire : le duc de Guise compromit sa réputation en Italie, et la bataille de Saint-Quentin mit l'État à deux doigts de sa perte. On rapporte que le bruit de cette sanglante défaite étant arrivé jusqu'aux oreilles du vieil empereur, il demanda si son fils marchait sur Paris. Quand on lui eut appris qu'il s'occupait du siége de Saint-Quentin, il tourna le dos et s'éloigna. Charles-Quint savait que la plus grande victoire est

sans résultat, si l'on n'accable l'ennemi déjà vaincu.

Les Parisiens étaient tombés dans la consternation en apprenant cette fatale défaite, et, croyant voir l'ennemi à leurs portes, ils fuyaient de toutes parts. Mais le roi ne manqua, dans ces cruelles circonstances, ni de confiance ni d'activité. Les ordres les plus précis pour la défense de la frontière furent envoyés sur tous les points; il accourut en personne à Paris, rassura la ville, et promit aux citoyens de mourir au milieu d'eux, s'ils voulaient mourir avec lui. Le courage et l'entraînement ne manquaient point à Henri; ces nobles paroles enflammèrent les Parisiens qui jurèrent au roi une éternelle fidélité, et lui prodiguèrent l'or pour la défense du royaume. Tant de confiance dans le monarque, tant d'amour de la patrie, sont les plus sûrs remparts qui puissent abriter une capitale!

Le duc de Guise, qui fut rappelé d'Italie, reçut avec le titre de lieutenant général du royaume les pouvoirs les plus étendus. Il en usa pour mettre le comble à sa gloire et pour sauver l'État. Dans une campagne d'hiver, à jamais mémorable, il trompa l'ennemi, se jeta sur Calais, et, le 8 janvier 1558, il rendit au roi une place importante qui, depuis deux cent dix ans, ouvrait la France aux Anglais.

Au moment de rompre la trêve de Vaucelles, la France avait cru inutile de provoquer le secours des Turcs; mais les revers qu'elle venait d'éprouver lui firent sentir la nécessité d'attirer de nouveau dans la Méditerranée ce redoutable allié, pour menacer le royaume de Naples, les îles et les côtes d'Espagne,

et tenir en échec, dans le Midi, Philippe II qui devenait si redoutable au Nord.

Longtemps d'avance la renommée publia la prochaine arrivée de la flotte ottomane : elle servait en cela les intérêts de la France, car le secret n'était point ici une précaution désirable; l'expérience avait appris, et nous l'avons remarqué, qu'on ne devait espérer aucun secours efficace de la part des Turcs, mais que leur concours était utile en ce que, jetant la terreur dans le pays, il obligeait les Espagnols à garnir de troupes le long développement de côtes qu'ils possédaient sur la Méditerranée. Il était donc avantageux d'obliger longtemps d'avance l'ennemi à se renforcer dans des positions où il eût été à désirer qu'il accumulât la plus grande partie de ses soldats.

Les hommes aiment à prévoir l'avenir, mais presque toujours ils le calculent sur le passé. Les points que l'on regardait comme menacés dans la guerre présente étaient ceux que les Turcs avaient attaqués autrefois. On tremblait pour Nice, pour l'île d'Elbe, pour la Corse, et on les remplissait de troupes et de fortifications. Mais pendant que toute l'attention se concentrait sur ces points, l'armée ottomane franchissait le détroit de Messine, pénétrait dans le golfe de Salerne, débarquait de nombreux soldats, et faisait quatre mille esclaves : des moines, des religieuses furent enlevés de leurs couvents; des enfants, des vieillards furent massacrés; et l'ennemi, gorgé de sang et de butin, vint se montrer devant Naples.

La flotte ottomane se composait de cent vingt na-

vires; elle devait rejoindre devant l'île de Corse l'armée française, et entreprendre alors quelque opération importante. Gênes, se croyant menacée, envoya de riches présents au pacha, et méprisa dans cette occasion les avis de Doria, dont l'extrême vieillesse faisait déjà oublier le génie et les glorieux services.

L'armée infidèle, n'ayant point trouvé l'escadre française en Corse, vint jeter l'ancre devant Marseille, et, après quelques jours de repos, les deux flottes réunies se portèrent inopinément sur Minorque. Ciudadella fut assiégée et tomba sous leurs coups; mais ce succès, chèrement acheté, ne fut suivi d'aucune autre entreprise, et, malgré toutes les instances des Français, les Turcs se retirèrent dès les premiers jours du mois d'août.

Philippe, en s'arrêtant devant Saint-Quentin, avait perdu l'occasion d'écraser Henri II; la prise de Calais venait de faire oublier à la France ses revers précédents, et déjà les chances de la guerre étaient devenues plus égales. Le roi d'Espagne désirait la paix; Henri, inquiété à l'intérieur par des troubles religieux, la désirait peut-être plus vivement encore, et, tandis que les armées en présence étaient prêtes à en venir aux mains, on signait, le 3 avril 1559, le traité de Cateau-Cambrésis. Cette paix assurait au roi Calais et Metz, et pourtant on l'appela la paix malheureuse! Mépriser un traité si avantageux attestait trop de fierté sans doute, mais l'honneur de la France fut toujours difficile à satisfaire, et l'on voyait avec douleur cent quatre-vingt-neuf places fortes rendues à l'ennemi, soit en Italie, soit dans les Pays-Bas. Il n'y

eut, dans ce traité, de réellement malheureux, que l'occasion qu'il fournit aux esprits remuants et aux calvinistes de troubler la tranquillité du royaume.

CHAPITRE XXV.

Après la paix de Cateau-Cambrésis, Philippe II songe à réparer les échecs qu'il a éprouvés dans la Méditerranée. — Les progrès des corsaires tenaient dans l'inquiétude l'Espagne et l'Italie. — On ne parlait que de la nécessité de les comprimer. — L'empire ottoman était déchiré par des querelles intestines, et l'occasion paraissait favorable.—L'ordre de Malte excite Philippe II à tenter une expédition contre Tripoli. — Le roi d'Espagne, apprenant que les Maures de Gelves et de Kairwan se sont révoltés contre Dragut, se résout à tenter cette expédition.—Le vice-roi de Sicile, celui de Naples et Doria réunissent des troupes et des vaisseaux. — Mort de Henri II. — Retards éprouvés par l'expédition. — La flotte est battue par des ouragans furieux. — Les troupes sont décimées par les maladies. — Lenteurs et indécision des généraux. — Jean de La Cerda, vice-roi de Sicile, prend le commandement de l'armée. — La flotte met à la voile. — Elle aborde à Gelves pour y faire de l'eau.—L'avant-garde laisse échapper Dragut, qu'elle aurait pu renfermer dans l'île. — L'armée quitte Gelves pour s'avancer sur Tripoli. — Elle vient mouiller aux secs de Palo. — Elle est de nouveau assaillie par la tempête et tourmentée par les maladies. — L'entreprise de Tripoli est abandonnée. — La flotte revient sur l'île de Gelves dont elle a le dessein de s'emparer. — Le sultan, informé de l'expédition des chrétiens, envoie au secours de Dragut quatre-vingts galeres commandées par Piali-Pacha. — Cette flotte paraît devant l'île de Gozo.— La Valette fait prévenir le vice-roi de Sicile du danger qui le menace. — Jean de La Cerda perd du temps en délibérations inutiles. — Piali-Pacha le surprend et lui enlève vingt et une galères et dix-sept vaisseaux. — Lui-même reste renfermé avec Doria dans l'île de Gelves. — Doria ménage leur fuite. — Alvare de Sande reste dans Gelves pour défendre le fort que les chrétiens y ont construit. — Magnifique résistance de ce capitaine. — La garnison du fort est réduite aux dernières extrémités. — La chaleur et la maladie accablent les troupes. — L'eau des citernes est épuisée. — Alvare de Sande refuse de se rendre. — Il tente

une dernière et vigoureuse sortie de nuit. — Il est sur le point de réussir. — Il succombe et tombe prisonnier. — Le fort se rend le lendemain sous la condition de la vie sauve. — Néanmoins les restes de la garnison sont massacrés. — Piali-Pacha reçoit Alvare de Sande avec distinction. — Il tente inutilement, par les propositions les plus brillantes, de l'engager au service du sultan. — La flotte ottomane rentre triomphante à Constantinople. — Le sultan renouvelle à Alvare de Sande les propositions de Piali. — Le généreux Espagnol résiste de même. — Réflexions sur la piraterie. — Causes de sa force. — Il était impossible alors de la détruire et même de la combattre avantageusement.

La paix de Cateau-Cambrésis, en rendant un peu de liberté à Philippe II, lui permit de reporter ses regards vers l'Orient, et de chercher à réparer par quelques succès les revers qu'il avait éprouvés sur la Méditerranée. Les progrès des corsaires, le long des côtes d'Afrique, donnaient de sérieuses craintes à l'Espagne, le royaume de Naples osait à peine respirer depuis que Dragut s'était établi dans Tripoli, et l'on ne parlait que de la nécessité de réprimer la piraterie et de l'expulser de points aussi menaçants.

L'ordre de Malte, jeté au milieu du péril, créé pour le combattre, appela le premier, de ce côté, l'attention du roi catholique (1). Sachant que l'empire ottoman était déchiré par des querelles domestiques, et que Soliman, occupé à réprimer la révolte de son fils Bajazet, ne pouvait accorder aucune attention à des guerres lointaines, le grand maître fit représenter à Philippe que l'occasion était favora-

(1) De Thou. — Marmol. — Baudoin. — Ubertus folieta, de expeditione in Tripolim, etc.

ble pour tenter une expédition contre Tripoli. Cette ville d'ailleurs ne renfermait qu'une faible garnison de cinq cents Turcs, qui pourrait être facilement enlevée. Il le suppliait donc de lui prêter un concours actif pour une entreprise dont ses États retireraient les plus grands bénéfices, car les Turcs et leurs corsaires, privés de Tripoli, perdraient de leur hardiesse, et n'oseraient plus venir à chaque instant dévaster les côtes de Sicile et de la Calabre.

Philippe II goûta ces raisons, et quand il eut appris que les Maures de Kairwan et de Gelves s'étaient révoltés centre Dragut, espérant de cette guerre les plus heureux résultats, il donna au vice-roi de Sicile, à celui de Naples, et à Doria, l'ordre d'aider de tout leur pouvoir les armements du grand-maître.

Ces généraux entrèrent avec ardeur dans ce projet, et les préparatifs se firent d'abord avec activité. Mais quand plusieurs éléments étrangers sont appelés à concourir au même but, il est difficile que tout marche d'un pas égal : bientôt on en eut la preuve. Philippe II, lui-même, instruit qu'il se formait sur les côtes d'Afrique une flottille de corsaires destinée contre l'Espagne, rappela ses galères. La mort de Henri II vint ensuite inspirer de nouvelles craintes, et les vice-rois de Naples et de Sicile, incertains du maintien de la paix, refusèrent de dégarnir leurs rivages. Tout l'été se passa dans ces hésitations, et ce ne fut que le 30 octobre que l'armée put se réunir dans le port de Messine. De là, elle vint mouiller sous les murs de Syracuse, où les vents contraires se chargèrent à leur tour de la retenir

pendant un mois entier. Arrivée le 3 décembre, au port de Marsa-Muscieta, devant Malte, des ouragans furieux l'empêchèrent de remettre à la voile avant le 6 février.

D'autres difficultés encore vinrent traverser cette entreprise : les maladies les plus cruelles sévirent contre les troupes, des révoltes relâchèrent les liens de la discipline, le but de l'expédition n'était plus un secret, Dragut avait eu le temps de se fortifier, et les chefs n'étaient plus d'accord sur l'emploi qui devait être fait des forces sous leurs ordres. Les uns voulaient se diriger sur Tripoli ; les autres, prétendant que cette ville bien munie serait aujourd'hui impossible à prendre, voulaient qu'on se jetât sur l'île de Gelves pour y construire un fort, et enlever aux Turcs ce foyer de corsaires. Le grand maître La Valette n'était point de cet avis : Malte attachait sa gloire à rentrer dans Tripoli, et il protesta énergiquement contre ces nouveaux projets. Il l'emporta, et l'attaque de Tripoli fut de nouveau résolue. Mais les éléments se chargèrent alors d'éloigner de cette ville le danger si longuement préparé contre elle : la fortune de Dragut la protégeait.

L'armée chrétienne comptait quatorze mille hommes d'infanterie, Espagnols, Gascons (1), Italiens, ou Allemands ; Alvare de Sande, général expérimenté, commandait les Espagnols, André de Gonzague les Italiens, et Etienne de Loopat les Allemands. Vingt-huit grands bâtiments de charge, quatorze

(1) Prisonniers en Italie et enrôlés pour cette guerre.

plus petits, et cinquante-quatre galères composaient la flotte; Jean-André Doria, neveu du célèbre Doria, la commandait.

L'ordre de Malte avait fourni pour sa part cinq galères, quatre cents chevaliers armés de casques et de cuirasses, sept cents soldats levés en Sicile, trois cents Maltais, et d'autres troupes encore complétant le nombre de deux mille hommes; ces forces étaient commandées par Tessières, général des galères.

L'armée obéissait aux ordres de Jean de la Cerda, vice-roi de Sicile. Au moment de son départ, le grand-maître fit à ce général un présent digne de ces temps religieux et d'une congrégation à la fois si pieuse et si guerrière : il lui remit un morceau de la vraie croix, et l'épée que saint Louis avait portée dans ses expéditions contre les infidèles. Précieuses et saintes reliques qui ne donnèrent point aux chrétiens un succès qu'ils ne surent pas mériter.

Après les retards les plus longs, l'armée put enfin mettre à la voile, le 10 février 1561 ; le rendez-vous général était les secs de Palo, d'où l'on devait ensuite se porter sur Tripoli.

En passant, la flotte eut connaissance de l'île de Gelves, et le vice-roi résolut d'y renouveler sa provision d'eau. Une si prompte nécessité attestait une grande imprévoyance de la part des chefs; mais cette faute même eut été l'occasion du plus beau succès, si les chrétiens n'eussent pas fait preuve à la fois d'avidité et de négligence. Les galères de l'avant-garde découvrirent à l'entrée du canal d'Al-Cantara, qui sépare l'île de la terre ferme, deux petits bâti-

ments chargés de provisions apportées d'Alexandrie, et se mirent à les piller, au lieu de s'emparer de l'embouchure du canal et de saisir deux galiotes turques, à l'ancre dans sa partie la plus reculée. Les infidèles, plus actifs, amenèrent sur le rivage quelques pièces d'artillerie qui mirent les deux galiotes à l'abri d'une attaque facile, et plus tard le vice-roi apprit avec chagrin qu'il avait manqué l'occasion de prendre Dragut. Ce corsaire était alors dans l'île de Gelves, et si les chrétiens eussent donné avec hardiesse dans le canal, qu'ils se fussent saisis des galiotes, qu'ils eussent coupé le pont qui réunit l'île à la terre ferme, il était leur prisonnier. Nulle part les fautes ne sont plus nombreuses qu'à la guerre, parce qu'il ne faut nulle part autant de promptitude et de décision; jamais aussi les effets n'en sont plus fâcheux et plus irréparables. Il est juste cependant d'observer que le hasard, qui décide tant de choses dans la vie, a la plus grande part dans les affaires militaires. Les chrétiens agirent avec mollesse, sans doute, mais il ne faut pas juger leur faute par le résultat, car rien ne pouvait faire soupçonner que l'île renfermât une si précieuse proie.

La flotte abandonna donc, le 15 février, l'embouchure du canal, et se dirigea vers un point appelé la Roquette pour y faire de l'eau. Pendant ce temps une des galiotes turques gagnait la haute mer, volait à Constantinople, et y portait la nouvelle de l'attaque des chrétiens. Piali-Pacha mit aussitôt à la mer une flotte de quatre-vingts galères pour secourir Dragut.

Après avoir renouvelé leur provision d'eau, les chrétiens se rapprochèrent de Tripoli, et vinrent mouiller aux secs de Palo. De violents orages leur firent perdre un vaisseau, et les maladies qui se mirent dans l'armée leur enlevèrent plus de deux mille hommes.

De nouvelles hésitations s'emparèrent alors de l'esprit des chefs : les uns voulaient abandonner une entreprise que les éléments eux-mêmes semblaient combattre ; d'autres revenaient à leur premier projet, et voulaient qu'on se contentât de l'expédition de Gelves, d'un succès facile et important; enfin quelques-uns soutenaient que, malgré l'affaiblissement de l'armée, elle était encore assez forte pour s'emparer de Tripoli, dont la conquête aurait un bien plus grand résultat que celle de Gelves. Les chevaliers de Malte, surtout, étaient de cet avis.

Mais quand on s'aperçut que le renouvellement de la lune n'apportait aucun changement dans l'état de l'atmosphère, on résolut d'une voix presque unanime de se rapprocher de Malte et de s'emparer de Gelves.

La flotte y arriva le 6 mars, et l'armée débarqua le lendemain. Les Maures ne pouvaient opposer aucune résistance, mais ils ne témoignaient aucune bonne volonté. Craignant également Dragut et les chrétiens, on les vit recourir tour à tour aux artifices, à la résistance, aux négociations, et se soumettre enfin par nécessité. Les chrétiens avaient cru, au moment où la guerre se préparait, trouver en eux

des amis; ils ne rencontrèrent que des ennemis, cachés et sans énergie, il est vrai, mais pleins de perfidie.

Nous avons eu déjà cent occasions de remarquer la mobilité de ces peuples. Ne pouvant supporter aucun joug, ni légitime, ni étranger, ils étaient sans cesse la proie des dissensions intérieures, des ambitieux, des tyrans, des Turcs ou des chrétiens. Ennemis jurés des Turcs, ils l'étaient plus encore des chrétiens, et les corsaires ottomans profitèrent avec habileté de cette haine naturelle pour les soumettre à un joug d'ailleurs insupportable.

Pendant que le vice-roi s'emparait de Gelves, et entrait dans un petit port construit vers le canal d'Al-Cantara, le grand-maître de Malte recevait un avis qui l'informait de la prochaine arrivée d'une flotte turque. La Valette, mesurant d'un œil sûr le danger auquel l'expédition allait être exposée, se hâta d'en instruire Jean de La Cerda, en lui donnant le conseil de raser le château de Gelves et de se retirer dans le port de Marso-Muscieta. Le vice-roi ne tint point compte d'un avis aussi sage : son imprudence allait consommer la ruine d'une armée que les maladies et les tempêtes avaient déjà réduite de moitié, et on le vit s'occuper tranquillement, comme s'il n'eût été menacé d'aucun danger, d'élever de nouvelles défenses autour du fort dont il venait de s'emparer. Le temps s'écoula dans ces travaux poussés avec trop de lenteur, et la flotte turque parut devant l'île de Gozo. Là, Piali-Pacha apprit, par un Maltais surpris sur le rivage, et l'expédition

de Gelves, et les maladies souffertes par l'armée, et les facilités qu'il aurait de la surprendre et de la détruire. Certain de la victoire, le pacha, qui ne voulut point en partager l'honneur avec Dragut, prit directement sa route vers Gelves.

Mais le vigilant La Valette avait déjà prévenu La Cerda de l'arrivée de la flotte ottomane, et si le vice-roi eût eu le génie de la guerre, ou l'activité nécessaire dans une pareille occasion, il pouvait encore sauver son armée. Loin de profiter des courts instants que la fortune lui laissait, il perd du temps en délibérations, ne donne que tardivement aux vaisseaux de charge l'ordre de gagner la haute mer, et lui-même se rend imprudemment, avec une partie des galères pour escorte, au fort qu'il faisait construire. Ces irrésolutions, ces mouvements mal combinés, joints à la direction favorable du vent, donnèrent à l'ennemi le temps d'arriver, et son approche soudaine jeta parmi les chrétiens la terreur et la confusion. Sentant croître leur audace à la vue de tant de timidité, les Turcs s'avancent à force de rames. Aucune résistance ne les attendait; les galères et les vaisseaux, ne voyant de salut que dans la fuite, se dispersent subitement, et cherchent à gagner le large. Espoir inutile! aidées par le vent, les galères de Piali-Pacha se portent de tous les côtés, arrêtent les bâtiments, les désemparent à coups de canon, et, en quelques instants, se saisissent de vingt et une galères et de dix-sept vaisseaux.

Informé de cette déroute, le vice-roi court à l'embouchure du canal, dans l'espoir de favoriser

à l'aide de l'artillerie la retraite de ses galères. Mais Jean-André Doria, neveu du célèbre Doria, contrarié par le vent, ne put point guider ses navires à travers les bas-fonds dont le canal est semé, et il vint s'échouer à une petite distance du fort. Dans ce péril extrême, il arrache l'étendard royal, se jette dans une frégate, et échappe à l'ennemi. Bérenguel-Domps de Requesens, général des galères de Sicile, et Gaston de La Cerda, fils du duc de Médina-Céli, demeurèrent esclaves. Une multitude de soldats qui, pour échapper aux Turcs, se jetaient à la mer, trouvèrent, au moment où ils atteignaient la terre, d'autres ennemis et une mort plus cruelle. Les insulaires, voyant les chrétiens vaincus, avaient pris les armes pour les accabler, et, accourant sur le rivage, ils se donnaient le plaisir facile et barbare de tuer un ennemi sans défense. Le carnage eût été plus grand, si Alvare de Sande ne fût sorti du fort avec une troupe de soldats, et n'eût repoussé cette foule lâche et sanguinaire.

Vingt-six galères et une partie des vaisseaux de charge avaient pu s'échapper : ils se réfugièrent en Sicile, à Naples ou à Malte.

Aucune des galères de la religion ne fut perdue. Le courage des chevaliers, leur habitude de la mer, et la vitesse des navires les sauvèrent.

Cette triste défaite outrait de dépit et de douleur Jean-André Doria, dont les avis avaient été constamment repoussés. La Cerda vint le trouver. « Doria, lui dit-il généreusement, vous seul avez été sage et n'êtes point coupable de nos pertes, que me conseillez-vous? — Le commandement des troupes

de terre vous appartient, répondit Doria, c'est à vous de régler leur sort ; pour moi qui suis général des galères, j'ai résolu de braver tous les périls pour me rendre à Messine et y recueillir les débris de ma flotte. »

Cet avis parut téméraire au vice-roi ; cependant il y céda, et résolut de courir lui-même la fortune de Doria, pour regagner son gouvernement et presser les secours dont les troupes demeurées dans Gelves avaient besoin. Il voulait emmener Alvare de Sande ; mais ce généreux guerrier, jugeant que personne n'était aussi capable que lui de relever le courage abattu des troupes, de maintenir la discipline parmi tant d'hommes de nations différentes, et de lutter à la fois contre la maladie, la faim, la soif, et un ennemi acharné, sollicita la permission de rester. Il est des hommes d'une trempe extraordinaire, qui recherchent les périls, et dont le génie se plaît à braver de grandes difficultés : Alvare de Sande était de ce nombre. Le vice-roi le combla de louanges, et lui donna le commandement de l'île et des troupes qu'il y laissait. Cinq mille hommes, Français, Espagnols ou Italiens demeurèrent sous ses ordres. Il faut y joindre encore quelques escadrons de cavalerie.

Doria prépara sa fuite avec prudence et secret. Tandis que les infidèles, dans la première ivresse du succès, célébraient leur victoire, il monte dans cinq frégates, avec le vice-roi, le commandeur de Guimeran, et quelques autres officiers de marque, s'éloigne du fort pendant la nuit, longe la terre pour

rester dans les basses, à l'abri des galères, gagne la haute mer, et arrive le 15 mai dans le port de Malte.

Tel fut le premier et sanglant échec subi par cette expédition. L'histoire de ses revers n'est pas finie, mais celle de sa gloire commence seulement.

Dragut avait amené au pacha un renfort de onze galères et de plusieurs escadrons de cavalerie levés dans les environs de Tripoli. Piali, se sentant alors assez fort, débarqua ses troupes et investit la place occupée par les chrétiens. A l'approche du danger, ceux-ci tinrent conseil. Quelques-uns ouvrirent l'avis audacieux de sortir du fort, d'assaillir brusquement les infidèles occupés à débarquer, et de les culbuter dans la mer. Alvare de Sande ne partagea pas cette opinion, dont il montra tout le péril. « La plage, dit-il, où descendait l'ennemi était séparée du fort par une longue plaine qui trahirait leurs mouvements et donnerait aux Turcs le temps de se préparer au combat. S'ils étaient vaincus à une distance si grande des retranchements, ils seraient infailliblement taillés en pièces, et ce fort, que leur devoir était de conserver à l'Espagne, tomberait aussitôt entre les mains des infidèles. » Il fit ensuite espérer à ses soldats un prompt secours, ranima leur courage, leur promit de partager toutes les fatigues, tous les travaux, tous les dangers du siége, de se faire leur compagnon, de vivre au milieu d'eux, de se contenter comme eux de biscuit, de chair salée, et de ne point goûter de vin. Tout devait être commun entre eux, et la souffrance et le courage.

Avant de tenter aucune attaque, Piali-Pacha somma Alvare de Sande de lui rendre la place, et lui fit en même temps les offres les plus avantageuses; le généreux guerrier repoussa avec indignation des ouvertures au-dessous de son courage et de son honneur.

Il existait, à une petite distance du fort, un puits abondant qui fournissait de l'eau douce aux assiégés; Alvare de Sande l'avait entouré de quelques fortifications, et en avait confié la garde à une compagnie de trois cents hommes, commandés par Osorio-Ulloa. Ce fut le premier point qu'attaquèrent les infidèles. Les chrétiens le défendirent d'abord avec courage et succès, mais à la fin, accablés par le nombre, voyant leurs retranchements détruits par l'artillerie de l'ennemi, ils furent contraints de chercher un abri sous le fort.

Maîtres de ce premier point, les Ottomans débarquèrent et mirent en batterie vingt-quatre pièces de canon. Alvare de Sande ne pouvait leur opposer que douze pièces d'un moindre calibre, qui furent bientôt démontées, et une large brèche s'ouvrit dans la muraille. Les précautions les plus énergiques furent alors prises pour résister à l'assaut, ou pour s'ensevelir sous les ruines de la place.

Des transfuges avertirent le pacha de la résolution des chrétiens, et l'informèrent en même temps que le manque d'eau commençait à se faire sentir chez les assiégés, et qu'une longue résistance était maintenant impossible. Le général ottoman évita donc une attaque de vive force où le courage et le désespoir

des assiégés l'eussent exposé à des pertes sérieuses. Il se contenta de rapprocher les tranchées, pour serrer de plus près les remparts, et il construisit un cavalier en terre, depuis lequel il inquiétait les défenseurs jusque dans l'intérieur de la citadelle.

Cependant les chrétiens ne demeuraient pas inactifs : Alvare de Sande tenta plusieurs fois des sorties, et l'une d'elles faillit avoir le plus grand succès. Ses soldats surprirent le camp des infidèles, pénétrèrent de nuit jusqu'à la tente de Dragut, le blessèrent à la cuisse, immolèrent un grand nombre de Turcs, enclouèrent trois canons, et eussent détruit les Ottomans, si, au lieu de s'amuser au pillage, ils eussent poursuivi leur victoire. Les infidèles, ayant eu le temps de se reconnaître, formèrent leurs rangs, revinrent à la charge, et repoussèrent les chrétiens qui souffrirent à leur tour des pertes cruelles.

L'artillerie des Turcs ne cessait de tonner contre le fort; la brèche était déjà si large et si facile, qu'on pouvait y monter à cheval; mais les infidèles n'osaient encore tenter l'assaut.

Les soldats chrétiens commençaient cependant à perdre courage; chaque jour, les désertions devenaient plus fréquentes, et, dans une seule nuit, près de quinze cents hommes passèrent à l'ennemi. Les souffrances des assiégés étaient portées au comble.

Toutes sortes de maux, en effet, les accablaient : des veilles continuelles, des chaleurs excessives, des fatigues, des blessures, un air infect, une mortalité effrayante, n'avaient pas su abattre leur courage, quand la plus redoutable des souffrances, la

soif, les atteignit enfin. D'abord ils épargnèrent l'eau, et chaque homme n'en reçut qu'une faible ration; les viandes salées augmentaient l'ardeur de la soif, ils diminuèrent leur nourriture; on mêla l'eau de mer à l'eau douce, on essaya de la distiller ensuite; mais bientôt le bois manqua, et, cette dernière ressource épuisée, il n'en resta plus aucune. Alvare de Sande ne songe point cependant à se rendre; à la capitulation la plus honorable il préfère la mort, et, quand il voit qu'il faut quitter le fort ou périr, c'est le fer à la main qu'il tente d'en sortir.

Il rassemble ses hommes, choisit les plus valides, et parvient à ranger en ligne un millier de braves, seul reste d'une armée de quatorze mille combattants. Dans un discours où se révèle l'énergie de son âme, il ranime leur courage; ce n'est pas la victoire qu'il leur promet, c'est la mort, mais une mort glorieuse et mille fois préférable à l'esclavage. Transportés par ses paroles, ses soldats ne demandent qu'à marcher à l'ennemi. Alvare de Sande se met à leur tête, et, à la faveur de la nuit, les guide vers le camp des Infidèles. Ils franchissent sans obstacles les deux premiers retranchements; les Turcs, qui croyaient n'avoir rien à craindre d'un ennemi abattu par la maladie et par la faim, se livraient avec confiance aux douceurs du sommeil. Déjà les chrétiens envahissaient le troisième retranchement, ils touchaient à la tente du pacha, quand ses gardes, plus vigilants, appellent aux armes : un combat acharné s'engage dans l'obscurité; le cliquetis des épées, les vociférations, les cris des blessés re-

tentissent dans l'air et augmentent l'horreur de la nuit. Les Turcs se cherchent, se rassemblent au nom d'Allah, les chrétiens, au nom de Jésus-Christ; le sang coule par torrents, et le combat est longtemps douteux. Mais enfin les Ottomans accourent par milliers, entourent les Espagnols, les pressent, les poussent, et les forcent à la retraite. Alvare de Sande combattait au premier rang; la plupart des siens étaient ou tués ou repoussés, qu'il résistait encore. Le chemin de la citadelle lui était fermé, il se jette dans une galère, et presque seul s'y défend longtemps contre une multitude d'ennemis; le nombre enfin l'emporte, il tombe prisonnier.

Frappé d'un courage si extraordinaire et d'une résistance dont les annales de la guerre n'offrent que de rares exemples, Piali-Pacha le reçut avec honneur, le fit asseoir devant lui, et tenta, par les propositions les plus brillantes, de l'engager au service du sultan. L'âme du héros était au-dessus de tous les périls et de toutes les tentations: il refusa.

Le nom d'Alvare de Sande mériterait de rester à jamais immortel, et l'antiquité l'eût couvert d'une gloire que nous ne saurons point lui donner!

Les soldats demeurés dans le fort, voyant leur chef au pouvoir des ennemis, capitulèrent sous la seule condition de la vie sauve. Mais les Barbares, manquant de la manière la plus cruelle à la foi jurée, entrèrent en furieux dans la citadelle et égorgèrent les débris mourants ou mutilés de ces valeureux soldats.

Piali-Pacha fit raser les constructions élevées par

les chrétiens, et, après avoir remis la vieille tour à Dragut, qui rentra ainsi dans la paisible possession de l'île de Gelves, il reprit, le 17 septembre 1561, le chemin de Constantinople. Il entra dans le canal de Bosphore en triomphateur, traînant à la remorque les galères chrétiennes, la poupe la première, le pavillon pendant dans l'eau.

Le sultan renouvela à l'héroïque Sande les propositions de Piali-Pacha; mais il éprouva les mêmes refus et fut témoin de la même constance. Il s'en vengea par une dure prison. Les princes chrétiens, le roi de France lui-même, s'intéressèrent heureusement à une si noble infortune, et de toutes parts on sollicita la liberté d'Alvare de Sande : il ne l'obtint cependant qu'avec beaucoup de peine, après deux ans de captivité.

Tel fut donc le funeste résultat de l'expédition de l'île de Gelves. Elle échoua, mais le succès lui-même eût été d'un faible avantage pour les Chrétiens : tout ce que nous avons vu jusqu'ici nous en donne la preuve certaine. Les Espagnols crurent toujours opposer une barrière à la piraterie en occupant les points où les corsaires se rassemblaient, les ports où ils relâchaient, les villes d'où ils s'élançaient contre leurs côtes. C'est ainsi que Mers-el-Kebir, Oran, Alger, Bone, Bougie, la Goulette, Tripoli, et tant d'autres lieux, tombèrent tour à tour sous la puissance des chrétiens, sans que jamais toutes ces conquêtes aient ralenti la marche des corsaires ou découragé leurs efforts. Les Turcs, si remarquables par la constance de leur caractère, par leur audace et leur prudence

à la guerre, poursuivaient sans relâche le but qu'ils s'étaient marqué, et tour à tour vainqueurs et vaincus, combattaient sur terre, réparaient sur mer les échecs éprouvés sur le continent africain, s'enrichissaient du pillage de nos côtes, abandonnaient le point que menaçait l'Espagne, rentraient dans la ville qu'elle venait d'abandonner, et finissaient, à force de constance, de volonté, de patience, par rester maîtres d'un pays où ils avaient été vaincus cent fois. Les Espagnols épuisaient leurs hommes et leurs trésors à une guerre dont ils payaient tous les frais. Les Turcs, au contraire, subsistaient par la guerre, et ne connaissaient pas d'autre solde que le gain qu'ils y faisaient. Si les Espagnols occupaient un point dangereux, c'était pour y rester et le garder. Si les Turcs le possédaient, c'était pour en sortir, et de là menacer la terre et la mer. Les Espagnols faisaient une guerre inerte, les Turcs une guerre active.

Malte seule combattait les Barbares par leurs propres armes, mais non pas avec des succès égaux, parce qu'elle n'avait derrière elle ni l'appui, ni les ressources, ni la constance des Turcs. Et cependant quels embarras ne causait-elle pas à Constantinople, quelle irritation ne produisait-elle pas dans l'esprit de Soliman! Ses galères, parfaitement équipées, d'une marche supérieure, commandées par des chevaliers consommés dans le métier de marin, guidées par des pilotes vieillis dans les navigations du Levant, couraient les mers, attaquaient les convois des Turcs, inquiétaient leur faible commerce, tourmentaient leurs corsaires, allaient jusque sur les côtes de l'em-

pire ottoman enlever des hommes, et s'y recruter d'esclaves pour leurs chiourmes. C'étaient les chevaliers de Malte qui tenaient éveillée l'attention des princes chrétiens sur les affaires de Barbarie, et qui les excitaient aux entreprises les plus importantes. Partout on les retrouve, et partout ils donnent à l'armée l'exemple du courage et de la science militaire. Noble institution qui n'eut jamais contre elle que la diversité des éléments qui la composaient : il en résultait des dissensions, rares il est vrai, mais toujours fâcheuses. De nos jours, la dernière causa la ruine de cet ordre fameux.

Au reste, la piraterie était un mal difficile, sinon impossible à détruire. Les moyens ordinaires et méthodiques de la guerre devaient échouer, et étaient en effet sans résultat. Il eût fallu combattre les corsaires par leurs propres armes, lancer à la mer une immense quantité de petits navires, montés par des équipages nombreux et hardis, les soutenir par quelques galères, et renvoyer aux portes de Constantinople les dévastations, les pillages, les meurtres, les incendies, dont les Turcs accablaient nos côtes. Mais l'exécution d'un pareil projet eût offert d'immenses difficultés; à peine si l'on eût trouvé parmi les chrétiens un nombre d'hommes suffisant disposés à ces entreprises audacieuses, et il est certain que les profits de la guerre n'en eussent pas payé les frais. L'Archipel présentait de grands dangers, et n'offrait de toutes parts que des côtes mal cultivées, peuplées d'un petit nombre d'hommes sauvages,

aguerris, prêts à disputer aux corsaires le maigre butin qu'ils seraient venus y chercher. Un commerce peu étendu, quelques caravanes se rendant à la Mecque, telle était la proie que la mer leur eût offerte. Malte, qui la guettait, n'en tirait que des minces profits.

Le point de départ de tous les corsaires était Constantinople, c'était Constantinople qu'il fallait frapper; mais tout ce que nous avons raconté jusqu'à présent montre, et la vie dont cet empire était alors animé, et la force artificielle que lui prêtaient les guerres des rois chrétiens entre eux. Détruire, affaiblir même un pareil empire, lui dicter des lois, en obtenir l'abolition de la piraterie, était donc une chose impossible. Ce que n'eussent pas pu les armes étrangères, les vices de sa constitution intérieure, et la nullité de princes méprisables le produisirent bientôt. Encore quelques années, et nous verrons se ralentir le flot de corsaires que l'Orient lançait sur l'Occident, les villes de la Barbarie, occupées par les Turcs, aspirer à une entière indépendance et s'affaiblir, et pourtant la piraterie subsister, et produire encore les plus grands ravages, tant elle avait jeté de profondes racines!

Nous verrons enfin la France, résolue de briser un instrument autrefois utile et qu'elle avait elle-même fondé, mais qui, perdant chaque jour de son importance, venait de mériter un châtiment exemplaire, s'emparer d'Alger, et abolir les derniers restes de la piraterie. Au moment où Constantinople vieillie ne

pouvait plus prêter aucun secours à ces soutiens éloignés de sa puissance, il fallut donc encore les forces d'un grand empire, pour ébranler et renverser un misérable repaire de brigands!

CHAPITRE XXVI.

Retour sur l'histoire d'Alger. — Hassan-Pacha succède à son père Khaïr-ed-Dine. — Situation des corsaires turcs à Alger. — Des causes de leurs succès. — Soin avec lequel les Turcs ménagent les idées religieuses des Maures. — Leur application à se procurer des partisans parmi les Arabes. — Les cheiks de Kouço et de Callah. — Hassan-Pacha entre en relation avec le cheik de Callah. — Il en tire de prompts et importants services. — Guerre du chérif de Fez contre Hassan-Pacha. — Abd-el-Kader, fils du chérif, s'empare de Tlemcen. — Le pacha d'Alger réunit des forces considérables. — Son armée. — Secours que lui fournit le cheik de Callah. — Hascen-Corse reçoit le commandement de l'armée algérienne. — Abd-el-Kader, informé de l'approche des Turcs, se retire. — Il est atteint et défait. — Abd-el-Asis, cheik de Callah, contribue puissamment à cette victoire. — Tlemcem tombe entre les mains des Turcs. — Cette ville est réunie définitivement à Alger. — Saffa en est le premier alcayde. — L'armée victorieuse rentre à Alger. — La tête d'Abd-el-Kader est placée dans une cage de fer sous la porte Bab-Azoum. — Abd-el-Asis regagne les montagnes. — Hassan-Pacha se rend à Constantinople où l'appellent des intérêts privés. — L'alcayde Saffa le remplace à Alger en qualité de calife. — Travaux exécutés à Alger par Hassan-Pacha et par son lieutenant Saffa.

Dans les livres précédents, nous avons donné un aperçu rapide de la marche des affaires en Europe, et de l'influence exercée par la France sur la politique de l'empire ottoman. Nous avons vu la marine des Turcs se livrer à des efforts continuels, et s'augmenter par ces efforts; le corsaire Dragut s'élever

au rôle important de général d'armée, et, pendant quatre années, pousser la guerre jusqu'au cœur de la Méditerranée sans éprouver un seul échec; Alger enfin venir, à plusieurs reprises, se ranger à côté des forces de Constantinople, et mettre en ligne un aussi grand nombre de galères que la France elle-même. Ce dernier fait dépose assez du degré de prospérité auquel était arrivée cette ville de corsaires, et montre combien il est utile que, revenant sur nos pas, nous jetions un coup d'œil attentif sur son histoire (1).

Hassan-Pacha avait remplacé, en 1544, Hassan-Aga qui venait de mourir. A peine à la tête du gouvernement d'Alger, nous l'avons vu fomenter des intrigues dans Tlemcen, se rendre maître de la ville et y jeter une garnison, mais, à la mort de son père, la rappeler à lui, et conclure avec le comte d'Alcaudette un arrangement par lequel il s'obligeait à ne plus disputer à l'Espagne la possession de cette ville.

Fidèle à ses engagements, le fils de Khaïr-ed-Dine tourna d'un autre côté son activité, et s'occupa de s'établir dans le pays sur des bases plus solides.

Les Turcs étaient des conquérants, et leur autorité n'était ni aimée ni supportée tranquillement. A chaque instant des conspirations, des révoltes, des guerres les menaçaient, et, pour résister, ils devaient déployer autant de prudence que d'activité et de force. C'est en cela surtout que l'étude de leur histoire peut nous être utile. En pénétrant le secret de leurs triomphes, nous éclairerons notre propre

(1) Haëdo. — Marmol. — Baudoin. — Ubertus folieta. — De Thou.

marche, et si les difficultés ne furent pas les mêmes, les ressources non plus ne sont point égales. Ils avaient, il est vrai, d'excellents soldats, mais leur organisation militaire différait à peine de celle des Arabes. Si, dans le principe, ils comptaient un plus grand nombre d'arquebusiers, peu à peu cette différence s'effaça, car les Arabes finirent par substituer les armes à feu à la lance et à la flèche, dont ils se servaient primitivement. La force des Turcs n'en parut pas diminuée : elle reposait donc sur ses bases plus solides ; ce sont celles qu'il nous importe de connaître.

De grands hommes, le mot n'est pas exagéré, présidèrent à leurs premières conquêtes. Haroudj en jeta les fondements ; Khaïr-ed-Dine, par des victoires, par des négociations, par l'audace, par la ruse, « menant libéralité après cruauté, » acheva l'ouvrage de son frère ; Hassan-Aga n'eut plus qu'à gouverner avec sagesse et fermeté ; Hassan-Pacha fit plus, il acheva de diviser les Arabes et de prendre parmi eux de solides points d'appuis ; Salah-Raïs fut guidé par le même esprit, et de même qu'Hassan, il illustra son gouvernement par des victoires.

Khaïr-ed-Dine et Haroudj avaient compris qu'un moyen certain de conduire les populations arabes était de respecter leurs idées religieuses, et de commander au nom d'Allah ; les marabouts furent flattés, caressés, gagnés, et la nation entière fut trompée par le zèle pieux qu'affectaient les vainqueurs. Nous en avons déjà montré plus d'un exemple, d'autres encore viendront se ranger sous notre plume.

Deux causes qui durent aussi contribuer à établir la domination des Turcs, ce furent leurs pirateries et leurs hostilités continuelles avec les Espagnols. Une haine commune contre les chrétiens unissait les Arabes et les Ottomans, et toujours leurs querelles ou leurs mécontentements disparaissaient devant ces espèces de guerres saintes. Des succès inouïs, où les éléments eurent souvent la plus grande part, marquèrent aussi les armes des Turcs d'un bonheur qui frappa vivement l'esprit superstitieux des Arabes. Alger est encore entouré des tombeaux des saints qui avaient, dit-on, prédit ou déterminé une victoire, et dont le nom seul aurait pu soulever des tempêtes!

La piraterie, cette source facile et attrayante de richesses, amenait les esclaves par milliers dans les villes de l'ancienne régence, et livrait à vil prix, aux Maures indolents et fastueux, les trésors des chrétiens. Les Arabes eux-mêmes partageaient ces profits immenses, et, de retour sous leurs tentes, en supputant leurs bénéfices, ils trouvaient moins pesant le joug des Turcs. Ainsi les corsaires maniaient avec une rare habileté ce grand art que connaissent les conquérants, de rendre la soumission facile, après l'avoir rendue nécessaire.

A tous ces moyens, les Turcs en ajoutèrent un autre, celui de se créer des partisans parmi les Arabes : et ce fut ce qui distingua particulièrement l'administration d'Hassan-Pacha.

A l'est d'Alger, vers l'extrémité de la plaine de la Mitidja, le terrain se relève et se rattache par de

nombreux renforts à la chaîne principale de l'Atlas. Plusieurs cours d'eau, le plus souvent à sec pendant l'été, mais débordés pendant l'hiver, divisent le pays. L'Oued-Khadra, l'Oued-Isser, l'Oued Boube-rach, l'Oued-Zaouah, sont les principaux. Ce pays montagneux, d'un accès difficile, a, de tout temps, été peuplé par des tribus de Berbères riches, industrieuses et fières, qui ne connaissaient aucun joug. Deux villes principales, encore debout aujourd'hui, se remarquaient dans ce pays au seizième siècle : c'était Kouço ou Koukou, et Callah ou Ghelan. L'une et l'autre formaient comme les capitales de deux peuplades de Berbères, voisines et ennemies depuis des siècles; mais le cheik de Kouço affectait encore une haine profonde contre les Turcs, à cause de la mort de Selim Eutemi, à qui sa famille était unie par les liens du sang.

Le cheik de Callah, Abd-el-Asis, vit dans cette haine un moyen de détruire Ben-el-Cadi, cheik de Kouço, et il pratiqua quelques intelligences avec Hassan-Pacha. Celui-ci encouragea ces premières ouvertures, et une étroite amitié ne tarda pas à unir les deux chefs : nous allons voir Hassan en tirer de grands avantages.

L'année 1550, les Maures de Tlemcen, incapables de supporter aucun joug (1), voulurent secouer l'autorité de Muley-Hamet, et rappeler son frère qu'Hassan-Pacha avait essayé, deux ans auparavant, de leur donner pour roi, mais qui, depuis, s'était retiré à Fez. Instruit de ces projets, le chérif conçut le désir

(1) Haëdo, fol. 65.

d'en profiter pour s'emparer lui-même du royaume de Tlemcen. Il fomenta la discorde, promit des secours, et mit en campagne une armée de dix mille hommes, dans lesquels on comptait cinq mille scoupetiers renégats. Deux de ses fils la commandaient. Sans tenter une résistance inutile, Muley-Hamet se réfugia auprès des Espagnols, à Oran. Fiers de ce premier succès, les fils du roi de Fez voulurent étendre leurs conquêtes, et, convoitant déjà le royaume d'Alger, ils s'approchèrent de Mostaganem.

Hassan-Pacha avait connu leur marche et leurs projets. Il réunit promptement toutes les troupes dont il put disposer, et demanda du secours au cheik de Callah. Abd-el-Asis accourut en personne, et ses guerriers grossirent les rangs des Turcs. Hascen-Corse, renégat, commandait l'armée d'Alger; il avait pour lieutenants l'alcayde Saffa, Turc de naissance, et Ali, renégat sarde. Son armée était composée de cinq cents scoupetiers, de mille Espays à cheval et de dix pièces de canon (1). Effrayé à la vue de forces aussi imposantes, Abd-el-Kader, qui commandait l'armée du roi de Fez, n'osa point attendre l'ennemi, et il se retira, poussant devant lui une immense quantité de chameaux, de bœufs, de moutons, et emmenant tout le butin qu'il put enlever (2). Atteint enfin au passage d'une rivière (3), il fit face,

(1) Haëdo, fol. 65 bis.

(2) Llevando un infinito numero de camellos, carneros y bucos, etc. Haëdo, fol. 65 bis.

(3) Huexda, selon Haëdo. En el propria passo do el año 1518, el marques de comares desbarato y mato el Haroudj Barbarosa. Haëdo, fol. 65 bis.

et présenta la bataille. Mais Hascen-Corse craignit à son tour d'engager le combat si loin d'Alger, tandis que Tlemcen était encore occupé par Muley-Abd-Allah, frère d'Abd-el-Kader. Abd-el-Asis s'irrita de cette incertitude. « Cidy-Hascen ! s'écria-t-il, est-ce ainsi que vous payez les bienfaits d'Hassan ? il vaudrait mieux pour lui que vous fussiez resté dans Alger pour vous y promener couvert de brocart d'or ! » Trouvant Hascen insensible à ses reproches, le cheik ne garde plus de mesure, il s'élance à la tête de ses Berbères, commande la charge, et force le prudent renégat à combattre. L'attaque des Turcs fut irrésistible; Abd-el-Kader voulut en vain disputer la victoire; après des prodiges de valeur, il tomba lui-même sous les coups d'Abd-el-Asis, et sa mort donna le signal d'une entière déroute. Les Turcs avaient éprouvé des pertes cruelles, mais ils n'en poursuivirent pas moins leur victoire, et ils rentrèrent en triomphe dans Tlemcen, d'où s'était enfui Muley-Abd-Allah (1).

Après quelques jours, pendant lesquels la ville souffrit les horreurs du pillage, les Turcs songèrent à rétablir l'ordre dans leur nouvelle conquête. Hascen-Corse et ses deux lieutenants décidèrent, dans un divan où furent appelés les principaux de l'armée, que l'autorité des princes maures serait abolie, que Tlemcen recevrait une garnison turque, et qu'elle obéirait à un lieutenant du pacha. L'alcayde Saffa fut désigné le premier pour en être le gouverneur. Il

(1) Marmol, vol. 2, p. 425.

demeura donc dans Tlemcen avec quinze cents janissaires, dix pièces d'artillerie, et une abondante provision de boulets et de poudre. Telle est l'origine du beylik de Tlemcen.

L'armée victorieuse reprit le chemin d'Alger, chargée de butin, et portant devant elle, au-dessus d'une pique, la tête d'Ab-el-Kader. Hassan-Pacha fêta les vainqueurs d'une manière brillante, et pour conserver la mémoire de cette glorieuse expédition, il voulut que la tête d'Abd-el-Kader fût suspendue dans une cage de fer sous la voûte de la porte de Bab-Azoum. Elle y demeura jusqu'en l'année 1573 (1).

Abd-el-Asis regagna ses montagnes, enrichi par les profits de la guerre et couvert de gloire; mais soit qu'il en eût conçu trop d'orgueil, soit qu'Hassan se fût irrité de la part brillante qu'il avait prise au succès de la bataille, soit par tout autre motif, de ce moment naquit entre lui et les Turcs une animosité qui, plus tard, dégénéra en une guerre sérieuse.

Mais tout à coup Hassan fut rappelé à Constantinople par de graves intérêts. Rostan-Pacha, gendre du sultan, convoitait des bains d'un grand revenu, construits par Khaïr-ed-Dine, et pour effrayer Hassan, menaçait de le priver du gouvernement d'Alger. Le pacha partit donc en toute hâte, le 22 septembre 1551, à la tête de six galères. L'alcayde Saffa, qu'il retira de Tlemcen, fut chargé de gouver-

(1) Mando el Asan baxa poner la cabeça de aquel principe dentro de una yaula de hierro sobre la puerta de Babazon do Estuva hasta el año 1573, en el qual renovando Arab Amat entonces rey de Argel, aquella puerta y su muralla la quitaron de alli. Haëda, fol. 65 bis.

ner en qualité de calife, ou de lieutenant, pendant son absence.

Hassan avait passé sept années consécutives à Alger : pendant ce temps les soins de la politique ne lui firent point négliger les travaux destinés à embellir ou à fortifier la ville. Le premier il occupa par une tour l'emplacement où s'élève aujourd'hui le fort l'Empereur ; mais ce ne fut que plus tard, en 1579, qu'Hassan-Pacha, renégat vénitien, en augmenta l'importance, en y ajoutant de nouveaux remparts et de nouveaux bastions (1). Hassan-Pacha fit aussi construire un hôpital pour les janissaires pauvres et malades, et des bains où il prodigua le marbre. Ils existent encore aujourd'hui, et, comme du temps d'Haëdo, ils attirent chaque jour une foule nombreuse.

Son lieutenant Saffa marqua les sept mois de son administration provisoire par des travaux également utiles : ce fut lui qui construisit le fort qui défend le môle et la porte de la marine.

(1) Este mismo año 1550, hizó el Assan baxa una torre en el mismo lugar do el emperador Carlos V, plantava su pavelon...... Fue toda ella de poca cosa, respecto de como despues Assan baxa, renegado veneciano, siendo rey de Argel, en el año 1579 y 1580 la puso en perfection, etc. Haëdo, fol. 65 bis.

CHAPITRE XXVII.

Salah-Raïs remplace Hassan-Pacha dans le gouvernement d'Alger. — Quel était ce célèbre corsaire. — Il continue à Alger la politique suivie par ses prédécesseurs. — Après s'être assuré de l'amitié du cheik de Callah, il songe à porter la guerre jusqu'aux confins du Sahara. — Ticarte, à cent lieues d'Alger, refusait de payer le tribut. — Elle est attaquée et prise. — Ses habitants sont massacrés. — Huerguela, ville située à quatre journées de Ticarte, est également attaquée.—Quelques marchands, surpris dans la ville, sont imposés d'une forte contribution. — Sans les Arabes, les Turcs n'auraient jamais pu entreprendre de semblables expéditions. — Composition de l'armée de Salah-Raïs. — Les Turcs n'en forment que le noyau. — Les Arabes en complètent le nombre. — Le cheik de Callah s'éloigne de l'amitié des Turcs. — Il devient suspect. — Il s'échappe d'Alger. — Il se prépare à la guerre. — Salah-Raïs envoie des troupes contre lui. — La neige, qui les surprend dans les montagnes, les force à la retraite. — Abd-el-Asis fortifie les gorges des montagnes et répare la citadelle de Callah. — Ces démonstrations donnent une nouvelle force à l'insurrection des Berbères. — Une seconde armée commandée par Mahomet bey, fils de Salah-Raïs, sort d'Alger. — On y remarque encore un grand nombre d'Arabes. — La bataille s'engage, et les Turcs sont défaits. — Sans les Arabes, ils étaient détruits. — Succès de Salah-Raïs sur mer. — Il attaque et prend, dans la rade de Velez, cinq caravelles et un brigantin portugais. — Cette flotte était destinée à secourir Muley-Buaçon, expulsé de Fez. — Salah-Raïs reproche à Buaçon d'avoir sollicité le secours des chrétiens, au lieu de s'être adressé aux Turcs, musulmans comme lui.—Il concerte avec ce prince une expédition dans le royaume de Fez. — Utilité de cette expédition pour Salah-Raïs, qui sut alors attirer dans son armée le cheik de Kouço lui-même. — Il ne recrute ses auxiliaires, pour cette expédition, que parmi les Arabes insoumis. — Composition de son armée. — Une flotte de vingt-deux voiles vient jeter l'ancre dans la rade de Melilla pour appuyer les opérations de l'armée

de terre. — Salah-Raïs s'empare de Fez, et y rétablit Buaçon. — Il use d'une retenue et d'une générosité remarquable envers la femme du chérif détrôné. — Le pegnon de Velez tombe au pouvoir des Algériens. — Pendant cette brillante campagne, le cheik de Callah obtient de grands avantages sur les corsaires. — Cénan-Raïs est défait dans les montagnes. — Salah-Raïs, pour effacer cet échec, songe à s'emparer de Bougie. — Politique du pacha. — Effet que produit cette guerre sur les Arabes. — Bougie est assiégée. — Après vingt-deux jours d'une défense opiniâtre, la garnison capitule. — Salah-Raïs manque aux conditions de la capitulation. — Il laisse à Bougie quatre cents Turcs commandés par l'alcayde Ali.—Le pacha songe à attaquer Oran.—Il envoie son fils à Constantinople rendre compte de l'expédition de Bougie, et solliciter les secours nécessaires. — Soliman accorde six mille Turcs et quarante galères. — L'hiver se passe dans les plus grands préparatifs. — Salah-Raïs garde le secret sur ses projets. — Au mois de juin, informé que la flotte ottomane approche d'Alger, il vient l'attendre au cap Matifoux. — Il est frappé de la peste. — Il meurt. — Ses funérailles, son portrait.

Au mois d'avril 1552, un nouveau pacha, Salah-Raïs, vint relever Saffa de ses fonctions, et remplacer le fils de Khaïr-ed-Dine qui tomba pour quelque temps en disgrâce.

Salah-Raïs, que nous avons déjà vu paraître si souvent dans cette histoire, était originaire d'Alexandrie. Le goût de la guerre et des dangers lui fit rechercher, jeune encore, la société des corsaires; il suivit Barberousse, et fut bientôt regardé comme un de ses plus vaillants compagnons. D'un esprit sage et prudent, d'un courage au-dessus de tous les périls, il se faisait également remarquer dans le conseil et dans l'action. S'il se présentait un coup de main hardi à tenter, on le confiait volontiers à Salah-Raïs; s'il fallait discuter une entreprise importante, son

avis était toujours réclamé. Ces qualités rares et précieuses lui méritèrent la charge de *Timonier du sultan*, place de haute confiance qui ne s'accordait qu'à des hommes d'un mérite certain. C'était le poste qu'il occupait au moment où Hassan-Pacha revint à Constantinople. Rostan-Pacha, que des motifs d'un vil intérêt animaient contre le fils de Barberousse, fit nommer Salah-Raïs à sa place. Si la disgrâce d'Hassan-Pacha était injuste, la faveur de Salah-Raïs était méritée.

Le nouveau pacha ne fit que continuer à Alger la politique suivie par son prédécesseur, et son premier soin fut de nouer des intelligences avec les Arabes et les Berbères. Le temps a effacé les souvenirs qui datent de cette époque, et l'histoire n'a malheureusement recueilli qu'un petit nombre de ces faits qui auraient aujourd'hui tant d'intérêt pour nous. Mais ce qui perce encore à travers la nuit du temps suffira pour satisfaire les esprits éclairés, et pour faire deviner ce qui n'a point été dit.

A peine Salah-Raïs s'était-il établi à Alger, à peine s'était-il assuré de l'amitié du cheik de Callah, que, portant au loin ses regards, il songea à frapper un ennemi que la distance et les déserts semblaient mettre à l'abri de ses coups. Le cheik de Tocorte ou Ticarte, à cent lieues d'Alger, sur les confins du Sahara, avait d'abord recherché la protection des Turcs contre les exactions des Arabes, puis ensuite, après s'être lassé de leur autorité, il refusa de payer le tribut auquel il s'était soumis. Salah-Raïs réunit trois mille scoupetiers turcs et renégats, mille ca-

valiers et deux pièces d'artillerie; à ces forces il joignit encore huit mille Arabes, au nombre desquels Abd-el-Azis comptait quatre-vingts arquebusiers et seize cents cavaliers. Les vivres et les munitions étaient portés sur des chameaux, et des Berbères traînaient l'artillerie.

Après vingt jours de marche, Salah-Raïs arrive devant Ticarte, l'entoure, en fait le siége, la bat en brèche, l'emporte d'assaut, massacre les habitants, et s'empare du roi lui-même : c'était un enfant.

Il tourne sa colère contre son oncle, lui reproche d'avoir osé dire : « Que celui qui tuait un Turc méritait, aux yeux d'Allah, une récompense égale à celui qui tuait un chrétien ; » et, ordonnant qu'il fût attaché à la bouche d'un canon, il fait voler son corps en éclats.

Huerguela, ville située à quatre journées de Ticarte, refusait de payer le tribut; Salah-Raïs vint l'attaquer. Les habitants, effrayés, s'étaient enfuis, et le roi d'Alger n'y trouva plus que quarante marchands nègres qui faisaient le commerce des esclaves. Il leur imposa une contribution de deux cent mille écus d'or.

Salah-Raïs, laissant une garnison dans les citadelles de ces deux places, reprit la route d'Alger, enrichi de précieuses dépouilles. Quinze chameaux suffisaient à peine pour porter les trésors qu'il avait recueillis, et cinq mille esclaves nègres, hommes et femmes, marchaient devant lui.

Cette expédition qui pourrait être regardée comme fabuleuse, si Haëdo et Marmol ne s'accordaient pour

en rapporter les détails, prouve l'audace des Turcs, la mobilité de leurs armées, et l'immense ressource dont les Arabes étaient pour eux. « Sans les Arabes, dit Marmol, ils n'auraient jamais pu exécuter une guerre aussi difficile. »

La composition de l'armée de Salah-Raïs doit, en effet, attirer nos regards. Sur douze mille hommes, on y compte à peine trois mille Turcs ou renégats, car les mille cavaliers dont nous avons parlé étaient Arabes. Ainsi, dès le principe, les Turcs avaient compris qu'il leur importait, dans un pays aussi difficile, au milieu de populations aussi guerrières, de faire la guerre au moyen des indigènes, et de combattre l'ennemi par l'ennemi lui-même. C'est le secret que savent deviner les conquérants; c'est celui par lequel César soumit les Gaules, et qui mit l'Inde aux pieds de l'Angleterre.

Salah-Raïs devait croire qu'une guerre aussi audacieuse, payée d'un si beau succès, allait jeter la terreur dans le pays et courber sous son autorité les plus indépendants; mais combien de fois les événements déjouent les calculs de la prudence humaine! De sa victoire naquit un ennemi. Cette fois il n'est plus jeté aux confins du désert, il réside à la porte d'Alger : c'est le cheik même dont l'alliance détermina la victoire d'Hascen Corse sur le chérif, c'est le maître de Callah.

Pénétrer les causes de ce funeste changement est peut-être inutile; la mobilité des Maures, l'orgueil des Turcs, la jalousie d'Hascen Corse qui, le premier, jeta dans l'esprit de Salah-Raïs des craintes sur Abd-

el-Asis, la prudence qui sans doute apprit au cheik berbère à craindre pour lui-même une puissance dont les coups frappaient si loin, sont autant de motifs qui purent, à des degrés différents, amener la rupture dont nous allons parler. La victoire qui soumet les faibles révolte les forts, et le succès trouve ainsi en lui-même un de ses plus grands obstacles.

Parmi les Arabes, quelques-uns étaient seulement alliés des Turcs, tandis que d'autres étaient entièrement soumis à leur autorité, ce que Marmol indique en les désignant sous le nom de vassaux. Quelques janissaires demeuraient toujours parmi ces derniers; leur présence servait également à les contenir et à les défendre contre les Arabes non soumis. Hascen Corse, qui habitait ainsi au milieu des tribus, apprit qu'Abd-el-Asis nourrissait des projets de révolte, et il en informa Salah-Raïs. Cependant le cheik de Callah était venu à Alger, et s'était présenté sans crainte et sans soupçon dans le palais du pacha. Il allait être arrêté, lorsque, prévenu par quelques-uns de ses amis, aussitôt il sortit du palais, monta à cheval, et regagna ses montagnes, pour se préparer à la guerre.

Salah-Raïs, craignant de voir s'étendre la révolte dont un chef aussi réputé donnait le signal, ne perdit pas un instant, et, malgré l'approche de l'hiver, il s'avança à la tête de son armée jusqu'à une lieue de Callah. Mais il y était à peine arrivé, qu'une neige abondante le força de se retirer. Quelques escarmouches avaient cependant eu lieu, et le frère d'Abd-el-Asis succomba dans un de ces engagements.

Après la retraite des Turcs, le cheik de Callah fortifia les gorges des montagnes, et répara la citadelle de sa ville. Ces seules mesures suffirent pour donner aux tribus voisines une haute idée de sa puissance, et le voyant en état de lutter contre les Turcs, elles prirent son parti, et se soulevèrent pour secouer le joug de leurs oppresseurs communs.

Une nouvelle armée partit alors d'Alger, sous les ordres de Mahomet bey, fils de Salah-Raïs; elle était composée de quinze cents Turcs, dont mille arquebusiers, et de six mille Arabes. Fidèle au système constamment suivi par les Turcs, le pacha avait donc eu soin d'opposer encore les indigènes aux indigènes, de recruter dans le pays le plus grand nombre de ses soldats, et de n'introduire dans la composition de son armée qu'un noyau de Turcs.

Mahomet rencontra l'ennemi à une lieue de Callah, où s'engagea un combat acharné : les pertes furent considérables de part et d'autre, mais sans les secours des Arabes les corsaires eussent été complétement battus. Le champ de bataille resta à Abd-el-Asis, qui parut alors plus redoutable que jamais.

Pendant que les armes du pacha éprouvaient des revers sur le continent africain, lui-même, à la tête de quarante voiles, tant galères que galiotes ou brigantins, courait les mers et remportait sur les chrétiens un succès signalé. Le 5 juillet 1553 (1), il croisait à l'entrée du détroit de Gibraltar, lorsqu'il fut averti qu'une flottille portugaise, composée de cinq

(1) Haëdo, fol. 67 bis.

caravelles et d'un brigantin, venait d'entrer dans la rade de Velez. Il les attaqua le soir même, et s'en rendit maître après un combat qui dura toute la nuit (1). Cette flotte avait été armée en faveur de Muley-Buaçon, que les Portugais voulaient rétablir sur le trône de Fez, d'où l'avait expulsé le chérif. Salah-Raïs reprocha vivement à Buaçon d'avoir songé à invoquer le secours des chrétiens, au lieu de solliciter ceux des Turcs, musulmans comme lui, et dont il pouvait recevoir la protection sans crime et sans déshonneur. Muley-Buaçon suivit le vainqueur à Alger, et, comme l'indiquaient assez les reproches du pacha, il lui fut aisé de concerter avec lui une invasion dans le royaume de Fez.

Comment Salah-Raïs pouvait-il songer à une entreprise aussi éloignée au moment où le cheik de Callah venait de remporter sur ses troupes une victoire qui devait encore augmenter le danger de la révolte? Ce qui, pour d'autres, eût été de l'imprudence, devint une mesure pleine de sagesse par la manière dont le pacha sut l'exécuter, et en présentant aux Arabes l'appât d'une campagne où tous devaient s'enrichir, il entraîna à sa suite les tribus hostiles ou d'une foi douteuse. La preuve qu'il sut agir avec une grande adresse, c'est que le cheik de Kouço lui-même, l'ennemi juré des Turcs, lui fournit alors une nombreuse cavalerie. Ce qui montre encore qu'il prit soin de ne recruter ses troupes que

(1) De Thou, vol. 2, p. 539.

parmi les tribus insoumises, c'est qu'au moment où il formait cette armée, il en organisait une seconde dans les montagnes de La-Abez, et qu'il la renforçait d'un corps de deux mille cinq cents Arabes, qui ne pouvaient être pris que parmi les tribus les plus fidèles.

Ces préparatifs occupèrent tout l'automne de l'année 1553 ; et dans les premiers jours de janvier 1554, il sortit d'Alger à la tête de six mille scoupetiers turcs ou renégats, de mille spahis à cheval, de quatre mille cavaliers arabes, et de douze pièces d'artillerie. Au moment où il se mettait en marche, une flotte de vingt-deux voiles, parfaitement équipée, prenait la mer et se dirigeait sur Melilla, pour appuyer son armée et lui offrir une retraite en cas de revers. C'était la victoire qui l'attendait sous les murs de Fez. Le chérif fut vaincu dans une bataille rangée, et tandis qu'il fuyait par une des portes de la ville, Salah-Raïs entrait par l'autre. Fez fut livrée au pillage et saccagée; les Juifs seuls furent épargnés; ils avaient eu la prudence de se racheter en payant une forte contribution.

Salah-Raïs rétablit Buaçon sur le trône de Fez, et après avoir reçu les frais de la guerre et des sommes considérables pour lui et ses gens, il reprit la route d'Alger. Il marchait à petites journées, s'arrêtant à Tlemcen, à Mostaganem, à Tenez, et autres lieux, et donnant partout les ordres nécessaires à la tranquillité et à la sûreté du pays.

Pendant qu'il était à Fez, il usa d'une générosité digne de louange, surtout chez un Barbare. La femme

du chérif et deux de ses filles étaient tombées en son pouvoir : non-seulement il les traita avec honneur et respect, mais après leur avoir donné une escorte suffisante, il les renvoya à son ennemi (1).

Tandis que Salah-Raïs entrait en vainqueur dans Fez, la flotte apprenait à Melilla que l'alcade maure du pegnon de Velez, sur la nouvelle de la fuite du chérif, avait abandonné le fort confié à sa garde, et laissé sans défense ce poste où il aurait pu défier toutes les forces de Buaçon. A cette nouvelle, la flotte accourt, et les Turcs s'emparent du pegnon. Salah-Raïs ordonna qu'une garnison de deux cents janissaires gardât cet important rocher (2).

Pendant que le pacha recueillait ces beaux succès, la guerre se faisait d'une manière plus malheureuse contre le cheik de Callah.

Abd-el-Asis avait cherché à étendre son pouvoir et même à lever des contributions sur les tribus voisines. Cenan-Raïs, qui commandait l'armée algérienne, craignit pour Micila, petite ville soumise aux Turcs, et il se porta dans les montagnes pour la couvrir. Mais Abd-el-Asis le rencontra sur le bord d'une rivière, et tailla son armée en pièces : Cenan-Raïs et Rabadan, son lieutenant, échappèrent seuls par la vitesse de leur fuite. Les Turcs saisis étaient mis à mort sans miséricorde, tandis que les Arabes étaient épargnés.

Ainsi, on le voit, le bonheur ne favorise pas tou-

(1) Haëdo, fol. 68 bis.
(2) Idem.

jours les armes des Turcs; mais, heureux ou malheureux, ils ne cessaient de faire des progrès dans le pays, et ce que le sort avait détruit sur un point, la victoire ou la politique le réparaient sur d'autres.

L'échec éprouvé par Cenan, loin d'effrayer Salah-Raïs, et de l'obliger à concentrer ses entreprises, parut donner plus d'étendue à ses projets. Bougie était occupée par les Espagnols, et ce point, si utile aux Turcs, devait leur paraître d'autant plus dangereux entre les mains de l'ennemi, que les Berbères des montagnes de Callah ou La-Abez étaient plus insoumis. Avant de frapper les tribus révoltées, ils songèrent à chasser les chrétiens de Bougie, car pour cette guerre tous les Arabes voleraient à leurs secours, et oublieraient sous leur drapeau la révolte que prêchait la victoire d'Abd-el-Asis. La guerre aux chrétiens est le premier besoin des sauvages musulmans de l'Afrique. Trente mille Arabes vinrent en effet se ranger sous les ordres de Salah-Raïs, tandis que lui-même s'avançait contre Bougie à la tête d'un corps de Turcs, renfermant à peine trois mille scoupetiers.

Quelles que fussent les révoltes qui, de temps à autre, venaient inquiéter leur domination, les Turcs n'étaient-ils pas les véritables maîtres d'un pays dont ils pouvaient ainsi, à leur gré, faire mouvoir les forces?

Deux galères algériennes et une caravelle de France transportèrent par mer sous les murs de Bougie douze canons de gros calibre et deux pierriers. Ces trois navires furent les seuls que Salah-Raïs employa contre Bougie, car il venait de mettre à la disposition de la

France vingt-deux galères ou galiotes, que nous avons vues précédemment se réunir, pour la guerre de Corse, à la flotte commandée par Dragut-Raïs (1).

Salah-Raïs parut devant Bougie dans le courant du mois de juin 1555. Une batterie de six pièces de canon, qu'il établit sur le penchant de la montagne, ruina promptement le fort impérial; le fort de la mer, situé à l'entrée du port, fut de même démantelé, et la garnison n'eut plus de retraite que dans le grand fort, dont le corsaire entreprit le siége avec une vigueur nouvelle. Après vingt-deux jours d'une défense opiniâtre, les chrétiens, voyant leurs murailles ruinées, parlèrent de se rendre. Les négociations furent longues et difficiles; à la fin cependant on convint que le gouverneur sortirait avec sa garnison, et que la caravelle française de Salah-Raïs les transporterait en Espagne. Mais le pacha, déshonorant sa victoire par un de ces manques de foi auxquels les Barbares n'étaient que trop habitués, retint en esclavage tous les chrétiens, et seulement, pour paraître ne pas violer entièrement sa parole, il rendit la liberté au gouverneur et à vingt personnes dont il lui laissa le choix.

Charles-Quint, irrité de la perte de Bougie, fit arrêter le commandant au moment où il mettait le pied en Espagne, et, par un jugement que l'on peut regarder comme sévère, le condamna à perdre la tête sur la place de Valladolid.

(1) Aviale dado Salah-Raïs veynte y dos galeras y galeotas todas armadas y proveidas de mucha gentes. Haëdo, fol. 68 bis.

Quant à Salah-Raïs, son premier soin fut de recueillir les dépouilles des vaincus et d'en faire la distribution à son armée, car le butin était le plus puissant appât que connussent les Turcs ou les Arabes. Quatre cents hommes, cent vingt femmes, plus de cent enfants des deux sexes, de l'argent et une multitude d'objets précieux furent la proie des vainqueurs.

L'alcayde Ali, renégat sarde, demeura dans Bougie avec une garnison de quatre cents Turcs, et, après une campagne de deux mois, Salah-Raïs rentra dans Alger.

Encouragé par ce brillant succès, le pacha médita une entreprise plus importante, et, pour frapper un dernier coup, il conçut le projet d'expulser les Espagnols d'Oran et de Mers-el-Kebir, leur dernière retraite.

Ainsi le temps des conquêtes était passé pour les Espagnols : sur cette longue côte d'Afrique que Pierre de Navarre avait soumise en quelques jours, ils ne possédaient déjà plus que les deux points extrêmes d'Oran et de Tunis. Depuis leur apparition, les Turcs n'avaient cessé de faire des progrès dans le pays, et les chrétiens, malgré quelques faits d'armes brillants, avaient au contraire vu chaque jour décliner leur fortune ; d'une part, une race d'aventuriers, de l'autre, le plus puissant empire du monde, et ce sont les aventuriers qui l'emportent ! A eux donc de nous apprendre ce que nous devons faire ; aux Espagnols, à nous montrer ce que nous devons éviter.

Oran était entouré de bonnes murailles, muni

d'une forte garnison, rapproché de l'Espagne, et tout faisait comprendre à Salah-Raïs qu'il ne devait point songer à l'attaquer avec ses seules ressources. Il sollicita pour cette entreprise importante les secours du grand seigneur. Alger, à la fois libre et dépendant, recevait une double force et de sa liberté et des liens qui le rattachaient à Constantinople. Ses projets avaient l'imprévu, l'audace, le génie, que donne l'indépendance, et ses mouvements, la force qui résulte d'une base immuable, énergique et féconde en ressource. Des hommes, des armes, des vaisseaux, tout abondait à Alger quand il lui fallait des secours extraordinaires, et l'Orient, d'où s'était épanché sur l'Afrique ce torrent de corsaires, ne cessait d'accabler ses fils éloignés, et presque émancipés, des marques de sa sollicitude. Salah-Raïs en reçut une nouvelle preuve.

Après la prise de Bougie, Mahomet, fils du pacha, avait porté à Constantinople la nouvelle de cette victoire; Soliman combla de louanges les corsaires, et à peine informé de leurs nouveaux projets, il ordonna que six mille Turcs et quarante galères volassent à leur secours.

Pendant ce temps, une incroyable activité régnait dans Alger: Salah-Raïs ne prenait pas un instant de repos, et de toutes parts on fabriquait des armes, on préparait des munitions, on levait des soldats, on réparait des vaisseaux (1). L'hiver entier et une partie

(1) Entretando dió se grande priesa en Argel, sin que alguno supiesse de intencion, en hazer muchas municiones de guerra, y a poner en orden

du printemps se passèrent dans ces travaux dont le plus grand secret cachait encore le but. Au mois de juin 1556, informé que la flotte de Constantinople approchait, le pacha prit la mer à la tête de trente galères ou galiote, et vint attendre l'escadre ottomane au cap Matifoux (1).

Mais la fortune avait marqué ici le terme de ses travaux ; la mort le surprit au milieu de tous ses projets, et transmit à d'autres l'honneur de continuer une entreprise si heureusement préparée. Atteint de la peste, ce mal terrible auquel les Turcs ne surent jamais opposer aucune barrière, il périt en moins de vingt-quatre heures.

L'armée entière accompagna le corps de Salah-Raïs jusque dans Alger, et le déposa près de la porte Bab-el-Oued, dans un tombeau qu'Hascen Corse, son successeur, embellit, et auquel son fils Mahomet-Pacha attacha une rente pour payer un Maure et un esclave chrétien, chargés d'y entretenir perpétuellement la clarté d'une lampe et de planter de fleurs le tour des murailles : images de la paix et du bonheur qu'une vie de combats et de dangers paraissait avoir méritées à cet illustre corsaire.

Salah-Raïs était alors âgé de soixante et dix ans. Sa barbe et ses cheveux avaient blanchi au milieu des travaux de la guerre, mais son corps, de taille

tados quantos vasseles se hallavan, no resposando una hora a momento. Haëdo, fol. 69 bis.

(1) Siendo el mes de mayo del año de 1556, partieron las quaranta galeras del Turco de Constantinopla y llegaron á Bugia en el mes de junio. Haëdo, fol. 69 bis.

moyenne, était encore robuste, et son esprit n'avait rien perdu de son ancienne vigueur (1).

(1) Era Salaraez al tiempo quo murió de edad do 70 años, y tado cano como una palomba. Haëdo, fol. 69 bis.

CHAPITRE XXVIII.

La mort de Salah-Raïs suspend à peine l'expédition d'Oran. — Hascen-Corse, désigné par la milice pour lui succéder, en attendant les ordres du sultan, dirige l'armée sous les murs de cette place. — Oran est investi. — La tour des Saints tombe au pouvoir des Algériens. — Le sultan, craignant, après la mort de Salah-Raïs, d'exposer ses vaisseaux dans une entreprise aussi périlleuse, rappelle ses galères. — Un Turc, nommé Théchéoli, est désigné pour remplacer Salah-Raïs. — Les janissaires refusent de le recevoir. — Division qui régnait entre les corsaires et les janissaires. — Théchéoli, favorisé par les corsaires, est introduit dans la ville. — Il fait périr dans les supplices Hascen-Corse, et l'alcade de Bougie. — Il ne sait point gagner l'amitié des janissaires. — Une conspiration se trame dans le secret. — L'alcade de Tlemcen est le chef du complot. — Il part de Tlemcen avec les janissaires. — Il arrive inopinément aux portes d'Alger. — Il surprend Théchéoli qui, pour éviter les ravages de la peste, s'était retiré au bord de la mer, à quelque distance de la ville. — Il le tue dans une chapelle où il s'était réfugié. — Il est reçu dans Alger comme un libérateur. — Il est proclamé roi ou gouverneur d'Alger.—Il meurt de la peste.—Yahaya, son successeur, cède sans difficulté la place à Hassan-Pacha, fils de Khaïr-ed-Dine, nommé de nouveau au gouvernement d'Alger. — Sagesse de ce choix — Expédition contre le roi de Fez qui attaque Tlemcen. — Expédition du comte d'Alcaudette contre Mostaganem. — Il échoue. — Hassan-Pacha l'attaque dans sa retraite. — Déroute des Espagnols. — Le comte d'Alcaudette, foulé aux pieds par les fuyards, périt dans les rues de Mazagran. — L'armée chrétienne tombe tout entière au pouvoir des ennemis. — Hassan-Pacha rentre triomphant dans Alger. — Nouvelle guerre contre Abd el-Asis, cheik de Callah. —Abd-el-Asis favorise la désertion des renégats, et se procure ainsi d'adroits arquebusiers. — Les Turcs éprouvent plusieurs échecs. — Hassan-Pacha épouse la fille du cheik de Kouço, et recommence avec plus de vigueur la guerre contre le cheik de Callah. — Celui-ci est tué dans

un engagement. — Son frère lui succède et conclut un accommodement avec les Algériens. — Cette paix n'eut rien de solide. — Hassan-Pacha accorde aux Berbères de Kouço la permission d'acheter des armes à Alger. — Les janissaires le soupçonnent de vouloir se rendre indépendant. — Ils se rassemblent et décrètent qu'il sera chargé de chaînes et renvoyé à Constantinople. — Réflexions sur cet événement remarquable. — Soliman saisit avec adresse cette occasion pour comprimer l'esprit de révolte des janissaires. — Il mande à Constantinople l'aga de la milice et le Beler-Bey. — Après un procès promptement instruit, il leur fait trancher la tête. — Il renvoie ensuite Hassan-Pacha à Alger. — Le retour du fils de Khaïr-ed-Dine est fêté par les marques de la plus vive allégresse. — Hassan-Pacha songe à tirer une vengeance éclatante des janissaires. — C'est dans une guerre sanglante qu'il veut les faire périr. — Il les conduit au siége de Mers-el-Kébir. — Ses préparatifs. — Son départ. — Il s'approche d'Oran. — Il investit le fort de Mers-el-Kébir. — Ses premiers assauts. — Résistance héroïque des chrétiens. — Hassan-Pacha ne s'empare qu'avec la plus grande difficulté d'un petit fort qui couvrait Mers-el-Kébir du côté de terre. — Ses nouveaux assauts contre la ville. — Pertes qu'il éprouve. — Une flotte chrétienne apporte des secours aux assiégés. — Hassan-Pacha lève le siége de Mers-el-Kébir, et rentre à Alger. — La brillante défense de Mers-el-Kébir rend un peu d'audace aux Espagnols. — Ils veulent s'emparer du pegnon de Velez. — Ils échouent dans une première tentative. — Ils réussissent dans une seconde.

La mort de Salah-Raïs suspendit à peine l'expédition d'Oran. Il y avait chez les corsaires d'Alger une telle impulsion vers les combats et la conquête, que cette force triomphait de tous les obstacles et aplanissait toutes les difficultés. Salah-Raïs avait désigné son successeur ; l'armée s'en choisit un autre, et Hascen-Corse fut proclamé gouverneur d'Alger, en attendant les ordres du grand seigneur. C'est le second exemple que nous rencontrons d'un chef élu par les Turcs eux-mêmes : ce n'était point encore la révolte ou l'indépendance, mais c'était un

acheminement vers l'une et l'autre. Bientôt les hommes que l'occasion instruit à se donner des chefs n'en reçoivent plus de personne.

Hascen, saisi du commandement, guida l'armée sous les murs d'Oran ; trois mille Turcs, quatorze mille Maures, et près de trente mille Arabes, telles étaient les forces que Salah-Raïs avait su joindre aux secours arrivés de Constantinople (1). Les Arabes ne respiraient que la guerre, les Turcs la leur donnaient, mais en maîtres ; ils leur montraient l'ennemi, et les conduisaient au combat.

Oran fut investi, et le canon battit ses murailles sur deux points différents. La *tour des Saints*, construite hors de la ville pour défendre les sources des fontaines, tomba promptement entre les mains des assiégeants, qui déjà songeaient à rapprocher leurs batteries quand une galiote arrivée de Constantinople rappela les galères turques ; après la mort de Salah-Raïs, le sultan n'avait pas cru prudent de continuer une entreprise de cette importance.

Au mois de septembre, le successeur de Salah-Raïs fut annoncé à Alger : c'était un Turc nommé Théchéoli (2). Cette nouvelle jeta le trouble dans la ville : Hascen était aimé ; les Turcs, les renégats, les chrétiens eux-mêmes vantaient sa fermeté, sa libéralité et sa bonté. Dans le cours d'un gouvernement

(1) De camino recogio como hasta diez mil Moros à cavallo, y treynta mil á pie, que ya Salarraëz tenia avesados, etc. Haëdo, fol. 70. — Voyez aussi Marmol, vol. 2, fol. 366.

(2) Llego nueva.... que venia nuevo rey proveido para Argel, que era principal Turco que se desia Thecheoli. Haëdo, fol. 71.

de quelques mois, il avait su se faire de nombreux partisans, et bientôt les janissaires, n'imposant plus de frein à leur mécontentement, résolurent de ne point accepter le pacha que leur envoyait le sultan. Ils écrivirent donc aux alcades de Bougie et de Bone de prévenir Théchéoli, s'il se présentait pour entrer dans leur port, que les janissaires d'Alger ne voulaient point d'autre gouverneur qu'Hascen-Corse, et qu'ils le repousseraient à coups de canon s'il ne se retirait pas immédiatement. Les alcades obéirent aux instructions qu'ils recevaient, et Théchéoli continua sa route, sans pouvoir aborder ni à Bone ni à Bougie. Au cap Matifoux il tira un coup de canon, suivant l'usage des navires envoyés par le sultan, pour annoncer son arrivée. Mais la batterie du cap ne répondit point à ce signal (1), et cette preuve certaine de rébellion le jetait dans le plus grand embarras, quand la dissension qui régnait depuis longtemps entre les janissaires et les corsaires vint tout à coup rendre sa position meilleure.

Les janissaires et les corsaires, se ressentant l'un et l'autre de leur origine, formaient deux corps distincts et indépendants. Les premiers avaient l'organisation et les priviléges attachés au corps des janissaires de Constantinople, et chargés de veiller à la sûreté du pays, ils en étaient en quelque sorte les maîtres; ils allaient le devenir. Les seconds, ne

(1) Llegado á Matafuz, tírase un canon, abisando de su llegada, los de Matafuz no le quizieron responder como tambien en tales casos es de costombre, etc.... Haëdo, fol. 70 bis.

recevant aucune solde, n'existant que par les produits de leurs courses, étaient encore les mêmes corsaires avec lesquels Haroudj, Khaïr-ed-Dine et Salah-Raïs avaient exercé tant de ravages sur la Méditerranée. Différents par leur métier et leurs habitudes, indépendants l'un de l'autre, quoique fixés au même sol et par conséquent rivaux, les janissaires et les corsaires n'avaient jamais vécu en bonne intelligence (1). Maîtresse des ports et des côtes où abordaient les corsaires, la milice devait prétendre à une supériorité que rien dans le passé ne semblait autoriser, mais qui allait devenir évidemment la règle de l'avenir. Les grands profits que les corsaires tiraient de leurs prises formèrent le sujet des dissentiments les plus vifs. Convoitant une part de ce riche butin, les janissaires demandaient à être reçus comme soldats à bord des bâtiments envoyés en course, tandis que les corsaires, admis eux-mêmes aux priviléges des janissaires, partageraient leurs travaux et leurs pénibles campagnes contre les Arabes, pour la rentrée des contributions (2). Les corsaires repoussaient avec énergie ces prétentions.

Dans la circonstance présente, ne voyant aucun avantage à conserver Hascen, et craignant de déplaire au sultan, dont la colère aurait pour eux plus d'inconvénients que pour les janissaires, les corsaires

(1) Nonca jamas pudieron accordarser y ser amicos, los genizaros y los cassarios. Haëdo, fol. 70 bis.

(2) Querrian los genizarros que los dexassen a ellos yr en corso en los vajeles por soldados, y que los cassarios tomassen parte del trabajo que los tenian en yr...... cabrar los tributos. Haëdo, fol. 70 bis.

résolurent de favoriser Théchéoli et de lui ménager l'entrée d'Alger. Pour y arriver, ils feignirent de partager les sentiments de la milice, et, sous prétexte de mettre le port à l'abri d'une attaque du pacha, ils obtinrent d'y faire eux-mêmes la garde, ainsi qu'à la porte de la Marine. Ces premières dispositions prises, ils firent observer qu'il était nécessaire d'envoyer sommer Théchéoli de se retirer immédiatement, sans essayer de porter le trouble dans une ville où personne ne voulait de lui. Khaloque (1), le chef des corsaires d'Alger, fut chargé de cette mission, et il jeta l'ancre au cap Matifoux, à la nuit tombante. Admis dans la galère de Théchéoli, il lui exposa l'objet secret de son voyage et les sentiments des corsaires. Le pacha, saisissant avec promptitude l'occasion qui se présente, monte, avec vingt de ses principaux affidés, dans la galiote de Khaloque, et ordonne à ses huit galères de le suivre à une petite distance et d'entrer dans le port dès que lui-même y aura pénétré (2).

Une nuit obscure favorisait ses desseins; il prit terre sans difficulté, et trouva la jetée encombrée d'un grand nombre de corsaires, qui l'entourèrent et l'introduisirent en silence dans la ville. Arrivés à la maison où les nouveaux pachas avaient l'habitude de loger, en attendant que leur prédécesseur eût quitté le palais, ils s'arrêtèrent un moment pour

(1) En espagnol, Xaloque.

(2) Mandó que sus ocho galeras le siguissen una milla mas atras, y que como el entrase en el puerto, tambien luego entrassen ellas. Haëdo, fol. 71.

donner aux galères de Théchéoli le temps de débarquer les soldats que le pacha amenait avec lui du Levant. Dès que ces renforts les eurent rejoints, ils firent éclater les cris de : Vive le grand seigneur! Vive Théchéoli (1)! A cette bruyante manifestation, à la vue des soldats qui remplissent les rues, les janissaires surpris ne tentent aucune résistance, et, se voyant joués par les corsaires, ils se soumettent au sort et s'enferment dans leurs maisons. Théchéoli, suivi de plus de deux mille arquebusiers, s'avance alors vers le palais; il trouve à la porte Hascen qui venait à sa rencontre, et qui, protestant de sa soumission, jure qu'il n'avait pris aucune part à cette révolte, mais qu'on l'avait forcé de garder une autorité dont il aurait voulu pouvoir se démettre. Sans accepter ses excuses, Théchéoli le fit à l'instant même saisir et jeter en prison.

Le premier acte du nouveau pacha fut d'envoyer deux galères à Bone et à Bougie pour arrêter les alcades qui lui en avaient refusé l'entrée.

Au bout de huit jours, la galère envoyée à Bougie ramena l'alcade Ali-Sarde. Mais celui de Bone, qui avait pris sa fuite du côté de Tunis, ne fut saisi que plus tard; Théchéoli ordonna le supplice d'Hascen et d'Hali. Le premier fut jeté sur les ganches ou crochets de fer, où il demeura pendant trois jours suspendu par un côté, attendant dans les plus horribles souffrances que la mort vînt mettre un terme

(1) Començaron los casarios á dar vozes, diziendo : Viva el gr an señor! viva el Thecheoli! Haëdo, fol 71.

à sa vie. Ali-Sarde fut traité avec plus de cruauté encore : il était riche, et pour le forcer à avouer où il avait caché son trésor, le pacha lui fit subir d'affreuses tortures, après lesquelles on finit par poser un casque brûlant sur sa tête. Mais Ali n'ayant rien avoué, il fut enfin empalé non loin d'Hascen-Corse; ils expirèrent presque en même temps.

Après ces atroces cruautés, Théchéoli, persuadé que la terreur régnait dans tous les esprits, ne fit rien pour calmer les janissaires ou s'attirer leur affection. Irrité contre eux, il le laissait trop voir, et bientôt cette redoutable milice chercha le moyen de se venger. Un renégat calabrois, Ysuf, alcade de Tlemcen, devint le chef du nouveau complot. Il était l'ami d'Hascen-Corse, et il avait juré de venger sa mort. Informé du mécontentement des janissaires, voyant les Turcs sous ses ordres pleins d'irritation, il conçut le projet hardi de partir de Tlemcen à la tête de ses soldats, de marcher sur Alger, et de renverser Théchéoli. Une circonstance particulière favorisa l'exécution de ses projets. La peste régnait à Alger, et le pacha s'était retiré sur les bords de la mer, à cinq milles de la ville, vers le couchant. L'alcade de Tlemcen tient sa marche secrète, arrive inopinément, et surprend le pacha qui n'a que le temps de se jeter sur un cheval pour fuir du côté d'Alger. Il en trouve les portes fermées; à cette preuve certaine d'un complot, il reconnaît qu'il est perdu, et cependant il gravit la montagne et cherche encore à fuir. Arrivé près du marabout de Cidi-Jacob, au couchant d'Alger, il saute à bas de son cheval, et s'élance dans

la chapelle où il espère trouver un refuge assuré. Ysuf-Calabrois, qui le suivait de près, y pénètre presque en même temps que lui, la lance à la main. Alors Théchéoli s'avançant à sa rencontre : « Oserais-tu bien, lui dit-il, me tuer dans le temple même de Mahomet? — Chien de traître! lui répond Ysuf, as-tu craint, toi, de faire périr Hascen, mon ancien patron, un innocent?... Meurs! » Et en disant ces mots il le perce de sa lance(1). Cet événement eut lieu dans les derniers jours du mois de décembre de l'année 1556.

Ysuf fut reçu dans Alger comme un libérateur ; l'aga des janissaires et les principaux de la milice vinrent à sa rencontre, et, par un mouvement spontané, le proclamèrent roi ou gouverneur à la place de Théchéoli.

Toute l'histoire des révolutions intérieures du gouvernement d'Alger est écrite dans le peu de lignes que nous venons de tracer. On y aperçoit enfin, d'une manière claire et certaine, cet esprit de violence et de révolte qui caractérisèrent ce gouvernement barbare jusqu'aux dernières années de son existence.

Cependant le massacre de Théchéoli parut n'avoir aucune suite ; Ysuf, son successeur, périt bientôt de la peste, et Yahaya, élu comme lui par la milice, céda sans difficulté, au bout de six mois, sa place à Hassan-Pacha, fils de Khaïr-ed-Dine. Ce choix heureux prouvait que le sultan avait à cœur de réparer

(1) Isuf, no me mates? mira que estoy en la casa de Mahoma? — O perro traydor, etc. Haëdo, fol. 72.

les pertes que les révoltes successives dont nous venons de rendre compte avaient fait subir à son autorité.

Hassan-Pacha arriva dans Alger, au mois de juin 1557 (1), à la tête de dix galères parfaitement équipées. A peine maître du pouvoir, on le vit donner une preuve nouvelle de cette activité qu'il semblait tenir de son père, et tout préparer pour voler au secours de Tlemcen, dont le roi de Fez pressait le siége. En quelques jours il eut réuni dix mille arquebusiers turcs, et seize mille Maures, à pied ou à cheval, conduits par leurs cheiks. Tandis que ces forces s'acheminaient par terre du côté de Tlemcen, une flotte de quarante galères ou galiotes chargées de poudre, de munitions et d'artillerie, faisait voile pour Mostaganem. Le roi de Fez, instruit de l'approche des Turcs, n'attendit point leur arrivée, et, levant le siége commencé, il reprit le chemin du couchant. Hassan le poursuivit et l'atteignit auprès de Fez; une bataille sanglante s'engagea bientôt, et la victoire, longtemps incertaine, parut enfin pencher en faveur du roi maure. Le lendemain, les Turcs n'osèrent point recommencer le combat; abandonnant même secrètement leur camp pendant la nuit, ils prirent la route de Mélilla, où Hassan-Pacha avait ordonné à sa flotte d'aller l'attendre.

Une victoire éclatante, remportée à Mostaganem sur les Espagnols eux-mêmes, vengea bientôt l'échec qu'Hassan venait d'éprouver.

(1) Llego à Argel en el mes de junio 1557. Haëdo, fol. 73.

Le comte d'Alcaudette, gouverneur d'Oran, voyant croître l'audace et la force des Turcs d'Alger, irrité de leurs excursions jusque dans le pays de Fez, de la conquête de Tlemcen et du siége qu'ils n'avaient pas craint de mettre devant Oran, crut qu'il était nécessaire d'opposer une digue à ce torrent qui menaçait d'emporter bientôt jusqu'aux derniers vestiges de la puissance espagnole en Afrique. Mostaganem, ville mal fortifiée, il est vrai, offrait cependant un port commode aux corsaires, et, pour mettre Oran à l'abri, il lui parut nécessaire d'en enlever la possession aux Algériens. Ce fut avec quelque difficulté qu'il parvint à faire goûter son opinion à la cour d'Espagne. Il parla des intelligences qu'il s'était ménagées dans le pays, fit valoir la haine que les Maures portaient aux Turcs, et assura que les Arabes de la province lui avaient promis de lui fournir des vivres. Don Juan de Véga, président du conseil de guerre de Castille, le marquis de Mondéchar et d'autres encore, pensaient que les Arabes, n'ayant point donné d'otages, ne s'étaient point engagés d'une manière sérieuse, et que, dans tous les cas, les Turcs les feraient aisément changer de résolution en employant, comme d'habitude, l'influence des marabouts ou alfaquis, pour les irriter contre les chrétiens (1). Cette opinion montrait que l'expérience n'avait point été perdue pour ces chefs, et qu'ils

(1) Ils soutenaient que les Arabes n'ayant point donné de gages de leur parole, ils ne la tiendraient point, d'autant que les Turcs essayeraient de déconcerter cette résolution par l'entremise des alfaquis. Marmol, vol. 2, p. 366.

avaient jugé qu'elle était la véritable force des Turcs dans ce pays, et la tactique sur laquelle s'appuyaient leur influence et leurs succès.

Cependant le comte d'Alcaudette parvint à triompher de toutes ces oppositions, et il repassa en Afrique, emmenant avec lui six à sept mille hommes de troupes choisies.

Au commencement du mois d'août 1558 (1), il sortit d'Oran à la tête de son armée, emmenant encore quelques pièces d'artillerie traînées à bras. Ses troupes ne portaient presque point de vivres, mais quatre galères devaient en conduire devant Mostaganem. Pour surprendre l'ennemi et arriver à l'improviste sur cette ville, le comte feignit de suivre une direction différente, et le quatrième jour seulement il se rabattit du côté de Mazagran. Mais la fortune, qui se plaît souvent à déjouer les calculs les plus sages, tourna contre lui toutes ses combinaisons. Ses préparatifs n'avaient été ni assez rapides ni assez secrets pour que les Turcs n'en fussent pas informés; ils ne s'étaient point non plus mépris sur leur but. Déjà les Arabes étaient gagnés, Mostaganem avait été fourni d'hommes et d'approvisionnements, et quand le comte d'Alcaudette parut, il trouva sur son passage une armée composée de Turcs et de Maures qu'il fallut culbuter. Dans un combat acharné, livré pres-

(1) Al principio de agosto salió el conde con todo su campo. Haëdo, fol. 73 bis. — Marmol dit le 26 août, mais Haëdo place à cette date la défaite de Mazagran dont Marmol ne donne point la date; et, dans l'incertitude, nous avons dû suivre ici Haëdo, tout en accordant plus de confiance à Marmol pour le fond du récit.

que sous les murs de la ville, il tua plus de trois cents hommes aux infidèles; mais cette victoire était inutile, car son armée manquait de vivres et de boulets, et les galères qui devaient les apporter n'étaient point encore en vue. Alors il se replia sur Mazagran, espérant y trouver le moyen de subsister : la ville était déserte, et cette ressource lui manquait encore. Au même instant, il apprit qu'un coup funeste venait de frapper son armée : il vit passer en mer, traînées par cinq galiotes algériennes, les galères qui devaient lui apporter des vivres. Dans cette position critique il assembla le conseil de guerre. Les avis y furent partagés; les uns voulaient qu'on retournât à Oran pour y prendre des mesures mieux combinées, les autres soutenaient au contraire qu'il fallait attaquer et emporter Mostaganem où l'on retrouverait l'abondance. Ce coup de vigueur eût été de la sagesse après la victoire que le comte avait gagnée sous les murs de la ville, aujourd'hui ce n'était plus que de la témérité. Cependant, d'un esprit naturellement entreprenant et résolu, le comte adopta cet avis. Comme il manquait de boulets, quelques soldats en fabriquèrent treize avec les pierres du portail de Mazagran, et des cavaliers les transportèrent sur l'arçon de leurs selles (1). C'était peu pour l'attaque d'une ville, et quelque misérables que fussent ses murailles, que pouvait-on attendre d'une artillerie

(1) Comme il n'y avait point de boulets de canon, il fit abattre le portail de la ville de Mazagran, par quelques soldats qui entendaient la maçonnerie, dont ils firent treize boulets, etc. Marmol, vol. 2, fol. 369.

plus misérable encore? Le destin avait marqué ici la fin des succès et de la vie du comte d'Alcaudette. Déjà nous l'avons vu devant Mostaganem échapper une première fois, à force de courage, au sort le plus fatal ; mais trop de résolution allait le perdre, et il devait périr aujourd'hui par où il s'était sauvé en 1547.

Une circonstance heureuse faillit cependant procurer la victoire aux Espagnols. Les Turcs s'étant avancés dans la campagne pour disputer le terrain aux chrétiens, ils furent repoussés avec vigueur, et peu s'en fallut que la ville ne fût emportée dans ce premier moment d'audace. On accusa le comte de n'avoir point secondé avec assez d'énergie l'ardeur de ses troupes; on dit même qu'il fit punir un enseigne qui avait planté son étendard sur le sommet des murailles. Quoi qu'il en soit, ce fut en vain qu'il voulut s'en rendre maître par une attaque plus régulière. Le temps s'était écoulé au milieu de toutes ses hésitations, et les Turcs d'Alger prévenus s'avançaient à force de marche. Le comte refusa d'abord de croire à la nouvelle qui lui en fut apportée, et quand il apprit d'une manière certaine qu'Hassan-Pacha n'était plus qu'à une petite distance, la retraite, maintenant nécessaire, était devenue difficile. Don Martin, fils du comte d'Alcaudette, ouvrant alors un avis plein de hardiesse, voulait qu'on attaquât les Turcs le soir même de leur arrivée, avant qu'ils fussent reposés d'une marche pénible. Ce conseil fut rejeté par le général, qui, abandonnant son camp pendant la nuit, se retira sur Mazagran. Dans ce mouvement, malheureusement exécuté sans beaucoup d'ordre, des

blessés furent oubliés; leurs cris apprirent bientôt que les assiégés s'étaient mis à la poursuite de l'armée (1). Hassan lui-même, promptement informé de cette retraite, accourut avec ses troupes, et, vers le matin, il atteignit les chrétiens, dont la marche avait été retardée par un accident arrivé à l'une de leurs pièces de canon. Dans cette extrémité, quelques officiers conseillaient de l'enterrer dans le sable et de faire passer l'armée dessus pour effacer les traces du travail; mais jamais le comte d'Alcaudette ne put se résoudre à l'abandonner, et ce fut ce qui le perdit. L'ennemi, profitant ensuite du désordre qui se mit dans l'armée chrétienne au moment où les soldats, accablés par la soif, se précipitaient vers les fontaines de Mazagran, les pressa avec tant d'ardeur que le combat ne resta pas longtemps douteux. Ce fut inutilement que le comte d'Alcaudette et son fils montrèrent la plus noble constance et le courage le plus intrépide; n'écoutant ni les prières ni les menaces, les soldats fuyaient et refusaient de se rallier pour faire face aux Infidèles.

Cependant les Turcs recevaient à chaque instant de nouveaux renforts, et Aluch-Ali, gouverneur ou alcade de Tlemcen, venait de débarquer avec des troupes fraîches (2). Leur audace, leur nombre toujours croissant,

(1) Après minuit, il décampa à la sourdine et prit la route d'Oran avec tant de précipitation, qu'il laissa plusieurs malades et blessés dans les huttes dont on entendit bientôt les cris, parce que les Turcs et les Maures sortirent là-dessus et les égorgèrent. Marmol, vol. 2, p. 369.

(2) Sur ces entrefaites, les Turcs qui venaient dans des brigantins, sous la conduite d'Aluch-Ali Fortaci, avaient pris terre, et ceux de Tlemcen étaient arrivés, etc. Marmol, vol. 2, p. 370.

leur courage exalté par la victoire, tout contribuait à augmenter la terreur des chrétiens, qui se laissaient égorger presque sans défense. En vain le général espagnol prodiguait sa vie et donnait, malgré son grand âge et sa dignité, l'exemple de la témérité; il n'était plus écouté : en vain, enfonçant l'éperon dans les flancs de son cheval, il s'élançait contre les infidèles en s'écriant : « Saint Jacques! saint Jacques! la victoire est à nous! » Personne ne le suivait. Déjà l'on touchait à la fin de la journée; le comte d'Alcaudette, voulant alors suspendre le mouvement des fuyards qui traversaient la ville, se jeta devant la foule. Mais rien ne put arrêter cette troupe éperdue, et le vieux général, renversé sous son cheval, foulé aux pieds, reçut de ses lâches soldats une mort qu'il avait tant de fois demandée à l'ennemi.

Hassan-Pacha s'empara bientôt après de Mazagran, et le soir même il fit placer aux portes des sentinelles pour en interdire l'entrée aux Arabes, et sauver de leur fureur les prisonniers chrétiens. Soins inutiles! le meurtre avait pour eux trop d'appât, et ils réclamèrent si impérieusement leur part de butin, qu'Hassan fut obligé de leur livrer huit cents chrétiens, qu'ils tuèrent à coups de lance : c'était la curée sanglante qui seule pouvait contenter leur rage.

Hassan-Pacha montra, à l'égard des dépouilles mortelles du comte d'Alcaudette, plus de grandeur d'âme. Il voulut voir les restes d'un si vaillant guerrier, et il rendit ensuite au fils, pour deux mille ducats, le corps de son père.

Dans cette fatale journée, l'armée espagnole fut

entièrement détruite, et don Martin, fils du comte d'Alcaudette, tomba lui-même entre les mains de l'ennemi. La fortune contraire, autant que les fautes du général, contribuèrent à cette défaite qui arriva le 26 août 1558 (1).

Hassan-Pacha, couvert de gloire, rentra bientôt dans Alger, où il fut reçu en vainqueur, au milieu de la joie la plus vive.

A ces guerres lointaines, à ces succès remportés sur les chrétiens, succéda promptement une guerre nouvelle contre le cheik de Callah ou de La-Abez. Ab-del-Asis avait d'abord cherché à renouer avec Hassan l'ancienne amitié qui les unissait; oubliant ses guerres avec Salah-Raïs, il s'était empressé d'envoyer des présents au nouveau pacha, et celui-ci, désirant gagner un chef aussi redoutable, lui remit la ville de Micilla et trois pièces d'artillerie que Salah-Raïs y avait laissées. Augmenter les forces de l'ennemi est d'une mauvaise politique : Hassan-Pacha en eut bientôt la preuve. A peine Abd-el-Asis eut-il obtenu ce qu'il désirait, que, jetant de nouveau le masque, il recommença ses courses, et, à la tête de plus de six mille hommes, il parcourut les pays soumis aux Turcs pour y lever des contributions (2). Sa puissance et ses forces s'augmentaient chaque jour, et bientôt, en chef expé-

(1) Acaëcio esta tan notable desgracia á veynte y seys de agosta de aquel año de mil y quinientos y cincuenta y echo. Haëdo, fol. 74.

(2) La-Abez n'en fut pas plutôt en possession, qu'il assembla plus de six mille Arabes des campagnes voisines pour recueillir les contributions des lieux qui appartenaient aux Turcs. Marmol, vol. 2, p. 427. — Hazia mucha guerra á los Alarbes, y vasallos de los Turcos. — Haëdo, fol. 74.

rimenté, il sut se procurer d'adroits et de nombreux arquebusiers. Les renégats formaient les meilleurs soldats d'Alger, il les accueillit et il favorisa leur désertion en les payant généreusement : les esclaves même qui gagnaient les montagnes, s'ils combattaient pour lui, qu'ils reniassent ou qu'ils demeurassent chrétiens, étaient également bien traités (1). Avec des forces aussi heureusement organisées, il ne craignit pas d'attendre les Turcs, et, en plus d'une occasion, il remporta sur eux des avantages signalés. Dans ces guerres acharnées, les prisonniers étaient traités avec la même cruauté que nos malheureux soldats le sont encore aujourd'hui, quand ils tombent entre les mains de l'ennemi (2). Ainsi des difficultés presque pareilles à celles que nous rencontrerons attendaient les Turcs quand ils se hasardaient dans ces montagnes.

Après la brillante victoire de Mostaganem, Hassan-Pacha résolut de venger tant d'affronts, et il s'occupa activement d'organiser une puissante armée. Sa dernière victoire avait rempli les bagnes d'esclaves, jeunes, habitués aux armes et capables de faire de bons soldats. Le pacha annonça qu'il rendrait la liberté à tous ceux qui, après avoir embrassé l'islamisme, s'engageraient à servir dans la prochaine

(1) Y como fuesse hombre liberal, començaron al principio algunos renegados de Argel yr á servirle, tras esto muchos christianos cautivos se huyan de Argel para el, etc. Haëdo, fol. 75 bis.

(2) El castigo que le dava era que le cortava el miembro por medio, y atandole los manos, le dexava yr, desangrando se, hasta que vaziada toda la sangre sin remedio se caya muerto en el camino. Haëdo, fol. 74.

campagne. Un grand nombre, entraîné par cette promesse, prit le turban, et Hassan-Pacha eut promptement organisé une armée de six mille arquebusiers, composés en partie de ces nouveaux renégats, de six cents spays, de quatre mille Arabes, et de huit pièces de canon (1). Au mois de septembre 1559, il partit à la tête de ces forces, et se dirigea contre Callah. Abd-el-Asis lui-même se mit en campagne avec une armée de seize à dix-sept mille hommes, dans laquelle on comptait mille arquebusiers renégats ou berbères. La campagne fut difficile, et le succès incertain. Hassan-Pacha voulant alors terminer une guerre aussi désavantageuse, conclut une trêve pendant laquelle il demanda en mariage la fille d'Abd-el-Asis. Mais ces premières négociations n'eurent aucun résultat, et les hostilités recommencèrent au bout d'un an (2). Alors le pacha chercha dans le cheik de Kouço, son ancien ennemi, un allié qui, par sa position dans les montagnes, pût l'aider à triompher du cheik de La-Abez. Il épousa sa fille, et bientôt après il envahit le pays d'Abd-el-Asis, à la tête de trois mille arquebusiers turcs à pied, de cinq cents arquebusiers à cheval, et de trois mille chevaux arabes. Le cheik de Kouço lui fournit en outre quinze cents mousquetaires et trois cents cavaliers.

Différents combats eurent lieu, mais la fortune, cette fois, favorisa les Turcs, et Abd-el-Asis ayant été

(1) Con mas de mil arcabuzeros parte renegados, parte christianos, de los que diximos que se acogian á el, y parte tambien moros sus vasallos que se avian abesado à tirar con arcabuzez. Haëdo, fol. 74.

(2) Marmol, vol. 2, fol. 428.

tué, les Berbères se retirèrent dans leurs montagnes, où ils élurent pour cheik le frère d'Abd-el-Asis, qui ne tarda pas d'entrer en accommodement avec Hassan-Pacha, sans toutefois se soumettre à aucun tribut. Au reste, cette paix n'eut rien de solide, et bientôt le successeur d'Abd-el-Asis recommença ses courses, et leva comme son frère des contributions sur tous les pays voisins, malgré les Turcs et le cheik de Kouço, avec qui il entretenait une guerre perpétuelle (1).

L'étroite amitié qu'Hassan-Pacha avait contractée avec le cheik de Kouço ne tarda pas à donner de l'ombrage aux janissaires eux-mêmes, et cette alliance qui, dans un gouvernement régulier, eût servi si puissamment à faire pénétrer l'autorité des Algériens dans des montagnes où jamais elle ne fut reconnue, ne servit qu'à causer une révolte de plus parmi les soldats de la milice. Les Turcs ne permettaient point aux Arabes ou aux Berbères d'acheter des armes dans Alger; Hassan-Pacha, s'écartant pour la première fois de cette mesure prudente, autorisa les Berbères de Kouço à s'y fournir de toutes les armes offensives ou défensives dont ils auraient besoin. Cette tribu, déjà puissante et riche, qui fabriquait de la poudre et des armes, allait donc devenir encore plus redoutable, et, si elle restait fidèle aux Turcs, elle pouvait les rendre maîtres des montagnes. Mais les janissaires entrèrent promptement en défiance, et,

(1) Haëdo et Marmol, les seuls auteurs qui parlent de ces événements, sont peu d'accord entre eux, et nous avons été obligé de glisser légèrement sur des guerres dont le détail n'eût point été sans intérêt.

voyant Hassan prendre une voie si inusitée, ils commencèrent à craindre que lui-même ne tramât contre eux quelque trahison, et qu'il ne voulût, à l'aide des Berbères, s'emparer du pouvoir et secouer le joug de la Porte. L'aga des janissaires réunit aussitôt le divan, et là il fut décidé qu'on défendrait, sous peine de mort, aux Berbères de Kouço d'acheter des armes dans Alger, et qu'Hassan-Pacha serait renvoyé à Constantinople. Ainsi, le fils de Khaïr-ed-Dine lui-même ne fut à l'abri ni des soupçons ni de la violence de la milice. Chargé de fers avec deux de ses principaux affidés, il fut jeté à bord d'un vaisseau et conduit comme un criminel aux pieds du sultan. Cet événement eut lieu au commencement d'octobre de l'année 1561.

Nous voyons donc la milice donner, d'année en année, des preuves plus certaines de l'esprit d'indépendance et de révolte que nous avons déjà signalé. L'expulsion d'Hassan-Pacha est peut-être le fait le plus remarquable, dans ce genre, dont nous ayons encore parlé. Ce n'est plus un pacha élu en l'absence d'un autre, ce n'est plus une révolte ourdie secrètement; c'est une résolution prise en face du maître de l'État, d'une manière régulière, par un pouvoir rival. Le divan s'assemble sur l'ordre de l'aga, il délibère, prend une résolution, et la fait exécuter : c'est le premier pas vers l'envahissement complet de l'autorité. L'organisation de la milice devait conduire à ce résultat, car il était impossible qu'indépendante du pacha, qui ne pouvait pas même punir un simple janissaire, et ne relevant que de l'aga, toujours tiré

de ses rangs, elle ne finît par secouer complétement une autorité que diminuaient à ses yeux les entraves mises à sa puissance (1). D'ailleurs toutes les questions de paix ou de guerre, tous les grands intérêts de l'État se discutaient dans un divan où avaient droit de siéger les officiers des janissaires. Une pareille assemblée devait avoir en partage cet esprit d'envahissement, commun à toutes les réunions politiques; aussi vit-on bientôt le pacha ne pas même y conserver voix délibérative, et ne pouvoir enfin y paraître que s'il y était appelé (2).

La puissance de Soliman jetait encore un grand éclat quand les faits que nous rapportons eurent lieu, et si l'on peut s'étonner de voir la révolte se montrer déjà dans un État qui venait à peine d'être fondé, on doit s'attendre à une prompte répression. La distance qui séparait Alger de Constantinople, les services que rendaient les corsaires, les priviléges accordés à ce corps indiscipliné, exigeaient de grands ménagements; mais la mesure avait été comblée, et Soliman saisit avec adresse une occasion où Hassan-Pacha lui-même, que recommandaient également ses talents et la mémoire de son père, venait de recevoir une injure grave, pour infliger un juste châtiment aux auteurs du complot.

Les janissaires n'avaient point osé cette fois nom-

(1) Solo este aga, y ninguno autro, aunque sea el mismo rey, puede prender, ni castigar, quitar de la paga o hazer alguno de justicia de aquel queo es genizaro, etc. Haëdo, fol. 11 bis. — Voyez aussi pour le divan, fol. 14.

(2) Le père Dan, fol. 95.

mer un gouverneur ou pacha à la place d'Hassan; ils n'avaient conféré à l'aga des janissaires et au beler-bey que le simple titre de calife ou de lieutenant. Amet-Pacha fut envoyé à Alger avec ordre de se saisir de ces deux personnages et de les diriger sur Constantinople. Il accomplit ses ordres sans difficultés, et, après un procès bientôt terminé, les deux califes furent condamnés à avoir la tête tranchée.

Au mois de septembre 1562, Hassan-Pacha revint à Alger à la tête de dix galères, débarqua et se rendit au palais, sans s'arrêter dans la maison où nous avons dit que les gouverneurs nouvellement nommés avaient l'habitude de descendre et de demeurer quelques jours. Il voulut indiquer par là qu'il n'avait pas cessé d'être pacha d'Alger, et qu'il regardait comme nul tout ce qui s'était fait en son absence (1). Son retour fut fêté par les marques de la plus vive allégresse, et les femmes elles-mêmes, montant sur les terrasses de leurs maisons, remplissaient l'air de leurs cris et de leurs félicitations. Ces signes de la faveur populaire ne désarmèrent point la colère d'Hassan-Pacha; mais, plus adroit que Théchéoli, il n'en laissa rien percer, et, pour se venger des janissaires, il employa, dit-on, un moyen plus sûr et plus détourné; il prépara tout pour une expédition contre Oran. Par là il sut donner un aliment à l'activité de cette milice turbulente, et faire chercher la mort à des hommes

(1) El Asan Bacha, desembarcando se fue al mismo palacio, como dando á entender que el Amet Bachat no avia sido rey, ni el lo dexara de ser, etc. Haëdo, fol. 75 bis.

qu'il n'aurait pas osé envoyer au supplice (1). En détruisant ses ennemis, il allait peut-être s'illustrer par une brillante conquête, et expulser à jamais les Espagnols des rivages de l'Afrique; ainsi le naturel et le génie des hommes se montrent dans toutes leurs actions : les uns se seraient vengés par des tortures, d'autres par le poison; lui, plus grand, mais non moins haineux, voulut le faire en cherchant la victoire!

Le mystère le plus profond couvrait ses desseins, et ses préparatifs dépassèrent tous ceux qu'Alger avait vus jusque-là. Les cheiks de Kouço et de Callah, entraînés par l'espérance d'une guerre contre les chrétiens, suspendirent leurs hostilités, et fournirent chacun six mille combattants. L'alcayde de Tlemcen eut ordre de garder la plaine de Cirat, et d'empêcher que les Arabes ne portassent des vivres dans Oran; trente-deux galères ou galiotes, et trois caravelles françaises (2) chargées d'artillerie, de munitions et d'approvisionnements, allèrent attendre à Arzew les ordres du pacha. Cochupare commandait cette flotte. Quinze mille arquebusiers turcs, renégats, ou maurisques d'Espagne complétaient ses forces.

Le 15 avril 1563 (3), Hassan, se mettant à la tête

(1) No salo por gañar honor, pero, como despues se supo del, con desseo particular de vengarse de los genizaros y soldados, etc. Haëdo, fol. 75 bis.

(2) Por mar embio treinta y dos galeras y galeotas cargadas de artilleria municiones y vastimentos, y tres caravelas francezas, etc. Haëdo, fol. 76. — Voyez aussi Marmol, vol. 2, fol. 375.

(3) Haëdo donne ici des dates différentes, mais Marmol est si précis et si détaillé dans la narration de toute cette guerre, que nous avons dû le

de son armée, prit la route d'Oran. Ses cavaliers poussèrent leurs reconnaissances jusque sous les murs de la ville, et essayèrent en vain d'attirer au combat la garnison, que le gouverneur, don Alfonse de Cordoue, fils du comte d'Alcaudette, tint prudemment renfermée. Le pacha vint ensuite établir son camp à une petite distance de la tour des Saints, dont il se rendit maître sans difficulté; puis, voulant d'abord s'emparer de Mers-el-Kebir, où ses vaisseaux trouvaient un abri assuré, il transporta une partie de son armée devant le fort Saint-Michel, qui s'élevait sur une colline, non loin de la place, qu'il couvrait des attaques de terre (1). Hassan comptait sur un succès facile; le fort Saint-Michel, d'une faible capacité, il est vrai, mais défendu par une héroïque garnison, trompa tous ses calculs. Un renégat envoyé pour proposer une capitulation honteuse fut repoussé à coups d'arquebuse, et le pacha, ne pouvant alors maîtriser sa fureur, ordonna l'assaut sans attendre que le canon, encore à bord des vaisseaux, eût ouvert une brèche. Il crut que l'audace et l'impétuosité de ses janissaires suffiraient contre d'aussi faibles murailles, ou bien peut-être cherchait-il une prompte

suivre de préférence. Malheureusement Ubertus Folieta ne fournit aucune date, dans son traité *De expeditione pro Orano*.

(1) Multi circumpositi huic oppido imminent colles, a quibus bombardorum ictibus est obnoxium, id incommodum ut vitarent Hispani, castellum in uno collium, cujus altitudo cæteris exstabat, excitarant, præsidioque firmarant. Ubertus Folieta, *De expeditione pro Orano*. Dans Thesaurus antiquitatum, fol. 1106.

Nota. On aperçoit encore les ruines de ce fort.

occasion d'accomplir la vengeance qui lui avait mis les armes à la main. Il la trouva. Les janissaires voulurent en vain combler les fossés avec des fascines et envahir les parapets : ils furent repoussés et les fascines incendiées.

Le combat continua malgré le feu et la fumée qui obscurcissait la clarté du jour; des échelles furent appliquées contre les murailles, et les chrétiens, vivement pressés, durent chercher un abri derrière les défenses; mais, après un combat long et sanglant, les infidèles furent renversés avec leurs échelles dans le fossé; cinq cents janissaires payèrent de leur vie la témérité de leur chef, et le gouverneur de Constantine demeura au nombre des morts. Les chrétiens ne regrettèrent que vingt hommes.

Une première attaque si furieuse en présageait d'autres plus terribles, et la défense des chrétiens annonçait une résolution qu'aucun péril ne devait ébranler. L'événement ne démentit point ces prévisions. La flotte algérienne, dont Hassan pressait l'arrivée par de fréquents messages, apporta enfin le canon de siége, et, le 4 mai, une batterie de sept pièces de gros calibre tonna contre le fort; le lendemain la courtine tout entière était ruinée. A cette vue, le pacha, cédant encore à son impatience, envoie ses troupes à l'assaut; mais elles sont repoussées, et dans cinq attaques consécutives, où les chrétiens ne disputaient que des décombres aux assiégeants, la victoire demeura aux Espagnols. Le canon ne cessait de battre le fort, la brèche était aplanie et si facile qu'un homme à cheval eût pu la gravir; c'était le moment

du plus grand danger : l'instant des plus violentes attaques était arrivé. Le pacha lui-même dirige ses troupes à l'assaut et les encourage de sa présence. Mais les Chrétiens redoublent d'audace; ce n'est pas derrière le parapet qu'ils attendent l'ennemi, ils veulent combattre à découvert, et, pour joindre plus tôt les infidèles, ils s'avancent jusqu'au bord de la brèche. Ils renversent les assaillants, les accablent sous une pluie de grenades, de feux d'artifices, de tonneaux goudronnés et ardents : ceux que le fer n'atteint pas sont dévorés par les flammes, et des rangs entiers d'infidèles tombent dans les fossés. Cependant les Algériens montraient une audace au-dessus de tous les dangers; repoussés, ils revenaient à l'assaut, et l'un d'eux même planta l'étendard du pacha jusque sur le sommet de la brèche. Il paya de sa vie sa témérité. L'assaut fut alors suspendu, et les Turcs prirent un instant de repos, pendant que l'artillerie continuait à foudroyer les débris du fort. Vers midi, l'attaque recommença : les janissaires, animés d'une fureur qu'ils n'avaient point encore connue, se précipitent sur la brèche, l'envahissent, et plantent leur drapeau jusqu'au sommet du parapet. Un pas de plus, ils étaient vainqueurs ! Mais une muraille vivante s'élève devant eux; attaqués l'épée à la main, ils sont pressés, rejetés dans le fossé ! A cette vue, Hassan-Pacha, blessé à la figure d'un éclat de pierre, s'avance et ramène ses soldats au combat. L'assaut recommence, et l'air est encore ébranlé par des cris, des vociférations, des gémissements et par le cliquetis des armes. Mais les fiers Espagnols résistent à tous les

assauts, sont au-dessus de tous les dangers, et l'ennemi est enfin obligé de quitter une brèche où ruisselait le sang de mille cadavres (1).

Un si beau triomphe suffisait à l'honneur des chrétiens, et don Martin de Cordoue, gouverneur de Mers-el-Kebir (2), ordonna d'évacuer une forteresse où l'on ne distinguait plus que des décombres. Maître de ce point, Hassan-Pacha se rapprocha de Mers-el-Kebir, et, cheminant à l'abri des tranchées, il établit cinq batteries qui en ruinèrent promptement les murailles. Alors il envoya sommer le gouverneur de se rendre. « Je m'étonne, répondit don Martin de Cordoue, que, la brèche étant si facile, le pacha hésite de donner l'assaut. » L'attaque fut résolue pour le lendemain. Douze mille Maures, Arabes ou Berbères marchaient en tête et devaient essuyer le premier feu de l'ennemi; les janissaires venaient ensuite, et le pacha, à la tête de troupes choisies, appuyait ces forces : la ville devait être attaquée sur plusieurs points, et, pour résister à des troupes si nombreuses, don Martin de Cordoue comptait à peine quatre cents hommes; mais le courage devait suppléer au nombre. Le choc des infidèles fut terrible, plusieurs gagnèrent, sur différents points, le haut des murailles; repoussés, ils revenaient à l'assaut, et des hommes frais comblaient les vides que la mort faisait dans leurs rangs. Déjà une boue de sang remplaçait

(1) A coups d'épée, de pierres, de pique et de hallebarde, ils tuèrent plus de mille Turcs. Marmol, vol. 2, p. 377.

(2) Frère du gouverneur d'Oran.

la poussière de la brèche, les fossés étaient remplis de morts; déjà les chrétiens croyaient saisir la victoire, quand les infidèles, par un dernier effort, demeurent maîtres des murailles, et occupent un bastion tout entier. A la vue du péril, les Espagnols sentent redoubler leur ardeur; l'ennemi, mal affermi, est attaqué avec un nouveau courage; le ciel lui-même, qui semble prendre la défense des chrétiens, suspend par un orage terrible la fureur des combattants; la mer envahit le terrain qui conduisait à la brèche, et force les Algériens de regagner leur camp, laissant dans les fossés, endormis pour toujours, les plus braves de leur armée.

Cependant un traître, sorti furtivement de Mers-el-Kebir, vint apprendre au pacha qu'il n'avait point dirigé ses attaques contre le point le plus faible, et lui conseiller de garder plus exactement la mer, car il ne se passait guère de nuit sans que le gouverneur d'Oran ne fît parvenir aux assiégés des secours et des provisions. Profitant de ces renseignements, le pacha fit occuper, par un corps de trois cents hommes, un rocher situé entre les deux villes, et, dressant une nouvelle batterie, il attaqua le ravalin désigné à ses coups.

Don Alfonse de Cordoue n'avait cessé, depuis le commencement du siége, d'écrire en Espagne pour solliciter de prompts secours; mais rien n'était prêt, les galères venaient d'éprouver les pertes les plus cruelles dans un orage, où non-seulement on avait perdu des vaisseaux, mais où des hommes en grand nombre, et l'amiral lui-même, avaient péri. Cependant,

le 29 mai, deux petites frégates passèrent à travers la flotte ennemie, à la faveur d'un épais brouillard, et vinrent apprendre au comte d'Alcaudette qu'un puissant secours se préparait, et qu'il n'avait plus besoin que de quelques jours de courage. Un homme dévoué porta, malgré la surveillance de l'ennemi, cette heureuse nouvelle à don Martin de Cordoue. Hassan, de son côté, avait reçu les mêmes informations, et, comprenant que le temps pressait, il résolut de réunir toutes ses forces et d'attaquer Mers-el-Kebir avec une nouvelle violence. Rappelant donc les troupes qu'il avait laissées devant Oran, il les désigna pour marcher les premières à l'assaut ; il embarqua mille arquebusiers sur ses galères, et leur ordonna d'attaquer par la mer, pendant que le reste de l'armée attaquerait par terre. Dans un premier assaut, l'ennemi fut repoussé, et, après cinq heures d'efforts inouïs, il s'éloigna des fossés; mais alors Hassan-Pacha, rendu furieux par cette retraite, ordonna un nouvel assaut : lui-même, s'avançant jusque sous le feu de l'ennemi, jette son turban dans le fossé en s'écriant : « Quelle honte! que quelques misérables tiennent dans une pareille bicoque contre des Musulmans! » Les Turcs sont encore repoussés. Alors la rage et le désespoir s'emparent du fils de Khaïr-ed-Dine; il embrasse son écu, tire son épée et s'élance sur la brèche où il veut terminer sa vie. « Je mourrai, s'écriait-il, je mourrai pour votre éternel déshonneur ! » Vains efforts, inutile fureur, le courage a ses limites, et les soldats les plus braves se lassent de mourir sans vaincre. Les janissaires, que vingt

combats ont décimés, renoncent à une attaque qu'ils savent inutile. Hassan-Pacha ne veut point encore abandonner son entreprise; car si sa vengeance est satisfaite, sa gloire ne l'est point, et, montrant cette obstination qui procure si souvent la victoire, il ordonne un nouvel assaut pour le lendemain. Mais les Turcs ne sont plus ces audacieux guerriers qui ne connaissent ni la crainte ni le danger, et qui comprennent à peine qu'on ose leur résister; les plus braves sont morts, ceux qui restent ont appris à redouter la vaillance des assiégés, et, après tant de combats où l'on avait déployé de part et d'autre une fureur héroïque, on vit succéder une attaque pleine de mollesse.

Pendant qu'Hassan-Pacha tentait contre Mers-el-Kebir ces derniers et inutiles efforts, une flotte chrétienne de trente-cinq galères, tirée d'Italie et d'Espagne, s'avançait contre Oran. François de Mendoza la commandait, et il avait sous ses ordres Jean-André Doria; le commandement excita d'abord quelques difficultés dont le succès de l'expédition parut se ressentir. Quand on commença à découvrir le sommet des montagnes qui avoisinent Oran, la flotte abattit ses voiles afin de n'être point aperçue, et, d'après l'avis de Doria, on manœuvra de manière à arriver devant Mers el-Kebir au point du jour. Si ce plan eût été suivi, l'escadre algérienne était surprise et détruite; mais, pendant la nuit, François de Mendoza donna des ordres si mal conçus, qu'au lever du soleil il se trouvait encore éloigné de douze milles des côtes; aperçu par une galiote de garde, un coup de canon avertit

la flotte algérienne qui se tenait au cap Falcon, prête à s'élancer en pleine mer, et qui s'échappa avec une promptitude telle, que les galères espagnoles jugèrent la poursuite inutile. Cinq gliotes abandonnées et quatre galions français qui n'avaient pas pu suivre les corsaires, tombèrent seuls entre les mains des Espagnols.

A la vue de l'escadre chrétienne, Hassan-Pacha se hâta de lever le siége pour reprendre la route de Mostaganem, et il se retira en bon ordre, sans être inquiété. Mais quand il revint à Alger, le deuil et la consternation se répandirent dans la ville, où l'on ne voyait plus que des femmes pleurant leurs époux ou des pères regrettant leurs fils morts dans cette guerre fatale. Cependant on dit qu'Hassan ne pouvait dissimuler la joie qu'il éprouvait en remarquant les rangs de la milice vides des janissaires rebelles qui l'avaient renvoyé chargé de chaînes à Constantinople (1).

Le siége de Mers-el-Kebir par Hassan-Pacha fut une des actions de guerre les plus vigoureuses des Turcs d'Alger, et si le succès ne couronna point leurs efforts, ce fut un tort de la fortune, mais non de leur courage.

La brillante défense de Mers-el-Kebir effaça le souvenir de la défaite de Mazagran, et rendit aux Espagnols un peu de cet esprit d'audace et d'entre-

(1) No pudiendo con todo esto disimular el Asan Baxa el contento que tenia deque muchos que le fueron contrarios avian muerto en aquello guerra. Haëdo, fol. 76.

prise qui semblait les avoir abandonnés. Voulant poursuivre ses succès, le roi Philippe II ordonna d'employer à la conquête du Pegnon de Velez les forces qui venaient de secourir Oran (1). Mais don Sanche de Leyva, général des galères d'Espagne, chargé de conduire cette expédition, éprouva des difficultés sur lesquelles il n'avait point compté. Des renégats qui s'étaient engagés à livrer la place avaient promis au delà de ce qu'ils pouvaient tenir; les lieux étaient d'un accès difficile, et les Maures, rassemblés en grand nombre, interceptaient le chemin qui conduisait à la mer. S'apercevant alors qu'une pareille expédition exigeait des forces supérieures aux siennes, don Sanche de Leyva regagna ses vaisseaux et retourna en Espagne.

Cependant le Pegnon de Velez s'élevant en face de Gibraltar et des côtes de Malaga, était situé d'une manière trop incommode pour que Philippe II n'eût point à cœur d'en chasser les Algériens. L'année suivante, ayant appris, d'une manière certaine, qu'aucune escadre ottomane ne paraîtrait dans la Méditerranée, il jugea que c'était le moment de céder au vœu des royaumes de Grenade, de Valence et de Catalogne, et il ordonna de tout préparer pour une expédition importante. Il en tint le but secret, et même les préparatifs se firent avec mystère. Les Algériens néanmoins en eurent connaissance; mais, ne sachant pas exacte-

(1) Voyez, pour tout ce qui suit, Marmol, vol. 2, p. 257 et suiv., et Ubertus Folieta, *De altera expeditione in Pignonum*, in Thesauro antiquitatum, fol. 1107.

ment quel point était menacé, ils renforcèrent partout leurs garnisons, et le Pegnon de Velez vit alors le nombre de ses défenseurs porté à cent cinquante. C'était peu sans doute ; mais situé dans une position avantageuse, et devant être secouru par les Arabes, il pouvait avec ces seules troupes résister à une armée considérable.

Quatorze mille soldats et quatre-vingt-quatorze navires, tant galères que vaisseaux de charge, telles étaient les forces que Philippe II avait rassemblées : Naples, la Sicile, Malte, le Portugal et l'Espagne y avaient contribuées : don Garcie de Tolède, vice-roi de Catalogne, commandait l'armée.

Le débarquement se fit sans difficulté, le 1er août 1564. Après avoir construit au bord de la mer un retranchement pour abriter les vivres et les munitions, on couronna les hauteurs qui dominaient la plage, et ces premières précautions prises, l'armée se dirigea sur la ville de Velez, dont on crut nécessaire de s'emparer d'abord. Le chemin était difficile, mais les chrétiens marchaient avec ordre, flanqués à droite et à gauche par des arquebusiers, et, malgré quelques attaques sur les flancs et les derrières, ils arrivèrent promptement à Velez, dont les habitants s'étaient enfuis à leur approche. Don Garcie de Tolède fit reconnaître la muraille et prit toutes les précautions nécessaires pour compléter l'investissement du Pegnon. L'attaque ne souffrit plus ensuite aucune difficulté ; les Turcs, voyant une partie de leurs murs abattus, désespérèrent de pouvoir résister à des forces aussi considérables ; l'officier qui les

commandait s'évada lâchement avec une partie de la garnison, et les chrétiens entrèrent sans trouver de résistance dans une place où il ne restait plus que quelques hommes qui eussent fui eux-mêmes s'ils avaient su nager.

Cette facile conquête pouvait être longtemps disputée, et si les corsaires eussent été commandés par un chef courageux, ils auraient prouvé que les apprêts militaires de l'Espagne, quelque grands qu'ils parussent, n'avaient rien de trop considérable. Telle est l'influence que peut exercer un homme sur les événements qui, souvent, à leur tour, maîtrisent les hommes!

Mais il est temps que nous quittions l'histoire des côtes barbaresques, pour accorder aux affaires de l'Europe l'attention qu'elles méritent. De grands événements s'apprêtent : Constantinople, immobile depuis plusieurs années, va secouer enfin un si long repos, et, en s'ébranlant, elle agitera le monde entier. Une grande guerre, un siége mémorable se préparent ; nous y retrouverons les corsaires de la Méditerranée et les janissaires d'Alger.

CHAPITRE XXIX.

Coup d'œil sur la situation politique de Constantinople et de ses corsaires. — Développement que reçoit la piraterie. — Affaiblissement des forces maritimes de l'Espagne. — L'ordre de Saint-Jean de Jérusalem devient le boulevard de la chrétienté. — Embuscade dressée par Dragut. — Il s'empare des galères de Sicile. — Les galères de Malte vont croiser à l'embouchure du golfe Adriatique. — Elles s'emparent du galion des sultanes. — Retentissement immense de cet échec à Constantinople. — Fureur de Soliman contre les chevaliers de Malte. — Les chevaliers cherchent à s'emparer par surprise de Malvoisie. — Ils échouent. — Cette nouvelle preuve de leur esprit entreprenant confirme Soliman dans son projet d'attaquer Malte. — Le peuple entier de Constantinople, les femmes, les prêtres même demandent la guerre. — Soliman rassemble un divan aux portes de Constantinople, à cheval et en armes, selon l'ancienne habitude des Ottomans. — Quelques hommes sages montrent les difficultés du siége de Malte. — Dragut avait conseillé de s'emparer de la Goulette pour rétablir les communications entre Tripoli et Alger. — Soliman, décidé à la guerre, rompt le divan sans faire connaître ses intentions. — Préparatifs des chevaliers pour résister à cette attaque. — La flotte ottomane paraît devant Malte. — Les troupes débarquent dans la baie de Marsa-Sirocco. — Après une première reconnaissance, les généraux se décident à attaquer le fort Saint-Elme en attendant l'arrivée de Dragut. — La Valette comprend la faute de l'ennemi et s'en réjouit. — Premières approches des Turcs. — Ils couronnent la contrescarpe. — Dragut arrive à la tête de quinze galères. — Il blâme les généraux ottomans d'avoir commencé le siége par l'attaque du fort Saint-Elme. — Il reconnaît ce fort. — Description du fort Saint-Elme. — Sa petite capacité et la faiblesse de ses murailles semblent présager une chute prochaine. — Une poignée de braves devaient changer toutes les conditions de la guerre. — Les infidèles continuent les opérations du siége. — Leurs batteries. — Des ingénieurs

explorent les fossés. — Ils s'aperçoivent qu'une canonnière du ravelin était si basse, qu'un homme, monté sur les épaules d'un autre, pourrait aisément y pénétrer. — Moustapha-Pacha tente une surprise. — Héroïque résistance des chevaliers. — Les Turcs demeurent maîtres du ravelin. — Les Turcs élèvent de nouveaux terrassements et prennent des vues jusque dans l'intérieur du fort. — Situation critique des assiégés. — Ils envoient le chevalier de Médran au grand maître. — Paroles de Jean de La Valette. — Nouvel assaut. — Les Turcs sont repoussés avec une perte énorme. — Les généraux ennemis tiennent conseil. — Ils reconnaissent qu'il faut, avant tout, faire taire une pièce d'artillerie que les assiégés avaient conservée derrière un oreillon. — Dragut se rend aux tranchées pour fixer l'emplacement d'une nouvelle batterie. — Il est blessé mortellement. — Les Turcs élèvent de nouveaux boulevards et interceptent les communications entre le fort Saint-Elme et le château Saint-Ange. — La défaite des assiégés paraît certaine. — Cependant ils repoussent encore un violent assaut. — Les pertes les plus cruelles achètent cette victoire. — Réduits à un petit nombre d'hommes, presque tous blessés, ils défendent encore la brèche et repoussent les assiégeants. — Les Turcs entrent enfin dans le fort. — Six cents cadavres, couchés sur les remparts, sont les seuls défenseurs qu'ils rencontrent. — Quelques chevaliers blessés tombent entre leurs mains. — Dragut, sur le point d'expirer, donne encore des signes de joie en apprenant la prise du fort, et meurt. — Aluch-Ali, renégat calabrais, le remplace dans le gouvernement de Tripoli.

Après avoir raconté les guerres des corsaires d'Alger, leurs victoires, leurs revers, leur politique, reportons nos regards vers Constantinople, point d'appui de tous leurs efforts, et vers l'Europe, d'où partent et la résistance et les encouragements qu'ils éprouvent.

La brillante victoire de Gelves, qui suivit de si près la défaite des Espagnols à Bougie et à Mazagran, avait porté la confiance dans le cœur de Soliman et de ses corsaires : ils ne mirent plus alors de bornes à leurs espérances, et ne connurent plus de frein à leur audace.

Dragut redoubla d'activité ; ses vaisseaux inondèrent les mers ; chaque anse, chaque rocher recélait une embuscade ; les côtes de la Sicile, celles de la Sardaigne, le détroit de Messine, les îles Lipari étaient devenus des points aussi dangereux que les côtes d'Afrique elles-mêmes, et la traversée de Malte à Syracuse était semée de périls.

L'Espagne, dont les forces maritimes avaient tant souffert dans la dernière défaite, possédait à peine le nombre de galères suffisant pour surveiller ses côtes, et, avant de rien entreprendre, elle était obligée de se créer une nouvelle marine. L'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui seul avait conservé intacts et ses forces et son honneur, devint alors le boulevard de la chrétienté. Ses galères reprirent la mer, guettèrent l'ennemi, le combattirent, et le forcèrent à plus de timidité, pendant que des expéditions hardies se portaient vers le Levant, gardaient les bouches du Nil, surveillaient les routes de Constantinople, livraient de fréquents combats, se couvraient de gloire, et faisaient des captures aussi riches qu'importantes.

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de raconter en détail ces guerres partielles, ces attaques, ces surprises, ces ruses, ces combats, où se montrent tour à tour le courage le plus intrépide et la prudence la plus consommée. Ce que nous devons dire, ce sont les grands faits ou les événements qui, moindres en apparence, s'y rattachent, les expliquent, quelquefois même les déterminent, et acquièrent ainsi une haute importance.

Quand on parcourt les vieux auteurs où sont ex-

posées avec complaisance les nobles actions de tant de héros, on regrette qu'une marche trop rapide oblige de négliger des détails si pleins de vie et d'intérêt, des combats si hasardeux, où la victoire, souvent incertaine, toujours chèrement achetée, honore également et le vainqueur et le vaincu. On voudrait secouer la poussière qui couvre tant de noms oubliés au fond de ces vieux livres que personne ne lit. Pour nous, il nous a quelquefois paru doux de ramener au jour la gloire négligée d'un vieux guerrier couché depuis des siècles dans la tombe, et quand nous voyons se dresser dans le passé sa grande image, nous eussions voulu pouvoir trouver des expressions capables de lui rendre cette gloire, pour laquelle il avait combattu, et qu'il semblait nous redemander.

Au milieu des mille combats qui teignirent de sang les mers du Levant pendant les années 1562, 1563 et 1564, deux ou trois eurent un grand retentissement, et méritent d'attirer nos regards. Le premier va nous montrer Dragut dressant une de ses terribles embuscades, et, comme toujours, victorieux (1).

Le grand maître de Malte, ayant appris que ce corsaire réunissait à Tripoli une flottille destinée à porter le ravage dans les mers d'Italie, ordonna au chevalier de Guimeran et au général de Mélac, qui commandaient les galères de Sicile, de joindre leurs forces et de chercher Dragut pour le combattre. Mais le rusé corsaire sut déjouer ces calculs. Le

(1) Baudoin. — Bosio.

voile dont ses projets étaient couverts, et la rapidité avec laquelle il agissait, permettaient rarement qu'on sût ce qu'il méditait lui-même, avant qu'il l'eût exécuté. Tandis que Guimeran, encore dans une sécurité profonde, songeait à transporter à Naples l'évêque de Catavia, Dragut en personne interceptait sa route; caché avec huit galères derrière l'île de Stromboli, il préparait une embuscade où la gloire et la fortune passée de Malte allaient recevoir un échec. Deux galiotes, envoyées par le corsaire pour attirer les vaisseaux chrétiens, furent aperçues par Guimeran : il leur donna la chasse, les poursuivit avec ardeur, et tomba au milieu des galères de Dragut. Quand il reconnut le piége, il ne pouvait plus se retirer sans abandonner plusieurs galères dont la chiourme, nouvellement organisée, était trop faible pour le suivre. Il se résolut donc au hasard d'un combat. La fortune était pour Dragut, et cependant il ne lui accorda rien que la prudence pût lui disputer. Reconnaissant de loin les flammes de la religion, que Guimeran avait arborées comme chevalier de Malte, il craignit un instant que ces galères n'appartinssent au grand maître. Une longue expérience avait appris aux corsaires quels ennemis redoutables étaient les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem; à ce signe certain de leur présence, il se crut surpris lui-même et songea à fuir. Avant pourtant de prendre chasse, il monta, malgré son grand âge, sur la cage de sa galère, et de là examina attentivement la marche de l'ennemi. A ses manœuvres incertaines, à sa vogue mal assurée, à mille signes qui ne pouvaient échapper à son expé-

rience, il reconnut que non-seulement ces galères n'appartenaient point à l'ordre de Malte, mais que leur chiourme était nouvelle et sans habitude de la mer. Toutes ses craintes se dissipant à l'instant, il donna l'ordre d'attaquer. Le combat fut sanglant et la victoire longtemps incertaine. Les deux capitanes se heurtèrent, et Guimeran, montrant cette audace et cette impétuosité qui, à la guerre, déterminent souvent la victoire, envahit le vaisseau ennemi, le sabre au poing, et arrive jusqu'au pied de l'arbre. Là, une résistance plus vive lui dispute le tillac déjà noyé de sang. Dragut, entouré de ses plus braves guerriers, combat avec un courage intrépide. Les cris, les vociférations remplissent l'air ; le nom d'Allah retentit au milieu du cliquetis des épées et des gémissements des blessés ; dans cet espace étroit, la fureur des hommes trouve aisément une proie, chaque coup donne la mort. Mais les Turcs résistent en vain, Dragut déploie inutilement la science, le sang-froid et l'audace ; son heure paraît venue. Guimeran, voyant qu'il touche au triomphe, veut le décider, et se précipite à la tête de ses guerriers pour combattre au premier rang. C'est à sa perte qu'il court ; son courage n'est plus que de l'imprudence, il tombe frappé mortellement, et perd la victoire avec la vie. Toutes les galères de Sicile devinrent la proie de Dragut ; il y trouva un butin d'autant plus riche qu'elles portaient celui de quelques galères nouvellement arrivées des mers du Levant. L'évêque de Catavia demeura son esclave. Bientôt après, il lui rendit la liberté pour une rançon modérée, mais

avec la singulière précaution de se faire promettre une forte somme si jamais le saint évêque devenait pape.

Les hasards de ces guerres aventureuses, l'empressement avec lequel les infidèles recherchaient les services des chrétiens reniés, produisirent plus d'une fois, à cette époque, les combinaisons les plus bizarres, ou les fortunes les plus extraordinaires. Nous en citerions mille exemples, mais nous n'arrêterons un instant l'attention du lecteur que sur Scipion de Cicala, fils du vicomte de Cicala. Pris l'un et l'autre par un des corsaires de Dragut, ils furent envoyés à Constantinople. Là, Scipion, pour racheter la liberté de son père, consentit à renier et à prendre du service chez les Turcs. Cette pieuse faiblesse ne sauva point le père, qui mourut du poison, mais elle ouvrit une vaste carrière au fils, qui devint successivement aga des janissaires, pacha, et général des armées turques (1).

Laissons derrière nous quelques années fertiles en actions de guerres semblables, et arrivons à un événement qui ne méritait pas en lui-même une grande attention, mais que Soliman, déjà vieux, soumis aux caprices de son sérail, dota d'une importance qu'il n'avait pas, et éleva aux rangs des faits historiques. Je veux parler de la prise du galion des sultanes en 1564.

Le 14 juin 1564, sept galères de la religion quittèrent Malte, sous les ordres des deux capitaines de Giou et de Romegas. A l'embouchure du golfe Adria-

(1) Baudoin, liv. 15, p. 375.

tique, quelques vaisseaux grecs et vénitiens les informèrent qu'un grand galion turc avait été aperçu dans les eaux de Corfou. Ce navire, portant vingt pièces de canon et deux cents soldats, excellents arquebusiers, sans compter l'équipage, appartenait à l'eunuque chef du sérail des sultanes, et arrivait de Venise, chargé de marchandises précieuses, destinées aux voluptueuses maîtresses du sultan. Un caramusali, petit vaisseau de guerre turc, naviguait de conserve avec le galion. Cette proie parut importante aux galères de Malte, qui parvinrent à la joindre dans le voisinage des îles Céphaloniennes.

Un coup de canon à poudre intima aux Ottomans l'ordre d'amener leur pavillon; mais ils y répondirent fièrement par un coup chargé à boulet, et hissèrent à tous les mâts leurs enseignes de guerre. Aussitôt les sept galères s'avancèrent contre le galion, pour l'accabler sous le feu de leur artillerie. Les deux capitanes devaient ensuite l'aborder de deux côtés à la fois; si elles étaient repoussées, les deux patronnes les remplaceraient, et les trois galères restantes devaient, en cas d'échec, prendre la place des deux dernières. La rivalité des chefs, le désordre qui accompagne toujours un combat, ne permirent pas que ce plan si sage fût fidèlement exécuté. Les capitaines, aspirant l'un et l'autre à recueillir la gloire de cette affaire, se portèrent ensemble sur une large brèche que l'artillerie avait ouverte dans la poupe; mais ils firent de vains efforts pour y pénétrer. Des feux d'artifices, une grêle de pierres, la mousqueterie, le canon surtout, causèrent des pertes cruelles à la galère générale, mon-

tée par de Giou; ses plus valeureux soldats furent enlevés, et ses manœuvres furent à moitié désemparées. Un simple enseigne donna dans ce moment critique la preuve du plus beau courage. Son capitaine venait d'être tué, il s'empare de sa sopraveste, marquée par devant et par derrière de la croix, l'agite comme une bannière, monte au-dessus des œuvres mortes du galion, et, l'épée à la main, soutient contre les Turcs un long et dangereux combat. Assailli de tous les côtés, il cède enfin au nombre, saute à la mer et regagne la capitane.

A peine de Giou a-t-il été obligé de renoncer au combat, que Romegas attaque avec audace l'ennemi, qu'il espère trouver affaibli ou découragé. Mais un boulet, enfilant son navire, lui enlève vingt-deux hommes et couvre le pont de sang et de chairs palpitantes : cette perte cruelle le force à la retraite. Le combat, suspendu, n'est point abandonné, et, pendant cinq heures, les galères réunies battent en brèche le colosse qui souffre les plus grandes avaries. Alors ce fut le tour des deux patronnes de monter à l'abordage. Agissant avec plus de prudence, elles demeurèrent collées à chacun des flancs du galion, tandis que leurs arquebusiers, par un feu des plus vifs, empêchaient les Turcs de paraître pour s'opposer aux chevaliers et aux soldats qui, armés jusqu'aux dents, se glissaient le long des flancs du navire et se jetaient sur le pont. Là se fit un combat terrible. L'inimitié des religions excitait la colère des guerriers, et ajoutait à leur indomptable fureur. En quelques instants, le pont fut couvert de morts et de blessés. Cependant

l'irrésistible courage des chrétiens ne connaissait plus d'obstacles; ils avançaient lentement, mais ils avançaient toujours, et chacun de leurs pas était marqué par la chute des pavillons ottomans. Les trois galères, qui se tenaient à une petite distance, voyant les progrès de l'attaque, cèdent enfin à leur ardeur, et s'élancent aussi contre le galion. Leurs soldats l'abordent par la poupe, de tous les côtés, raniment l'ardeur des premiers assaillants, combattent avec la confiance de la victoire, arrivent au pied du grand étendard, l'abattent et restent maîtres du navire.

Quatre-vingts Turcs et cent vingt chrétiens périrent dans ce combat, sans compter les blessés.

Le butin, payé par tant de sang, consistait principalement en teinture d'une espèce précieuse, qui fut rendue aux Vénitiens dont elle était la propriété.

Mais Soliman ne mesura point sa colère à l'étendue de ses pertes; il vit dans cet événement une insulte à sa personne. Excité par les cris des sultanes et des eunuques, il éleva ce faible incident au rang des injures souffertes par son empire, et fit serment, sur sa propre tête, d'en tirer vengeance. C'est ainsi que le monde est gouverné par les passions et par les faiblesses des hommes; la raison a moins d'empire, car pour entraîner il faut émouvoir.

A peine la prise du galion des sultanes avait-elle jeté la colère dans l'esprit de Soliman, qu'une tentative plus sérieuse des chevaliers de Malte vint ajouter à sa fureur. Malvoisie, petite île aussi renommée par la bonté de son vin que par la force qu'elle reçoit d'une ceinture de rochers qui l'environne de toutes parts,

était gardée par une centaine de Turcs, presque tous malades ou estropiés. Le grand maître, pensant qu'il serait aisé de surprendre ce poste important, forma secrètement une expédition dont il confia le commandement à son neveu La Valette. Mais le guide qui s'était offert pour conduire les chevaliers à travers les rochers, ne put pas retrouver, pendant la nuit, le chemin qu'il prétendait connaître. La Valette désespéra trop promptement de son entreprise, et Malvoisie fut sauvée. Soliman connut cependant cette tentative, et cette nouvelle preuve de l'esprit d'audace et d'entreprise des chevaliers le confirma dans la pensée d'attaquer Malte, et de détruire un ordre dont il se repentait d'avoir laissé subsister les débris après la prise de Rhodes.

Tout contribuait à rendre plus facile l'exécution de ses projets : l'empire ottoman était en paix ; Bajazet avait expiré sous le cordon fatal, et la guerre dont il menaçait son père n'était plus à craindre : la Hongrie ne lui donnait aucune inquiétude ; les corsaires faisaient chaque jour des progrès dans la Méditerranée ; Dragut était puissant à Tripoli ; Hassan-Pacha l'était davantage à Alger ; Malte seule les séparait et les tenait en échec. Malte devait tomber ; c'était leur cri, c'était le vœu dont ils remplissaient les oreilles de Soliman.

Cependant les princes chrétiens laissaient s'affaiblir entre leurs mains les sceptres de Charles-Quint et de François Ier ; l'Espagne et l'Angleterre étaient en rivalité ; les Pays-Bas, qui couvaient secrètement leur révolte religieuse, tenaient Philippe II dans l'in-

quiétude; l'Allemagne, que le génie de Charles-Quint ne conduisait plus, oubliait de coordonner les guerres en Hongrie avec les efforts de l'Espagne dans la Méditerranée, et, par son inertie, compensait pour Soliman l'inconvénient de ne pouvoir tirer aucun parti de la France, accablée sous le double fléau d'une minorité et d'une guerre de religion.

Soliman n'était pas le seul de son empire qu'enflammassent des idées de guerre, ou qui semblât comprendre les causes qui la rendaient plus facile. La haine que les Ottomans portaient aux chrétiens redoublait au seul nom de Malte, et, dans Constantinople, les hommes de guerre, les paisibles citoyens, les prêtres, les femmes elles-mêmes réclamaient l'anéantissement de cet ordre ennemi. La prise du galion des sultanes avait jeté l'exaspération dans le sérail, et cette injure était ressentie par la ville entière. Les États les plus despotiques obéissent souvent eux-mêmes aux impulsions populaires, et Soliman fit la guerre à Malte bien plus parce que tout le monde le voulait, que parce qu'il le voulut lui-même. Il n'avait cessé, depuis l'expédition de Gelves, de tenir en crainte le grand-maître par des menaces qui demeuraient toujours sans effet, et tout porte à croire que, s'il n'y eût été poussé par les demandes répétées d'Hassan-Pacha, par les cris des sultanes, par les discours fanatiques des imans, et par cette espèce d'entraînement que les masses savent quelquefois imprimer aux choses et aux intelligences, il se serait gardé d'attaquer Malte. Il se souvenait encore du siége de Rhodes; il connaissait l'héroïque bravoure

des chevaliers, et il n'ignorait point que Malte, déjà forte par sa position, avait accru chaque année le nombre et l'importance de ses fortifications. Le siége de cette île devant donc être une guerre importante, pour réussir, il fallait des vaisseaux, des troupes en grand nombre, des munitions, des approvisionnements de toute espèce, mais par-dessus tout de l'habileté dans la guerre, et un courage à toute épreuve.

Quelques hommes sages voulurent dissuader Soliman d'entreprendre une guerre aussi difficile. Dragut lui-même, qui, dans les premiers temps, s'était montré pressant, revenait sur son opinion, et, par des discours auxquels son âge et sa longue expérience devaient donner un grand poids, il faisait envisager toutes les difficultés et tous les dangers de cette entreprise. Dans un divan que Soliman rassembla aux portes de Constantinople, à cheval et en armes, suivant les habitudes des Ottomans, un des pachas, Mohamet, blâmant ouvertement la guerre projetée, en fit ressortir le péril et l'inutilité; son avis, partagé par Dragut, était qu'on s'emparât de la Goulette pour rendre plus faciles les communications avec Alger, et assurer ainsi la conquête d'Oran et la prise du Pegnon de Velez que les corsaires regrettaient toujours. L'Italie lui paraissait aussi une proie mille fois plus riche et mille fois préférable au stérile rocher de Malte. Si l'on craignait, disait-il, pour la sûreté des pèlerins qui se rendaient à la Mecque, n'était-il pas moins difficile et moins dispendieux de leur accorder chaque année une escorte de vaisseaux de guerre

qui les mettrait à l'abri de tous les périls? Quant aux corsaires qui se plaignaient de ne pouvoir plus tenir la mer devant les chevaliers, quelques secours et des subsides suffiraient pour les mettre en état de soutenir la lutte. A ces raisons il en ajouta d'autres encore, mais Soliman rompit le conseil sans rien prononcer; la guerre était résolue dans son esprit, et déjà le siége de Malte se trouvait décidé beaucoup plus par entraînement que par calcul (1).

L'empire ottoman possédait alors des ressources de toute espèce; il lui fut donc aisé de donner le jour à une armée formidable, abondamment pourvue des choses nécessaires ou utiles. L'art des siéges était, à cette époque, dans la première enfance; mais les Turcs paraissaient l'entendre mieux que les autres nations, et ils se servaient de leur artillerie avec une habileté qu'ils ont oubliée et que nous ne connaissions pas encore.

Un grand danger menaçait donc les chevaliers; pour y résister, ils devaient déployer tout leur génie et tout leur courage. Jean de La Valette ne manqua point à son devoir dans cette occasion critique. Des espions qu'il entretenait à Constantinople le tinrent au courant des projets et des préparatifs du sultan; ses lettres, dirigées de tous les côtés, rappelèrent les chevaliers absents; des émissaires, envoyés aux princes et au saint-père, sollicitèrent des secours; ses galions transportèrent en Italie les bou-

(1) Ubertus Folieta, *De obsidione Melitensi.* — Baudoin. — Bosio. — De Thou. — Ant. Cirni.

ches inutiles, et revinrent chargés de blé. Pendant ce temps, les travaux des fortifications étaient poussés avec une incroyable activité; le bourg de la Sangle, entouré de murailles, mettait le château Saint-Ange à l'abri des attaques dont on pouvait l'accabler depuis la pointe de cette presqu'île, et le fort Saint-Elme recevait d'utiles augmentations. Les chevaliers prêtaient le secours de leurs bras à tous les travaux, et le grand maître lui-même se mêlait chaque jour, pendant quelques heures, aux ouvriers occupés du transport des terres.

Le conseil avait un instant délibéré pour savoir si le château de Gozo serait rasé. On le conserva à cause de son élévation, qui en faisait un excellent poste d'observation, et l'on convint d'établir, soit par des feux allumés la nuit, soit par quelques coups de canon, entre le château Saint-Ange, le Gozo et la vieille cité, des communications rapides et de tous les moments.

Philippe II se préparait lui-même à résister aux efforts de Soliman, car il craignait aussi que cet orage terrible ne tombât sur quelques-uns de ses États. Il jeta des troupes dans La Goulette, garnit de soldats les rivages de Naples et de la Sicile, et, voyant dans Malte son premier boulevard contre les Turcs, il donna des secours au grand maître, et lui en promit de plus grands encore. Don Garcie, vice-roi de Sicile, fut chargé de remplir ses intentions; mais il y mit de la lenteur et de l'indifférence.

Quand le grand maître passa la revue de ses troupes, il compta cinq cents chevaliers de Malte, deux

cents vieux soldats espagnols commandés par Cardonne, quatre cents hommes commandés par le colonel Mas, et deux mille Italiens envoyés par don Garcie, vice-roi de Sicile, ce qui, joint à trois ou quatre mille Maltais armés d'arquebuses, complétait une garnison de huit mille cinq cents hommes, parfaitement pourvus de toutes les nécessités de la guerre.

Trente mille hommes et cent quatre-vingt-treize vaisseaux de toutes grandeurs composaient l'armée turque. Le dénombrement s'en établissait ainsi : six mille trois cents janissaires, tous vieux soldats; six mille soldats de Natolie, archers et piquiers; deux mille cinq cents Grecs; treize mille volontaires, dépendants du corps des derviches ou ulémas, espèce de corporation religieuse qui avait fait vœu de combattre pour la religion; enfin, trois mille cinq cents aventuriers, vêtus de peaux de lions et de tigres, et portant sur leur tête des plumes d'aigle et d'autres oiseaux de proie, complétaient cette formidable armée et semblaient les emblèmes de sa férocité et de sa fureur dans les combats.

Dans la flotte, on comptait cent trente-sept galères, trente-cinq galiotes et vingt et un galions ou vaisseaux de charge. La galère capitane, à trente bancs, portait trois fanaux; elle était dorée et ornée de croissants; ses cordages et ses voiles entièrement de soie achevaient de donner une haute idée du luxe de ces barbares.

Piali-Pacha commandait la flotte; sa victoire sur Jean de la Cerda, devant Gelves, lui avait mérité,

malgré sa jeunesse, cette preuve de haute confiance; mais Mostapha-Pacha était le chef des troupes de débarquement, et ses instructions lui donnaient l'autorité sur Piali-Pacha.

Le 18 mai 1565, la flotte ottomane vint jeter l'ancre dans la baie de Marsa-Sirocco, à une petite distance de Malte. Trompant alors la vigilance du commandeur de Coppier, chargé de s'opposer au débarquement, les Turcs jetèrent à terre trois mille hommes, qui s'abritèrent promptement derrière quelques fortifications en terre, et facilitèrent la descente du reste de l'armée. L'entrée du port de Marsa-Sirocco fut alors fermée par deux bastions armés de canon, pour mettre la flotte à l'abri d'un coup de main.

Si l'on avait pu espérer jusque-là qu'un autre point attirerait cet orage, le doute aujourd'hui n'était plus permis. Recourir à Dieu fut alors la première pensée du grand maître; pensée digne d'un ordre si pieux et d'un temps encore plein de foi. Des processions, des prières publiques furent donc les prémices d'une guerre où le sang allait couler par torrents, mais où la croix, si humblement invoquée, devait triompher des armes des Infidèles.

Ce saint devoir à peine rempli, le maréchal de Coppier sortit à la tête de douze cents hommes d'infanterie et d'un peu de cavalerie pour observer l'ennemi. Pendant trois jours il tint la campagne, et, profitant habilement des ressources que lui fournissait un terrain coupé de haies et de murailles, il soutint le choc d'une armée dix fois supérieure en

nombre, et rentra dans la cité n'ayant perdu qu'un seul homme, quoiqu'il en eût tué plus de deux cents aux Infidèles.

Les jours suivants se passèrent à peu près de la même manière; mais bientôt les Turcs, dont toutes les forces étaient enfin disponibles, sortirent en grand nombre de leurs retranchements, et poussèrent leurs reconnaissances jusqu'auprès de Malte. Mostapha-Pacha s'avança de sa personne sur le sommet d'une colline d'où l'on distinguait parfaitement la ville, et reconnut que les murailles en étaient plus fortes que ses espions ne l'avaient rapporté. Pendant ce temps, un bataillon s'approchait de l'entrée de la presqu'île de la Sangle, et l'explorait avec soin. Ces divers mouvements furent chèrement payés par les Turcs, qui y perdirent près d'un millier d'hommes.

Après cette première reconnaissance, les deux généraux, qui ne voulaient rien tenter de sérieux avant l'arrivée de Dragut, trouvant que leurs vaisseaux ne seraient point en sûreté dans le port de Marsa-Sirocco, tandis que l'armée s'occuperait au loin du siége de Malte, résolurent de s'emparer du fort Saint-Elme, dont la chute permettrait à la flotte de chercher un abri dans le port de Marsa-Muscieta.

Quoique cette résolution parût inspirée par la prudence, elle était réellement mal calculée; le grand maître s'en réjouit, car il comprit que les Turcs allaient consommer un temps précieux devant un fort dont la possession n'avancerait pas d'une heure la chute de la cité. Après avoir aperçu la faute de l'ennemi, La Valette ne négligea rien pour en aggraver

les conséquences, et Malte dut son salut au génie avec lequel il sut profiter de cette fausse mesure. C'est ainsi qu'à la guerre l'intelligence l'emporte sur la force et le courage.

Dès que Mostapha-Pacha et Piali-Pacha se furent décidés à attaquer le fort Saint-Elme, ils travaillèrent à rouler du canon vers la presqu'île dont il occupe la pointe, et à creuser leurs premières tranchées. Jugeant alors que le siége allait traîner en longueur, le grand maître crut prudent de ménager ses hommes et ses munitions, et, de ce moment, il défendit de tenter aucune sortie, ou de faire un feu trop vif de l'artillerie.

Les premières approches des Turcs furent rapides; le sol sur lequel ils cheminaient n'était, il est vrai, qu'un rocher d'où l'on avait enlevé la terre pour les fortifications; mais ils y suppléèrent par de la paille, de la laine, des fascines, et même de la terre, qu'ils apportèrent de tous les points de l'île. L'immense quantité de pionniers qu'ils traînaient après eux leur permettait d'exécuter avec rapidité une entreprise qui eût paru impossible à d'autres, et l'artillerie du fort ne retarda pas d'un jour la marche d'un ennemi prodigue de la vie de la multitude qu'il employait à ces rudes travaux. Au bout de très-peu de temps, ils eurent achevé une tranchée qui, partant de Marsa où était établi leur camp, s'approchait à portée de l'arquebuse du mont Saint-Elme. A dater de ce moment, les chrétiens purent à peine montrer la tête au-dessus de leurs murailles, et les Turcs travaillèrent avec plus de tranquillité.

Cinq pièces d'artillerie, dirigées contre la forteresse, ne produisirent d'abord que peu d'effet, parce que les chevaliers, ayant plusieurs affûts de rechange, remplaçaient immédiatement ceux qui venaient d'être brisés.

Tel était l'état des choses lorsque, le 29 mai, une circonstance singulière vint donner un grand avantage aux Ottomans. Les chevaliers, fatigués d'une guerre qui semblait comprimer leur courage, tentèrent une sortie de nuit. Surpris dans ses tranchées, l'ennemi perdit beaucoup de monde, sans pouvoir entamer les Chrétiens dont le canon du fort soutint la retraite. Malheureusement il faisait peu d'air, et la fumée, demeurant dans les fossés, couvrit et cacha la contrescarpe. En hommes habitués à la guerre, les Turcs surent profiter de cet événement pour s'établir sur le glacis, et quand la fumée se dissipa, les chevaliers stupéfaits virent le bord de la contrescarpe occupé par une tranchée remplie d'arquebusiers qui, de ce moment, leur donnèrent beaucoup d'embarras.

Un puissant secours arrivait alors au camp des infidèles. Les vaisseaux de Dragut, que Mostapha et Piali-Pacha attendaient avec anxiété, étaient enfin signalés au large. Quoique blessé d'un éclat de pierre, Piali se porta avec quatre-vingts galères à la rencontre du corsaire qui, lui-même, entra dans le port à la tête de quinze galères. C'était au génie de Dragut, dont on sentait le besoin, que s'adressaient de si grands honneurs.

Le conseil assemblé, Dragut blâma ouvertement la

marche suivie pour le siége. Il eût fallu, disait-il, s'emparer d'abord de Gozo et de la cité notable, qu'il comparait à des mamelles d'où les assiégés tiraient journellement leur subsistance, et les secours de tous genres qu'on leur envoyait d'Italie.

Mostapha-Pacha, qui s'était opposé au siége de Saint-Elme, soutenait, au contraire, qu'il eût fallu d'abord attaquer le bourg et le château Saint-Ange, au lieu de consumer la première ardeur de l'armée dans des entreprises qui ne terminaient rien. Cette opinion, la plus simple et la seule bonne, fut repoussée, parce qu'à la guerre comme ailleurs, avant d'arriver aux choses les plus naturelles, on commence souvent par les plus détournées.

Dragut, voyant que la discussion s'envenimait, rompit le conseil en déclarant que le siége commencé devait être continué, car, disait-il, il serait honteux que l'armée de Soliman, après avoir attaqué une ville, se retirât sans l'avoir enlevée. Cet argument, qui ne s'adressait qu'à l'orgueil, satisfit tous les esprits. Quant à Dragut, il ne croyait guère qu'un misérable petit fort, sans étendue, presque sans murailles, tiendrait en échec pendant près d'un mois les forces de l'empire ottoman. Cet événement peu probable montre ce que peut le courage de l'homme et ce que l'on est en droit d'attendre de soldats résolus de mourir au poste confié à leur garde. Nous avons à raconter ici un des plus beaux faits d'armes dont l'histoire puisse être faite; on y trouvera de grands exemples de courage et de vertu, et même d'utiles leçons dans l'art de la guerre.

Le premier soin de Dragut fut de reconnaître le fort Saint-Elme. Construit sur un mamelon, à l'extrémité de la langue de terre qui commande l'entrée des deux ports, il était de forme étoilée et d'une très-petite capacité. Le front qui regardait la terre était bastionné et couvert par un petit ravelin ou demi-lune. Les autres fronts n'avaient point de flanquements, et même le premier n'était flanqué que d'une manière imparfaite, car l'art de la fortification sortait à peine de son enfance.

Le ravelin construit en avant du point d'attaque venait d'être ajouté au fort Saint-Elme; c'était un ouvrage ébauché, beaucoup trop bas d'escarpe et sans commandement sur le glacis. Les fossés, creusés dans le roc, formaient la véritable force de la place.

Un des principes les plus incontestables que l'expérience ait consacré, c'est qu'une place est d'autant plus faible que sa surface est moindre. Des raisons militaires inutiles à exposer ici, et des causes simples que chacun peut soi-même apprécier, expliquent un fait dont il suffit que nous constations la certitude. Ainsi, les chrétiens avaient à défendre contre un ennemi nombreux et aguerri une place présentant tous les genres de désavantages. Nous allons voir comment le courage d'une poignée de braves sut changer toutes les conditions de la guerre et tromper les prévisions des hommes les plus expérimentés.

A peine Dragut eut-il prononcé que le siége du fort Saint-Elme devait être continué, que l'ennemi déploya une nouvelle activité dans les tranchées,

et treize pièces de gros calibre, mises en batterie, canonnèrent bientôt les murailles. On comptait deux coulevrines tirant des boulets de soixante livres, dix canons de quatre-vingts livres et un basilic de cent soixante livres de balles. Toutes ces pièces, excepté la dernière, étaient montées sur des affûts à roues. Le feu commença le 24 mai et continua les jours suivants. Dès que le feu cessait, le bailli Egaras, qui commandait le fort, faisait nettoyer le fossé afin d'empêcher que l'ennemi pût atteindre facilement la brèche; mais Dragut, à qui la direction du siége semblait abandonnée, s'aperçut bientôt de la ruse des chrétiens, et, pour l'empêcher, il établit trois autres batteries : la première, de neuf canons, était située au-dessous de l'ancienne; la seconde, de deux pièces, prenant des vues dans le fossé et battant un des flancs, fut rejetée du côté du port de Marsa-Muscieta, et la troisième, de deux pièces, poussée jusque sur la crête de la contrescarpe, plongeait dans le fossé et les casemates destinées à le défendre. Enfin, une dernière batterie prenait à revers le ravelin, une partie des fossés et un cavalier situé dans l'intérieur du fort : c'était une des plus inquiétantes.

Tant de canons, des pièces d'un si gros calibre, semblaient devoir causer promptement l'entière destruction de la forteresse, et il est certain que si leur emploi eût été dirigé avec plus d'art, les murailles n'auraient résisté que peu de temps. Mais on ignorait encore à cette époque les véritables ressources de l'attaque, tandis que la défense, quoiqu'elle n'agît que derrière des fortifications mal tracées, savait

déjà employer les ruses, les chicanes, cette audace, cette persévérance qui forment encore aujourd'hui le moyen le plus certain de retarder la chute d'une place.

Quand les Turcs purent croire que l'artillerie avait déjà produit de grands ravages dans les murailles, ils envoyèrent des ingénieurs pour reconnaître la brèche. Ceux-ci sortirent de leurs tranchées, et descendirent dans les fossés qu'ils parcoururent sans être inquiétés ou même aperçus ; car les arquebusiers, postés sur la contrescarpe, tiraient avec tant d'adresse et de promptitude, que les chrétiens osaient à peine montrer la tête au-dessus des murailles. Pendant cette exploration, les ingénieurs ottomans s'aperçurent qu'une des canonnières du ravelin était si basse, qu'un homme levé sur les épaules d'un autre pouvait aisément y pénétrer. Instruit de ce fait, Mostapha-Pacha commanda tout de suite une troupe de janissaires, munis d'échelles, pour tenter une surprise. Tout réussit d'abord comme l'avaient espéré les Turcs ; ils envahirent le ravelin, tuèrent les hommes endormis, et déjà ils se précipitaient sur un pont de planches qui conduisait au corps de place, quand un petit nombre d'hommes, attirés par le bruit, accoururent et les arrêtèrent à coups d'arquebuse. Bientôt les chrétiens arrivèrent en foule, le bailli Egaras à leur tête. Ils chargèrent l'ennemi dans l'espoir de ressaisir le ravelin ; mais les Turcs avaient trop d'opiniâtreté dans l'attaque pour renoncer aisément à un succès dont ils s'étaient crus assurés. Tout le camp prit les armes, des milliers de soldats

accoururent, et, sans mesurer le danger, se jetèrent contre le fort pour l'envahir. Les chrétiens ne résistèrent plus alors qu'avec difficulté, et quand l'ennemi fut parvenu, avec une promptitude incroyable, à se couvrir dans l'intérieur du ravelin par un boulevard de terre et de fascines, il fallut renoncer à l'espoir de ressaisir cette fortification avancée et songer à la retraite. Les Turcs suivirent les assiégés, et ne s'arrêtèrent que devant le feu des pierriers et de plusieurs pièces de canon qui balayaient le fossé. Mais à peine se sont-ils reposés pendant quelques instants, qu'une nouvelle fureur les transporte, et, comme s'ils eussent été honteux d'avoir cédé à une force invincible, ils s'élancent, pareils à un torrent, du sommet de la contrescarpe, et viennent planter leurs échelles contre le corps de place. Elles étaient trop courtes! Alors ils s'aident les uns les autres, se poussent, s'accrochent aux rochers, grimpent contre les murs, et paraissent résolus d'entrer dans le fort, dussent-ils combler les fossés de leurs cadavres. A une si violente attaque, les assiégés opposent la plus énergique résistance. Des pierres, des feux d'artifices, de la poix bouillante, des cercles enflammés pleuvent sur les assaillants, les renversent du haut des murs, les enferment dans une ardente circonférence, les couvrent d'horribles brûlures, mettent en flammes leurs habits, et les forcent enfin à la retraite. Le combat avait commencé à la pointe du jour, et il ne se termina qu'à une heure de l'après-midi. Deux mille Turcs furent tués ou blessés; vingt chevaliers et soixante soldats payèrent de leur sang l'honneur de cette

journée. Un chevalier français, Abel de Gardampe, donna dans cet assaut l'exemple du plus grand courage et de la plus belle mort. Atteint d'un coup mortel, il repousse ceux qui veulent le secourir et les renvoie au combat, en leur disant de songer à faire leur devoir, que pour lui il n'a plus qu'à mourir; puis il se traîne dans la chapelle du fort, adresse au dieu des batailles sa dernière prière, et meurt sur les marches de l'autel.

Repoussés dans cet assaut, les infidèles reprirent leurs travaux de terrassement. Ils exhaussèrent le ravelin avec de la terre, de la laine ou des fascines, et, malgré le feu de quelques pièces que les assiégés avaient conservées ils parvinrent à dominer les remparts que l'artillerie continuait à battre et à ruiner. De ce moment, la situation des chrétiens devint terrible. Deux canons que les infidèles placèrent au-dessus de cette espèce de cavalier, démontèrent leurs dernières pièces : d'excellents arquebusiers dont ils garnirent le parapet plongeaient dans l'intérieur même du fort et rendaient des plus périlleuses les communications d'un point à un autre; à peine si les défenseurs pouvaient gagner les murailles, et, pour s'y glisser, ils étaient obligés de s'abriter dans des galeries, sous des mantelets, ou dans de véritables tranchées construites avec des caisses remplies de terre.

Quand les Turcs se furent assurés de ce premier avantage, ils reprirent leurs travaux dans les fossés, et s'attachèrent à en combler la profondeur, soit avec des pierres, soit avec des fascines. Ils jetèrent

aussi un pont de bois qui, partant de la contrescarpe, venait aboutir à l'escarpe. Les assiégés, par des sorties de nuit, par des artifices lancés du haut des murs, parvinrent, à diverses reprises, à incendier le pont et les fascines; mais les Turcs prirent mieux leurs mesures, et demeurèrent enfin maîtres des fossés.

Les infidèles s'étaient particulièrement attachés à la face du couchant tournée vers le port de Marsa-Muscieta; là, piquant le rocher avec des pinces et des maillets, ils y creusaient des escaliers, élevaient sur le pont de nouveaux échafaudages, faisaient écrouler une partie du parapet, et élargissaient sans cesse la brèche par laquelle ils espéraient entrer dans le fort.

La situation des chrétiens empirait chaque jour. Ils mangeaient, dormaient et veillaient à leurs postes, accablés par le poids de leurs armures, et par l'extrême ardeur du soleil. Personne n'était sans blessures, tous avaient le visage brûlé et les mains déchirées. La plupart boitaient ou portaient un bras en écharpe, et le pavé du fort était jonché de lambeaux de chair et de membres emportés. Le bailli Egaras, lui-même, souffrait horriblement d'une blessure à la jambe que la fatigue envenimait chaque jour; mais il refusait de sortir du fort, et répondait au grand maître qui l'y engageait, que, déjà vieux, il ne trouverait jamais une plus belle occasion de terminer sa vie.

Cependant, quand les nouveaux travaux des Turcs eurent mis la place à découvert de tous les côtés, les assiégés députèrent le chevalier de Médran pour rendre compte au grand maître de leur situation.

« Les ennemis, dit-il, sont au moment d'envahir le fort. Les brèches sont énormes, les défenses sont abattues, le cavalier est ruiné, et le ravelin, maintenant au pouvoir des infidèles, est devenu une source de dangers pour les chrétiens. Peut-être pourrait-on conserver le fort pendant quelque temps encore, mais ce ne serait qu'en sacrifiant chaque jour de nouvelles victimes, que l'ennemi tuait de loin et sans aucun danger pour lui-même. Tous, cependant, étaient résolus de combattre jusqu'au dernier moment, si le grand maître le jugeait utile au bien de la religion chrétienne, et à l'honneur de l'ordre. »

Après avoir pris l'avis du conseil, le grand maître répondit à Médran : « Je sais que le fort n'est plus tenable ; mais il importe au salut de l'ordre entier que vous le défendiez jusqu'au dernier instant, dussiez-vous vous ensevelir sous ses ruines. Un jour de plus ou de moins peut sauver ou perdre Malte, et c'est ici l'occasion de vous rappeler que, par vos vœux, vous ne devez tenir aucun compte de votre vie, si le sacrifice en peut être utile à la religion. Je vous ferai passer des secours nécessaires, et, moi-même, lorsqu'il en sera temps, j'irai mourir au milieu de vous. »

Cette réponse du grand maître, portée dans le fort, raffermit d'abord le courage des défenseurs ; mais bientôt la perspective d'une mort certaine fit naître dans quelques esprits de la faiblesse et de l'insubordination. La Valette comprima avec adresse le désordre, ranima l'ardeur des moins résolus, et tous alors firent le serment de mourir à leur poste.

Nous voudrions pouvoir raconter dans le plus grand détail tous les événements d'un siége à jamais mémorable, suivre les efforts des Turcs, compter leurs attaques, décrire tous leurs assauts, parler des souffrances des assiégés, de leurs pertes, de leur héroïque patience, de leur insurmontable courage, de leurs perpétuels combats; mais ce serait nous exposer à trop de longueurs. Négligeant donc mille événements pleins d'intérêt, arrivons aux derniers efforts de l'ennemi, et racontons enfin les assauts qui finirent par le rendre maître de la place.

Le 16 juin fut le jour fixé pour une attaque générale, et la veille, jour de fète chez les Turcs, fut consacrée au repos, à la prière et aux exhortations, à la fois pieuse et guerrière, des muftis. Le paradis de Mahomet, ses voluptueux plaisirs furent promis aux soldats qui combattraient et mourraient pour sa loi.

A peine le jour paraissait-il que la flotte ottomane arrivait dans le port de Marsa-Muscieta pour joindre son feu à celui des assiégeants. Quatre mille arquebusiers étaient jetés dans les tranchées de la contrescarpe; sous leur protection, les infidèles, munis d'échelles, envahissaient le fossé et se rangeaient dans le plus grand silence aux pieds des murs.

Dans le fort, toutes les précautions étaient prises pour résister à l'attaque. Les soldats étaient rangés le long des défenses, dans la seule position qu'ils pussent garder depuis longtemps, c'est-à-dire couchés ou à genoux. Une seule sentinelle debout observait l'ennemi. De trois en trois hommes on remarquait un chevalier, et, entre deux piquiers armés, un ar-

quebusier. Des monceaux de pierres, des piques, des grenades, des épées, des cercles étoupés et goudronnés étaient répartis avec ordre et abondance; des tonnes d'eau placées à portée des combattants devaient servir à ranimer leurs forces. Les blessés eux-mêmes s'étaient assigné de périlleuses fonctions : ils devaient apporter les approvisionnements, les munitions, et retirer les morts. Des tables armées de pointes et des chausse-trapes furent jetées dans les fossés, aux endroits les plus dangereux.

Un coup de canon et le grand étendard musulman arboré servirent de signal à l'assaut. Au silence le plus profond succède tout à coup un bruit formidable; les Turcs s'ébranlent, se jettent sur la brèche, et poussent jusqu'au ciel le cri d'Allah, qui se perd dans le choc des armes, dans le cliquetis des épées, et dans les gémissements des blessés. Les premiers qui montent à l'assaut sont ces redoutables aventuriers, vêtus de peaux de tigre, la figure couverte des plus bizarres tatouages, et qui ne portent pour armes que l'épée et le bouclier. Rien ne les arrête, ni la grandeur du péril, ni la crainte de la mort, ni l'insurmontable courage des chrétiens; tous se font tuer sur la brèche. « C'était, dit Baudoin, chose horrible de voir la meslée et splendeur des armes et des feux, d'ouïr les cris et le bruit des artilleries et arquebuseries, les exhortations, les gémissements, et de voir de part et d'autre les corps terracez et les membres dissipez et départis d'avec leurs corps. »

Trente raïs corsaires avaient fait le serment de mourir ensemble ou d'entrer ensemble dans le fort.

Déjà ils occupaient le sommet des murs, et, maîtres de la pointe du bastion que défendait le colonel Mas, ils étaient sur le point de saisir la victoire. Le grand maître qui, du haut du château Saint-Ange, suivait avec anxiété les progrès de l'attaque et les succès de la défense, voit le danger. Il ordonne que deux pièces de gros calibre soient dirigées contre ces audacieux guerriers. Les boulets volent et enlèvent vingt des plus intrépides. Saisi d'épouvante, le reste prend la fuite.

Cependant les janissaires étaient venus remplacer les premiers combattants; leurs efforts furent inutiles. Les derviches se présentèrent ensuite; leur audace et leur fanatisme échouèrent de même devant le courage des chrétiens.

Quelques arquebuses, et une pièce de canon abritée derrière les oreillons des flancs et gardée précieusement pour le jour de l'assaut, firent souffrir les pertes les plus cruelles aux Turcs. L'artillerie du fort Saint-Ange, qui découvrait les fossés, causa aussi de grands ravages dans les rangs des infidèles.

Repoussés à droite, les Ottomans refluèrent vers la gauche, du côté de Marsa-Muscieta. Là, ils étaient à l'abri de l'artillerie du fort Saint-Ange, et pendant six heures ils livrèrent un des plus violents et des plus sanglants assauts. Dragut-Raïs et Mostapha-Pacha y vinrent en personne; mais ni leur présence ni leur exemple ne purent donner la victoire à leurs armes; toujours repoussés, ils eurent encore la honte de se voir enlever deux étendards.

C'est alors que fut tué le chevalier de Médran, dont

nous avons déjà eu l'occasion de parler. Un Turc magnifiquement vêtu était venu planter son enseigne jusque sur un gabion au sommet du parapet. Médran l'attaque, le presse, le tue, et enlève son drapeau; mais avant qu'il ait pu se retirer, une arquebusade partie des tranchées le fit tomber mort. C'est ainsi que pendant l'assaut les chrétiens étaient encore exposés à des coups partis de loin.

Les pertes de la garnison furent cent cinquante hommes grièvement blessés et autant de morts : au nombre de ces derniers on comptait près de trente chevaliers. Les hommes hors d'état de porter les armes furent immédiatement envoyés au Bourg, et remplacés par un nombre égal de nouveaux combattants, tous gens de bonne volonté : des approvisionnements de toute nature furent aussi transportés dans le fort. La possibilité que conservèrent pendant longtemps les assiégés de communiquer avec le château Saint-Ange, contribua puissamment à prolonger leur défense. Ils ne souffrirent jamais ni de la faim, ni de la soif, et ces maux, les plus terribles de tous ceux que la guerre traîne après elle, leur furent du moins épargnés. Ils touchaient au moment où cette précieuse ressource allait aussi leur être enlevée.

Après ce terrible et inutile assaut, les généraux ennemis tinrent conseil; ils reconnurent que, pour réussir, il fallait avant tout faire taire le peu d'artillerie que les assiégés avaient su conserver, à force de soin, derrière un oreillon, sous des blindages. Mostapha-Pacha, Dragut-Raïs et Sali-Aga se rendirent en conséquence aux tranchées, pour fixer l'emplace-

ment d'une batterie destinée à ruiner le flanc dont le feu avait été si nuisible à l'attaque. Mais dans ce moment un boulet parti du fort Saint-Ange vint frapper dans les rochers, à une petite distance, et un éclat de pierre atteignit Dragut à l'oreille droite. Le coup fut si violent, qu'à l'instant même le corsaire tomba privé de connaissance et rendit des flots de sang par la bouche et par le nez. Mostapha, sans s'émouvoir, le couvrit d'un manteau, pour dérober à l'armée ce triste événement, et acheva intrépidement de présider à la construction de la batterie. Quatre pièces de canon furent établies derrière un parapet; un second boulevard les couvrit à droite contre les feux du château Saint-Ange.

De nouveaux travaux, qui renforcèrent encore la position des Turcs, leur permirent d'arriver à couvert jusqu'au pied des brèches, et dans le même instant, ils réussissaient à pousser leurs batteries et leurs arquebusiers dans des positions si favorables, qu'ils interceptaient enfin toutes communications entre le château Saint-Elme et le château Saint-Ange. De ce moment, les assiégés, abandonnés à leurs propres forces, n'eurent plus à espérer de secours ou de salut. Mourir était leur sort, car résister était impossible. Cependant ils ne devaient pas succomber sous une première attaque, et, avant d'être écrasés, une victoire les attendait encore.

Le 21 juin, les Turcs volèrent à un nouvel assaut. Toutes leurs précautions étaient prises, et tout ce qui peut aplanir les voies au courage avait été prévu. Mais ni l'art des assaillants, ni le secret de leur atta-

que, ni la violence de leur courage, rien ne peut étonner ou ébranler les fiers chevaliers de Malte. Partout les Ottomans rencontrent une résistance acharnée et un courage plus grand que le leur. A peine se montrent-ils au-dessus de la brèche, qu'à la place des défenses renversées, se dresse une muraille vivante qui s'ébranle, se précipite sur eux, les rejette dans le fossé, lance le plomb, le fer, la flamme, et ces terribles cercles qui, étreignant cinq ou six combattants à la fois, attachent le feu à leurs vêtements, à leurs mains, à leur visage, et les forcent de fuir vers la mer pour y trouver le salut.

Mais à la place des ennemis vaincus ou tués, reparaissaient sans cesse de nouveaux assaillants, tandis que les défenseurs, toujours les mêmes, toujours sur la brèche, étaient accablés de fatigue et de blessures. Un courage surhumain pouvait seul les soutenir; le sentiment du devoir, leur confiance en Dieu, plus encore que l'habitude du péril, leur donnèrent la victoire. Accablés par la chaleur du soleil, et découragés par une défense si opiniâtre, les Turcs quittèrent enfin l'assaut.

Les pertes les plus cruelles payèrent la gloire dont venaient de se couvrir les chrétiens; deux cents hommes restèrent morts, et parmi les autres un petit nombre seulement était sans blessures. Les capitaines Mas et Miranda furent si grièvement atteints, que, pendant un instant, on les crut morts; mais, puisant dans la grandeur du péril une nouvelle force, à peine eurent-ils reçu un premier appareil, qu'ils se firent reporter sur les murs pour y mourir.

Le bailli Égaras, vieux, infirme, blessé, mais conservant encore tout son courage, exhortait à la mort ses compagnons, en leur montrant les cadavres dont le sol était jonché, et qu'ils n'avaient ni le temps ni la force d'ensevelir. Loin de se laisser intimider par ce terrible spectacle, ces héroïques guerriers attendaient avec impatience le moment de l'assaut pour terminer leur vie, et rejoindre leurs amis dans un monde meilleur.

Une nacelle put encore s'échapper du fort Saint-Elme, et apporter au grand maître la nouvelle de la triste situation des défenseurs. La Valette songea aussitôt à leur envoyer quelques secours, et, de toutes parts, des chevaliers, des soldats, se présentèrent pour solliciter l'honneur d'être choisis. Cinq barques chargées d'hommes et d'approvisionnements furent préparées; mais, malgré les mesures les mieux calculées, il leur fut impossible de traverser le canal.

Les assiégés perdirent donc toute espérance, et, voyant s'approcher l'heure suprême, résolus de mourir les armes à la main, ils se confessèrent, communièrent, s'embrassèrent les uns les autres, et regagnèrent leurs postes, où ils avaient à peine, comme nous l'avons dit, assez de place pour se cacher. Vers minuit, ils allumèrent un feu sur la pointe d'un bastion : c'était un dernier adieu qu'ils adressaient à leurs compagnons.

Le 23 juin, à l'aube du jour, les Turcs, certains qu'il ne restait plus dans le fort qu'un petit nombre d'hommes en état de porter les armes, s'avancent pour l'assaut. Ils croyaient entrer sans résistance,

c'est un combat opiniâtre qui les attend. Les assiégés, qui ne songent qu'à mourir, combattent avec un mépris du danger qui multiplie leurs forces, et, pendant quatre heures, ils disputent des ruines sanglantes aux Turcs étonnés. Après avoir consommé jusqu'aux derniers restes de leur poudre, ces intrépides soldats en cherchent encore dans les fourniments des morts. Une soixantaine d'hommes au plus restaient sur les remparts, et la lance ou l'épée étaient maintenant leurs seules armes. Mais leur contenance est si fière, leur résolution si déterminée, que les Turcs, craignant une trop grande perte, suspendent l'assaut et se retirent. Magnifique hommage rendu par un ennemi plein de bravoure à un ennemi plus brave encore!

Les assiégés profitèrent de cet instant de repos pour bander leurs blessures et se préparer à un nouveau combat.

A une heure, l'assaut recommença; mais avec une prudence qui montrait combien les fiers Ottomans avaient appris à redouter la vaillance des chrétiens. Des arquebusiers, répandus de tous les côtés sur les points culminants, dans les tranchées, tiraient de loin contre le reste des défenseurs qui, n'ayant plus ni poudre ni plomb, recevaient la mort sans pouvoir la donner. C'est alors que le capitaine Lanfréducci, déjà blessé, courut à la muraille du côté du fort Saint-Ange, et, y allumant un feu, apprit au grand maître la prise du fort.

Au même instant les Turcs s'élancent dans la citadelle. Six cents cadavres couchés sur les remparts,

dans la cour, sont maintenant les seuls défenseurs qu'ils rencontrent. Comme s'ils se fussent réveillés du sommeil éternel pour combattre encore, quelques chevaliers pâles et défaits, chargés de blessures, se relèvent, marchent l'épée à la main contre les infidèles, et reçoivent enfin le coup mortel.

Le bailli Égaras, vieux et mutilé, saisit une hallebarde, s'élance contre les Turcs, et meurt en combattant. Le colonel Mas avait une jambe fracassée, mais il s'était fait porter sur le rempart, et maniant encore, avec une incroyable vigueur, une épée à deux mains, il se défendit jusqu'au dernier soupir. Quelques hommes, en petit nombre, commandés par un chevalier, s'étaient retirés au haut du cavalier; ils s'y firent tous tuer jusqu'au dernier.

Mostapha-Pacha donnait quatre écus pour chaque chevalier qu'on lui amenait vivant. Victimes d'un sort jaloux, quelques-uns ne trouvèrent point la mort qu'ils cherchaient en combattant, et ce furent les plus à plaindre, car ils expirèrent dans les tourments. Neuf d'entre eux, cependant, pris par les corsaires, se virent réservés pour l'esclavage. Cinq Maltais s'étaient cachés dans les rochers; pendant la nuit ils se jetèrent à la mer, et gagnèrent à la nage le fort Saint-Ange.

Le siége durait depuis vingt-cinq jours : douze cents chrétiens avaient péri dans le fort; mais les pertes des Turcs s'élevaient à plus de quatre mille hommes. Dix-huit mille coups de canon avaient été tirés contre les murs.

Dragut, mortellement blessé, était sur le point

d'expirer quand on vint lui annoncer la prise du château Saint-Elme. A cette nouvelle, il se ranima, montra encore quelques signes de joie, et mourut.

C'est ainsi que finit un des plus redoutables corsaires qui aient jamais sillonné les eaux de la Méditerranée. Son courage, son adresse, la fertilité de son esprit, sa connaissance de la guerre, le font aisément distinguer au milieu de la foule des raïs qui couvraient alors les mers. Cependant il n'égala ni en génie, ni en fortune le fameux Khaïr-ed-Dine. Aussi grand guerrier, meilleur marin peut-être, il n'avait point cet art de conduire les hommes et de leur imposer que possédait Barberousse. Avant d'être reconnu par la Porte, Khaïr-ed-Dine régnait sur les pays conquis par son frère; il s'était donné lui-même des sujets, et tous les corsaires de la Méditerranée, se rangeant sous ses lois, l'avaient spontanément reconnu pour leur chef. Dragut n'exerça point un empire pareil sur les esprits. Placé par Soliman à la tête des corsaires, il fut obéi, mais il n'entraîna pas. A Tripoli et à Gelves, il se fit redouter, mais il ne s'y créa point de ces ardents partisans qui venaient mettre aux pieds de Barberousse leurs forces et leur vie. La fortune, il est vrai, fit moins pour lui, mais il faisait moins pour elle.

La mort de Dragut fut cependant regardée, à elle seule, comme une compensation de la prise du château Saint-Elme, tant on redoutait sa science et son activité : c'est le plus grand éloge qui puisse être fait de ce corsaire.

Aluch-Ali (1), renégat calabrois, le remplaça dans le gouvernement de Tripoli. Par son courage, par son talent, par son activité, il prouva qu'il était digne de succéder au célèbre Dragut. Nous le verrons bientôt gouverneur d'Alger, et chef de la marine ottomane.

De toutes les actions de Dragut, une seule est restée dans la mémoire des peuples; c'est sa fuite de Gelves. Parmi tant de parties de l'Europe et de l'Afrique qu'il visita, un seul point a été marqué de son nom, et c'est un des moins importants. La pointe de terre où il établit la batterie qui prenait à revers le fort Saint-Elme, à travers le goulet du port de Marsa-Muscieta, s'appelle encore aujourd'hui la pointe de Dragut. Cette colline stérile, battue par la mer et les vents, demeure seule chargée de répéter aux siècles qui s'écoulent un nom jadis fameux et dont les échos de la Méditerranée retentirent si longtemps. Un sort pareil était réservé à Barberousse; la jetée par laquelle il ferma le port d'Alger s'appelle la jetée de Barberousse, et tant de victoires dont la trace est perdue dans de vieux livres n'ont attaché le nom d'un si hardi corsaire qu'au travail d'un simple ingénieur. Tels sont les jeux de la fortune, tel est le caprice de

(1) Il ne faut pas le confondre avec Aluch-Ali, renégat grec, qui porte le surnom d'*Escander* ou de *Candelissa*. Aluch-Ali dont il est ici question, est celui qu'on trouve dans l'histoire sous des noms différents. Démétrius-Cantimir l'appelle Ali-Kilij, ou Ali-l'Epée; Marmol et Haëdo, Aluch-Ali, en y ajoutant le surnom de *Fartacci* ou *teigneux*; Baudoin l'appelle Ulucciali; d'autres, comme Ubertus Folieta, Uluzuali ou Uluzali, etc. : c'est le seul illustre.

l'esprit humain. Qui sait si la pointe de terre qu'un jeune homme, devenu le plus fameux capitaine des temps modernes, désigna à ses vieux généraux comme la clef de Toulon, ne sera pas visitée, dans la suite, avec plus d'empressement que les champs de bataille qui lui valurent la conquête de l'Europe?

Dragut mort, l'histoire du siége de Malte resterait sans intérêt pour nous, si l'arrivée soudaine d'Hassan-Pacha, fils de Barberousse et roi d'Alger, ne venait lui donner une nouvelle importance. Ainsi cette guerre, qui d'abord n'avait paru nous intéresser que par le rôle qu'allaient y jouer les corsaires, prendra désormais plus d'importance à nos yeux, puisque Alger lui-même y enverra ses braves, et que les plus sanglants assauts seront désormais livrés par l'invincible milice.

CHAPITRE XXX.

Les infidèles déshonorent leur victoire par le supplice des chevaliers tombés vivants en leur pouvoir.—Les morts mêmes ne sont pas à l'abri de leurs outrages.—La tête coupée, le dos fendu par de larges incisions en croix, ils sont jetés à la mer. — A la vue des étendards musulmans, le grand maître quitte le château Saint-Ange, et se retire dans une maison d'où ses yeux ne seront plus blessés de ce cruel spectacle. — Les corps mutilés des chevaliers sont poussés par le flot près du château Saint-Ange. — Le grand maître va lui-même les recueillir. — Son discours au peuple assemblé. — Hassan-Pacha, roi d'Alger, aborde à Malte à la tête de vingt-huit voiles et de deux mille cinq cents vieux soldats qui s'appelaient eux-mêmes les *braves d'Alger*. — A la vue du fort Saint-Elme, ils ne craignent pas de dire que, s'ils l'eussent attaqué, ils en seraient venus plus promptement à bout. — Les plus grandes réjouissances fêtent ce nouveau renfort. — Les brèches ouvertes, l'ennemi hésitait sur le point qu'il attaquerait, quand l'avis d'Hassan fixe toutes les irrésolutions. — Une double attaque est résolue, la première par mer sur l'éperon Saint-Michel, la seconde à la brèche de la Bormole. — Aluch-Ali, lieutenant d'Hassan, dirige la première. — Il échoue. — Ses pertes. — Hassan-Pacha lui-même guide la seconde. — Il est repoussé. — Nouvel assaut. — L'ennemi est sur le point de se rendre maître de la place. — La terreur et la confusion se répandent dans la ville. — La Valette vole à la brèche. — L'ennemi est repoussé. — Cet événement ayant prouvé la grandeur du péril, La Valette vient établir sa demeure près du point d'attaque. — Sa réponse à ceux qui lui conseillaient plus de prudence. — Grandes qualités du grand maître. — Incidents divers du siége. — Une flotte chrétienne paraît enfin en vue de Malte. — Les Ottomans effrayés songent à lever le siége. — Hassan-Pacha les excite à tenter un dernier effort, et propose de monter le premier à l'assaut. — Un secours de huit mille hommes est versé dans l'île de Malte. — Il gagne sans difficulté la Cité-Noble. — Les infidèles

lèvent le siége. — Avant de regagner leurs vaisseaux, ils s'avancent contre la Cité-Noble pour attaquer les sept mille hommes qui viennent de débarquer. — La bataille s'engage. — Hassan-Pacha montre seul quelque intelligence de la guerre. — La victoire demeure aux chrétiens. — Malte est sauvée.

Mostapha-Pacha entra dans le fort en vainqueur, l'enseigne impériale déployée. Mais quand il reconnut l'exiguïté de la place, quand il vit les cadavres des défenseurs couvrant le sol, il jugea des difficultés qui l'attendaient encore, et l'on dit qu'il s'écria : « Que devons-nous donc craindre d'une mère dont l'enfant nous a si longtemps arrêtés (1) ! »

Les infidèles déshonorèrent leur victoire par les plus affreuses cruautés, et Mostapha fit périr dans de cruels supplices les chevaliers qu'il trouva vivants. Quelques-uns furent tués à coups de flèches; d'autres, pendus par les pieds, eurent le ventre ouvert, les entrailles arrachées et les mains coupées. Les morts ne furent pas même à l'abri de ces sanglants outrages; leurs têtes furent séparées du tronc, et de larges incisions en croix furent pratiquées sur leurs dos; on les attacha ensuite, les bras en croix, sur des poteaux, et on les lança à la mer dans l'espérance que la vague les porterait vers le Bourg.

Maîtres du fort, les Turcs arborèrent au haut des murs leur grand étendard, plantèrent de tous côtés leurs enseignes, et s'occupèrent de déblayer la place. Un des vieux compagnons de Barberousse, Agi-Maxut,

(1) Ubertus Folieta. — Claude de la Grange. — De Thou. — Baudoin. Ant. Cirni.

nommé gouverneur de Saint-Elme, fut installé avec pompe dans sa nouvelle dignité, et pendant que Piali-Pacha amenait sa flotte dans le port de Marsa-Muscieta, et saluait du feu de son artillerie l'étendard impérial, Siroc-Raïs partait sur une galiote pour annoncer à Soliman la nouvelle de cette victoire.

Ne pouvant contenir sa douleur à la vue des étendards musulmans qui flottaient sur le fort Saint-Elme, le grand maître quitta le château Saint-Ange, et se retira dans un appartement d'où ses yeux n'étaient plus blessés de ce cruel spectacle. Il assembla ensuite les chevaliers, leur tint des discours pleins de fermeté, et leur fit espérer que les secours promis par don Garcie répareraient bientôt les pertes qu'ils venaient d'éprouver. Après avoir réglé quelques promotions parmi les chevaliers, il s'appliqua à conserver partout la discipline, et donna l'ordre que les vivres fussent ménagés et distribués avec soin; il se montra au peuple, l'encouragea, le consola, sécha les larmes des femmes dont les maris étaient morts dans le fort Saint-Elme, et, malgré toutes les calamités passées, fit célébrer, comme en pleine paix, la fête de saint Jean-Baptiste.

Cependant les corps mutilés des chevaliers jetés à la mer furent poussés par la vague auprès du château Saint-Ange. Ce spectacle porta d'abord l'horreur dans les esprits; mais Jean de La Valette, descendant lui-même sur le rivage, veilla à ce que les corps de ces héros fussent recueillis avec respect et ensevelis honorablement; après quoi, se tournant

vers la foule, il lui fit voir quel était le sort que les Turcs réservaient à ceux qui tombaient entre leurs mains, et, par un discours plein d'adresse et de fermeté, il releva le courage des plus abattus.

L'art avec lequel Jean de La Valette sut conserver l'ordre dans la place, ranimer le courage des soldats ou des citoyens, et exciter partout, jusqu'au dernier instant, la fidélité, la confiance et l'émulation, assura le salut de Malte.

Le 29 juin, un secours de six cents hommes, au nombre desquels on comptait quarante-sept chevaliers, aborda heureusement à Malte; il pénétra, le 5 juillet, à la faveur d'une nuit obscure, jusque dans le Bourg. Ce secours, si longtemps attendu, sans cesse demandé par Jean de La Valette, confirma l'effet de ses discours, et produisit les plus heureux résultats.

Cependant les Turcs poussaient avec activité l'investissement de la place, et bientôt le canon tonna de toutes parts contre les murs. Une batterie, établie sur les hauteurs de Sainte-Marguerite et de la Bormole, tirait au midi; une autre, dans la presqu'île de Saint-Sauveur, prenait le Bourg à revers; une troisième, placée au levant, ruinait un des flancs de Saint-Michel, et une quatrième tirait du mont Saint-Elme contre l'éperon de Saint-Michel.

De son côté, le grand maître n'avait rien négligé pour mettre en état de défense tous les points menacés. Des travaux continuels avaient renforcé les fortifications de la presqu'île de Saint-Michel; les maisons qui pouvaient faciliter l'attaque furent ra-

sées ; le port fut fermé avec plus de soin, et les remparts munis et gardés avec une extrême vigilance.

Le 8 juillet, Hassan-Pacha, roi d'Alger, parut devant Malte à la tête de vingt-huit voiles, parmi lesquelles on comptait sept galères royales ; il amenait deux mille cinq cents vieux soldats qui s'appelaient fièrement eux-mêmes les braves d'Alger, nom que personne ne leur disputait. A la vue du fort Saint-Elme, ils ne craignirent pas de dire que, s'ils l'eussent attaqué, ils en fussent venus plus promptement à bout. Les plus grandes réjouissances fêtèrent dans le camp des Turcs l'arrivée de ce renfort.

Déjà les brèches s'ouvraient de toutes parts, quelques-unes étaient assez grandes et assez faciles pour qu'un homme pût y entrer à cheval, et il semblait que l'ennemi ne devait avoir que l'embarras du choix ; il hésitait, en effet, sur le point où il dirigerait son attaque principale, quand l'avis d'Hassan-Pacha vint fixer toutes ses irrésolutions. Dans un divan, où les chefs rassemblés discutaient les moyens d'attaque, le roi d'Alger conseilla d'assaillir avant tout la presqu'île Saint-Michel, et de l'attaquer à la fois par les deux points extrêmes, afin de jeter l'incertitude dans l'esprit des défenseurs et de diviser leurs forces. Une fois maîtres de cette langue de terre, ils l'étaient du port, et le Bourg, pris à revers, attaqué par le point le plus faible, ne pouvait opposer aucune résistance. L'avis d'Hassan prévalut : Mostapha-Pacha déclara qu'il laisserait au roi d'Alger tout l'honneur et tout le soin de l'assaut prochain, et qu'il pourrait

choisir dans l'armée entière les hommes les plus aguerris et de meilleure volonté pour les joindre à ses propres soldats.

Tout se prépara dans le camp des Infidèles pour cette double et terrible attaque. La pointe de l'île Saint-Michel ne pouvant être abordée que par mer, une multitude de barques de diverses grandeurs furent réunies le long de la rive Saint-Elme, et l'artillerie établie sur cette presqu'île ne cessa de battre l'éperon et l'estacade du port; mais ce fut sans grand effet, parce qu'elle tirait de haut en bas.

Devinant les projets de l'ennemi, Jean de La Valette prit lui-même les mesures les plus sages et les plus énergiques. Trente mille grenades, des cercles goudronnés, si terribles dans les assauts, des feux d'artifices, des pierres, des épées, des piques, furent distribués sur les remparts, vers les points d'attaque. Les braves qui, après avoir défendu le fort Saint-Elme, étaient rentrés blessés au Bourg, furent renvoyés au danger qu'ils avaient appris à mépriser. Les chevaliers et les soldats couchèrent en armes sur les remparts, et se tinrent prêts au combat.

Le 15 juillet, à un coup de canon servant de signal, la flottille ennemie doubla la pointe de Coradin, où elle s'était abritée, et se dirigea sur l'éperon de Saint-Michel; quatre-vingts barques ou bateaux et plusieurs galères, garnies de sacs de laine ou de coton et pavoisées d'une multitude d'étendards et de banderoles, portaient les troupes destinées à l'assaut. Aluch-Ali-Candelissa, renégat grec, lieutenant d'Hassan, monté sur un caïc aussi léger que rapide, guidait

l'attaque. Le premier vaisseau portait une troupe de muftis ou santons de la loi. Leur costume était bizarre; de grands chapeaux verts ombrageaient leurs têtes, et ils tenaient à la main des livres où ils lisaient des imprécations contre les assiégés.

Méprisant le feu du château Saint-Ange et de la Bormole, l'ennemi aborda l'estacade et prit terre au cri trois fois répété d'Allah. Mais en vain il voulut rompre la chaîne qui fermait le port, ou détruire les palissades construites à la pointe de l'éperon; le travail trop solide rendit inutiles tous ses efforts. Alors commencèrent pour les Turcs les pertes les plus cruelles. Le canon du fort Saint-Ange les découvrait en plein, et plusieurs coups chargés à mitraille coulèrent à fond les embarcations, ou semèrent le carnage dans les rangs pressés des Infidèles. Malgré le danger, malgré la mort qui fond sur eux de tous les côtés, les Ottomans avancent toujours et se jettent avec tant d'impétuosité contre l'éperon, qu'on put croire un instant qu'ils l'emporteraient. Le chevalier de Sauveguerre, commandant du poste, fut tué, et sa mort, rendant une nouvelle ardeur aux assaillants, ils allaient demeurer maîtres du parapet, quand une décharge d'artillerie, dirigée par le chevalier de Guiral, renverse la moitié des assaillants, et jette la terreur dans le reste. Abandonnant alors ce point trop vigoureusement défendu, ils tournent leur fureur contre le poste des Siciliens. Leur première attaque fut encore si violente, que peu s'en fallut qu'ils n'emportassent le fort; un secours envoyé à propos par le grand maître leur enleva la victoire.

Après ce double échec, les Turcs perdirent tout courage; en vain Aluch-Ali essayait de les ramener à l'assaut en leur annonçant que le roi d'Alger était entré par la brèche de la Bormole, et qu'on y voyait flotter ses étendards; ces paroles, qui avaient un instant soutenu leur courage, étaient maintenant inutiles; ils ne songeaient qu'à fuir et à abandonner un champ de bataille si funeste. Mais c'est alors que commença le plus épouvantable carnage. D'après l'ordre du pacha d'Alger, Aluch-Ali avait renvoyé les embarcations, afin que ses gens, n'ayant plus de retraite, combattissent avec le courage du désespoir. Le peu de barques demeurées sur le rivage furent promptement encombrées; les unes restaient engravées, et les autres enfonçaient ou chaviraient, et l'on voyait les Turcs éperdus courir à la mer, revenir contre le fort, et demeurer exposés à toute la violence de l'artillerie. Un chevalier, apercevant ce désordre, prend avec lui une poignée de braves, sort des murs, et se jette l'épée à la main sur les Infidèles. A peine s'il éprouve quelque résistance; les Turcs fuient à son aspect et se précipitent dans la mer, où ils trouvent une mort certaine; d'autres tombent à genoux, et demandent grâce; un petit nombre seulement meurt en combattant. Les Chrétiens tuaient sans miséricorde tout ce qui leur tombait sous la main, en criant : « Paye Saint-Elme! » C'était, dit Bosio, un horrible spectacle que cette mer teinte de sang, couverte d'armes, d'enseignes, de turbans, de corps se débattant dans les dernières convulsions, et de mourants qui s'attachaient encore aux barques renversées!

Mustapha-Pacha envoya des chaloupes porter secours à ces malheureux; quelques-uns, qui nageaient encore, ou que leurs longues robes soutenaient sur l'eau, furent sauvés.

Parmi tant de victimes, les Chrétiens ne firent que deux prisonniers. Remarquables par la richesse de leurs habits, on pouvait présumer qu'ils tenaient un rang élevé dans l'armée. Ils furent conduits au grand maître, interrogés, et livrés au peuple, qui les mit en pièces. On voudrait voir Jean de La Valette se priver de ces sanglantes représailles; mais la position d'un chef chargé de veiller au salut de tous est quelquefois soumise à de terribles nécessités, et le grand maître crut nécessaire de compromettre les Maltais par cet odieux massacre, pour les forcer à mourir plutôt que de se rendre.

Tandis que ces scènes de carnage abreuvaient la mer de sang, un combat acharné s'engageait sur la brèche de la Bormole, et rappelait les assauts que le fort Saint-Elme avait soutenus et repoussés. Cette fois c'est Hassan-Pacha et les braves d'Alger que les chevaliers ont à combattre. Le fils de Khaïr-ed-Dine dirige lui-même ses intrépides soldats, il les encourage de la voix et de l'exemple, et leur communique une telle ardeur, que, du premier choc, leurs enseignes parurent au haut du parapet. Au sourd grondement du canon, à l'éclat de la mousqueterie, succède tout à coup le cliquetis des épées, mêlé de cris et d'imprécations. C'est, de part et d'autre, une fureur égale; on se voit, on se parle, on se saisit, on se pousse, on combat l'épée et le poignard à la main. Qui peut dire

quel eût été le succès de cet assaut, où les Infidèles présentaient des troupes toujours fraîches, si la faiblesse et la lassitude des Chrétiens n'eût trouvé dans une prudente prévoyance un puissant secours. Une ou deux pièces de canon réservées pour cet instant critique se démasquèrent tout à coup, et répandirent la mort sur la brèche. Les braves d'Alger tombent frappés de mille coups, et les plus intrépides même sont forcés de céder au danger. Ils fuient, mais c'est pour voler à un nouveau combat; une seconde brèche était ouverte sur un autre point, ils s'y précipitent. Là, ils rencontrent le chevalier Du Roux, dont le courage et l'expérience étaient au-dessus de tous les dangers. Repoussés, ils cherchent encore un autre point où puisse tomber leur fureur; le pacha d'Alger leur montre le poste où commandait le chevalier Simon de Mélo, et ils l'envahissent comme un torrent. Le combat recommence alors plus acharné que jamais; les infidèles redoublent d'audace, et les chrétiens de courage et de sang-froid. Ici, les artifices, les grenades, les pierres lancées du haut des murs, les cercles enflammés surtout, furent les armes avec lesquelles on se défendit. L'effet des cercles fut terrible, et la plupart des invincibles soldats d'Alger, devenus la proie des flammes et des plus horribles brûlures, furent heureux de trouver la mer à une petite distance. Hassan avait vu périr ses plus braves soldats, il n'avait que trop éprouvé le courage des assiégés, et, renonçant à l'assaut, il céda la place à Mustapha-Pacha qui, pendant six heures, attaqua les mêmes postes avec ses plus vaillants janissaires; mais ce fut

en vain : la résistance des assiégés lassa le courage et l'impétuosité des Ottomans. Dans Malte, il n'était personne qui ne se fût fait soldat : les enfants eux-mêmes paraissaient à la brèche, et, ne pouvant encore manier la lance ou l'épée, faisaient pleuvoir une grêle de pierres sur les assaillants. Deux mille cinq cents Turcs périrent dans ces différents assauts.

Les assiégés regrettèrent quarante chevaliers et deux cents soldats ; aucun de ceux qui avaient combattu ne se retira sans blessures.

Après cette victoire, de solennelles actions de grâces furent rendues à Dieu dans la ville, et le grand maître, en personne, alla déposer sur l'autel de l'église Saint-Laurent huit drapeaux enlevés aux ennemis.

Attentif à ne rien négliger de ce qui pouvait soutenir le courage des chevaliers et des soldats, La Valette donna des louanges publiques à ceux qui s'étaient fait remarquer par leur valeur, accorda quelques distinctions honorifiques, fit distribuer de l'argent, et nomma les plus méritants aux emplois des chevaliers morts dans le combat.

Peu de jours après, son neveu, Parisot de La Valette, périt dans une entreprise hasardeuse dont il avait sollicité l'exécution. Quoique vivement touché d'une perte aussi cruelle, le grand maître remercia hautement le ciel d'avoir envoyé à son neveu une fin si glorieuse, et protesta publiquement qu'il n'accordait point à ce jeune homme un intérêt plus grand qu'aux autres chevaliers, ses enfants comme lui.

A ces discours, à ces mesures, qui portaient dans

les esprits la satisfaction et la confiance, le grand maître crut indispensable d'ajouter l'espérance d'un prochain secours, et, sur quelques faibles indications qui donnaient plus de poids à ses paroles, il annonça d'une manière certaine qu'on le verrait paraître le 25 juillet, jour de la Saint-Jacques. Des réjouissances publiques et des salves de mousqueterie accueillirent et semblèrent confirmer cette nouvelle.

Malgré la longueur et la difficulté du siége, malgré les pertes qu'il avait faites, l'ennemi ne se décourageait point. Plus d'une fois Mustapha-Pacha et Piali-Pacha cessèrent d'être d'accord; mais leurs dissentiments firent toujours place à la plus vive émulation, et, après quelques instants de repos ou de querelles, le siége était repris avec une nouvelle vigueur.

Il nous faudrait raconter, si nous voulions être l'historien exact de ce siége fameux, les travaux de l'ennemi, ses tranchées sans nombre, les galeries souterraines par lesquelles il descendait dans les fossés, les mines qu'il poussait sous les remparts, les ponts qu'il jetait de la contrescarpe à l'escarpe, lorsque le rocher ne lui permettait ni de s'enfoncer ni d'atteindre facilement le pied des murs; les ruses, les faux avis, par lesquels il cherchait à porter le découragement dans l'âme des assiégés, les surprises, les attaques violentes tentées tour à tour, et ces mille actions de courage ou de cruauté qui marquent toutes les guerres, mais surtout celles de cette époque. Mais notre tâche est plus bornée, et, laissant à regret de côté tant de détails que d'autres pourront recueillir,

nous devons surtout nous attacher aux faits principaux et aux actions où figurèrent les corsaires.

Les deux pachas s'étaient divisé les soins du siége. Mustapha attaquait l'île de la Sangle, et Piali le Bourg; l'un et l'autre avaient obtenu des brèches considérables. Déjà plusieurs assauts avaient été livrés sans succès, lorsqu'ils convinrent enfin de tenter ensemble les plus grands efforts, et d'attaquer le même jour et à la même heure, pour étonner l'ennemi, diviser ses forces et triompher plus facilement. Les soldats furent encouragés par la perspective des plus glorieuses récompenses, s'ils étaient vainqueurs; on les menaça de la colère du sultan et des plus affreux supplices, s'ils étaient vaincus. On chercha aussi à effrayer les chrétiens en simulant l'arrivée d'une flotte nouvelle et d'un renfort considérable.

Ces précautions prises, l'assaut commença. L'attaque de Mustapha, moins vive qu'on n'aurait pu le craindre, fut repoussée, et, de ce côté, la ville ne courut aucun danger; mais Piali-Pacha, brûlant du désir de s'emparer le premier du Bourg et de recueillir ainsi tout l'honneur de la guerre, agit avec plus de vigueur et d'audace. Quatre mille Turcs, pressés autour de l'étendard impérial, furent réunis en silence dans les tranchées, et, au moment où le pacha put croire que les assiégés s'étaient portés au secours de l'île de la Sangle, il donna le signal de l'assaut. Un instant après, leur enseigne flottait au haut du parapet, et, poussée par le vent, déployait ses vastes plis jusque dans l'intérieur du bastion. L'irruption des Ottomans avait été si prompte, que, du

premier jet, ils avaient gagné le sommet de la brèche. Mais là ils rencontrèrent le chevalier de Maldonnat et une poignée de braves contre lesquels vint se briser toute leur impétuosité. En trop petit nombre, les chrétiens devaient pourtant succomber s'ils n'étaient promptement secourus, et la place allait être prise ! Un moment de terreur régna dans la ville; les femmes, qui contemplaient du haut de leurs fenêtres cette scène de carnage, voyant flotter l'étendard musulman jusque dans l'intérieur du bastion, crurent qu'il était tombé au pouvoir de l'ennemi, et redoublèrent par leurs cris le désordre et l'effroi. Dans ce moment terrible le grand maître était sur la place, et cent cinquante chevaliers, seules forces maintenant disponibles, l'entouraient. Son écuyer accourut, et de loin, avant même que sa voix pût être entendue, il lui faisait signe de fuir et de se retirer dans le château Saint-Ange. Mais La Valette demanda ses armes, couvrit sa tête d'un casque, ceignit son épée, prit une pique, et, ne se donnant pas le temps de revêtir sa cuirasse, il se dirigea, de toute la vitesse que lui laissait le poids des ans, vers le bastion attaqué. Aucun trouble ne paraissait sur ses traits; son œil était calme et ardent comme au jour de sa jeunesse. « Allons, disait-il à ceux qui l'entouraient, allons, enfants, voici l'heure de combattre et de mourir pour Dieu et sa sainte religion. N'ayez ni crainte ni doute; quel que soit le résultat, cette journée est à nous ! »

N'apercevant pas l'ennemi lorsqu'il fut arrivé au bout de la rue, il jugea que le danger était moins pressant, et que les chrétiens, après avoir perdu le

bastion, tenaient encore le retranchement intérieur. Il se couvrit alors de sa cuirasse, mit sa saproveste, et continua de s'avancer, résolu de vaincre ou de mourir. Les chevaliers qui l'accompagnaient s'élancèrent les premiers vers la brèche et apportèrent un secours utile aux assiégés. Le grand maître les suivit de près; il arriva sur la courtine, monta sur le parapet, se mêla parmi les combattants, et paya de sa personne comme un simple chevalier. On le pressait de se retirer; le commandeur de Mendoce, se jetant à ses pieds, au milieu des combattants, lui dit que de sa personne dépendait le salut de tous, et que, s'il périssait, c'était fait de leur vie et de l'honneur des femmes et des filles de Malte. Mais ces conseils, ces prières étaient inutiles; il ne quitta la brèche qu'après qu'il eut vu fuir les Turcs, emportant leur étendard jeté dans la poussière.

Cette expérience lui ayant fait reconnaître la grandeur du péril et l'utilité de sa présence sur le théâtre du danger, il quitta son palais pour se loger près du poste qui venait d'être attaqué. L'artillerie ennemie foudroyait les maisons où il s'était établi; mais aux représentations qu'on lui adressa il répondit qu'à soixante et onze ans il ne pouvait pas terminer sa vie d'une manière plus glorieuse qu'en mourant pour Dieu, avec ses frères et ses meilleurs amis.

Tel était le grand maître, tels étaient les moyens par lesquels il parvenait à exciter l'admiration, à maintenir partout l'obéissance et la discipline, et à ranimer le courage des plus abattus. Il possédait à un haut degré toutes les qualités nécessaires au

commandement. Le courage est la moindre vertu d'un chef; mais la dignité qui inspire le respect, la force d'âme qui courbe tous les esprits, la prudence qui ne hasarde rien, la promptitude qui ne néglige aucune occasion, la sagacité qui comprend ou devine tout, la prévoyance qui n'est jamais prise au dépourvu, et cet heureux mélange de douceur et de fermeté, cet art de céder ou de sévir à propos, sont autant de qualités presque incompatibles et que la nature ne départit que de loin en loin à quelques hommes favorisés. L'illustre La Valette les possédait toutes.

A ce premier assaut succédèrent coup sur coup d'autres attaques. Souvent la brèche parut au pouvoir des infidèles, plus d'une fois ils se crurent les maîtres de la ville; mais dans les plus grands périls le courage des chrétiens s'enflammait encore, et toujours la victoire fut le prix de leur vaillance. Leur nombre diminuait à chaque affaire; les pertes les plus cruelles payaient tous les jours le salut de la cité, et le grand maître lui-même fut blessé dans une des occasions les plus dangereuses. Le nombre des combattants était réduit au point que les malades et les blessés furent obligés de paraître sur les remparts. L'artillerie des Turcs ne cessait de tonner, et les murailles étaient en plusieurs endroits tellement détruites, que les armes et les poitrines des chrétiens en formaient les seules défenses. Le peuple, les femmes, les enfants, animés d'une invincible ardeur, accouraient au combat, écrasaient l'ennemi sous une grêle de pierres, et lançaient contre eux des chausse-trapes

qui les blessaient à la tête, s'embarrassaient dans leurs vêtements, ou tombaient sous leurs pieds pour les blesser encore. On combattait sur les cadavres des morts et des mourants, car on n'avait ni le temps ni les moyens de les retirer. Le grand maître se montrait partout où le péril menaçait davantage, et ce fut un miracle s'il ne périt point.

On touchait à la fin du mois d'août, et les chrétiens voyant dans le ciel quelques apparences de mauvais temps, commençaient à espérer que l'ennemi serait obligé de lever le siége, quand tout à coup un péril plus grand que jamais les menaça. Le poste de Castille, si souvent attaqué, si vaillamment défendu, tomba au pouvoir des infidèles. Ce ne fut point par un assaut, mais par le travail plus sûr de la sape; abrité derrière un rang de tonneaux pleins de terre, l'ennemi se maintint aisément au sommet de la brèche, et les chevaliers furent obligés de se retirer dans le retranchement intérieur. Les Ottomans occupaient alors une position si importante, que, s'ils l'eussent conservée longtemps, la place allait tomber entre leurs mains. Devant un si grand danger on assembla le conseil de guerre. La position parut des plus critiques, et personne n'y trouva de remède. Presque tous les membres du conseil étaient d'avis qu'on abandonnât le Bourg, et qu'on se retirât au château Saint-Ange avec les armes, les munitions et les vivres qu'on pourrait emporter. Le grand maître ne partagea point cette opinion; il fit voir que cette entreprise offrait elle-même le plus grand péril, et qu'il serait facile aux Turcs, dans la confusion de cette re-

traite, de s'emparer du château Saint-Ange. Il prouva que le Bourg rendu, l'île de la Sangle tombait d'elle-même, car une place ne pouvait pas être défendue sans l'autre. Cet avis rejeté, quelques chevaliers voulaient que du moins La Valette mît à l'abri sa personne et qu'il se retirât avec le trésor et les archives de l'ordre dans le château. Mais sa grande âme ne pouvait point accepter un conseil si timide : il déclara qu'il partagerait la fortune bonne ou mauvaise de ses frères d'armes, et, sans perdre plus de temps dans de vaines discussions, il cherche les moyens de déloger l'ennemi et de le rejeter dans le fossé. Son courage, la fertilité de son esprit et sa connaissance de la guerre, lui en fournirent les moyens. L'ennemi repoussé, un nouveau rempart s'éleva avec une incroyable promptitude sur les ruines de l'ancien, et les Turcs virent fermée à leur audace la brèche où ils avaient cru trouver les portes de la ville.

Ainsi, au moment où tout paraissait perdu, le génie et la persévérance d'un seul homme firent jaillir du péril même l'espérance certaine du salut.

Pendant que le siége traînait en longueur, les secours promis par Philippe II et par don Garcie, vice-roi de Sicile, achevaient de se réunir, et bientôt une flotte chrétienne parut en vue de Malte. Aluch-Ali, lieutenant du pacha d'Alger, eut ordre d'aller la reconnaître. Il revint en annonçant que les vaisseaux que l'on avait aperçus s'étaient retirés ; mais il pensait que la flotte entière ne tarderait pas à se montrer, et qu'alors elle tenterait audacieusement de pénétrer dans le port de Marsa-Musciéta pour s'em-

parer des galères turques, au moment où, dépourvues de leurs équipages, elles étaient hors d'état de manœuvrer.

Piali-Pacha, voulant avant tout sauver les vaisseaux confiés à ses soins, déclara que son intention était de gagner la haute mer, sans s'exposer, par plus de lenteurs, à un si imminent péril. Cependant le conseil assemblé décida qu'on devait encore tenter un dernier et vigoureux assaut, après quoi on songerait au rembarquement. Mais les soldats ottomans étaient fatigués d'un siége si long; la faim, la soif, les maladies commençaient à les tourmenter, et ils n'aspiraient qu'au moment de quitter une terre où tout leur courage était venu se briser. Les chefs ne savaient comment faire renaître l'ardeur éteinte de leurs troupes, quand Hassan-Pacha, roi d'Alger, proposa de monter lui-même à l'assaut, d'y conduire ses braves, et de planter de sa main son enseigne sur la crête du parapet. Mustapha-Pacha jura après lui qu'il pénétrerait jusqu'au sommet de la brèche, et que, s'il lui restait alors un peu de force ou de vie, il montrerait à ses soldats le chemin de la ville. On convint incontinent de l'ordre d'attaque; chacun eut son poste assigné, le canon commença à tonner contre les remparts, et tout annonça un prochain et terrible assaut. Mais cette dernière chance de victoire n'était plus permise aux Turcs; le moment était venu où ils devaient renoncer à leur entreprise, et les chevaliers allaient enfin être délivrés des dangers qu'ils avaient si longtemps et si courageusement bravés.

L'escadre chrétienne revint le 7 septembre, et

cette fois, mieux servie par le vent et plus entreprenante, elle versa sur la plage de Melecca un corps de huit mille hommes et des vivres frais en abondance. Une heure suffit pour le débarquement; il se fit dans un silence si parfait, que les Turcs n'en furent instruits, par le rapport de quelques espions, qu'au moment où le secours était déjà entré dans la Cité-Vieille. Don Garcie parut bientôt après en vue du château Saint-Ange; il tira d'abord trois coups de canon de la Réale, et toutes ses galères firent ensuite trois salves successives. C'était le signal convenu, et le grand maître comprit que le secours était entré dans la cité. La nouvelle qui s'en répandit à l'instant même porta la joie et l'ivresse dans toutes les âmes; on se cherchait, on s'abordait pour se l'annoncer, pour en parler, on s'embrassait les yeux pleins de larmes, on levait les mains au ciel, on tombait à genoux pour remercier Dieu; tous les malheurs, toutes les souffrances étaient oubliés; quelques-uns seulement pensaient à leurs parents, à leurs amis morts pendant le siége, et regrettaient qu'ils ne fussent pas témoins d'un si beau jour!

Pour répondre aux salves de don Garcie le grand maître fit sonner les cloches et les trompettes, et arborer tous les pavillons; car il ne lui restait presque plus de poudre à canon.

Le pacha d'Alger, accompagné de son lieutenant Aluch-Ali, sortit avec quatre-vingts galères contre la flotte chrétienne; mais elle disparut bientôt, et le corsaire reconnut l'inutilité de sa poursuite.

De ce moment, les Infidèles ne songèrent plus qu'à

lever le siége, et, faisant tirer une dernière fois toute leur artillerie contre la ville, ils commencèrent aussitôt leur retraite. Ils y déployèrent une si merveilleuse activité que, le 8, l'armée entière était à l'abri dans la presqu'île de Saint-Elme. Le canon fut promptement embarqué, et les troupes elles-mêmes allaient monter à bord quand un renégat sarde vint avertir le pacha que l'armée catholique se composait à peine de six mille hommes sans expérience, abattus par la fatigue de la traversée, et commandés par des chefs divisés entre eux. Cette nouvelle rendit quelque courage à Mustapha qui, faisant un retour sur le passé, trouva honteux d'avoir levé le siége, à la simple annonce d'un secours dont il ignorait même la force. Un conseil de guerre décida qu'avant de quitter l'île l'armée ottomane tenterait encore une fois la fortune, et qu'elle attaquerait les troupes nouvellement débarquées; certain, si la victoire lui demeurait, d'entrer immédiatement dans Malte.

Le 11 septembre, la flotte infidèle gagna la calle Saint-Paul pour y faire de l'eau, et treize mille Turcs, portant des vivres pour deux jours, se dirigèrent du côté de la Cité-Vieille. Avertis des projets de l'ennemi, les chrétiens prirent les armes, formèrent trois bataillons, et sortirent, enseignes déployées, à sa rencontre. L'ardeur dont ils étaient animés paraissait un sûr garant de la victoire. Prenant ses dispositions avec habileté, don Alvare de Sande choisit un terrain favorable, posta ses arquebusiers sur un point élevé qui commandait la route que devaient

suivre les Turcs pour regagner leurs vaisseaux, et engagea le combat. L'affaire fut à peine disputée; assaillis avec une rare impétuosité, les Turcs furent renversés, mis en déroute et repoussés en désordre jusqu'au bord de la mer. Hassan, pacha d'Alger, montra seul quelque résolution et quelque intelligence de la guerre; à la tête de ses braves, il prit les chrétiens en flanc, repoussa leurs arquebusiers, et pénétra jusqu'au corps de bataille; mais là, il rencontra à son tour une résistance devant laquelle échoua tout son courage, et, entraîné par la fuite de l'armée, il regagna ses vaisseaux.

Malgré la chaleur accablante du jour et le poids de leurs armes, les chrétiens poursuivirent les infidèles avec la plus vive ardeur. Plusieurs bataillons quittèrent leurs cuirasses pour courir avec plus de légèreté, et c'était sans danger, car l'ennemi ne songeait plus à se défendre. Le carnage fut horrible, les chrétiens n'accordèrent aucun quartier, et ils étaient tellement animés, qu'ils suivirent les Turcs jusque dans la mer. Trois mille infidèles périrent en ce jour : Mustapha-Pacha, lui-même, n'échappa que par la vitesse de sa fuite et par le dévouement de ses serviteurs.

Les chrétiens ne comptèrent pas plus de quatorze morts.

Après cette défaite, l'armée ottomane retourna à Constantinople, et Hassan-Pacha reprit la route d'Alger.

C'est ainsi que finit, après quatre mois d'attaque, le siége de Malte, et qu'une brillante victoire couronna

la plus magnifique défense dont l'histoire nous fournisse l'exemple. Vingt mille Turcs y perdirent la vie, savoir : douze mille soldats et huit mille matelots. Les chrétiens regrettèrent près de neuf mille personnes de tout âge et de tout sexe, au nombre desquelles on comptait trois mille combattants. Sur cinq cents chevaliers, deux cent soixante furent tués par l'ennemi. On calcula que les Turcs avaient tiré plus de soixante mille coups de canon contre la ville ou contre le fort Saint-Elme.

CHAPITRE XXXI.

Colère de Soliman quand il apprend que le siége de Malte est levé. — Le grand maître, craignant une attaque nouvelle, fait réparer les fortifications. — Aumônes abondantes qu'il reçoit de l'Europe entière. — La France se distingue par sa générosité. — Soliman, portant ailleurs son attention, forme le siége de Szigeth. — Il meurt dans un accès de fureur. — Avénement de Sélim II. — La Méditerranée jouit d'un instant de calme. — Situation politique de l'Europe. — Révolte des Morisques en Espagne. — Ils envoient des ambassadeurs à tous les princes musulmans. — Aluch-Ali, gouverneur d'Alger, est vivement sollicité par eux. — Ils lui demandent un roi. — Aluch-Ali répond qu'il prendra les ordres du sultan. — Sélim ne sait pas profiter de ces heureuses circonstances pour porter la guerre jusque dans la Péninsule. — Il n'y voit qu'une occasion de faire la guerre avec plus d'avantage aux Vénitiens. — Aluch-Ali, qui méditait une expédition contre Tunis, voit lui-même, avec plaisir, éclater une révolte qui donnera de nouveaux embarras à l'Espagne. — Il montre ses préparatifs aux Morisques, et leur laisse croire qu'il en disposera en leur faveur. — Excitée et abandonnée tout à la fois, l'insurrection des Morisques était vouée aux plus tristes résultats. — L'espoir d'être appuyée par le sangiac d'Alger, suffit pour étendre l'insurrection. — Les révoltés ne reçoivent que les plus faibles secours de la part des Algériens. — Ils luttent néanmoins pendant deux ans. — Cruauté de cette guerre. — Don Juan la termine en 1570. — Au commencement de cette même année, la flotte de Sélim attaque enfin l'île de Chypre. — Aluch-Ali s'était emparé de Tunis, pendant l'hiver. — Il presse le siége de la Goulette. — Le roi d'Espagne y envoie des secours. — L'attaque d'Aluch Ali jetait la terreur en Europe. — On craignait que, la Goulette prise, Sélim ne vînt recommencer le siége de Malte. — Belle résistance de Pécoëntel, gouverneur de la Goulette. — Il brûle les barques d'Aluch-Ali, et le force d'abandonner son entreprise. — Succès qu'Aluch-Ali obtient en mer

sur les chevaliers de Malte. — Sa conduite à l'égard des chevaliers tombés en son pouvoir. — Il rentre à Alger et en sort bientôt pour courir les mers. — Au printemps de l'année 1571, il rejoint la flotte du sultan dans l'Archipel. — Ligue des princes chrétiens et du pape contre Sélim. — Don Juan d'Autriche commande l'armée coalisée. — Tout annonce qu'une lutte décisive va éclater. — Dénombrement de la flotte ottomane. — Force de l'armée chrétienne. — De part et d'autre on paraît redouter également une bataille où les forces des deux empires sont engagées. — Hésitations des chefs. — Ardeur d'Hassan-Pacha, fils de Khaïr-ed-Dine. — Les armées se rencontrent. — La bataille s'engage. — L'aile droite des infidèles est enfoncée. — Hassan-Pacha, fils de Khaïr-ed-Dine, et Méhémet-Bey, fils de Salah-Raïs, commandaient cette aile. — Le centre de l'armée ottomane est mis en déroute. — Don Juan fait crier victoire! — Mais Aluch-Ali, qui commandait l'aile gauche des Musulmans, se replie sur le centre et balance un instant le sort des armes. — Les galères de Malte, affaiblies par un long combat, tombent au pouvoir de l'ennemi. — Don Juan accourt et rétablit le combat. — Aluch-Ali s'échappe emportant le grand étendard de la Religion. — Après la retraite d'Aluch-Ali, les chrétiens n'éprouvent plus de résistance. — Vingt-cinq mille hommes sont massacrés en quelques heures. — L'armée coalisée tire peu d'avantage de cette grande victoire. — Aluch-Ali regagne Constantinople. — Sélim le met à la tête de ses flottes. — Son activité dans ses nouvelles fonctions. — Sa prudence et son heureuse temporisation. — Don Juan d'Autriche chasse les Turcs de Tunis. — Il ordonne de construire un fort entre la Goulette et Tunis. — Aluch-Ali paraît, en 1574, devant la Goulette. — Il en chasse les Espagnols.

Quand Soliman apprit que le siége de Malte était levé, il foula aux pieds les lettres qui lui annonçaient cette triste nouvelle : « Partout où je ne suis pas, s'écria-t-il, mes armes éprouvent des revers ! » Malte et l'Europe chrétienne virent dans ces paroles la menace d'une seconde et plus terrible attaque (1).

(1) Baudoin, liv. 19, fol. 473.

La Valette se hâta donc de détruire les tranchées de l'ennemi, de relever les murailles abattues, d'ajouter d'autres fortifications aux anciennes, et c'est alors que fut tracée dans l'île Saint-Elme l'enceinte de la cité Valette. L'Italie, l'Espagne, la France même, avaient appris avec ivresse la défaite des Turcs, et de toutes parts abondèrent en faveur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem de grandes aumônes. La France, qui fut toujours le pays des nobles sentiments et de cette bienveillante pitié qui compatit à toutes les infortunes, se fit alors remarquer par ses prodigalités. S'émouvoir à la vue du malheur, s'enivrer aux récits des actions généreuses, tel est l'esprit de la nation. Aujourd'hui même, après tant de secousses politiques, au milieu des fréquents changements dont notre âge est affligé, en présence de cet affaiblissement de la foi que déplorent les personnes religieuses, d'où sortent avec plus d'abondance les aumônes qui soutiennent aux extrémités du monde les missions catholiques, si ce n'est de la France?

Mais l'activité des chevaliers de Malte, les secours qui leur arrivaient de toutes parts, les nouvelles fortifications qui s'élevaient dans l'île Saint-Elme, ne devaient plus braver les efforts de Soliman. La guerre de Hongrie attirait toute son attention, et il formait le siége de Szigeth, fameux par sa difficulté et par la mort du sultan. Cent cinquante mille Ottomans entouraient la ville, vingt-cinq mille Hongrois, commandés par le comte Srini, la défendaient. La garnison soutint quinze assauts, et, réduite à six cents hommes, elle fit encore une sortie où elle périt

tout entière. Blessé mortellement, mais respirant encore, Srini eut la tête tranchée sur un canon; pendant ce temps Soliman expirait dans un accès de fureur.

Sélim II, qui succéda à son père, ne devait montrer ni le génie ni la grandeur d'âme dont Soliman donna plus d'une preuve dans le cours de son long règne. Les guerres que nous lui verrons soutenir seront toutes déshonorées par d'atroces barbaries, et une défaite célèbre, celle de Lépante mettra fin pour toujours aux prospérités de la maison ottomane.

Après le siége de Malte, la Méditerranée jouit pendant quelques années d'un calme qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. Les forces maritimes des Musulmans venaient d'éprouver de grandes pertes, et les corsaires eux-mêmes n'y avaient point échappé; Hassan, pacha d'Alger, avait vu périr sur la brèche les plus braves janissaires; Dragut et ses meilleurs soldats étaient morts : pour réparer des plaies aussi cruelles il fallait du temps.

Jamais pourtant les circonstances ne furent plus critiques en Europe, et plus favorables aux tentatives des infidèles.

L'Allemagne ne leur donnait aucune inquiétude; fatiguée des guerres de Hongrie, elle était résolue de rester fidèle à la paix signée en 1567; la France, affaiblie par ses troubles religieux, était encore dangereuse pour Philippe II, à cause des affinités du parti calviniste avec les réformés du Nord. Dans les Pays-Bas, une effervescence dont on pouvait à peine

calculer les suites menaçait chaque jour l'autorité du roi catholique, pendant que la révolte des Morisques l'ébranlait au sein de l'Espagne même. Si dans ce temps un prince entreprenant et d'un grand génie eût présidé aux destinées de l'empire ottoman, on lui eût sans doute vu favoriser la rébellion des Maures, leur envoyer des hommes, leur porter des vivres, des armes, verser une seconde fois dans l'antique Ibérie des flots de barbares, détruire l'ouvrage de Ferdinand et d'Isabelle, et rétablir le royaume de Grenade. Le voisinage d'Alger, les ressources de toute nature qu'on en eût tirées, l'enthousiasme des Morisques, leur nombre encore considérable, la faiblesse et l'indiscipline des troupes espagnoles, tout présageait le succès. Mais il est rare que les hommes sachent profiter des avantages de la fortune et tendre vers le but le plus facile ; les génies faibles s'égarent dans des opérations compliquées, veulent profiter des grands événements pour assurer de petits avantages, et perdent tout en voulant tout sauver. On en vit une preuve frappante en cette occasion.

Philippe II, dont les calculs n'eurent presque jamais d'heureux résultats, peut-être parce qu'ils manquèrent de grandeur, se sentant menacé de tous côtés, en Flandre par les calvinistes, en Espagne par les Morisques, prit une résolution que la raison d'Etat pouvait faire regarder comme nécessaire, mais dont l'humanité et la tolérance religieuse doivent gémir.

Les Morisques restés en Espagne, après la prise

de Grenade, avaient reçu le baptême, mais on les soupçonnait d'être attachés de cœur à leurs anciennes croyances. Il était incommode de voir au sein du royaume même un peuple, de costumes, de mœurs de langage étrangers; l'appui qu'ils avaient souvent prêté aux corsaires d'Alger montrait le dommage qu'ils pouvaient causer à l'État, et le roi d'Espagne se laissa facilement entraîner à des mesures qui devaient avoir pour résultat d'effacer jusqu'aux dernières traces d'une nation ennemie. Une ordonnance enjoignit aux Morisques de changer de langue, et de quitter leurs costumes et leurs usages; on interdit aux hommes l'habitude des bains, aux femmes celle des voiles, et on prescrivit aux parents d'envoyer dans des écoles chrétiennes les enfants âgés de plus de cinq ans. Aucune mesure ne paraît plus tyrannique que celle qui porte la surveillance jusqu'au sein des familles, qui attaque les usages et les costumes, et impose, par la force, des opinions qu'un choix libre peut seul rendre sincères. De pareilles ordonnances, odieuses par leurs prescriptions, devaient le devenir davantage quand on essayerait de les exécuter, et les Morisques, ne pouvant s'y soumettre, coururent aux armes. Ainsi, une guerre qui allait donner de sérieux embarras à Philippe II, et qui eût pu causer sa ruine, éclata par sa faute. Le mal était certain, le remède nécessaire; mais il fallait en trouver un plus approprié à l'esprit de l'Evangile et d'une sage politique. Quand il s'agit de réformer les mœurs et les idées religieuses, il faut y mettre un temps suffisant, n'attaquer un usage qu'après un

autre, et donner à la contrainte même l'apparence de la liberté.

Avant de lever l'étendard de la révolte, la première pensée des Morisques fut d'appeler à leur secours les Ottomans et leurs coreligionnaires de Barbarie : ils envoyèrent donc des ambassadeurs à Constantinople, à Fez et à Alger. Aluch-Ali, calabrais, qui gouvernait cette dernière ville sous le titre de sangiac, fut, à diverses reprises, sollicité par eux de la manière la plus pressante; ils en attendaient un roi. Mais Aluch-Ali ne voulait rien faire sans l'ordre de Sélim, et ce prince, dont l'esprit était entièrement absorbé par des projets de guerre contre les Vénitiens, n'accorda pas aux affaires d'Espagne l'attention qu'elles méritaient. Il conseilla aux Morisques d'attendre la prise de Chypre, promettant, si leur mouvement réussissait alors, de les soutenir par de puissants secours (1). Il écrivit dans le même sens au sangiac d'Alger. De cette conduite incertaine résultèrent des lenteurs et un manque d'appui qui devinrent fatales aux Morisques. Sentant qu'ils étaient trop compromis pour pouvoir reculer, que le temps affaiblirait leur ligue, que les Espagnols prévenus se mettraient sur leur garde, qu'ils avaient tout à craindre de la temporisation, tout à espérer d'une décision prompte et vigoureuse, ils élurent eux-mêmes un roi, et coururent aux armes. Les montagnes d'Alpujarras furent le foyer et le point d'appui de la révolte. La difficulté des lieux et leur proximité de la mer rendaient ce choix excellent.

(1) Démétrius Cantemir, *Hist. de l'emp. Othoman*, t. 2, p. 7.

Informé de cette insurrection, Sélim, loin d'y voir l'occasion de porter la guerre au sein même du pays ennemi, n'y aperçut qu'une diversion qui obligerait Philippe II à partager ses forces, et rendrait plus facile la guerre contre les Vénitiens. De son côté, Aluch-Ali méditait la conquête de Tunis, et cet agrandissement certain de territoire le flattait bien plus que le succès des Morisques. Entrant donc dans les plans de Sélim, il donna de grandes espérances aux révoltés, les engagea à soutenir avec courage la lutte qu'ils venaient de commencer, leur montra les préparatifs qu'il destinait en secret contre Tunis, et leur dit que, pour en disposer en leur faveur, il n'attendait que l'ordre de Sélim ; odieux manque de foi, d'autant moins excusable que c'était sacrifier pour un mince avantage des amis certains, et livrer au fer du bourreau une nation tout entière. Mais tels sont les jeux de la politique, où l'égoïsme le plus froid abrite facilement ses calculs derrière les nécessités du bien public. Dans tous les temps, chez tous les peuples, on en vit de fréquents exemples, et, ce qui nous indigne chez des Barbares, notre âge ne nous en a-t-il pas fourni le triste spectacle?

Excitée et abandonnée tout à la fois, l'insurrection des Morisques était vouée aux plus tristes résultats. Le soulèvement ne fut même que partiel, et les familles cantonnées sur les points les plus accessibles du pays, calculant avec prudence les chances de la guerre, refusèrent de prendre les armes. L'appui du sangiac d'Alger, et l'arrivée prochaine de ses vaisseaux, présentés comme certains, suffirent cepen-

dant pour étendre l'insurrection, et si des secours réels et imposants eussent été jetés sur la côte, la révolte ne connaissait plus de limites, le pays était en feu! Au lieu de cela, cinq ou six cents Turcs d'Alger vinrent tardivement y apporter leur faible appui, et donner aux Morisques, non la force de vaincre, mais celle de mourir les armes à la main. Pendant deux ans, les environs de Grenade furent le théâtre d'une guerre qui se fit avec des succès variés, mais toujours avec une cruauté inouïe de part et d'autre. Enfin, don Juan d'Autriche, frère naturel de Philippe II, y mit fin au mois de novembre de l'année 1570.

Dès le commencement de cette même année, une flotte redoutable franchissait le détroit des Dardanelles pour attaquer l'île de Chypre. Les corsaires d'Alger, voulant eux-mêmes profiter des troubles d'Espagne, tentaient aussi de nouvelles entreprises sur mer et sur le continent africain.

Au cœur de l'hiver de l'année 1570, Aluch-Ali, gouverneur d'Alger, se mit en campagne à la tête de cinq ou six mille hommes, et arriva inopinément devant Tunis, où il entra sans difficulté, au moyen des intelligences qu'il s'y était ménagées. Après y avoir proclamé l'autorité du sultan Sélim, il s'empara de même des autres villes du royaume, et, appelant à son secours les Arabes du pays, il s'apprêta à faire le siége de la Goulette, qu'il pressa par terre, en attendant qu'une saison plus favorable lui permît de l'attaquer par mer.

La nouvelle de cet événement jeta l'inquiétude dans Malte et dans l'Espagne. On se rappelait qu'en

1565, Dragut avait donné au sultan le conseil de se saisir de la Goulette avant d'attaquer Malte. On savait aussi que de grands armements se faisaient à Constantinople, et personne ne douta que l'entreprise d'Aluch-Ali ne fût combinée avec les préparatifs du sultan, qu'elle n'en fût la première partie, et que son heureuse issue ne dût amener les plus grands maux sur la chrétienté. Philippe II ordonna donc de mettre à la mer ses galères et de fournir la Goulette de tous les secours nécessaires. Mais le marquis de Pescaire ne put y aborder, pour y verser de nouvelles troupes, qu'au mois d'avril, et déjà la brillante conduite de Pécaëntel, gouverneur de la Goulette, en avait éloigné le danger. Après avoir brûlé les barques qu'Aluch-Ali faisait conduire sur le lac, il avait obligé le corsaire à renoncer à son entreprise. La Goulette fut donc sauvée; Tunis cependant demeura aux mains des Algériens.

Ce succès ne fut pas le seul que recueillit cette année le gouverneur d'Alger. Déjà redoutable, il le devint davantage encore par la victoire éclatante qu'il remporta sur les chevaliers de Malte. Dans ses guerres perpétuelles contre les corsaires, cet ordre fameux n'éprouva jamais un plus cruel échec, et la gloire d'Aluch-Ali fut doublée par le courage et l'expérience de l'ennemi qu'il venait de vaincre. Ce triomphe rappelle les plus beaux succès d'Haroudj et de Khaïr-ed-Dine; nous devons nous y arrêter un moment.

Au mois de juin, Aluch-Ali, laissant à Tunis Romadan-Sarde et une garnison suffisante, avait fait un appel à tous les corsaires de Barbarie. Il réunit

promptement autour de lui sept galères et douze galiotes, et, à la tête de ces forces, il sortit du port de Byzerte pour croiser dans la Méditerranée. Son projet était d'observer les mouvements des chrétiens, de connaître leurs apprêts, et de rejoindre ensuite l'armée de Piali-Pacha, dans le Levant. La fortune lui ménageait une gloire plus grande.

Saint-Clément, général des galères de Malte, avait eu ordre de rallier en Sicile la flotte de Jean-André Doria ; on ignorait encore la véritable destination des forces ottomanes, et l'Espagne, l'Italie et Malte cherchaient, en réunissant leurs vaisseaux, à se mettre en état de résister à l'orage dont elles se croyaient également menacées. Quand on sut que Piali-Pacha, bornant pour cette année l'étendue de ses courses, se contenterait d'attaquer l'île de Chypre, Saint-Clément voulut en profiter pour entrer à Malte, et y apporter de nouvelles provisions. Des avis divers avaient appris qu'Aluch-Ali croisait avec plus de vingt voiles dans ces parages, et quelques hommes sages et expérimentés essayèrent de détourner Saint-Clément d'une entreprise devenue plus hasardeuse par l'encombrement de ses galères; mais ce fut en vain. Ses capitaines demandaient du moins qu'on partît le matin, parce que, découvrant la mer de loin, on pourrait rentrer en Sicile si l'on s'apercevait que le canal fût gardé par les corsaires. Saint-Clément, pensant au contraire qu'une navigation de nuit serait plus propre à dérober sa marche, fit tirer le canon de départ au coucher du soleil, et, s'éloignant d'Alicata, longea la côte de Sicile jusqu'à Terra-Nova. Là il trouva

des vents favorables, et leur livrant ses voiles il courut droit sur Malte. A l'aube du jour, les chevaliers découvrirent l'ennemi qui, les voiles abattues, se tenait sur ses rames. La capitane chrétienne prit subitement chasse, abandonnant aux corsaires la frégate, ou petite embarcation, qu'elle traînait à la remorque, et se dirigea sur la côte de Sicile. Une seconde galère, *la Saint-Jean*, suivit cette même direction. Les capitaines des deux autres galères, *la Patronne* et *la Sainte-Anne*, maudissant l'imprévoyance du général qui, dans sa fatale sécurité, avait négligé jusqu'au soin de naviguer en ordre et rallié, prirent la fuite vers le couchant, évitant avant tout de s'approcher de terre, pour ne point donner à leur équipage la tentation de se jeter à la côte. La chasse se soutenait, et les chrétiens paraissaient même gagner quelque chose, quand tout à coup, vers midi, le vent tombant fit place à un calme plat. Les vaisseaux corsaires, plus légers, gagnèrent alors sensiblement sur les galères chrétiennes, et Aluch-Ali, divisant en deux sa flottille, se porta de sa personne, avec douze vaisseaux, contre la capitane et *la Saint-Jean*, tandis qu'il dirigeait ses sept galiotes sur *la Patronne* et *la Sainte-Anne*.

Voyant cette manœuvre, les capitaines de ces deux galères résolurent, non-seulement de rester unis, mais encore de faire face à l'ennemi, et de profiter pour l'attaquer du moment où toutes les galiotes n'étaient point encore rassemblées. Ce mouvement plein de hardiesse eût été sans doute suivi du plus heureux résultat, si le sort contraire, secondant l'im-

prudence du général Saint-Clément, n'eût travaillé à la ruine des chrétiens. Tout était prêt à bord des galères, les chiourmes déferrées avaient reçu des armes, les soldats animés ne demandaient qu'à combattre, et déjà *la Patronne*, ayant amené ses voiles, tournait sa proue vers l'ennemi. Mais *la Sainte-Anne* n'accomplit point avec bonheur cette manœuvre ; sa voile bâtarde s'étant embarrassée dans le mât de misaine, elle perdit de l'espace en dérivant, et se trouva séparée de *la Patronne*. Les corsaires, qui s'aperçurent de ce désordre, se portèrent aussitôt sur elle pour la combattre. La première galiote se vit accueillie par un feu si vif des arquebuses et des mortiers qu'elle fut obligée de s'éloigner ; il en fut de même de la seconde ; mais bientôt les cinq galiotes l'attaquant à la fois, la résistance devint plus difficile. Cependant le combat se soutint pendant quatre heures, et il fallut à l'ennemi l'arrivée de deux autres galiotes pour fixer la victoire de son côté. Les chevaliers résistèrent jusqu'au dernier moment, et déjà les Infidèles se croyaient maîtres d'un navire qu'ils étaient encore obligés de combattre ; chaque coin, chaque réduit de la galère furent défendus et disputés l'épée à la main. Plus de vingt chevaliers perdirent la vie, et les Turcs eux-mêmes achetèrent leur victoire par un grand nombre de morts.

Pendant ce beau combat, le capitaine de *la Saint-Jean* et le général Saint-Clément donnaient l'exemple de la plus honteuse faiblesse. Le premier, investi par les galiotes ennemies, se rendait sans résistance ; le second, ne sachant ni débarrasser sa galère des

marchandises qui l'encombraient, ni maintenir la discipline dans ses chiourmes, ni donner du courage à ses gens, ni guider son vaisseau, perdait la tête, et abandonnait le commandement. Ce qu'il faut surtout à un général, c'est un sang-froid à toute épreuve, et ce courage tranquille qui ne s'anime qu'avec le danger. Saint-Clément eût sauvé sa galère s'il eût conservé quelque présence d'esprit. En vain les officiers, mettant l'épée à la main, voulaient maintenir l'équipage dans le devoir, la voix du capitaine ne se faisait plus entendre, on méprisa leurs ordres, et la galère fut échouée dans une rivière où les Turcs la prirent sans difficulté. Une partie de l'équipage sautant à l'eau gagna la terre; mais les chiourmes qui n'avaient point été déferrées restèrent au pouvoir des Turcs.

Aluch-Ali rentra triomphant dans Alger, d'où il envoya au sultan la galère *Sainte-Anne* complétement armée et pavoisée, et deux chevaliers richement habillés. Cette victoire fit le plus grand honneur au corsaire, et de ce moment il affecta de prendre pour capitane la galère de Saint-Clément, où il arbora ses trois fanaux.

Aluch-Ali prouva dans cette occasion qu'il savait apprécier et honorer le courage. Il se montra plein d'égards pour les chevaliers de la galère *Sainte-Anne* qui était tombée entre ses mains, et, après les avoir fait convenablement habiller, il les combla de caresses et de bons procédés; mais ceux de la galère *Saint-Jean* furent séparés des autres comme des lâches dignes des plus mauvais traitements. Il voulut

même, dit-on, faire pendre le chevalier Nicolas de Valory, voyeur ou inspecteur des galères, pour avoir permis que Saint-Clément déshonorât sa capitane en y embarquant des vaches et des moutons. Combien une pareille conduite l'élevait au-dessus de Piali-Pacha, livrant au supplice les braves chevaliers qu'il trouvait expirants sur les ruines du fort Saint-Elme! Méconnaître le courage et lui insulter, marque le dernier degré de brutalité et de barbarie. Une nation qui n'a pas appris à honorer les vertus militaires, ne peut comprendre aucune des vertus sociales, et la civilisation n'y a point encore jeté ses premiers germes.

Aluch-Ali ne passa dans Alger que le temps nécessaire pour réparer ses vaisseaux, et bientôt, reprenant la mer, il inquiéta de nouveau les côtes de la Sicile et de l'Italie (1). Au printemps de l'année 1571, il rejoignit dans l'Archipel la flotte du sultan commandée par Ali-Pacha, et concourut avec ce général à couvrir le siége de Famagouste.

Le moment était passé où Sélim, sollicité par les Morisques d'Espagne, avait à choisir entre l'inutile conquête de Chypre et le renversement de Philippe II lui-même. Nicosie, avant d'être emportée, avait exigé quarante-neuf jours de siége, Famagouste résistait depuis six mois, l'insurrection de l'Alpujurras était anéantie, et les princes chrétiens, excités par le pape et par leur propre danger, se réunissaient enfin dans

(1) Littora Siciliæ eo tempore excursionibus et deprædationibus infesta faciebat. Ubert. Folieta, 970.

une ligue que des dissensions secrètes devaient affaiblir, il est vrai, mais que le nombre de ses vaisseaux et le génie de Don Juan devaient rendre formidable. Ainsi tout était changé ; ce même prince, à qui l'empire du monde semblait promis, il y avait à peine un an, était aujourd'hui menacé jusque dans ses propres États : un dernier succès lui était encore permis, la prise de Famagouste, qui cédait non à ses armes, mais à la famine.

Les coalitions des différentes puissances entre elles sont toujours difficiles à former et faciles à rompre. Des intérêts opposés, des ambitions que n'arrête jamais l'utilité générale, les querelles des généraux, les jalousies des nations sont des obstacles souvent insurmontables. Le pape Pie V sut, à force de patience, d'adresse et de fermeté, concilier tant de choses inconciliables, et former enfin, pour la défense de la chrétienté, la ligue sacrée contre Sélim. Don Juan d'Autriche reçut le commandement de l'armée ; l'illustre Colonne fut désigné pour le remplacer en cas d'absence, et, malgré le désir de l'Espagne qui voulait employer contre Alger et Tunis ces forces réunies, le pape, conciliant les intérêts généraux des coalisés avec ceux de la religion et avec les indications d'une saine politique, fit décider que la flotte, dirigée vers le Levant, irait secourir Famagouste et anéantir la flotte turque.

Ainsi tout annonçait qu'une lutte décisive allait s'engager dans l'Archipel, entre les forces maritimes des chrétiens et les vaisseaux ottomans. Le sort du monde paraissait dépendre de la victoire ;

mais à qui le Dieu des batailles daignerait-il l'accorder? Le doute et l'inquiétude tenaient l'univers en suspens.

Ali-Pacha et Pertau commandaient l'armée ottomane; deux cent soixante-quatre navires, au nombre desquels on comptait deux cents galères, obéissaient à leurs ordres : soixante navires corsaires faisaient aussi partie de cette flotte immense, où l'on remarquait tout ce que l'empire ottoman possédait de meilleurs soldats et de meilleurs officiers. Mahomet-Bey, sangyac de Tripoli, fils de Salah-Raïs, Hassan-Pacha, fils de Khaïr-ed-Dine, Pertau, général prudent et réputé, Carag-Ali, corsaire d'Alger, raïs à fanal, en faisaient partie. Mais entre tous brillait Aluch-Ali, gouverneur d'Alger; sa valeur et son génie lui avaient mérité le surnom de Kilidj, c'est-à-dire d'épée, et il passait pour le plus grand homme de mer qu'on eût vu depuis Khaïr-ed-Dine (1).

L'armée chrétienne ne comptait que deux cent douze navires, dont six grands galions.

On sentait à tel point l'importance d'une affaire navale dans les circonstances présentes, que, de part et d'autre, on paraissait craindre également d'en venir aux mains. Les plus sages tremblaient de confier au hasard d'un combat le sort de leur patrie, et tous éprouvaient cette espèce de terreur qu'inspire l'approche d'un événement formidable et d'un succès

(1) Démétrius Cantimir, *Hist. de l'Empire Othoman*, t. 2, fol. 12. — Ubertus Folieta (de Sacro fœdere in Selimum, pag. 970) dit : Etiam convenerunt omnes navium præfecti, quorum in navalibus rebus nomen apud Turcos notum erat, præter unum Uluzalim magni nominis piratam.

douteux. Depuis cent ans on faisait la guerre dans la Méditerranée, sans avoir hasardé une seule fois une grande bataille, et, sur le point d'en venir aux mains avec des forces qui ne s'étaient jamais jointes, on eût voulu pouvoir reculer. Mais les événements, objets de tant de calculs, sont plus forts souvent que les hommes, et ce que personne ne voulait s'accomplit, chose singulière, malgré tout le monde.

Dans les deux armées on discuta longuement pour savoir s'il fallait chercher l'ennemi. Les généraux étaient partagés d'opinion, et même n'étaient pas toujours d'accord avec eux-mêmes. L'envoyé du pape seul parut ne jamais hésiter, il poussait Don Juan d'Autriche à donner la bataille, et promettait la victoire. Enfin, de part et d'autre on se décida à présenter le combat, dans la ferme conviction que l'ennemi ne l'accepterait pas. Les chrétiens comptaient que, dans une saison si avancée, les Turcs ne voudraient point compromettre le sort de leur dernière conquête par une bataille inutile. Les Ottomans, pleins d'un stupide orgueil, affectaient de mépriser les chrétiens et de les croire trop pusillanimes pour oser les attendre. Mahomet-Bey, fils de Salah-Raïs, Pertau et d'autres fameux capitaines ne partageaient point cet avis; mais Hali-Pacha, jeune et plein d'ardeur, soutenait avec Hassan-Pacha, fils de Khaïr-ed-Dine, l'opinion opposée.

Les deux armées se cherchaient donc, non pas pour se combattre, mais pour se mettre en fuite, et toutes les deux durent être également étonnées de trouver une résistance à laquelle elles ne s'attendaient point.

Informé que l'armée chrétienne approchait, Hali-Pacha montra la plus grande joie, et jeta pour récompense, au porteur de cette nouvelle, une riche veste dont il se dépouilla. Les Ottomans pavoisèrent leurs vaisseaux, déchargèrent leurs mousquets, tirèrent leurs canons, lancèrent jour et nuit des fusées en signe d'allégresse, et illuminèrent leurs galères.

Les armées se rencontrèrent, le dimanche 7 octobre 1571, à l'entrée du golfe de Lépante, dans cet espace de mer compris entre les îles Céphaloniennes et la terre ferme. Dès qu'elles s'aperçurent, elles prirent leur ordre de bataille (1). La flotte chrétienne mit en ligne cent soixante galères, et, en avant de cette ligne, six grandes galéasses. Don Juan d'Autriche était au centre avec les capitanes du pape, de Venise, de Savoie et de Gênes. Barbarigo commandait l'aile gauche, et serrait la terre; Jean-André Doria commandait l'aile droite, qu'il étendait vers la mer.

La flotte infidèle, contre son habitude, se rangea aussi en ligne droite (2); au centre était Pertau, le commandant en chef; il avait sous ses ordres immédiats Hassan-Pacha, Mahomet-Bey, fils de Salah-Raïs, et Sirocco-Bey, sangiac d'Alexandrie. La

(1) Ubertus Folieta, de Sacro fœdere in Selimum. —Marmol, *Histoire de Mahomet et de ses successeurs*. — De Thou, etc.

(2) Classemque non lunata, ut mos ullius gentis est, sed æquali fronte in pugnam dirigunt. Folieta, p. 1063. — Marmol dit au contraire que l'armée infidèle était rangée en croissant. Folieta paraît ici une autorité plus imposante.

gauche, composée de soixante galères, était commandée par Aluch-Ali, sangiac d'Alger.

Don Juan, monté sur un léger esquif, parcourut l'armée. Il encouragea les chefs et les soldats, leur montra la croix pour laquelle ils allaient combattre, reçut de tous le serment de vaincre ou de mourir, et fit arborer l'étendard de la sainte ligue. A cette vue, l'armée entière se prosterna, pendant que des pieux religieux la bénissaient et lui donnaient une absolution générale. Cette scène imposante et digne du ciel même acheva de remplir les chrétiens de courage et de confiance. Mais une circonstance singulière ajouta encore à leur exaltation. Le vent, contraire jusque-là, tourna tout à coup et leur devint favorable : les soldats y virent une marque certaine de la protection de Dieu.

Un coup de canon donna, de part et d'autre, le signal de la bataille ; l'aile gauche chrétienne fut la première engagée, et ensuite le corps de bataille, où l'on vit les capitanes se chercher, s'atteindre et se livrer le combat le plus acharné. Hali-Pacha, qui avait dans sa galère quatre cents arquebusiers choisis, avait encore placé sept galères derrière lui pour le soutenir et renouveler ses soldats. L'élite de l'infanterie espagnole garnissait tous les points de la capitane de Don Juan. Deux fois la galère ennemie fut envahie jusqu'au pied du grand mât, deux fois les chrétiens furent repoussés et sur le point de perdre eux-mêmes leur vaisseau. Cet affreux combat dura près de deux heures ; le bruit du canon, le cliquetis des épées, les cris des combattants, remplissaient

l'air. Le pont des navires était couvert de morts et de mourants, et le combat, encore douteux, paraissait loin de sa fin, quand, dans un moment d'irrésistible fureur, les Espagnols envahissent la galère ennemie, et la gagnent jusqu'à la poupe. Au même instant Hali-Pacha tombe frappé d'un coup mortel, l'étendard musulman est renversé, le pavillon d'Espagne flotte à sa place, et Don Juan fait crier victoire! Elle était certaine, car déjà l'aile gauche obtenait un avantage marqué sur l'ennemi, qui, voyant le centre de l'armée ottomane enfoncé, ne songea plus qu'à fuir.

A l'aile droite les choses se passaient autrement; une fausse manœuvre de Jean-André Doria, le courage et l'habileté d'Aluch-Ali, parurent un instant compromettre le sort de la journée. Voulant avant tout sauver ses galères, l'amiral génois ne se montra point empressé d'engager le combat, et tandis que l'aile gauche de l'armée ottomane venait à sa rencontre, lui, ne cessait de s'élever en pleine mer. La ligne de la bataille se trouva ainsi rompue, et Aluch-Ali, revenant sur le centre, l'attaqua inopinément avec des troupes fraîches et des vaisseaux qui n'avaient point encore souffert. Les galères de Malte et celles de Venise supportèrent son premier choc. Affaiblies par un long combat, entourées d'ennemis, elles ne purent à peine résister, et dix galères, au nombre desquelles on comptait la capitane de Malte, tombèrent au pouvoir d'Aluch-Ali. Don Juan ayant aperçu le désordre qui régnait à l'aile droite, abandonna le centre, où la victoire était décidée, et vola de ce côté. D'autres galères y accoururent aussi, et Aluch-

Ali se trouva bientôt lui-même vivement pressé. Si Doria eût pu arriver à temps, il était perdu ; mais l'amiral génois s'était trop éloigné, et le corsaire eut le temps de se dégager. Forcé d'abandonner la capitane de Malte, il emporta du moins l'étendard de la religion, et, réunissant ses galères, il s'échappa vers le couchant. Ainsi, dans le désastre de l'armée ottomane, lui seul ne subit aucune perte et en fit souffrir de sérieuses aux chrétiens.

Après la fuite d'Aluch-Ali, ce ne fut dans la flotte ennemie qu'une horrible déroute et un massacre général. Les Turcs ne songèrent plus à se défendre ; à des combats partiels et opiniâtres, qui jusque-là avaient teint la mer de sang, succéda le découragement. Les infidèles se laissaient maintenant égorger sans demander grâce et sans résister ; vingt-cinq mille hommes furent massacrés en quelques heures. Cent trente galères turques tombèrent entre les mains des chrétiens, et cinquante seulement furent sauvées par le courage et le génie d'Aluch-Ali ; le reste se brisa à la côte.

« Ce fut, dit de Thou, la plus grande victoire qui eût été remportée jusqu'alors sur les Turcs, et celle dont on a tiré le moins d'avantage ; les disputes des commandants et les intérêts contraires des confédérés en firent perdre tout le fruit ; parce qu'au lieu de n'avoir en vue que la gloire de Dieu et le bien de la chrétienté, chacun cherchait son avantage particulier. »

Aluch-Ali regagna Constantinople, et Sélim, frappé de l'audace et du talent qu'il avait montrés dans la

bataille de Lépante, le mit aussitôt à la tête de la marine turque, jugeant, avec raison, qu'il était seul capable d'effacer le souvenir de cette triste défaite. Aluch-Ali occupait donc enfin le poste éminent où Khaïr-ed-Dine avait été appelé, et, sorti comme lui du rang des corsaires et des gouverneurs d'Alger, il se trouvait à son tour élevé à la première charge de l'empire ottoman.

Telle fut l'activité qu'il déploya dans ses nouvelles fonctions, telles étaient encore les immenses ressources de la Turquie, que, dans le cours de l'hiver, il remit à flot cent soixante galères, et que, l'année suivante, il reparut dans l'Archipel à la tête d'une armée de deux cent cinquante vaisseaux. Il évita prudemment d'en venir aux mains avec les chrétiens, et, comptant sur l'effet du temps, il attendit que la ligue sacrée se dissipât d'elle-même. Ses espérances se réalisèrent bientôt ; le 15 mars 1573, Venise conclut la paix avec les infidèles, et il ne resta plus de la victoire de Lépante qu'un glorieux souvenir.

Ce fut sans doute par ces actions successives qu'Aluch-Ali mérita le beau surnom de Kilidj (le glaive), sous lequel il était connu à Constantinople. Il s'était en effet montré le protecteur, le sauveur, l'épée même de l'empire ottoman.

Quoique les confédérés n'eussent tiré aucun parti de leur victoire, la défaite de Lépante fut une plaie dont Constantinople ne guérit jamais. Les grandes batailles perdues affaiblissent moins les forces matérielles d'un empire que ses forces morales, et de ce jour les Musulmans cessèrent de croire qu'à eux ap-

partenait l'empire des mers. Ils venaient d'apprendre que les chrétiens, qu'ils couvraient de tant de mépris, avaient de meilleures troupes, de meilleurs vaisseaux, de meilleurs matelots qu'eux-mêmes, et la confiance cessa de soutenir leur courage. D'ailleurs la perte la plus réelle qu'on fasse dans une bataille est celle qui porte sur des troupes aguerries ou sur d'excellents officiers, et, dans la journée de Lépante, la marine ottomane fut privée de ses meilleurs capitaines. Parmi les plus illustres, on remarquait Ali-Pacha, Hayder-Bey, sangiac de Chio, Verda-Aga, grand maître de l'arsenal de Constantinople, Cara-Ali, corsaire d'Alger, qui furent tués; Mahomet-Bey, fils de Salah-Raïs, Caur-Ali, corsaire d'Alger, et tant d'autres, qui tombèrent prisonniers. La perte de ces marins hardis et consommés laissa longtemps de grands vides dans les flottes de l'empire, ou dans celles des corsaires de Barbarie.

Après la dissolution de la ligue, don Juan reçut de Philippe II l'ordre de se porter sur Tunis et d'en chasser les Turcs qu'Aluch-Ali y avait jetés en 1570. Il parut devant la Goulette, dans les premiers jours du mois d'octobre, à la tête d'une escadre forte de quatre-vingt-dix galères et de dix-huit vaisseaux de charge. Sans perdre un instant, il débarqua vingt-deux mille hommes et marcha sur Tunis. Ramadan-Sarde n'attendit point les chrétiens, mais prenant la fuite du côté de Kairwan, il abandonna la ville qui fut livrée au pillage.

Don Juan y laissa pour gouverneur Gabrielle Serbellone, avec vingt-deux compagnies d'infanterie

italienne, et autant d'infanterie espagnole. Hamida, qui avait toujours montré un esprit inquiet et turbulent, ne fut point rétabli à la tête du royaume, et sa place fut donnée à son frère Hamet.

Mais cette conquête ne devait pas rester longtemps entre les mains des Espagnols : le moment était venu où Tunis et la Goulette même allaient leur échapper. La gloire d'expulser enfin les chrétiens d'une position si importante, et de détruire à jamais l'ouvrage de Charles-Quint, était réservée à Aluch-Ali.

A peine le corsaire fut-il informé de l'expédition de don Juan, qu'il sollicita de Sélim la permission d'attaquer les Espagnols dans Tunis, avant qu'ils s'y fussent établis plus solidement, et que Serbellone eût achevé une vaste citadelle dont l'emplacement avait été désigné par don Juan. Il répondait du succès et s'engageait encore à enlever la Goulette, forteresse qui jetait l'inquiétude dans l'Afrique, et sans laquelle Tunis n'avait point de port. Ses projets ayant été approuvés, il prit toutes les dispositions nécessaires pour cette grande expédition. Les corsaires de la Méditerranée furent prévenus, et Alger reçut ordre de préparer des vaisseaux, de réunir des troupes, et d'amasser des vivres (1). Partout régna une incroyable activité, et, le 13 juillet 1574, Aluch-Ali parut en vue du cap de Carthage avec une

(1) Viam igitur sibi ad consilia exsequenda præmunire agressus, regibus Tripolis, Algerii, caravani beneficiariis suis per litteras imperat, ut quantas maximas possint, hominum et comeatum, belliquorumque apparatuum copias contrahant, etc. Ubertus Folieta, fol. 1114.

flotte de deux cent quatre-vingt-dix vaisseaux. Quarante mille hommes furent jetés sur la côte d'Afrique ; Assan-Pacha, gendre de Sélim, les commandait. Aluch-Ali prit une part importante aux opérations du siége : on le voyait partout, encourageant les soldats, les conduisant aux combats, dirigeant les travaux, et il contribua puissamment au succès qui couronna bientôt cette expédition (1).

Les infidèles entreprirent en même temps le siége de la Goulette et celui de Tunis. Dans la crainte de s'affaiblir en divisant leurs forces, les Espagnols défendirent à peine la ville, et concentrant leurs troupes dans la Goulette et dans le fort neuf, ils se bornèrent à garder ces deux points importants. La Goulette, fortifiée par Charles-Quint, était capable d'une grande résistance; mais le fort nouvellement construit par les ordres de don Juan n'était point encore achevé, et tout annonçait que l'ennemi l'emporterait facilement. On vit donc ici ce que peut le courage et le génie d'un homme. Serbellone, plein de cœur et de talent, s'illustra derrière de faibles remparts par une défense énergique, tandis que Puerto-Carrero se couvrit de honte en laissant prendre lâchement des murailles assez fortes pour se défendre d'elles-mêmes.

La Goulette tombée, les Ottomans dirigèrent tous

(1) Uluzali omnia impigre administrante, cum remigio è triremibus educta operarum copia abundaret, ad quingentos camelos accessisset, magnamque vim varii generis contraheret, operariis assiduam et indefessam operam læte illi navantibus, etc. Ubertus Folieta, fol. 1112. — Voyez aussi de Thou, t. 5, p. 78.

leurs efforts contre la citadelle construite par Serbellone. Ils éprouvèrent d'abord une vigoureuse résistance; mais leur nombre, leur activité, leur courage, les firent triompher de toutes les difficultés qu'une garnison résolue sait opposer à l'ennemi, et, après plusieurs assauts inutiles, ils emportèrent enfin le bastion Doria et demeurèrent maîtres de la citadelle.

Trente-six jours suffirent pour cette brillante conquête, qui enleva aux Espagnols tout le fruit de la fameuse expédition de Charles-Quint contre Tunis. Mais les temps n'étaient plus les mêmes; en 1535, Charles-Quint, dans toute sa puissance, avait arraché Tunis à l'empire ottoman, brillant du plus grand éclat; en 1574, les Turcs, déjà affaiblis, remportaient contre un empire affaibli lui-même une inutile victoire. Ce fut comme le dernier effort d'une puissance qui déjà chancelle, et porte encore au loin, par hasard, de ces grands coups qui rappellent son ancienne force, mais qui ne la lui rendent pas.

Ce n'était plus le temps où les Turcs pouvaient songer à retenir dans les liens d'une stricte obéissance des points aussi éloignés de leur empire, et Tunis, secouant l'autorité des pachas, ne tarda pas à devenir indépendant. Alger lui-même touchait au moment où il n'accorderait plus à Constantinople qu'une soumission fictive; car dans les États, comme dans le corps humain, quand la vie s'affaiblit, elle commence par abandonner les extrémités, et c'est alors qu'on voit s'opérer ces fractionnements qui amoindrissent les grands corps politiques.

CHAPITRE XXXII.

Après la bataille de Lépante, Alger cesse de prendre part aux grands événements qui agitent le monde. — Ses querelles avec les peuples civilisés rendent cependant un peu d'intérêt à son histoire. — Des diverses races qui peuplent l'Afrique. — Les Kabaïles ou Berbères.—Les Arabes.—Ils habitent sous des tentes. — Leur costume. — Leur nourriture. — Leurs cheiks. — Leurs marabouts. — Les Arabes sont guerriers. — Leurs armes. — Politesse des Arabes dans les visites qu'ils se font. — Des cérémonies de leurs mariages. — Les Maures. — Quelle est leur origine. — Légèreté de leur caractère. — Leur costume. — Les Maures sont toujours armés. — Habillement des femmes dans l'intérieur des maisons. — Dans les rues. — Mœurs dissolues des Mauresques. — Manière de vivre des Maures. — Leur sobriété. — Usage qu'ils font du café, au commencement du dix-septième siècle. — Bains de vapeur. — Les Juifs. — Mépris avec lequel ils étaient traités. — Physionomie des femmes juives. — Des esclaves à Alger. — Des bagnes. — L'esclave qui ne travaillait pas ne recevait aucune nourriture. — S'il manquait d'industrie, il ne pouvait vivre que de vols. — Tavernes du bagne.— C'étaient des lieux infâmes. — La vente des esclaves était pour les corsaires, l'objet d'un commerce lucratif. — Leur rachat par les chrétiens leur procurait de gros bénéfices. — Le batistan ou marché aux esclaves.— Les Pères de la Merci. — En 1609, trois religieux rédempteurs, retenus eux-mêmes en captivité, établissent un service religieux pour les esclaves.—Ils élèvent à Alger le premier autel chrétien.— Bientôt ils fondent un petit hôpital. — Les Turcs remarquant les heureux effets de ces premiers soins sur la conduite des esclaves, n'apportent aucune entrave aux efforts des religieux. — On les vit même quelquefois exiger que leurs esclaves allassent se confesser. — De la milice turque. — Les fils de Turcs, nés de mères mauresques, n'étaient point admis dans la milice. — Les renégats, chrétiens ou juifs, de toutes les nations, pouvaient y être incorporés. — Le mariage était combattu par la législation

des corsaires. — La débauche la plus effrénée régnait parmi les Turcs. — Les soldats de la milice étaient les hommes les plus grossiers, les plus ignorants et les plus dépravés qui eussent jamais présidé aux destinées d'un État. — Organisation de la milice. — L'aga ou chef de la milice absorbe le pouvoir des pachas. — Honneurs qui accueillaient un nouveau pacha. — Tout son pouvoir se bornait à ces vains honneurs. — Discussion sur l'époque probable de ce grand changement. — Cette révolution constitue une seconde ère dans le gouvernement d'Alger. — Du titre de dey. — De son origine. — De sa signification. — Le divan. — Revenus et contributions de l'État. — Manière dont les *lismes* ou contributions étaient perçues. — Les Turcs éprouvaient quelquefois de sérieuses résistances. — Des corsaires et de la milice. — Mahomet-Pacha, fils de Salah-Raïs, met fin, en 1567, aux dissensions qui divisaient les janissaires et les corsaires. — De ce moment les soldats de la milice sont admis à monter sur les vaisseaux pour aller en course. — Cette ordonnance anéantit le corps des corsaires-lévantins. — Mœurs des Algériens en course. — Leurs superstitions. — Partage des prises.

La conquête avait fondé l'empire ottoman, la guerre le soutenait, et du jour où une grande bataille perdue eut affaibli le crédit de ses armes, il tomba en décadence. Des règnes désastreux, des princes imbéciles ou livrés à la mollesse, hâtèrent l'affaiblissement d'une puissance qui ne pouvait briller que d'un état passager, et si une chose doit étonner, c'est qu'elle ait existé aussi longtemps. Alger, plus barbare même que la source où il avait puisé la vie, était fait pour causer au monde un étonnement plus grand, et ce foyer de corsaires élevé en face des États les plus policés du monde semblait une insulte à la civilisation. Mais, reflet de Constantinople, il devait briller avec elle, s'éteindre avec elle.

Désormais Alger n'a plus de part aux grandes affaires du monde; on pourrait dire qu'il n'a plus

d'histoire. De continuelles pirateries, des vols à main armée, des crimes de tous les genres, doivent-ils être racontés, et un peuple qui n'a ni science, ni arts, ni littérature, qui reste enseveli dans de grossières habitudes, qui écume les mers et fait la guerre en brigand, mérite-t-il de fixer l'attention du monde?

Dans les corsaires d'Alger, nous n'aurons à suivre aucun progrès, aucune découverte à constater, aucune littérature à étudier; ni poésie, ni science, ni peinture, ni sculpture, ni architecture, rien à admirer, et si les Algériens ne fussent entrés en lutte que contre d'autres peuples grossiers comme eux, leur nom serait oublié, personne n'écrirait leur histoire. Mais la destinée d'Alger fut de lutter perpétuellement contre des nations puissantes, ayant des lettres, de la philosophie, de riches industries, et le sort voulut qu'il tînt en échec pendant trois siècles les plus grands empires de la chrétienté. Evénement étonnant, et qui rend lui seul à l'histoire des Algériens une partie de cet intérêt que lui enlève leur barbarie. Pour nous elle en a un autre, c'est de commencer par la conquête d'un pays où nous voulons à notre tour faire prévaloir notre domination.

Ecrire l'histoire d'un pays, ne l'oublions point non plus, ce n'est pas raconter seulement la suite des guerres, des catastrophes, des invasions, des révoltes, des crimes dont il a été le théâtre; c'est encore faire connaître le génie des peuples qui l'habitent, leurs inclinations, leurs lois, leurs mœurs, les races distinctes qu'on y rencontre, et il est temps que nous

nous occupions de cette partie de notre travail. La conquête de la Barbarie par les Turcs est maintenant un fait accompli : nous en avons retracé avec soin la marche et les progrès ; nous avons montré comment elle prit sa source dans l'agrandissement de la piraterie, et comment les jalousies des princes chrétiens, prêtant une énergie nouvelle à l'empire musulman, augmentèrent la puissance des corsaires, fécondèrent leurs travaux, et donnèrent à des brigands quelque chose de cette force créatrice qui n'appartient qu'aux États les mieux organisés. Nous nous sommes appliqués, plus d'une fois, à tracer le tableau de la situation de l'Europe, afin de montrer avec certitude le jeu de la politique des grands États. Dans le compte rendu des guerres et des événements qui remplissent cette histoire, nous n'avons perdu aucune occasion de faire connaître les mœurs, le génie, les usages des peuples dont nous écrivions l'histoire ; mais le récit des faits ne comporte pas tous les détails de mœurs que le lecteur est avide de connaître, et maintenant nous devons remplir une lacune à laquelle nous avons été forcé par la rapidité de la narration. D'ailleurs, l'organisation de la puissance turque dans Alger ne s'est pas faite d'un seul coup. Elle ne dut prendre quelque régularité qu'après l'achèvement de la conquête, et jusque-là il n'y eut dans Alger que des corsaires ou des soldats ottomans, que la guerre amenait, rappelait, déplaçait à chaque instant, et qui se transformèrent enfin dans cette milice immobile et grossière dont il nous reste à parler.

Nous avons vu comment la Mauritanie était tombée au pouvoir des Arabes; leur conquête fut réelle; non-seulement ils gouvernèrent le pays, mais ils l'occupèrent par une abondante population, et les anciens Maures furent presque tous confondus dans leurs rangs, ou exportés, ou détruits par la guerre. Quelques-uns se reléguèrent dans d'inaccessibles montagnes, et trop bien défendus par les lieux, trop faibles pour nuire, ils furent épargnés : les Kabaïles ou Berbères paraissent en être les derniers restes.

Des races diverses peuplaient donc l'Afrique à l'époque qui nous occupe. C'étaient les Kabaïles, les Maures, les Arabes, les Juifs, les Nègres, les Turcs, et les Européens, renégats ou fidèles au christianisme.

Les Kabaïles ou Berbères habitaient, ainsi que nous l'avons dit, les gorges les plus inaccessibles de l'Atlas. Nous avons esquissé dans l'un des chapitres précédents les traits principaux de leur physionomie; nous ne pouvons rien y ajouter. Les anciens auteurs savaient à peine distinguer les Berbères des Arabes; Marmol seul a laissé sur leur compte de précieux renseignements, et nous les avons épuisés dans les pages auxquelles nous renvoyons (1).

Les Arabes, gardant en Afrique les vieilles coutumes qu'ils avaient importées de l'Asie, dédaignaient les villes, ne bâtissaient jamais de maisons,

(1) Pour connaître l'état actuel des Kabaïles et des tribus de Koukou ou Kouço, et de Callah ou Kelah ou Guelan, consultez l'ouvrage de M. Genty de Bussy, sur la régence d'Alger, t. 1, p. 85 et suiv.; on y trouve des renseignements intéressants attribués au général Lamoricière. — Bruce, Shaw et Shaller doivent aussi être lus.

se contentaient d'une tente étroite, et se plaisaient à paître leurs troupeaux dans de vastes déserts. Si l'herbe se fanait, si les branches d'arbres que broutaient leurs bestiaux étaient épuisées, ils abattaient leurs tentes et les transportaient ailleurs (1).

Un morceau de toile, retenu par une corde de poil de chameau tournée plusieurs fois autour de la tête, formait, alors comme aujourd'hui, leur seule coiffure. Un grand manteau de laine, appelé bernus ou burnousse, jeté sur leurs épaules, servait à les couvrir, et le plus souvent ils ne portaient ni caleçon ni chaussure.

D'après le père Dan, les femmes allaient presque nues. Une pièce de drap attachée autour de la ceinture sous les seins, tombait jusqu'au milieu des jambes, et laissait à découvert le reste du corps. Leurs cheveux tressés en nattes avaient pour ornement des dents de poissons, et quelques petits morceaux de verre ou de corail; des bracelets formés d'anneaux de bois, artistement entrelacés, étaient passés à leurs jambes et à leurs poignets; quelques légers tatouages, de couleur noire, marquaient leurs joues, leurs fronts, leurs poignets, leurs jambes, et formaient, suivant elles, leur plus belle parure.

D'une sobriété extrême, les Arabes ne buvaient que de l'eau; ils ne mangeaient que du riz, du cous-coussou et du pain : il était rare qu'ils ajoutassent à cette nourriture frugale un peu de viande.

(1) Et d'autant qu'ils n'ont point de retraite assurée, quand ils sont lassés d'être en un lieu, ils le quittent aussitôt, pour en aller habiter un autre, qu'ils trouvent plus commode. Le père Dan, *Hist. de la Barbarie*, p. 291.

Leur pain se faisait chaque jour : les femmes écrasaient le grain dans un petit moulin portatif, et la pâte cuite sous la cendre formait une galette qu'on mangeait brûlante (1).

Ce peuple, si simple dans son costume et dans sa nourriture, avait encore d'autres usages qui méritent d'être décrits.

Réunis par familles ou tribus, ils nommaient dans chaque douair un cheick auquel ils accordaient une autorité assez étendue. Mieux vêtu et mieux logé que les autres, ce cheick posait sa tente au milieu du douair, rendait la justice et maintenait l'ordre dans la tribu.

Un marabout, qui veillait aux choses de la religion, faisait chaque jour la prière en public (2).

Robustes, infatigables, d'un caractère sauvage, les Arabes aimaient la guerre, et marchaient toujours armés. Ils portaient à la main une zagaie ou demi-pique qu'ils lançaient avec une force incroyable. Un long couteau, ou poignard contenu dans un fourreau attaché au bras droit, complétait leur armement. Excellents cavaliers, ils montaient des chevaux d'une race sobre et forte comme eux, et ils les maniaient

(1) Ils mettent la farine en un grand pot et la délayent avec de l'eau, puis ils prennent de la pâte, et, en ayant fait des tourteaux plats, ils les cuisent sous la cendre et les mangent tout chauds et bouillants, n'estimant pas le pain autrement. Le père Dan, p. 292.

(2) Ils ont à chaque douair un marabout qui, à la façon des Turcs, les invite à la prière. Mais comme ils vivent en vagabonds et n'ont point de retraite certaine, ils se contentent de faire leur salah sous une tente en rase campagne. Le père Dan, p. 295.

avec tant d'adresse, qu'au galop ils ramassaient facilement ce qu'ils avaient laissé tomber.

Dans leurs visites, ils s'abordaient avec politesse et dignité. Après s'être embrassés ils demandaient avec empressement des nouvelles de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs chevaux, de leurs bœufs, et n'oubliaient rien de ce qui, dans leur vie simple et dénuée, compose leurs principales richesses.

Les cérémonies de leurs mariages offraient quelques circonstances remarquables; l'homme qui désirait épouser une jeune fille devait l'acheter de son père; des bœufs et des moutons acquittaient le prix de cet étrange marché. Alors il était introduit auprès de sa fiancée qui l'attendait couverte d'un burnousse blanc. En l'abordant il lui apprenait combien elle lui coûtait, et la jeune Arabe répondait qu'une femme sage et vertueuse ne pouvait jamais être trop payée. Singulier mélange de fierté et d'abaissement!

Après quelques jours, pendant lesquels elle recevait les visites et les félicitations des femmes de la tribu, elle était placée sur un cheval et conduite par les jeunes filles, au milieu des acclamations et des cris de joie, à la tente de son mari. Plusieurs femmes, ses parentes ou ses amies, la recevaient, lui présentaient du beurre et en oignaient les points les plus élevés de la tente, en s'écriant : « Qu'Allah bénisse ce mariage, qu'il augmente le bétail des époux, et que le lait de leurs vaches monte jusqu'au faîte de leurs tentes! »

La jeune épousée prenait ensuite un bâton qu'elle enfonçait profondément en terre à l'entrée de la tente,

pour marquer qu'elle devait être fidèle et attachée à son mari, comme ce bâton à la terre où il était fixé (1).

Enfin on amenait devant la jeune mariée le troupeau de son époux ; elle en touchait toutes les bêtes, pour faire connaître que, dès ce moment, elle devait en prendre soin et y veiller comme sur son propre bien.

Des mœurs dissolues ternissaient des usages si simples. Comme tous les peuples soumis à l'islamisme, les Arabes se livrent sans honte aux plus grossiers excès (2). Le goût pour le vol, qui les caractérisa de tout temps en Asie, les avait suivis en Afrique.

Dans cette esquisse rapide nous avons eu soin de ne rien ajouter à ce que les écrivains contemporains nous apprenaient. Il nous eût été aisé de compléter ce tableau, en puisant dans nos propres observations ou dans celles de plusieurs auteurs modernes; mais ce que nous voulions reproduire, c'était la physionomie du pays au commencement du dix-septième siècle, et quelque stables que soient les mœurs des Arabes, il n'est pas certain que ce que l'on voit aujourd'hui ait existé à l'époque dont nous parlons. En voulant achever le tableau, nous l'aurions peut-être gâté.

(1) Ils lui veulent apprendre que comme cette cheville ne peut sortir de là que l'on ne l'en tire, la femme de même ne doit point quitter son mari s'il ne la chasse. Le père Dan, p. 294.

(2) Ils sont plongés dans les ordures du vice et surtout dans les impuretés charnelles où ils se vautrent comme pourceaux. Le père Dan, p. 290.

Après les Kabaïles et les Arabes, qui forment la plus grande partie de la population, viennent les Maures. Un type de physionomie très-différent et l'habitude de vivre dans des villes les distinguent des premiers (1).

Quelle est leur origine? c'est à quoi il n'est pas aisé de répondre. Tant de peuples ont foulé cette terre malheureuse, que l'opinion la plus sage serait peut-être de regarder les Maures comme un mélange de toutes ces races diverses. Les premiers habitants du pays, les colonies phéniciennes, les armées d'Hercule, les Romains, les Vandales, les Arabes, les Maures d'Espagne, tous ont formé ces populations, ou se sont perdus dans leurs rangs.

Nous avons eu mille occasions d'apprécier la légèreté de leur caractère, leur faiblesse, leur férocité, leur impatience de tout joug et leur lâcheté; achevons de les dépeindre en donnant quelques détails sur leurs habitudes et leur manière de vivre.

Plus riches en général que les Arabes, leur costume était aussi plus soigné. Ils portaient sous une chemise un caleçon de toile ou de coton. Une longue robe de drap ou de soie, fermée par devant avec des boutons en or ou en argent, achevait de les couvrir.

(1) Ce nom de Maure, que reçoivent les habitants des villes du littoral, ou les indigènes les plus riches et les mieux vêtus, semble trancher une question insoluble : celle de l'origine de ces hommes. Cette dénomination moderne est donc fausse. Au dix-septième et au dix-huitième siècle, elle était ignorée ou du moins employée d'une manière beaucoup moins absolue. Nous avons dû adopter le langage convenu aujourd'hui, sans partager l'opinion qui voudrait faire des *Maures* les restes incontestables des anciens *Mauritaniens*.

En hiver ils mettaient sous cette robe un gilet ou pourpoint. Le burnousse, formait, comme chez les Arabes, le complément de leurs vêtements.

Pour coiffure, ils portaient une calotte de laine rouge autour de laquelle ils tournaient une pièce de coton blanc d'une grande finesse, longue de cinq ou six aunes (1).

Leur tête était rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux au sommet. « Par où ils croient, dit le père Dan, que le faux prophète les doive enlever en paradis, de la même sorte que l'ange transporta Abacuc près de Daniel dans la fosse aux lions. » Plusieurs se faisaient raser complétement le visage, quelques-uns portaient une longue moustache, et d'autres la barbe entière.

Les souliers des Maures étaient de cuir jaune ou rouge, pointus, d'une forme grossière, et armés au talon d'un petit fer semblable à un fer à cheval. Dans leurs visites, ils les déposaient à l'entrée des maisons pour n'en pas ternir l'extrême propreté.

Les Maures ne sortaient jamais sans armes, et trois poignards à fourreaux d'argent se remarquaient à leur ceinture. Quelques-uns étaient enrichis de pierreries ou de turquoises : ce luxe cachait l'acier, dont l'éclat ne convenait point à leurs yeux (2).

(1) Leur turban est un bonnet de laine rouge, qu'ils entortillent à gros replis d'une fine toile blanche de coton, longue de cinq ou six aunes. Le père Dan, p. 280.

(2) Ils ont pareillement à leur côté, à la manière de nos bouchers, soit par galanterie ou pour s'en servir, trois fort beaux couteaux, à savoir, deux grands et un petit, dans une gaîne d'argent d'un pied de long, qui sont en-

L'habillement des femmes, dans l'intérieur des maisons, différait à peine de celui des hommes. Comme eux, elles portaient un caleçon qui laissait la jambe nue; sur ce caleçon, une veste en drap, boutonnant par devant, et ne descendant qu'au milieu de la jambe. Leurs cheveux étaient retenus par un petit linge très-fin, et les plus riches se couvraient de nombreux pendants d'oreilles, de bracelets et de colliers enrichis de pierreries. Toutes se teignaient les ongles en couleur jaune orangée, avec une herbe appelée guèva, selon le père Dan (1). Mais les soins accordés à leur toilette ne s'arrêtaient pas là, et le noir d'antimoine servait à noircir leurs cheveux, leurs sourcils, leurs paupières, ainsi qu'à donner de l'éclat à leur regard.

Pour sortir, les Mauresques mettaient un large pantalon qui descendait jusqu'à la cheville du pied; un premier bandeau leur couvrait le front et les sourcils, tandis qu'un second, laissant à peine les yeux libres, cachait tout le reste du visage. Une grande pièce d'étoffe de serge blanche ou d'étamine retombait depuis la tête jusqu'aux pieds, et, croisée sur la poitrine, dérobait leurs formes aux regards les plus indiscrets.

Imposées par un long usage et par l'excessive jalousie des hommes, ces précautions exagérées ne

richis de quantité de turquoises et d'émeraudes, tellement qu'il y en a quelquefois qui valent bien cent écus. Le père Dan, p. 280.

(1) C'est le *henna*, plante de la famille des salicariées. Voyez, pour la culture de cette plante, l'ouvrage de M. Genty de Bussy sur la régence d'Alger, t. 1, fol. 247.

suffisaient pas cependant pour sauver leur honneur. Les esclaves chrétiens, dont les Maures disaient avec mépris qu'ils étaient aveugles, punissaient souvent par leurs galanteries la dédaigneuse confiance de leurs maîtres. Les bains, les visites, les pèlerinages aux chapelles des marabouts qui entourent Alger, étaient autant de moyens dont les femmes se servaient avec finesse pour tromper leurs maris; poussant même à l'excès le débordement, elles se livraient alors sans honte aux hommes les plus vils et les plus méprisables (1).

La manière de vivre des Maures était pleine de simplicité, et ce que nous allons en dire montrera qu'elle a peu varié depuis deux cents ans.

Dans les chambres qu'ils habitaient, on ne voyait aucun autre meuble qu'un tapis pour s'asseoir pendant le jour, et un matelas pour la nuit. Ce matelas se plaçait à l'une des extrémités de l'appartement, sur des planches ou sur une maçonnerie élevée de quelques pieds au-dessus du sol. Des rideaux cachaient cette espèce de théâtre. Les Maures y couchaient avec leurs caleçons et ne connaissaient point l'usage des draps.

Ils ne goûtaient point de vin : l'eau pure, des sorbets, composés d'eau, de raisins et de jus de citron, du café, formaient leurs seules boissons. Cependant

(1) Elles inventent mille finesses pour se baigner ou pour faire des visites, ou sous prétexte de dévotion, pour visiter un tel marabout ou santon, et, sous ce prétexte, elles s'abandonnent, quand elles en trouvent l'occasion, à tous ceux qu'elles rencontrent, fussent-ils des coquins, des bélitres, des s.... Aranda, fol. 180.

ceux qui menaient une vie moins régulière ne craignaient pas de boire du vin ou de l'eau-de-vie.

Le café, dont l'usage n'avait pas encore pénétré en Europe, excitait l'attention des chrétiens. « C'était, dit le père Dan, une manière de breuvage noir comme de l'encre, qui leur semblait fort sain. Ce breuvage a telle vertu qu'il rend un esprit gai, qu'il dissipe les vapeurs et fortifie le corps et l'esprit. A cause de ses rares propriétés quelques-uns appelaient le café l'*herbe divine.* On la faisait dessécher, on la réduisait en poudre, on la laissait infuser dans l'eau, qui se buvait à petites gorgées et le plus chaudement possible. A quoi ils se plaisaient si fort qu'ils ne s'assemblaient jamais en aucun logis qu'on ne leur en apportât aussitôt. » Le tabac avait aussi le plus grand charme pour les Maures, qui passaient une partie de la journée à fumer.

Leurs repas se prenaient sur un cuir de maroquin rouge étendu sur le sol, et leur vaisselle n'était jamais que d'étain ou de terre.

Les bains de vapeur formaient en Afrique, comme en Espagne, une des grandes voluptés des Maures, et jamais ils ne laissaient passer une semaine sans en goûter le charme.

Tels étaient ces hommes, telles étaient leurs mœurs et leurs coutumes. Depuis, quelques parties de leurs vêtements ont changé, mais leur caractère ne s'est point élevé, et c'est encore le même peuple, lâche, ignorant et dissolu.

Nous ne parlerons des Juifs que pour dire que, dans mille autres parties du monde, ils ne sont plus nom-

breux, et traités avec plus de mépris. Ils portent gravée sur leur front l'empreinte profonde du plus dur esclavage, et, comme partout, ils se montrent avides des plus petits gains. Leurs femmes ne sont pas sans beauté; mais leur physionomie triste, leur regard abattu, la pâleur de leur visage, tout annonce aussi chez elles l'état abject et misérable de leur condition sous les Turcs. Ce qu'ils sont aujourd'hui, ils l'étaient autrefois, le rapport des anciens écrivains le constate d'une manière certaine.

Avant d'arriver aux Turcs, il nous reste encore à parler des esclaves, et nous allons le faire avec quelques détails. Quoique ensevelie dans un passé qui ne renaîtra plus, cette question nous paraît d'un haut intérêt; elle se rattache intimement à l'existence de la piraterie; elle était pour elle la source de ses gains les plus certains; elle formait le trait caractéristique de la barbarie des corsaires; elle devenait une source de larmes pour l'Europe, et l'occasion des plus beaux dévouements et des plus grands miracles de la charité chrétienne. Enfin, il n'y eut aucune guerre, aucun traité de paix entre les corsaires et les princes chrétiens, où ceux-ci ne demandassent l'abolition de l'esclavage pour leurs sujets. Il était réservé à la France d'en effacer jusqu'aux dernières traces, et de délivrer à jamais l'Europe entière des odieuses pirateries exercées par les Algériens.

Nous avons vu, en 1518 et en 1529, le nombre des esclaves si grand dans Alger, que Barberousse, effrayé, n'écouta plus d'autre inspiration que celle d'une politique atroce, et les fit massacrer. En

1529, le pacha était encore le seul qui possédât un bagne; mais plus tard le nombre s'en accrut, et les esclaves, renfermés exactement pendant la nuit, devinrent moins dangereux.

En 1633, époque où le père Dan visita la ville d'Alger, on y comptait six grands bagnes. C'étaient de vastes maisons distribuées en petites chambres basses, sombres et voûtées. Dans chaque chambre on jetait quinze ou seize esclaves qui couchaient sur la terre, ou sur des nattes, s'ils avaient quelque argent pour en acheter. L'humidité n'était pas le seul ennemi qu'ils eussent à craindre; les insectes que la chaleur multiplie en Afrique, les scorpions même leur disputaient et rendaient plus horribles leurs tristes demeures. Pour tout vêtement ils portaient un caleçon et une chemise de toile grossière, et souvent ils manquaient de couverture pour la nuit (1).

Les bagnes renfermaient quelquefois cinq ou six cents esclaves des différentes nations du monde (2). Tous ne trouvaient pas place dans les chambres, et beaucoup d'entre eux étaient obligés de coucher dans les cours ou sur les terrasses des toits. Un gardien bachi, c'est-à-dire un gardien en chef, était chargé de la police des bagnes; il répondait des esclaves, et, pour empêcher leur fuite, il plaçait des sentinelles

(1) On distribua, par ordre du Bassa, à chaque seclave, cinq aunes de toile pour en faire une chemise et un caleçon....., ce qui me vint à propos, car je n'avais qu'une chemise sale et pleine de vermine. Aranda, fol. 18.

(2) Nous étions là cinq cent cinquante esclaves appartenant tous à notre patron Ali-Pegelin, général des galères. Aranda, fol. 20.

autour des murs. On comptait dans Alger seule environ trente mille esclaves (1).

Aucune nourriture n'était distribuée à l'esclave qui ne travaillait pas; pour subsister, il était alors obligé de recourir à sa propre industrie, et souvent même au vol. Mais ce n'était pas là, malheureusement, que s'arrêtaient les vices de ces hommes abrutis par une dure captivité : les plus tristes habitudes se contractaient dans le bagne.

Au moyen de quelques redevances payées à leur maître, les esclaves chrétiens obtenaient la permission de tenir des tavernes; les bagnes devenaient donc des lieux où les renégats, les Maures, les Turcs eux-mêmes se réunissaient pour boire, fumer, et se livrer à des débauches qu'il n'est point permis de nommer, et dont ils étaient seuls capables. De pareils exemples jetaient la démoralisation dans le cœur des chrétiens.

Le travail, si l'on en excepte l'accablant métier de rameur, était, en lui-même, le moindre des maux que souffrissent les esclaves; mais il n'y a de facile et de doux que le travail libre. Un homme doit toucher le salaire qu'il a gagné; s'il travaille pour un autre, sans espoir de gain, sans pouvoir améliorer sa situation, son travail n'est plus qu'un supplice, et il ne le subira que dans la crainte d'un supplice plus grand : c'est là ce qui arrivait à Alger. Les traitements les plus barbares étaient nécessaires pour plier les esclaves à un travail toujours lent et imparfait.

(1) Aranda, fol. 125.

Dans le jour, lorsqu'ils n'étaient pas occupés, les esclaves jouissaient d'une entière liberté. C'était le moment dont ils profitaient pour tirer quelque parti de leur industrie, ou, comme nous l'avons dit plus haut, pour commettre des vols qui les mettaient à même d'exister.

La vente des esclaves était une des sources principales de gain pour les corsaires; leur rachat par les chrétiens leur procurait de plus grands bénéfices encore.

L'esclave avait donc un prix; c'était une marchandise; sa valeur s'élevait ou s'abaissait suivant son âge, le pays où il avait pris naissance, sa fortune présumée, sa situation en Europe, sa force et sa santé. La vente publique s'en faisait dans un marché particulier appelé *Batistan*, et ce qu'en rapporte Emmanuel d'Aranda peindra mieux que tout ce que nous pourrions dire les principales circonstances de cet horrible trafic.

« Le douzième de septembre, dit-il, on nous mena au marché où l'on a accoutumé de vendre les chrétiens. Un vieillard, fort caduc, avec un bâton à la main, me prit par le bras et me mena à diverses fois autour de ce marché; ceux qui avaient envie de m'acheter demandaient de quel pays j'étais, mon nom et ma profession. Sur lesquelles demandes je répondais, avec des mensonges étudiés, que j'étais natif du pays de Dunkerque, et soldat de profession. Ils me touchaient les mains : si elles étaient dures et pleines de cal à force de travailler; outre cela, ils me faisaient ouvrir la bouche pour voir mes dents, si

elles étaient capables de ronger le biscuit sur les galères. Après cela, ils nous firent tous asseoir, et le vieillard *inventeur* prenait le premier de la bande par le bras, marchant avec lui trois ou quatre fois à l'entour du marché, et criant : *Arrache! arrache!* ce qui veut dire : *Qui offre le plus?* Le premier étant vendu, on le mettait de l'autre côté du marché, et on commençait un nouveau rang (1). »

« N'était-ce pas faire banqueroute à Dieu, s'écrie un pieux religieux de l'ordre des rédempteurs, et fermer les yeux à sa sainte volonté, que de battre, outrager et vendre ainsi des hommes comme on fait des animaux ! » Généreuse indignation qui ne tarda pas à porter des fruits dans le sein du christianisme! Bientôt on vit se former des congrégations religieuses pour le rachat des esclaves. Vivant dans l'indigence, les pères rédempteurs parcouraient le monde, tendaient la main, sollicitaient les pauvres, les riches, les rois eux-mêmes, amassaient de grandes sommes, traversaient les mers, et venaient délivrer de malheureux esclaves, qui, sans parents ou sans fortune, oubliés du monde entier, eussent péri dans les fers, si Dieu ne se fût pas souvenu d'eux.

Mais ce n'est pas là que se bornaient le zèle et le soin des pères de la Merci; ils ne possédaient que des trésors limités, leur charité était sans bornes, et les esclaves demeurés dans les fers attirèrent toute leur sollicitude. En 1609, trois religieux de l'ordre

(1) Aranda, fol. 16. — Voyez aussi, pour connaître en détail ce commerce, le père Dan, p. 392.

de la Sainte-Trinité furent retenus eux-mêmes en captivité, après avoir épuisé toutes leurs ressources. Leur malheur, loin de les abattre, augmenta leur saint dévouement. D'abord, ils obtinrent la permission d'élever un autel dans une grande salle, où ils célébrèrent les saints mystères. Ils visitèrent ensuite les esclaves, les consolèrent, les maintinrent dans la foi, entendirent leur confession, et les communièrent au sein de l'esclavage, au milieu des ennemis de leur Dieu!

« Tous les samedis, à soleil levant, écrivait l'un d'eux, nous disons la messe de la sainte Vierge, dans une salle qui nous sert de chapelle, sous le titre de *Sainte-Trinité*. Un de nous exhorte les chrétiens, dont les uns mettent leurs chaînes par terre; les autres, pour être enferrés pieds et mains, ont bien de la peine à fléchir les genoux... Je les encourage le mieux que je puis à garder les commandements de Dieu, et tâche de faire en sorte que tous, hommes et femmes, se confessent et communient souvent (1). »

Mais les soins de l'âme ne préoccupaient pas seuls ces bons religieux, et leur première pensée, après avoir dressé un autel, fut de préparer un lit pour le vieillard et l'infirme.

« En un petit hôpital nous avons huit lits; à savoir: quatre de chaque costé, tous scellés dans la muraille, à la hauteur d'un pied et demi. Les parois y sont nattés de jonc, les matelas de feuillage et de jonc encore, les couvertures et les mantes de pareille

(1) Le père Dan, fol. 484.

étoffe, et le reste de la garniture est fait de pauvres haillons qu'apportent avec eux les pauvres malades; à savoir, de vieilles jupes de draps et de serge toutes rapiécées, et de quelques caleçons (1). »

Quelle indigence, mais aussi quelle ingénieuse charité!

Ces faibles commencements reçurent avec le temps quelques augmentations. Les Turcs eux-mêmes, s'apercevant des changements heureux que les soins de ces prêtres avaient apportés dans la conduite de leurs esclaves, les encouragèrent, et non-seulement ils ne gênèrent plus leurs exercices religieux, mais on les vit même quelquefois exiger que leurs esclaves allassent se confesser. Ils préféraient à tous les esclaves catholiques (2); en 1640, on comptait quatre chapelles dans Alger (3).

Tel était le pays, et tels étaient les éléments sur lesquels les Turcs étaient appelés à exercer l'autorité la plus absolue; c'est d'eux maintenant qu'il sera question.

Douze mille hommes, rebut du monde entier, composé bizarre d'ottomans, de juifs, de chrétiens renégats, de criminels chassés de leur patrie, formaient l'invincible milice, et commandaient en maîtres dans Alger (4).

(1) Le père Dan, fol. 485.

(2) Les Algériens préféraient les esclaves catholiques romains à tous les autres. Ils sont dans l'idée que la confession les rend plus fidèles et plus obéissants. *Hist. des États barbaresques* (par Lauquier de Tassy), traduite de l'anglais. Paris, t. 1, fol. 171.

(3) Aranda, fol. 229.

(4) Les douze mille soldats auxquels consistent les forces ordinaires du

On conçoit un peuple barbare devenu, par la force, souverain d'un pays plus faible, lui donnant des lois, et transmettant à ses descendants les droits de la conquête ; on comprend encore une corporation religieuse, maîtresse d'un royaume, et ne transmettant qu'à l'Ordre lui-même des droits qu'aucun enfant n'est là pour réclamer ; il ne serait pas impossible qu'une société commerciale, fortement organisée, entreprît la conquête d'un pays, et le gouvernât, d'âge en âge, sans donner à personne la souveraineté, mais en accordant dans l'autorité, aux héritiers légitimes des premiers fondateurs de la société, une part proportionnelle et limitée par certaines lois ; mais ce que l'esprit ne comprendra jamais, c'est l'organisation gouvernementale des Turcs d'Alger, monstre né de la barbarie, et dont aucun pays, aucune constitution n'a pu donner l'idée. La milice d'Alger se recrutait partout ; ses rangs n'étaient fermés à personne, si ce n'est aux Maures et aux propres enfants des Turcs. Le chrétien, le juif, un Français, un Espagnol, un Moscovite, s'ils embrassaient l'islamisme et prenaient le turban, étaient admis à toutes les charges de l'invincible milice ; le fils d'un Turc, au contraire, en était exclu à jamais ; sa naissance était une tache ou du moins une cause de réprobation. Le fils le plus brave pouvait hériter des trésors de son père, mais non de son épée (1) !

Bassa, sont presque tous renégats, gens perdus, sans religion et sans conscience, fugitifs de la chrétienté et de la Turquie pour l'énormité de leur crime. Aranda, fol. 127. — Voyez aussi le père Dan.

(1) En 1529, il fut déclaré qu'aucun coulolis ne pourrait à l'advenir

On comprend tout ce que devait avoir de désastreux et d'immoral un pareil ordre de choses. La famille, si affaiblie déjà par les lois de l'islamisme, était sapée et détruite par cette dernière disposition. Aussi, la plus dégoûtante dépravation, des crimes empruntés à l'antiquité, et dont les chrétiens ont à peine l'idée, remplaçaient-ils chez ces barbares des jouissances plus douces et plus légitimes. Le mariage, combattu par cette disposition principale, l'était encore par d'autres mesures de détail, et le janissaire marié ne recevait plus de l'État ni le logement ni le pain qui jusque-là lui étaient accordés. Cette condamnation tacite du mariage, chez des hommes dont aucun autre frein n'enchaînait les passions, devait amener et amenait en effet les plus désastreux résultats.

Ainsi, les soldats de la milice pouvaient être regardés comme les hommes les plus grossiers, les plus ignorants et les plus dépravés qui eussent jamais présidé aux destinées d'un État. La loi fondamentale de leur organisation, c'est-à-dire l'exclusion de leurs enfants des charges du gouvernement, était la plus monstrueuse dont aucune conquête ait donné l'exemple.

Étudions maintenant les autres parties de leur organisation; et d'abord quel était leur chef?

Nous avons vu jusqu'à présent le sultan envoyer à Alger un pacha, à qui la milice prêtait une entière obéissance. Khaïr-ed-Dine avait lui-même placé le royaume qu'il venait de conquérir sous la domination

s'élever aux charges de la milice ni à celles du divan. Le père Dan, fol. 112. — Voyez aussi Emmanuel d'Aranda, fol. 128.

de Soliman, et s'était reconnu son vassal. Les droits des empereurs ottomans étaient donc incontestables, et tant qu'ils furent assez forts pour prêter appui à Alger, ou pour réprimer les velléités d'indépendance des janissaires, rien n'y fut changé. Mais, après la bataille de Lépante, l'empire affaibli ne fut plus en état de faire sentir au loin son autorité, et l'esprit d'indépendance et de révolte que les Turcs d'Alger avaient montré de bonne heure put enfin se faire jour. Le pacha envoyé de Constantinople trouvait dans l'aga, ou chef de la milice, un rival naturel et dangereux. C'était lui qui gouvernait l'État en l'absence du pacha : il n'en remettait plus ensuite qu'à regret les rênes entre les mains d'un étranger, et la milice elle-même ne voyait pas sans mécontentement arriver, pour lui donner des ordres, un chef qu'elle ne connaissait pas. Dans les premiers temps, les pachas étaient choisis parmi des hommes chers aux corsaires ; Hassan-Pacha, fils de Barberousse, Salah-Raïs, Aluch-Ali, eussent été désignés par eux ; mais plus tard il n'en fut plus de même. La distance qui séparait Alger de Constantinople semblait s'être accrue, des guerres heureuses n'amenaient plus les escadres ottomanes dans les parages d'Alger, les vaisseaux des corsaires ne se réunissaient plus aux flottes du sultan, et de jour en jour ce point extrême de l'empire devenait plus étranger à la métropole. Privé des grandes guerres, réduit à de simples pirateries, et ne montrant plus même l'audace et le besoin de conquête qui avaient signalé ses premières années, Alger n'avait plus de grandes renommées, et la dignité de pacha était au-dessus du

mérite de ses soldats. Les sultans eux-mêmes, oubliant ce qu'ils devaient au soin de leur empire, accordaient à la faveur une charge que leur intérêt était de ne donner qu'au mérite, et l'on vit se succéder à Alger des pachas indignes du poste où ils étaient élevés. Sans droits pour commander, sans autorité dans le caractère, sans talents ou sans courage, ils laissèrent bientôt s'affaiblir entre leurs mains une autorité toujours disputée. L'aga et la milice, attirant alors à eux tout le pouvoir, n'en accordèrent plus que l'ombre au pacha. Mais si rien n'excite les passions des hommes comme l'amour de l'indépendance, rien ne leur paraît aussi sacré que des droits légitimes, et la milice, grossière et emportée, respecta, jusque dans ses écarts, le pouvoir du sultan. Les plus grands honneurs continuèrent à être accordés au pacha ; à son arrivée, il était accueilli avec pompe et solennité : deux galères allaient à sa rencontre, les officiers du divan, l'aga à leur tête, venaient le recevoir jusque sur le port ; quinze cents coups de canon saluaient ses premiers pas ; dès qu'il avait pris terre, un magnifique cheval, richement caparaçonné, portant une bride et des étriers d'or enrichis de turquoises, lui était présenté ; il le montait, et, couvert d'une veste blanche en signe de paix, il s'avançait vers son palais, où l'attendaient toutes les commodités de luxe oriental (1).

C'était là que s'arrêtait sa puissance ; de vains honneurs lui étaient prodigués, les droits les plus

(1) Le père Dan, fol. 44.

faibles dans le gouvernement de la chose publique lui étaient refusés.

« Pour considérable que soit le bascha, dit le père Dan, il ne peut rien résoudre que de l'avis des chefs de la milice, ni même se trouver au divan si on ne le demande (1). »

Fixer l'année précise où s'accomplit cette grande révolution serait peut-être impossible. Il est même certain qu'elle ne fut pas tranchée brusquement, et que l'empiétement des janissaires, quoique rapide, fut progressif. Nous avons vu Téchéoli massacré en 1556, Hassan-Pacha lui-même, renvoyé en 1561, et pourtant rien de changé, en apparence, dans la forme du gouvernement; mais chacune de ces révoltes était en réalité une atteinte grave portée à l'autorité du pacha, et celui que la Porte parvenait ensuite à faire accepter ne retrouvait plus qu'un pouvoir amoindri et chancelant. L'aga et le divan de la milice avaient absorbé la plus grande partie de sa puissance, et le pacha ne fut plus à Alger qu'une fastueuse inutilité. Le seizième siècle n'était point écoulé, que le changement dont nous parlons avait eu lieu (2).

(1) Le père Dan, fol. 95.

(2) Pour appuyer l'opinion que nous venons d'émettre, il est utile que nous citions un passage du père Dan, qui nous paraît avoir de l'importance : « Peu d'années après la prise de Tunis, dit-il, les janissaires et les soldats de la paye ôtèrent aux pachas l'autorité qu'ils avaient, ne leur laissant seulement que l'honneur et le droit de payer les janissaires. *Ensuite de cela, ils dressèrent leur divan ou conseil d'État sur le plan de celui d'Alger, et en firent de même du gouvernement de la milice. Cela dura jusqu'à l'an mil cinq cent quatre-vingt-quatorze.* Le père Dan, fol. 163.

Ce changement nous paraît constituer une seconde ère dans le gouvernement d'Alger. La milice désormais va régner, c'est elle qui donnera les ordres, c'est elle qui déclarera la guerre et qui fera la paix. A peine consulté, le pacha ne conserva plus que le dangereux privilége de paraître, sans l'être, le chef de l'État, et de payer à la milice une solde qu'on ne lui faisait jamais attendre impunément (1). La révolution qui rendait Alger indépendante était accomplie, la fiction seule restait encore. Cette fiction fut longtemps respectée; car, s'il était dans le goût des corsaires d'être indépendants, il était de leur intérêt de ne pas briser entièrement les liens qui les rattachaient à la Turquie, d'où ils tiraient des soldats quand les rangs de la milice venaient à s'éclaircir.

On s'attend sans doute à trouver ici quelque explication sur le titre de dey que prenait le chef du gouvernement algérien, et l'on voudra savoir quelle était son origine, sa signification, et l'époque où il fut introduit à Alger.

C'est vers l'année 1594 que ce mot *dey* paraît pour pour la première fois dans l'histoire des corsaires de la Barbarie, non point à Alger, mais à Tunis, où les janissaires, après avoir diminué le pouvoir des pachas et constitué leur indépendance, se donnèrent un chef unique qu'ils honorèrent du titre de *dey* ou *day* (2).

(1) Le bascha se vit bien en peine pour la paye des janissaires qu'il est obligé de faire à ses dépens en cas qu'il n'y ait assez de fonds de revenus de l'année. Le père Dan, fol. 83.

(2) En l'an mil cinq cent quatre-vingt-quatorze, Cara-Osman, Turc de

Alger ne paraît avoir adopté ce titre que beaucoup plus tard. Dans les traité de paix de 1628 il n'en est pas question; on le trouve pour la première fois, en 1683, dans les historiens qui décrivent les bombardements d'Alger, et dans le traité de paix dicté par Tourville, le 25 avril 1684 : Aux très-illustres bachas, dey, divan, et milice de la ville et royaume d'Alger (1).

Venture, dont l'opinion doit faire autorité, affirme, dans la traduction du Gazewat, que le mot dey signifie généralissime de la milice. Ce mot, appliqué dans le principe, à l'aga, était certainement employé avec ce sens, mais, en lui-même, il signifiait oncle ou patron (2).

Voyons maintenant quel était le mécanisme par lequel l'invincible milice faisait sentir son autorité et gouvernait l'État.

Un divan ou conseil, dans lequel pouvaient siéger tous les officiers de la milice, se tenait quatre fois par semaine, et prononçait sur les affaires publiques ou particulières.

L'aga présidait le conseil; assis à la place d'honneur, il proposait les objets sur lesquels on devait

nation, fut déclaré chef de la milice avec le titre de day. Le père Dan, fol. 168. — Voyez encore *État des royaumes de Barbarie, Tripoli, Tunis et Alger*. Rouen, M.DCC.III, p. 144.

(1) Voici quels étaient à cette époque les membres du gouvernement d'Alger, et leurs titres : Ismaël-Bacha. — Hadji. — Hussein-Dey, gouverneur. — L'aga de la milice. — Les deux cadis, etc. Ms. de la Bib. roy., pièces diplomatiques.

(2) Voyez Shaler, fol. 28, et M. Walsin Esterhazy : *De la domination turque*, etc., fol. 168.

délibérer, et recueillait les voix, en commençant par le pacha et en s'adressant ensuite aux vingt-quatre aja-bachis, ou principaux officiers de la milice.

Les baulouch-bachis, au nombre de quatre, étaient chargés de faire parvenir la question mise en délibération jusqu'aux derniers rangs du conseil, et tout à coup éclatait le plus effroyable tumulte, si l'objet discuté était de nature à irriter les membres du divan (1).

Quinze cents hommes composaient quelquefois ces assemblées tumultueuses, et, malgré la défense d'y paraître en armes, ou même de lever les mains, de grands dangers y menaçaient continuellement le pacha et l'aga lui-même. C'était le moment que choisissaient les ambitieux ou les mécontents pour accomplir, dans le pouvoir, quelque terrible révolution. « Alors, dit le père Dan, on les voyait se pousser les uns les autres, avec dessein de se ruer sur le bacha, et marchander entre eux qui serait le premier à lever le bras pour frapper. Car la coutume veut que celui qui commence la sédition, en haussant les mains qu'il tient croisées dans l'assemblée, soit saisi, mis dans un sac et jeté à la mer, qu'il ait droit ou non. »

Ces redoutables assemblées offraient trop d'embarras aux chefs de la milice pour qu'ils les souffrissent volontiers, et bientôt le divan, resserré dans

(1) L'an mille six cent trente-quatre, m'étant trouvé à un divan, il y survint un grand différend entre les bachas et ceux de l'assemblée. Le bruit en fut tel ou pour mieux dire les parlements, que je ne pense pas avoir jamais rien ouï de si épouvantable, etc. Le père Dan, fol. 103.

une enceinte plus étroite, ne forma plus une réunion aussi nombreuse. Le pouvoir, empiétant même de plus en plus sur les droits de la milice, finit par les absorber tous, et nous verrons bientôt le dey, chef absolu, ne composer son divan que d'un petit nombre de créatures.

L'aga sortait nécessairement des rangs de la milice; tout janissaire ou joldach pouvait aspirer à ce poste suprême. L'ancienneté devait l'y amener, car c'était, dans le principe, le seul droit que reconnussent les corsaires (1). L'aga ne pouvait occuper sa charge que pendant deux mois, et souvent ce temps paraissait encore trop long à l'impatience des janissaires. Ceux que le sort amenait se montraient-ils incapables de présider l'assemblée, on les remplaçait par d'autres, et quelquefois, dans un même divan, on en nommait jusqu'à cinq ou six différents. A chacun des élus le pacha remettait une veste d'écarlate ; l'État leur payait une solde élevée (2). Plus tard, l'aga nommé à vie prit le titre de dey, et alors des révoltes fréquentes menacèrent, non plus sa position, mais son existence.

Les soldats de la milice, aussi vains qu'ignorants et grossiers, se regardaient comme les véritables maîtres du royaume d'Alger, et couvraient de leur

(1) Le moindre d'entre eux peut parvenir à son rang de réception à être chef de cette milice, car ils montent de degré en degré et d'office en office jusqu'à la qualité d'aga sans qu'il n'y ait ni faveur ni considération quelconque qui puisse changer cet ordre, etc. Le père Dan, fol. 97.

(2) En tel cas le bascha est obligé de leur donner à chacun une veste d'écarlate. Le père Dan, fol. 98.

mépris tout ce qui n'appartenait point à leur corps. Un Maure qui osait frapper un joldach perdait le poignet, comme un parricide, et périssait du dernier supplice; un esclave était brûlé vif (1).

Le revenu de l'État consistait dans les contributions dont on frappait les Arabes, les Maures et les Juifs, dans les droits qu'acquittait le commerce, et enfin dans les prises des corsaires. Ce dernier genre de profit était indispensable à l'existence d'Alger, et s'il manquait, le trésor se trouvait à découvert (2).

On appelait *lismes* les contributions payées par les habitants du pays. Leur rentrée était difficile, et exigeait chaque année le déploiement des forces militaires. Laissons parler le père Dan, témoin oculaire des faits qu'il décrit.

« Tous les ans, dit-il, ceux d'Alger mettent aux champs trois compagnies de janissaires, composées chacune de deux ou trois cents hommes. Ils envoient ces camps volants, l'un à Tremecen, l'autre du costé de Bone et de Constantine, et le troisième vers le midi, jusqu'au pays des Nègres. Ce voyage est le plus fâcheux de tous parce qu'il dure sept ou huit mois. Chacun de ces camps est gouverné par un aga, sous la conduite duquel les soldats s'en vont par tout le pays lever cette lisme sur les doüars et les baraques des Arabes, qui ne payent d'ordinaire que par

(1) Le père Dan et Aranda.

(2) En l'an mille six cent trente-quatre à peine firent-ils des prises suffisantes pour l'entretainement des vaisseaux de course, à raison de quoi le bascha se vit bien à peine pour la paye des janissaires. Le père Dan, fol. 83.

contrainte et par force. Ils savent à peu près en quel temps ces exécuteurs sévères et aguerris les doivent venir visiter, et, sans attendre leur arrivée, ils rompent leur beau ménage, transportent leurs tentes, et chassent devant eux tout ce qu'ils ont de bétail, avec lequel ils se retirent dans les montagnes : c'est à raison de cela que ces rondes ne se font jamais qu'au temps des moissons. S'ils n'en peuvent tirer de l'argent, ils saisissent leur bétail, leur blé, jusque-là même qu'ils enlèvent leurs enfants.

« Or c'est, à vrai dire, une merveille bien étrange qu'un de ces camps vienne si facilement à bout des Arabes, bien qu'ils s'assemblent quelquefois jusqu'à sept ou huit mille avec leurs armes ordinaires, qui sont la hazegaye et le cimeterre ; mais les Turcs sont tous hommes aguerris, qui ont de bons mousquets et d'autres armes à feu dont ils se servent avec adresse (1). »

Il arrivait cependant aux Turcs de rencontrer des résistances plus sérieuses, et de voir leurs armées vaincues et détruites. En aucun temps leur autorité ne s'exerça avec une entière facilité, et jamais leur souveraineté n'eut ce caractère d'ordre et de paix qui seule constituerait, à nos yeux, l'achèvement de la conquête. Cependant il est évident qu'ils firent plus que nous avec des moyens plus imparfaits.

Pour fermer ce tableau rapide, disons un mot des armements des corsaires.

Nous avons vu, dans les principe, les raïs, ou capi-

(1) Le père Dan, fol. 83.

taines de navires, être les seuls chefs des forces turques; Haroudj et Khaïr-ed-Dine commandaient sur mer et sur terre. Mais l'arrivée des janissaires à Alger changea cet ordre de choses, et à peine Haroudj se fut-il mis sous la protection de la Porte, que l'on compta dans ce pays deux forces distinctes, celles des corsaires et celles des janissaires. Nous avons déjà exposé quelles étaient les jalousies qui divisaient ces deux corps; dans une lutte semblable, la milice, maîtresse véritable du pays, devait finir par l'emporter; en effet, dès l'année 1567, Mahomet-Pacha, fils de Salah-Raïs, mit fin à toutes les dissensions, en prescrivant que les janissaires, turcs ou renégats, fussent admis comme soldats à bord des navires envoyés en course (1). Cette disposition détruisit presque subitement toutes les traces du corps des Lévantins ou corsaires qui, pendant un instant, avaient lutté de puissance avec les janissaires, et bientôt on ne connut plus sur terre ou sur mer qu'une seule force, celle de l'invincible milice. A la place des anciens corsaires, venus du Levant, chefs de leurs équipages, donnant à tous des ordres sur leur bord, et n'en recevant de personne, on ne vit plus à Alger que des raïs sans autorité, véritables *armadours*, comme on les appelait en langue franque. Propriétaires des navires, ils les équipaient, les fournissaient de vivres (2) et d'eau en petite quantité, mais d'armes

(1) Mahomet baja fue el primero de los reyes que reconcilio y concordo á los genizaros con los lebentes, o cosarios, etc. Haëdo, fol. 77.

(2) Du biscuit, de l'huile, du vinaigre, du riz et autres légumes forment leurs provisions, etc. Le père Dan, fol. 298.

et de poudre en abondance, et les livraient à un nombreux équipage de Turcs ou d'autres soldats, commandé par un boulouch-bachi, dont le raïs lui-même prenait humblement les ordres; l'invincible milice était trop fière pour donner à personne l'autorité sur un de ses officiers (1).

Ayant obtenu du divan la permission de quitter le port, les corsaires se dirigeaient où bon leur semblait; mais jamais le raïs n'appareillait avant d'avoir visité quelques-uns des marabouts les plus réputés pour leur sainteté. Il les consultait sur son voyage, se recommandait à leurs prières, et en recevait un mouton, qu'il devait sacrifier en mer, pour obtenir une heureuse navigation. Ces charmes échouaient-ils? les corsaires poussaient souvent la superstition jusqu'à ordonner à leurs esclaves d'invoquer pour eux la sainte Vierge, saint Nicolas, ou tout autre saint.

Une riche bannière flottait à l'arrière du bâtiment qui s'éloignait du port (2); mais à peine les corsaires avaient-ils perdu Alger de vue qu'ils l'abattaient et hissaient à la place le pavillon de quelque puissance chrétienne. Naviguant ensuite avec une extrême prudence, ils prenaient chasse à la moindre apparence de danger, et n'attaquaient que les vaisseaux plus petits ou isolés (3) : les bâtiments du commerce,

(1) Ce chef étant officier de la milice, il faut absolument que le raïs dépende de lui et qu'il défère à ses ordres, etc. Le père Dan, fol. 298.

(2) J'ai vu quelques-unes de ces bannières qui valaient plus de mille ou douze cents livres. Le père Dan, fol. 299.

(3) Jamais ils n'attaquent s'ils ne sont deux ou trois vaisseaux contre un, ou du moins un grand navire contre un fort petit. Le père Dan, fol. 299.

lourdement chargés, portant peu de monde, leur échappaient rarement.

En rentrant dans le port, les prises étaient vendues, et la distribution de l'argent se faisait selon le rang, la charge et les droits de chacun (1).

(1) Voici comment la chose était réglée en 1633 : 1° On prélevait douze pour cent sur le prix total, pour le pacha ; 2° un pour cent pour l'entretien du môle ; 3° un pour cent pour la nourriture des marabouts qui servaient dans les mosquées ; 4° la moitié du butin restant, aux raïs et aux armadoures ; 5° l'autre moitié était pour les janissaires, soldats et officiers du vaisseau, et chacun recevait une part proportionnée à son rang. — Voyez, pour plus de détails, le père Dan, fol. 300.

CHAPITRE XXXIII.

Après avoir fait connaître l'état de la Barbarie au commencement du dix-septième siècle, il nous reste à raconter les événements peu nombreux qui relient la chaîne des temps, et conduisent à l'époque actuelle.— Coup d'œil en arrière. — Histoire du bastion de France. — Il est fondé par des marchands de Marseille en 1561. — En 1600, il est détruit par les Algériens. — Négociations de Henri IV avec Tunis et Alger. — Expulsion des Morisques d'Espagne. — La piraterie en reçoit un nouvel accroissement. — Les Morisques perfectionnent la construction des vaisseaux. — Ils établissent des fontaines à Alger. — Ils sont sans influence sur le pays et n'y apportent point les précieuses industries qu'ils enlèvent à l'Espagne. — La civilisation ne pouvait faire aucun progrès sous les Turcs. — Simon Danser, corsaire flamand, apprend aux Algériens à se servir de vaisseaux ronds. — La France reprend, en 1626, les négociations interrompues sous le règne de Henri IV. — Sanson Napollon, après deux ans de négociations, obtient un traité de paix des Algériens.— Marseille et les villes du littoral fournirent des sommes considérables pour hâter la conclusion de cette négociation. — État des sommes distribuées aux corsaires. — Articles du traité de paix. — Rétablissement du bastion de France. — Des points occupés par les Français sur les côtes d'Afrique. — De la pêche du corail. — Du nombre des bateaux et des pêcheurs. — Les Algériens n'observent point les conditions du traité. — La France met en mer une escadre de treize vaisseaux de guerre. — Cette flotte est dispersée par l'orage. — L'amiral arrive seul devant Alger. — Il ne peut obtenir aucune satisfaction. Il hisse le pavillon rouge et se retire. — Le commandeur de Chateluz capture deux bâtiments algériens. — Les Algériens équipent cinq vaisseaux de guerre, surprennent le bastion de France, le pillent et enlèvent la population. — Les Maures des tribus voisines ne voient pas sans mécontentement la destruction du bastion. — Ils refusent de payer les lismes aux Algériens. — La milice envoie une armée contre eux. — Les

Berbères la détruisent.—Une seconde armée éprouve un sanglant échec. — Elle était menacée d'une entière destruction, quand un marabout, s'interposant entre les Turcs et les Berbères, parvient à régler les conditions de la paix. — Le rétablissement du bastion de France est la base du traité. — Les Berbères demandent aussi la réintégration des Koulouglis dans leurs emplois. — Ceci nous amène naturellement à parler des Koulouglis, et à donner l'histoire de leur expulsion. — Conspiration des Koulouglis. — Ils s'emparent de la Casaubah. — Ils la font sauter. — L'explosion abat plus de cinq cents maisons. — Six mille personnes sont ensevelies sous les ruines. — Les Turcs font expirer dans d'épouvantables supplices les Koulouglis dont ils s'emparent. — Ils se hâtent de rétablir la Casaubah. — Jamais les Koulouglis ne furent rétablis dans leurs anciens priviléges. — Admis dans la milice, ils ne purent y exercer aucun emploi. — La marine seule resta une carrière ouverte à leur courage. — Quelquefois ils étaient nommés raïs ou caïds. — La race des Koulouglis était remarquable par sa beauté. — Les Turcs estimaient leur courage.

Après avoir fait connaître l'état de la Barbarie au commencement du dix-septième siècle, ses habitants et leurs dominateurs, il nous reste à raconter les événements peu nombreux qui, reliant la chaîne des temps, conduisent jusqu'à l'époque actuelle. Nous l'avons dit : ici commence une seconde ère dans l'histoire d'Alger, celle de son indépendance. Quoique la forme de son gouvernement doive subir encore quelques modifications, ce pays ne connaîtra plus désormais qu'un seul grand changement, l'expulsion des Turcs, qui ouvre une troisième ère ; puisse-t-elle être plus heureuse que les précédentes !

Pour tracer le tableau qui vient de nous occuper, nous avons anticipé sur l'ordre des dates, et laissé en arrière quelques faits que nous devons maintenant rapporter.

L'histoire du bastion de France et de nos concessions d'Afrique prend naissance vers le milieu du seizième siècle.

Deux marchands de Marseille en jetèrent, en 1561, les premiers fondements; ils établirent à La Calle un commerce qui, après avoir eu un instant de prospérité, fut tout à coup interrompu par des causes importantes à connaître (1).

En s'éloignant de l'obéissance qu'ils prêtaient d'abord au sultan, les corsaires d'Alger cessèrent de respecter les traités qui mettaient la France à l'abri de leurs fatales excursions. Le vol et la piraterie, leurs seuls besoins, étaient devenus leur seule règle, et l'ancienne alliée de la Porte, l'amie de Khaïr-ed-Dine, souffrit à son tour du terrible fléau qu'elle avait contribué à créer. Affaiblie par des guerres civiles, elle ne pouvait prêter aucune attention à ces événements lointains, et son commerce diminua de jour en jour sur la Méditerranée.

Le faible établissement de La Calle n'échappa point à la fureur destructive des Algériens; vers l'an 1600, les Marseillais en furent expulsés, et leurs constructions furent ruinées de fond en comble (2).

(1) En l'an mil cinq cent soixante et un ce bastion fut commencé par deux marchands de Marseille qu'on appelait Thomas Linche et Carlin Didier, etc. Le père Dan, fol. 57.

(2) Le bastion de France a été abattu et démoli par les Turcs en l'année 1604. Mém. adressé au roi par Blaise Raymond de Mérigny, 1674. Ms. Bib. roy., vol. 778, Saint-Germ.—Anciennement les Français avaient construit un bastion appelé de France en la coste de votre royaume, lequel a été par vous démoli il y a environ *trente ans*. Sanson Napollon, Dis-

Henri IV n'eut pas plutôt saisi les rênes du gouvernement, que, voulant fermer jusqu'aux dernières plaies du royaume, il entama des négociations avec la Porte pour arrêter la piraterie des corsaires d'Alger et de Tunis. Dans ce même instant, Mahomet III, inquiété en Hongrie, désirait se rapprocher de la France, et les efforts de Henri IV eurent à Constantinople le plus facile succès (1). Mais ce n'était plus le temps où le sultan dictait aux Algériens des ordres suprêmes; en vain il affectait encore un langage plein de hauteur, en vain il parlait aux corsaires comme à des sujets qui lui devaient une entière obéissance (2), ses commandements n'étaient plus respectés, et ce fut sans résultats que de Brèves, ambassadeur de France, fit à Alger et à Tunis, en 1605, un voyage dont nous allons rendre compte.

Accueilli d'abord avec distinction à Tunis, appuyé par le pacha lui-même, et par un officier du sérail qui l'accompagnait, quand il voulut faire connaître l'objet de sa mission, et réclamer les vaisseaux, les marchandises et les esclaves, pris sur

cours au divan d'Alger, 1628. Ms. de la Bib. roy., vol. des Traités des Turcs avec les chrétiens.

(1) C'est alors, 1604, que Henri IV et Mahomet III renouvelèrent les anciennes capitulations ou traités de paix entre l'empire ottoman et la France.

(2) Commandons par cette capitulation impériale que les Français pris contre la foi publique soient remis en liberté. Déclarons qu'en cas que lesdits corsaires continuent leurs brigandages, à la première plainte qui nous en sera faite par l'empereur de France, les vice-rois et gouverneurs des pays desquels seront les corsaires seront taxés des dommages et pertes qu'auront faites les Français. Ms. Bib. roy. Traité conclu en 1604 entre Henri IV et Mahomet.

les Français, il éprouva une résistance que rien ne put surmonter. A peine même Cara-Osman, aga de la milice, eut-il entendu les ordres du sultan, que, transporté de colère, il s'écria : « Ce serait la ruine de la milice; le sultan est mal informé, je ne lui obéirai point (1)!

A force d'adresse et de soins, de Brèves parvint cependant à se faire rendre les esclaves français.

Les corsaires d'Alger se montrèrent plus intraitables. Fiers de leurs forces, ils gardaient peu de ménagements avec la Porte, et de Brèves voulut en vain invoquer les ordres du sultan; la milice, donnant une nouvelle preuve de son indépendance, répondit fièrement qu'elle ne voulait entendre à aucun traité (2).

L'envoyé de Henri IV eut alors recours à la puissance de l'or; il gagna quelques officiers des janissaires, espérant arriver par leur moyen à influencer les décisions du divan; mais bientôt il s'aperçut que tous ses efforts étaient inutiles, et remarquant même dans les janissaires une animosité qui semblait l'exposer aux plus grands dangers, il sortit d'Alger (3).

(1) Le divan fut tenu exprès pour résoudre cette affaire; là furent lues publiquement les lettres du grand seigneur, et Cara-Osman n'en eut pas plutôt ouï le contenu, que, transporté de colère, il dit tout haut qu'il ne pouvait pas déférer au commandement du sultan, etc. Le père Dan, fol. 187.

(2) Il y advença encore moins, pour ce que la milice d'Alger, que ses forces rendent insolente et laquelle est souveraine et absolue, etc. Le père Dan, fol. 189.

(3) Appréhendant d'ailleurs que les Barbares ne lui jouassent quelque tour comme ils l'en menaçaient sourdement, il fit voile en France. Id.

Dans le cours de l'année 1609, les Morisques furent expulsés de l'Espagne; un million d'hommes de toutes les classes et de toutes les conditions se trouva donc subitement sans asile et sans patrie. Cette funeste décision privait la Péninsule d'un peuple aussi riche qu'industrieux; elle allait couvrir la Méditerranée de nombreux corsaires, et livrer le commerce du monde aux plus funestes déprédations. C'est alors que s'établit à Salé un nouveau repaire de pirates, tous Morisques expulsés d'Espagne; Tripoli, Tunis, Alger virent aussi leurs populations augmentées. Leurs vaisseaux mieux équipés, d'une forme plus favorable, ne craignirent plus de franchir les bornes de la Méditerranée, et de s'élever dans l'Océan pour couper les routes de l'Inde et de l'Amérique. En 1617, l'île de Madère fut attaquée par les Algériens, qui enlevèrent jusqu'aux cloches des églises, et emmenèrent douze cents esclaves, hommes, femmes et enfants. L'Islande même, malgré ses glaces et sa pauvreté, ne fut point à l'abri de leurs ravages; et l'Angleterre, malgré sa force, souffrit aussi, en 1631, les maux de leur infâme piraterie.

Mais le peuple industrieux, dont la perte ouvrait en Espagne une plaie que le temps lui-même n'a pas fermée, ne procura à l'Afrique d'autre avantage que celui d'augmenter le nombre de ses corsaires! Ces arts, cette agriculture, qu'ils faisaient fleurir dans les royaumes de Grenade et de Valence, furent-ils oubliés dans les misères de l'exil; ou les pays barbares qui leur accordaient un refuge étouffèrent-ils

les germes délicats d'une civilisation trop avancée pour eux? Ces deux causes se prêtèrent sans doute un mutuel et fatal appui. Privé de sa patrie, loin de ses amis, dans le besoin, l'homme perd de son génie; et pour prospérer, les arts et l'agriculture ont besoin d'une faveur et d'une tranquillité que ne leur procurait point le gouvernement despotique, grossier, dédaigneux des Turcs. Ce n'étaient point les hommes industrieux qui manquaient en Afrique; trente mille esclaves, avons-nous dit, peuplaient la ville d'Alger ou ses environs, et dans ce nombre, combien d'hommes capables, combien d'agriculteurs et de gens de tous les métiers, quels précieux germes de civilisation! Cependant jamais, ni les esclaves, ni les pères rédempteurs, ni les prêtres, ni les consuls européens, ni les commerçants, ne firent avancer d'un pas l'immobile barbarie des Turcs. Les Morisques d'Espagne, malgré une religion et un langage pareils, n'exercèrent point une influence plus heureuse; méprisés ou craints, comme n'appartenant pas à la classe privilégiée des Turcs, ils ne furent même point admis dans la milice, et bientôt ils perdirent jusqu'aux germes d'une civilisation dont l'Afrique aurait pu s'enrichir. Ils perfectionnèrent, dit-on, la construction des vaisseaux, et l'un d'eux, nommé Moussa, dota la ville des seules fontaines qu'on y voit encore aujourd'hui; puis tout disparut, tout rentra dans le néant, tout retomba dans la barbarie : la piraterie seule y avait gagné.

L'usage des vaisseaux ronds contribua puissam-

ment aussi au développement que prirent alors les excursions des corsaires. Jusque-là, leurs plus grands navires étaient des galères, et, connaissant à peine l'usage des vaisseaux pontés et à voiles, ils n'osaient guère se hasarder dans l'Océan ; un corsaire flamand, Simon Danser, qui aborda à Alger en 1606, changea le système de leur marine (1), et donna le signal d'un développement que l'arrivée des Morisques ne tarda pas à rendre complet. Vers l'année 1630, les corsaires de Barbarie possédaient entre eux cent vingt-deux bâtiments de toutes grandeurs ; sur ce nombre Alger en comptait à lui seul soixante et dix.

Malgré cet agrandissement de la piraterie, des circonstances plus favorables permirent à la France de reprendre en 1626, les négociations interrompues en 1605, et Sanson Napollon put alors conclure, au nom du roi, un traité de paix avec les Algériens. Nous dirons un mot de ces négociations.

Délivrée de ses fatales guerres civiles, la France avait vu renaître, à l'ombre du génie de Henri IV et de Richelieu, ses forces affaiblies. De nombreux vaisseaux venaient d'être construits, et les corsaires avaient plus d'une fois déjà éprouvé la valeur des Français. Quoique leurs gains sur le commerce continuassent à être considérables, ils témoignaient plus d'égards pour une puissance qui se montrait enfin redoutable. Profitant de ces heureuses circonstances,

(1) Le premier qui apprit aux Algériens l'usage de tels vaisseaux ronds fut un corsaire flamand nommé Simon Danser, etc. Le père Dan, fol. 311.

le roi chargea, en 1623, Sanson Napollon, gentilhomme ordinaire de sa maison, de négocier des arrangements avec les corsaires turcs de la Méditerranée, et particulièrement avec ceux d'Alger.

Quoique indépendant de fait, Alger paraissait encore relever de la Porte, et le premier soin de Louis XIII fut, comme en 1605, d'obtenir du sultan des lettres qui prescrivissent aux corsaires de cesser leurs courses et de permettre le rétablissement du bastion de France (1).

Muni de ces ordres, suprêmes dans la forme, mais nuls au fond, Sanson Napollon aborda à Alger le 20 juin 1626. A peine débarqué, il vit s'élever autour de lui un violent orage; ses jours même furent souvent en danger. Les janissaires ne voulaient entendre à aucun accommodement, et les plus modérés, rendus furieux par l'idée de perdre les profits certains de leur infâme piraterie, opinaient pour qu'on le brûlât vif (2).

Ceux qui gardaient encore quelque respect pour les commandements de la Sublime Porte, accusaient l'envoyé du roi de montrer des lettres fausses, et il fut décrété que vingt membres de la milice iraient à Constantinople en vérifier l'exactitude.

A leur retour, malgré la réponse favorable du sultan, les négociations ne marchèrent pas avec plus de rapidité, et même, pendant un instant, Napollon quitta la ville d'Alger, désespérant du succès de sa

(1) Voyez le traité de paix aux pièces justificatives.

(2) Ms. de la Bib. roy. — Traité des Turcs avec les princes chrétiens.

mission. Ce fut alors que la ville de Marseille, vivement intéressée à la solution de cette affaire, intervint, et entraînant à sa suite toutes les villes du littoral, finit par réunir des sommes considérables, et par mettre l'envoyé du roi en état d'acheter la paix. « Car, suivant l'expression de Napollon lui-même, les affaires qui se font en Turquie veulent que l'on dispose ceux du conseil par donatifs et par présents, pour les engager à conclure les affaires favorablement. »

Voici, d'après l'état fourni par Napollon, comment furent distribués les présents faits aux corsaires (1).

Le trésorier de la milice reçut 12,000 piastres pour être données aux soldats.

Le bascha reçut 4,000 piastres, pour sa signature.

Le cahya ou intendant du bascha, 1,000 piastres.

L'aga, chef et général de la milice 2,000 piastres.

Plusieurs raïs, membres du divan, reçurent chacun 1,000 piastres.

Les principales conditions de ce traité, chèrement acheté, mais promptement oublié, furent :

1° Que tous les esclaves seraient rendus de part et d'autre ;

2° Que les corsaires d'Alger ne pourraient enlever des navires français qu'ils rencontreraient en mer, ni câbles, ni canons, ni munitions de guerre ou de bouche, et qu'ils ne pourraient même point y entrer, sous prétexte de les visiter ;

(1) Ms. de la Bib. roy. — Traité du Turc avec les princes chrétiens.

3° Que désormais les Algériens et les Français ne feraient plus d'esclaves l'un sur l'autre ;

4° Qu'un consul français résiderait à Alger, et que sa maison et sa personne seraient inviolables (1).

Le même jour (19 septembre 1628), fut signé le traité conclu pour le rétablissement du bastion de France. Le droit de relever les anciennes fortifications de La Calle, d'occuper tous les points anciennement concédés aux Français, d'y pêcher le corail, d'y faire toute espèce de commerce, et notamment celui des cuirs, de la cire, de la laine et des chevaux, fut de nouveau accordé au roi, moyennant la redevance actuelle de 26,000 doubles pour la paye des soldats, et 10,000 doubles pour le glorieux trésor de la Casaubah (2). Cette somme, réduite en monnaie de France, équivalait à 16,000 livres de cette époque.

Les points occupés par les Français, et qui, d'après le traité de 1628, faisaient déjà partie des concessions anciennement accordées aux Marseillais, étaient le cap Roux, le bastion de France, La Calle, le cap Nègre, et quelques autres stations. L'étendue de la côte soumise au droit de pêche ne paraît point avoir été limitée à cette époque, il est probable que les barques pouvaient exploiter la mer partout où elle leur offrait une récolte ; c'est du moins ce que

(1) Voyez le traité de paix aux pièces justificatives. — Il se trouve non-seulement aux Mss. de la Bib. roy., il est encore imprimé dans l'*Histoire de la Barbarie*, par le père Dan, 2e édition.

(2) Contrat passé entre le divan et conseil d'Arger pour le rétablissement du bastion de France. Ms. de la Bib. roy., etc. — Voyez ce traité aux pièces justificatives.

pourrait faire croire l'article xv du traité conclu en 1604 entre le sultan et Henri IV. « Nous accordons, y est-il dit, que les Français puissent venir pescher le corail au golfe de Stora Courcoury dépendant d'Alger, et en tous autres lieux de nostre coste de Barbarie, sans qu'il lui soit donné aucun trouble ou empeschement. Confirmons toutes les permissions qui ont été données par nos aïeux (1). »

Le bastion de France était la place principale; c'est là qu'habitaient le capitaine et le lieutenant des troupes à la solde de l'établissement; le centre de l'administration y était fixé, et l'on en avait fait le magasin de toutes les provisions de guerre ou de bouche, et de tous les ustensiles appartenant à la compagnie (2).

Vingt et un bateaux, montés chacun par sept hommes, servaient à la pêche du corail; les pêcheurs ne recevaient point de salaire fixe, mais on leur payait le corail à un prix déterminé d'avance.

La pêche se faisait à cette époque comme de nos jours, au moyen d'étoupes qui, traînées au fond de la mer, s'attachaient aux branches du corail et le ramenaient à la surface.

L'établissement de La Calle faisait un commerce très-actif, non-seulement des produits de la pêche, mais encore de blé, de cire, de chevaux, etc., etc., et les pays limitrophes y trouvaient de grands avan-

(1) Ms. Bib. roy.—Des traités de paix du Turcq avec les princes chrétiens.

(2) On trouvera aux pièces justificatives un état sommaire du personnel et du matériel employé en 1628 à la pêche du corail, etc.

tages. Aussi cet établissement n'était-il point inquiété par les Maures; les Algériens eux-mêmes, qui oublièrent promptement les conditions du traité de paix contracté avec Louis XIII (1), respectèrent pendant plus longtemps la convention passée au sujet de La Calle. Cependant, au mois de décembre 1637, le bastion éprouva une seconde fois les maux de la guerre, et fut frappé d'une nouvelle destruction : voici à quelle occasion.

Le roi de France, voyant que, malgré la stipulation du traité de 1628, les Algériens refusaient de rendre les esclaves français détenus dans leurs bagnes, résolut d'intimider cette race de forbans par un armement redoutable. Treize vaisseaux de guerre, parfaitement équipés, sortirent au mois de novembre 1637 de la rade de Toulon, sous les ordres de l'amiral de Manty, pour se diriger sur Alger. Mais la tempête semblait protéger encore cette ville de corsaires, et, à peine hors du port, la flotte fut dispersée par un violent orage. Le galion de Marseille, monté par l'amiral, arriva seul devant Alger. Manty entama tout de suite des négociations pour l'échange des captifs; mais le divan fit traîner les choses en longueur, et bientôt l'amiral français eut la certitude que tout se préparait dans le port pour attaquer et brûler son vaisseau.

(1) Nonobstant leur parole donnée et jurée solemnellement, ils y contrevinrent à la première rencontre où y eut de leur intérêt. Le père Dan, fol. 121. — Malgré le traité de paix signé précédemment, il arrive à chaque instant des infractions de part et d'autre, et il faut de continuelles négociations pour les échanges d'esclaves. Lettre de Sanson Napollon. Ms. Bib. roy.

Ne voulant pas devenir le jouet des Barbares, et demeurer plus longtemps exposé à un danger que le nombre de leurs navires eût rendu difficile à éviter, Manty leva l'ancre, arbora le pavillon rouge en signe de guerre, et s'éloigna.

Peu de temps après, le commandeur de Chateluz, capitaine d'un des navires de la flotte, captura, près de la côte d'Afrique, deux navires chargés de marchandises.

Irrités de cette perte, les Algériens équipèrent aussitôt cinq vaisseaux de guerre avec lesquels Ali-Pichiny se présenta devant le Bastion. Le gouverneur ignorait ce qui venait de se passer; il le reçut donc sans défiance. Mais Ali-Pichiny n'eut pas plutôt introduit quelques troupes dans le fort, que, démasquant ses projets, il se saisit des marchandises, réduisit en esclavage trois cent dix-sept personnes, hommes et femmes, enleva les portes et les fenêtres du bastion, ruina de même les établissements du cap Rose et de La Calle, et rentra triomphant dans Alger.

Trois ans après intervint, entre le roi de France et la milice d'Alger, un nouveau traité qui rétablit les choses dans leur ancien état. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet événement, c'est que les Maures du pays n'y furent point étrangers. Ils avaient appris à goûter les avantages du commerce établi sur leur côte, et c'était avec regret qu'ils s'en voyaient privés (1). En 1638, ils refusèrent donc de payer le

(1) La ruine de ce bastion était une des raisons qu'ils alléguaient pourquoi ils n'avaient pas pu payer l'impôt. Le père Dan, fol. 134.

tribut ou lisme accoutumé, et, prenant les armes, ils repoussèrent et détruisirent le corps des janissaires qu'Alger envoya contre eux. L'année suivante, une armée plus forte éprouva de même un sanglant échec. Entourés de toutes parts, ne pouvant ni avancer ni reculer, les Turcs étaient menacés d'une ruine entière si un marabout, d'une sainteté réputée, n'eût intercédé pour eux, et ne leur eût fait accorder la vie aux conditions suivantes :

1° Que désormais les Berbères ne seraient plus inquiétés pour la lisme;

2° Que les Turcs rentreraient immédiatement dans Alger, sans pouvoir se détourner du chemin le plus court, sous peine d'être taillés en pièces;

3° Qu'ils rebâtiraient le bastion de France, et les échelles et lieux qui en dépendaient, car c'était là qu'ils allaient autrefois vendre leurs marchandises et recevoir l'argent qui leur permettait de payer les lismes;

4° Qu'ils rétabliraient tous les Koulouglis dans Alger aux honneurs et charges dont on les avait injustement dépouillés (1).

Le saint marabout qui venait de sauver l'armée turque, fut mal récompensé de son dévouement. Ayant eu l'imprudence de se rendre à Alger à la suite de l'armée vaincue, les janissaires dont l'orgueil ne pouvait supporter l'idée de leur défaite, en rejetèrent sur lui la honte, et la milice demanda sa mort à grands cris. Il périt dans les supplices.

(1) Le père Dan, fol. 134.

Le traité qu'il avait négocié ne fut donc point sanctionné. Cependant le bastion de France fut rétabli peu de temps après, afin de donner une satisfaction à ces tribus remuantes et indomptables.

Quant aux Koulouglis, les Turcs nourrissaient contre eux une haine qui s'opposait à toute espèce de transaction ; l'histoire de leurs démêlés en feraco n-naître les causes et la violence.

Nous avons dit précédemment que l'on appelait Koulouglis les fils de Turcs nés dans le pays, et qu'ils étaient exclus de la milice et des charges de l'État. Il n'en fut pas toujours ainsi; dans le principe, non-seulement les Koulouglis, mais les Maures eux-mêmes, étaient admis dans la milice, où ils pouvaient occuper les plus hauts emplois. La loi naturelle, qui veut qu'un fils ait des droits égaux à ceux de son père, exerçait là comme ailleurs son empire, et les indigènes, privés de leur liberté, ne l'étaient pas du moins d'une certaine participation aux affaires. Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'à l'année 1629.

En se constituant indépendante, la milice était devenue ombrageuse; maîtresse du pouvoir, elle craignit que d'autres ne voulussent s'en saisir à leur tour. Les janissaires nourrissaient donc une sourde défiance contre les Maures, dont un grand nombre occupaient de hauts emplois, et ils enveloppèrent dans leurs soupçons les fils mêmes qui leur étaient nés en Afrique. Devant le jour à des femmes de la Barbarie, parents des principaux citoyens d'Alger, les Koulouglis vivaient dans l'intimité et l'amitié des Maures, et, ce qui eût paru à des législateurs habiles

un moyen précieux et facile de fondre ensemble les différentes races, et de créer une nationalité nouvelle, ne fut aux yeux des corsaires qu'un danger dont ils devaient se délivrer à tout prix. Sans même conserver de ces tempéraments si nécessaires dans le gouvernement des affaires publiques, et faisant taire toutes les voix du sang, ils enveloppèrent dans une proscription commune les Maures et les Koulouglis. Sur le bruit vague d'un complot formé contre eux, les Turcs de la milice se rassemblent au nombre de dix-huit cents, et décrètent que tous les Koulouglis, officiers du divan, seront bannis de la ville et du royaume, et que, sous peine de mort, ils devront en être sortis dans l'espace d'un mois (1). Cette résolution brutale privait à jamais les enfants de l'héritage politique de leur père, pour en doter des étrangers, Turcs de naissance ou renégats, que le hasard ou le crime amèneraient par la suite dans Alger. Telle est la constitution qu'une horde de brigands sut établir; c'est le seul exemple que le monde ait jamais vu d'une barbarie et d'une stupidité semblables.

Cédant à l'orage, les Koulouglis obéirent d'abord : un petit nombre seulement se cacha dans la ville ou dans les environs, pour attendre un temps meilleur. Quelques mois se passèrent ainsi, après quoi, pensant que, le premier instant de colère apaisé, le danger serait moins grand, ils rentrèrent dans la ville.

(1) On se persuada sur quelques avis que l'on put avoir, ou comme me dirent quelques-uns, on le fit accroire par des raisons vraisemblables qu'étant puissants en alliance et en bien de fortune, ils se voulaient rendre maîtres d'Alger, etc. Le père Dan, fol. 111.

Mais les Turcs, avertis de leur présence, les saisirent, les lièrent dans des sacs, et les jetèrent à la mer.

Après ce terrible exemple de sévérité, les Koulouglis demeurèrent deux ans sans rien entreprendre. Ils semblaient oubliés, quand un jour quelques-uns des plus hardis s'introduisent dans la ville, déguisés sous des vêtements de Maures ou de femmes, et portant des armes cachées dans leurs habits. Ils pénètrent dans l'Al-Casaubah, s'emparent de la porte, et demeurent maîtres de la citadelle. Cinquante hommes seulement formaient cette troupe résolue; s'ils eussent trouvé parmi leurs concitoyens des courages égaux aux leurs, le sort d'Alger était changé. Mais les Maures, lâches et indolents, effrayés de tant d'audace, se renferment dans leurs maisons, et abandonnent à un ennemi dix fois plus nombreux les intrépides Koulouglis, leurs parents, leurs fils, leurs amis! Les Turcs courent aux armes, entourent la Casaubah, et somment les conspirateurs de se rendre. Ceux-ci répondent fièrement qu'ils veulent avant tout que la loi de leur bannissement soit révoquée. Les janissaires donnent alors le signal de l'attaque. L'enceinte trop vaste de la citadelle ne peut être défendue nulle part, et l'assaut est livré de tous les côtés; un pétard enfonce la porte; les Kouloughis vont être faits prisonniers, quand une résolution généreuse les sauvant des mains de leurs ennemis, entraîne dans leur mort des milliers de Turcs, une partie de ces lâches citoyens qui les avaient abandonnés : le feu mis aux poudres renfermées dans les caves de la citadelle ouvre à ces braves un tombeau digne d'eux. Plus de

cinq cents maisons furent abattues par cette explosion, et plus de six mille personnes périrent ensevelies sous les ruines (1).

Quelques Koulouglis, saisis par les Turcs, expièrent dans les plus épouvantables supplices le crime et le courage de leurs compagnons. Les uns furent rompus tout vifs ; les autres, cloués par les pieds et les mains sur des échelles, y attendirent une mort lente et cruelle; d'autres furent enterrés vivants ou renfermés entre quatre murailles, ou empalés ; quelques-uns enfin, jetés sur des ganches ou crochets de fer, y demeurèrent suspendus, et attendirent la mort pendant quatre jours, dans les douleurs les plus aiguës, sous un soleil ardent, et tourmentés par les insectes qui venaient dévorer avant le temps ces cadavres encore vivants (2) !

La fureur des Turcs était portée à un degré d'exaspération impossible à décrire, et l'on cite un officier du divan qui, se jetant sur un des Koulouglis qu'on promenait dans les rues, lui mordit le bras, et mangea la chair qu'il en arracha, s'écriant qu'il voudrait qu'on le lui laissât dévorer tout entier (3)!

Après ces terribles vengeances, le premier soin

(1) Plus de cinq cents maisons furent abattues par le bouleversement de cette forteresse......, plus de six mille personnes, hommes, femmes et enfants, périrent. Le père Dan, fol. 113.

(2) Il y en eut aussi qu'on attacha à des ganches, qui sont de grands crocs de fer, où ils vécurent en langueur quatre jours durant. Le père Dan, fol. 113.

(3) Comme on les promenait par les rues, un boulouch bachis, voyant passer un de ces malheureux, etc. Le père Dan, fol. 113.

des corsaires fut de rétablir la Casaubah; ils y déployèrent une incroyable activité, le pacha lui-même montra le plus grand zèle; tous les habitants d'Alger furent obligés d'y travailler, et une nouvelle citadelle sortit bientôt des ruines de l'ancienne.

Jamais les Maures ou Koulouglis ne furent rétablis dans leurs premiers priviléges. Admis enfin dans la milice, ils ne purent y parvenir à aucun emploi; la marine seule resta une carrière ouverte à leur courage; mais, traités à l'égal des Maures, ils ne purent jamais ni siéger dans le divan, ni occuper les premières dignités de l'État. Leurs plus hauts emplois étaient les places de beys et de kaïd (1). Quelques broderies d'or, et d'autres priviléges aussi insignifiants, rappelaient seuls leur origine, et les distinguaient à peine des Maures eux-mêmes (2).

La race des Koulouglis, remarquable par sa beauté, formait d'excellents soldats, et les Turcs, si vains et si fiers, estimaient leur courage. « Détrompe-toi, écrivait un pacha révolté au sultan, si tu penses que j'ai besoin de tes Turcs; tous les jours il entre dans ma ville d'Alger, par la porte de Bab-Azoum, des soldats qui valent ceux que j'irais prendre chez toi! »

(1) Les Mores, les Morisques, les Algériens, les fils des Turcs nés d'Alger, les Juifs renégats ne sont point reçus pour être soldats (1665). Emmanuel d'Aranda, fol. 128. — Ils reçoivent à la vérité la paye de soldat, mais ils sont exclus de tout commandement (1750). *Hist. des états barb.*, traduit de l'anglais (Laugier de Tassy), tom. 1, fol. 126. — Ils ne pouvaient jamais devenir pachas et étaient exclus du grand divan. *De la domination turque*, etc., par M. Walsin Esterhazy, fol. 235.

(2) *Esquisse de l'état d'Alger*, par Shaller, fol. 45.

Il voulait parler d'une tribu formée des anciens Koulouglis chassés d'Alger en 1629 (1).

Tels sont les événements qui remplissent les quarante premières années du dix-septième siècle ; nous les avons rapportés avec assez de détail, parce qu'il le fallait pour donner une idée exacte de la force des corsaires, de leur audace, de leur mauvaise foi, de leur organisation intérieure, et de leurs rapports avec les puissances chrétiennes. Quelques faits isolés pourraient encore trouver place dans le cadre que nous nous sommes tracé ; mais, sans influence sur la marche des affaires humaines, ils sont pour nous sans importance, et, franchissant vingt années de vols et de crimes stériles, nous arriverons aux premières guerres de Louis XIV contre les corsaires d'Alger.

(1) *De la domination turque*, par M. Walsin-Esterhazy, fol. 235.

CHAPITRE XXXIV.

Avénement de Louis XIV. — Première guerre de ce prince contre les corsaires. — Les Algériens éprouvent de graves échecs sur mer. — Le roi songe à se saisir d'un point entre Alger et Tunis, pour maîtriser ces deux villes de corsaires. — Expédition du duc de Beaufort contre Gigel. — Les Français se montrent devant Bougie. — Terreur des Maures à la vue de l'escadre ennemie. — Les Français seraient entrés dans cette ville sans éprouver de résistance. — Mais, suivant à la lettre ses instructions, le duc de Beaufort néglige cette conquête et se montre devant Gigel. — Premières hostilités. — Les troupes débarquent. — Elles s'emparent de Gigel. — Etat de dénûment et de misère de cette ville. — Les Français campent hors des murailles. — Les Maures feignent d'entrer en négociations, et préparent une embuscade. — Les Français, rendus plus prudents par cet événement, construisent des retranchements. — Pauvreté des tribus qui habitent le voisinage de Gigel. — Leurs costumes et leurs usages. — Les Français, en butte à des attaques continuelles, commencent à se décourager. — Les officiers eux-mêmes ne soupiraient qu'après l'instant du départ. — Bientôt les Turcs d'Alger arrivent et poussent avec vigueur les attaques. — Le rembarquement est résolu. — Départ de l'armée française. — Effet que produit en Europe l'expédition de Gigel. — Les Algériens redoublent d'audace et d'activité. — Le duc de Beaufort reprend ses croisières. — Ses succès. — Fatigués de la guerre et intimidés par les nouveaux armements de la France, les Algériens demandent la paix (1670). — En 1681, ils déclarent de nouveau la guerre à la France. — Folie d'une pareille résolution, au moment où la puissance de Louis XIV brillait de tout son éclat. — Le roi, en paix avec tous ses ennemis, est résolu de profiter de ce moment pour réprimer l'audace des corsaires. — On sent la nécessité de diriger une expédition contre Alger même. — Difficulté de cette guerre. — Force d'Alger. — Renau d'Eliçagarray propose de bombarder Alger. — Premiers essais des galiotes à bombes. — Duquesne est chargé de bombarder Alger. — La flotte est battue par des

vents contraires. — Moyen employé pour embosser les galiotes à une petite distance de la ville. — Les premières bombes sont trop courtes et tombent dans la mer. — La nuit suivante, les galiotes s'étant rapprochées du môle, le bombardement eut un plein succès. — Terreur des Algériens. — Ils envoient le père Levacher, vicaire apostolique, qui remplissait les fonctions de consul de France, pour demander la paix. — Duquesne refuse de l'entendre, et répond qu'il ne traitera qu'avec les Algériens eux-mêmes. — Bientôt le temps se gâte, et Duquesne, jugeant la saison trop avancée, rentre à Toulon. — Après le départ de la flotte, les corsaires oublient leurs terreurs, et affectent de parler avec mépris de l'attaque qu'ils viennent d'essuyer. — Quelques vaisseaux restent devant ce port pour le bloquer. — Second bombardement d'Alger. — Effet désastreux des bombes. — Les Algériens demandent la paix. — Duquesne exige avant tout que les esclaves français lui soient remis. — Cinq cent quarante-six esclaves sont rendus. — Le peuple, mécontent de perdre ses esclaves, paraît sur le point de se révolter. — — Le dey prévient Duquesne qu'il ne se soumettra pas à payer les frais de la guerre. — Les négociations sont interrompues et les otages rendus de part et d'autre. — Mezzo-Morte excite le mécontentement parmi les janissaires. — Le dey est assassiné. — Mezzo-Morte est élu dey. — La guerre recommence avec plus de fureur. — Duquesne envoie des vaisseaux au bastion de France pour en retirer la population. — Barbarie des corsaires qui attachent le père Levacher et plusieurs autres Français à la bouche d'un canon. — Ces horribles massacres continuent pendant plusieurs jours de suite. — Dévouement d'un raïs turc. — Après avoir épuisé ses approvisionnements, Duquesne s'éloigne d'Alger. — Dommages éprouvés par les corsaires. — Une croisière de six vaisseaux de guerre reste devant Alger. — Les Algériens demandent la paix et l'obtiennent à des conditions favorables. — Ils oublient bientôt ces conditions. — D'Estrées bombarde une troisième fois Alger en 1688. — Le vicaire apostolique, le consul de France, et une foule d'autres Français, sont de nouveau attachés à la bouche du canon. — Dix mille bombes sont lancées dans Alger qui se soumet enfin à la paix. — Opinion des Algériens à l'égard de la France. — Un envoyé algérien vient demander la paix à Paris. — Son discours au roi. — Quelques réflexions sur les avantages procurés au commerce par la paix avec les Algériens.

Le cardinal Mazarin avait apaisé les troubles de

la Fronde. Il était mort, et Louis XIV régnait (1661). « A qui nous adresserons-nous? » lui demandèrent ses ministres. « A moi, » répondit-il; et l'on vit, en effet, un jeune prince de vingt-deux ans saisir d'une main ferme le timon de l'État, replacer la France au rang qui lui convenait, administrer avec sagesse les finances, négocier avec habileté et grandeur, rétablir son armée, et porter au loin un œil attentif. Il gouvernait à peine depuis quelques mois, que déjà l'Europe inquiète comprenait que la France allait compter un grand roi de plus.

En 1662, sa marine, réduite à quinze ou seize navires du dernier rang, était hors d'état de participer aux grandes luttes qui divisaient l'Angleterre et la Hollande. Mais elle pouvait protéger le commerce, réprimer les pillages des corsaires qui désolaient les côtes de la Provence, rendre la sûreté aux mers, et se préparer, par cette guerre de finesse et d'audace, à prendre, au premier signal du monarque, le plus brillant essor. Louis XIV le comprit, et ce fut dans des combats contre les Algériens que sa marine essaya ses forces.

Battus, poursuivis par le duc de Beaufort, amiral, et par le commandeur Paul, son lieutenant, les Algériens éprouvèrent alors de grands revers. Mais, toujours entreprenants et actifs, ils semblèrent bientôt avoir oublié leurs premiers échecs, et on les vit encore chercher dans de nouvelles expéditions ces profits indispensables à leur existence, et dont les moindres rachetaient largement les pertes qu'ils avaient essuyées. Ce fut alors que l'on crut utile, pour réprimer ces

audacieux brigands, de s'emparer d'une position importante sur les côtes d'Afrique, et qu'eut lieu l'expédition de Gigeri ou Gigel.

Tunis et Alger étaient les deux ports d'où sortaient les corsaires les plus redoutables et les plus nombreux; on pouvait croire qu'il suffirait pour les contenir de posséder un établissement solide sur quelque point intermédiaire, et l'on jeta les yeux sur Gigel. Pauvre, assise dans un pays stérile, sans port, cette ville n'était pas heureusement choisie; elle n'avait d'important que sa situation géographique, et ce n'était point assez pour le but que l'on se proposait.

Le duc de Beaufort, chargé d'y fonder un établissement, quitta Toulon le 1er juillet 1664, emmenant sur ses vaisseaux cinq mille deux cents hommes de troupes régulières, deux cents volontaires et deux cent cinquante valets (1). Le 21 du même mois, la flotte parut à la hauteur de Bougie, dont l'amiral eut un instant le désir de s'emparer. Au désordre et à la terreur des Maures que l'on voyait s'échapper de la ville, chargés de leurs effets les plus précieux, il paraissait certain qu'on y entrerait sans difficulté; mais les ordres du roi retinrent le duc, qui se porta sur Gigel. Ce fut une faute; le but de l'entreprise était de se saisir d'un point utile, et Bougie l'emportait par sa position, par son port, et par sa facilité

(1) Récit véritable de tout ce qui s'est passé à Gigery. Ms. de la Bib. roy. H. Saint-Germain. — Relation véritable de ce qui s'est passé à la descente des troupes du roi à Gigery. Aix, 1664. — Voyez aussi l'apologie pour M. de Gadagne, en ms. à la Bib. roy. — Il existe aussi sous ce titre un mémoire imprimé à Paris, en 1666.

à être mise en état de défense (1). Plus tard, Beaufort éprouva des regrets en apprenant que la garnison turque avait été détruite par la peste, et qu'il serait entré dans la ville sans coup férir.

Le 22 juillet, la flotte se montra devant Gigel; elle fut reçue par quelques coups de canon, et aussitôt le duc de Beaufort, arborant le pavillon rouge, tira à son tour un coup de canon à boulet. Cent cinquante ou deux cents Maures à pied et soixante cavaliers parurent sur le rivage; mais l'artillerie des galères les força de se rejeter dans les broussailles. Le régiment de Picardie, commandé par M. de Vivonne, prit terre le premier, et M. de Gadanne, à la tête du bataillon de Malte, le suivit. Ils ne trouvèrent dans la ville, qui était abandonnée, que dix canons en fer, et des maisons si laides et si misérables, qu'ils pouvaient à peine croire qu'elles eussent été habitées par des hommes (2). Négligeant un abri si peu attrayant, les troupes demeurèrent campées sur les hauteurs.

Quelques Maures, portant un pavillon blanc, s'approchèrent bientôt et parlèrent de paix. Beaufort, saisissant avidement cette occasion d'établir des relations amicales avec les Arabes, leur fit dire, par son interprète, qu'il n'était venu que pour chasser les Turcs et délivrer le pays de leur tyrannie. Les Arabes

(1) Avec peu de réparation on l'eût mise à l'état de toute insulte. — Récit véritable, etc. Ms. de la Bib. roy.

(2) Les maisons étaient si vilaines et si épouvantables, qu'on pouvait à peine croire qu'elles eussent été habitées par des hommes. Récit très-véritable, etc. Ms. de la Bib. roy.

parurent entendre ces paroles avec satisfaction, et les Français, trop prompts à se flatter, croyaient déjà que leur établissement ne souffrirait aucun obstacle, quand tout à coup, sortant d'une embuscade que cette négociation était destinée à voiler, les barbares se jettent avec furie sur les soldats, en surprennent quelques-uns, et laissent à peine aux autres le temps de se rallier. Cet événement rendit les officiers plus prudents, et l'on s'occupa sur-le-champ de construire des retranchements qui mirent les troupes à l'abri de toute surprise.

Le 25, quelques Arabes revinrent, portant encore à la main un pavillon blanc. Ils s'informèrent du sort de leurs camarades, demeurés prisonniers entre les mains des Français, et parurent craindre qu'ils n'eussent été dévorés. Terreur singulière qui montre l'ignorance et la barbarie de ces peuplades à demi sauvages ! Un d'eux, cependant, tint au général un discours où perce, à travers l'ignorance des grands intérêts qui portent les peuples civilisés et riches à nouer des relations avec les pays les plus pauvres, une espèce de bon sens et de liberté d'esprit assez remarquables. « Je m'étonne, dit-il, que vous autres, qui faites bonne chère, qui êtes bien vêtus, qui avez de l'argent, veniez dans un pays où il n'y a rien de bon, où vous ne trouverez rien à gagner. A moitié nus, à peine avons-nous de quoi manger ; mais nous sommes tous gens de guerre, et, quoi qu'on vous dise, vous n'obtiendrez jamais la paix. Partez donc, et cherchez un pays où vous puissiez faire une guerre plus avantageuse. »

L'extrême misère des tribus cantonnées dans ces

régions ressort de ce discours ; elle sera mieux comprise après la citation suivante, qui aura l'avantage de faire connaître encore leurs costumes et leurs armes.

« Plusieurs, dit un témoin oculaire, étaient nus comme la main, d'autres avaient une houppelande blanche qui les couvrait depuis le haut de la tête jusqu'à la moitié des jambes. Quelques-uns avaient des fusils et de grands sabres, la plupart n'avaient que des zagaies, moins grandes qu'une demi-pique, d'un bois fort lourd. Leurs cavaliers, habillés comme leurs fantassins, ont un morceau d'étoffe au bas de leurs jambes, pour tenir des éperons longs d'un demi-pied. Leurs selles sont pareilles à des bâts, leurs brides ne sont que de méchants filets. Tous les chevaux que nous avons vus sont petits et efflanqués, néanmoins ces gens-là les poussent, du haut d'une montagne en bas, à toute bride. La cavalerie n'osait point s'approcher de nous, à cause du canon qu'elle redoute excessivement ; mais quand quelqu'un des leurs était tué, ils aimaient mieux s'exposer beaucoup que de l'abandonner (1). »

Ainsi, plus d'un siècle après les premières guerres que nous avons racontées, nous retrouvons encore le pays occupé par les mêmes barbares, dans le même état de pauvreté et de misère, sous le même costume, avec les mêmes habitudes ; et ce sont encore les mêmes hommes que combattent aujourd'hui nos soldats. Tels sont les tristes résultats de la domination

(1) Récit très-véritable de tout ce qui s'est passé à Gigery, fol. 79. Ms. de la Bib. roy.

des Turcs; mais comment eût-elle pu favoriser les progrès de la civilisation, ou augmenter le bien-être des peuples soumis à son influence? L'ignorance, une stupide immobilité, un superbe dédain des arts et de l'instruction, mais, par-dessus tout, le mépris de la vie et du bonheur des hommes, ne pouvaient engendrer que la barbarie.

Un Arabe avait annoncé au duc de Beaufort une guerre acharnée; on vit bientôt qu'il ne l'avait point trompé. En butte à des attaques ou à des surprises continuelles, les soldats étaient sans un instant de repos, et des pertes sans cesse renouvelées affaiblissaient l'armée. Déjà les maladies remplissaient les hôpitaux, le temps s'écoulait, et loin d'améliorer la situation des Français, chaque jour la rendait plus fâcheuse.

On touchait à la fin du mois de septembre; les travaux de fortifications, plus difficiles qu'on ne l'avait pensé, et dirigés avec trop de lenteur, ne suffisaient point encore pour mettre l'établissement à l'abri d'une attaque sérieuse, quand tout à coup on apprit que trois mille Turcs, appuyés par du canon, s'avançaient contre Gigel. A l'audace des Arabes, on s'aperçut bientôt qu'ils venaient de recevoir un puissant renfort.

L'armée chrétienne manquait malheureusement de la force morale indispensable pour assurer le succès d'une pareille entreprise; les officiers eux-mêmes se décourageaient, et malgré des combats où leur valeur se montrait chaque jour, tous soupiraient après la retraite. Les Turcs, au contraire, poussaient sans

cesse avec plus d'ardeur leurs attaques, et bientôt ils mirent en batterie du canon de gros calibre qui ruina les faibles défenses élevées par les Français. Le duc de Beaufort s'était éloigné, et avait laissé à Gadagne le commandement de l'armée : celui-ci, voyant les forces des infidèles s'augmenter chaque jour, et remarquant le mauvais état de la place et le découragement de ses soldats, désespéra de pouvoir prolonger sa défense. Néanmoins il essaya de disputer encore le terrain à l'ennemi ; mais, après quelques jours de résistance, il se vit obligé d'ordonner la retraite. Ses dispositions, devinées par les Turcs, furent contrariées par de vives attaques, et le rembarquement ne se fit pas sans désordre ; on fut même obligé d'abandonner le canon de gros calibre.

Le 1er novembre, l'armée française quitta la côte d'Afrique ; elle n'y avait passé que trois mois, mais ce temps si court venait de lui enlever plus de deux mille hommes. Poursuivie par le malheur, qui semblait s'être attaché à son sort, elle fut battue à son retour par un orage, et un vaisseau, *la Lune*, périt corps et biens, en vue du port, à deux lieues de Toulon.

Cette expédition de Gigel, preuve d'énergie et de faiblesse à la fois, fit, malgré son peu de succès, un grand honneur à la marine de Louis XIV. On jugea moins le résultat que le but, et l'on fut surtout frappé de ce besoin de conquête que montrait le jeune roi, dès ses premiers pas, au sortir de guerres civiles pendant lesquelles la France paraissait avoir oublié la mer et les grands intérêts qui en dépendent.

Les Algériens, de leur côté, s'enorgueillirent de leur victoire, et couvrant la Méditerranée de leurs corsaires, ils attirèrent de nouveau sur eux la colère de la France. Le duc de Beaufort, habilement secondé par le commandeur Paul, les poursuivit sans relâche, et le 24 juin 1665, il fut assez heureux pour joindre leur escadre sous le fort de la Goulette. Un combat furieux s'engagea ; la victoire, longtemps disputée, demeura enfin au duc de Beaufort, et l'ennemi prit la fuite après avoir perdu ses trois plus grands vaisseaux : le vaisseau amiral, le vice-amiral et le contre-amiral ; le premier portait cinquante pièces de canon et six cents hommes, le second quarante pièces de canon et quatre cents hommes. Cette défaite fut accablante pour les Algériens ; mais les succès de Beaufort ne s'arrêtèrent pas là ; peu de temps après, il prit encore ou brûla plusieurs navires corsaires, en vue de Cherchel et d'Alger même.

Cette guerre dura cinq années entières, après lesquelles les Algériens, découragés par les pertes qu'ils n'avaient cessé d'éprouver, et surtout intimidés par les préparatifs formidables qu'on faisait contre eux, demandèrent la paix. La France n'était déjà plus une puissance affaiblie par ses dissensions intérieures, sans armées ou sans vaisseaux, et qu'il fût permis d'insulter. Aucune injure n'était alors soufferte, ni celles de Rome, ni celles d'Espagne, ni même celles des misérables Algériens. Les premiers éléments d'une marine puissante commençaient à se montrer ; de courageux matelots, d'habiles officiers s'étaient formés dans les guerres contre les corsaires, le trésor était

abondamment pourvu, et Alger, sentant qu'il avait enfin devant lui la France dans toute sa grandeur, s'inclina et reçut la paix. Le marquis de Martel, lieutenant général, commandant l'escadre de la Méditerranée, en dicta les conditions, dans le courant du mois de février 1670. Tous les esclaves français furent alors remis en liberté, et les vaisseaux capturés furent rendus à leurs maîtres.

Cependant la France ne cessait de croître en force et en puissance; les guerres les plus brillantes avaient été suivies du fameux traité de Nimègue, où Louis XIV imposa des lois à l'Europe avec autant de prudence que de grandeur. Il avait reculé ses frontières, augmenté ses armées, créé sa marine, et déjà ce même prince qui n'avait trouvé dans ses ports, en 1664, que quinze ou seize mauvais navires, comptait plus de cent vaisseaux de ligne, manœuvrés par soixante mille matelots. D'Estrées, Martel, Vivonne, Duquesne, Tourville, s'étaient acquis des noms immortels; le fameux Ruyter voyait sa fortune chanceler devant la France, et Duquesne lui avait enfin appris à connaître les revers. Toulon, Dunkerque, le Havre, Rochefort, Brest, sortant du sein des eaux, présentaient à nos vaisseaux autant de ports assurés, autant de riches et féconds chantiers. C'est au moment où tant de grandeur et de puissance semblaient mettre la France au-dessus de toutes les nations, et surtout à l'abri des attaques d'États trop faibles pour jalouser sa gloire, que, par une incroyable folie, Alger rompit la paix de 1670. Rien ne caractérise mieux le stupide et ignorant orgueil de ces misérables corsaires, rien

ne montre mieux l'état profond de barbarie où ils ne cessaient de croupir, que cette brusque déclaration de guerre, et le mépris qu'ils affectèrent des lois qui règlent les rapports des puissances entre elles.

Au mois d'octobre 1681, le divan, faisant appeler le père Le Vacher, consul de France à Alger, lui déclara brusquement que la paix était rompue, et que douze vaisseaux, qui sortaient en ce moment du port, avaient ordre de courir sur les navires français. Violer la paix était une folie, la violer ainsi était de la barbarie.

Dans le même moment, les corsaires de Tripoli inquiétaient la Méditerranée, et Louis XIV, déjà l'arbitre de l'Europe, voyait cependant s'attacher après lui, comme pour insulter à sa grandeur, des hordes de brigands. Charles-Quint avait éprouvé un sort pareil, mais avec cette différence, que les corsaires demeurèrent une des plaies de son règne, et qu'ils devinrent une des gloires de celui de Louis XIV. Telle est aussi la différence des temps, qu'au seizième siècle, Alger, alliée de la France, ajoutait à sa puissance et lui empruntait un précieux appui, tandis qu'au dix-septième siècle, devenue son ennemie, elle en recevait de cruels châtiments.

Il est inutile que nous exposions ici longuement quels étaient les rapports politiques de la France et de Constantinople. Il nous suffira de dire que les capitulations de François Ier subsistaient toujours, et que Louis XIV continuait à tirer de grands avantages d'une alliance si heureuse. Mais ce qu'il faut constater, c'est l'état d'isolement où étaient tombées toutes

les villes barbaresques, et la marche nouvelle que la France suivait à leur égard. En 1628, nous avons vu Louis XIII demander au sultan des ordres qui obligeassent à la paix les villes de Tunis et d'Alger; mais aujourd'hui, soit que la France se sentît plus forte, soit qu'elle eût éprouvé le peu de cas que les corsaires faisaient des commandements de la Sublime-Porte, elle dédaignait de s'adresser à d'autres pour obtenir le redressement des injures qu'elle avait souffertes, et, attaquée par les corsaires, elle les attaquait à son tour.

Il est vrai que jamais les corsaires ne furent complètement liés par les traités de paix conclus à Constantinople, et que même ils n'y étaient point compris; cependant tant qu'ils parurent soumis au sultan, c'est à lui que les puissances européennes s'adressaient d'abord; quelques États, au nombre desquels se trouve l'Autriche, gardaient encore cet usage dans les derniers temps.

Voyant la Méditerranée couverte de corsaires, le commerce arrêté, les côtes menacées, Louis XIV résolut de profiter de la paix pour anéantir un mal qui insultait à sa puissance autant qu'il nuisait à ses intérêts. Encore dans son enfance, sa marine avait forcé les corsaires à la paix; ne devait-elle pas les écraser maintenant qu'elle brillait de tout son éclat.

Couper le mal dans la racine, semblait avec raison le seul moyen efficace de le détruire, et l'on était enfin résolu d'attaquer Alger dans Alger même. Cependant les funestes expéditions des Espagnols avaient entouré cette ville d'une renommée si effrayante, que ce n'était pas sans terreur qu'on son-

geait à une pareille entreprise. Une descente rapide et vigoureuse eût été un moyen certain de triompher; mais ce moyen paraissait imprudent, et les esprits les plus hardis y songèrent à peine. Duquesne conseilla, il est vrai, de s'emparer, par une attaque de vive force, du fort de la Marine, et d'incendier les vaisseaux jusque dans le port (1); il n'osa point parler d'un véritable débarquement. Le plan conçu par cet habile marin respirait encore la hardiesse, car le port paraissait défendu d'une manière formidable. Le fort Bab-Azoum et le fort Bab-el-Oued protégeaient la ville, l'un à droite, l'autre à gauche; tous les deux prenaient des vues sur la mer et croisaient leurs feux en avant du port : le premier montrait quinze pièces de canon, et le second douze.

Le môle lui-même était armé de soixante et dix à quatre-vingts bouches à feu, réparties dans deux forts : le fort du Fanal, où l'on voyait trois étages de batteries, et le second fort, qui tournait vers l'entrée du port plus de cinquante canons. Quelques-unes de ces pièces, aux armes de France, venaient de Gisel, où Gadagne les avait abandonnées en 1663. Près de la porte de la Marine, on remarquait encore une batterie de six pièces de canon qui commandaient l'intérieur de la darse (2).

Tels étaient les moyens de défense que les corsaires avaient accumulés du côté de la mer; le fort

(1) *Mém. de Duquesne sur la guerre contre Alger.* Ms. aff. étrang.

(2) *Histoire de Barbarie*, par le père Dan, fol. 92. — *Histoire des États barbaresques*, par Laugier de Tassy.

de la pointe Pescade, celui des Anglais et le fort du cap Matifoux défendaient au loin la côte. Mais ce dernier, en mauvais état, ne pouvait point interdire aux galères le mouillage qui existe à la pointe du cap.

Tandis qu'on hésitait encore sur le genre d'attaque à employer contre une ville si bien munie, un jeune homme d'un rare génie, Renaud d'Eliçagarray, fit connaître un moyen qui, par sa nouveauté et par sa grandeur, frappa tous les esprits. Il proposa de bombarder Alger avec une flotte. « On n'avait pas d'idée, dit Voltaire, que des mortiers à bombes pussent n'être pas posés sur un terrain solide. La proposition révolta. Il essuya les contradictions et les railleries que tout inventeur doit attendre; mais la fermeté, et cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frappés de leurs intentions, déterminèrent le roi à permettre l'essai de cette nouveauté. »

Les galiotes proposées par Renaud étaient des bâtiments de moyenne grandeur, très-forts de bois et à fonds plats. Chacune d'elles portait deux mortiers placés en avant du grand mât, et quatre pièces de canon de chaque bord, placées à l'arrière du bâtiment. Elles étaient de la force des vaisseaux de cinquante canons, mais d'une construction plus matérielle pour résister à la réaction de la bombe : dans le combat, elles présentaient la pointe à l'ennemi, afin d'offrir une moindre surface à ses coups.

Les mortiers, de douze ou quinze pouces, étaient coulés sur une semelle fixe, avec l'inclinaison de 45°,

la plus favorable à la longueur du tir. Ils reposaient sur une plate-forme de bois, supportée par des lits alternatifs de madriers et de câbles.

Le succès le plus complet couronna les premières expériences de Renaud, et prouva qu'il avait résolu le problème d'établir sur un navire, capable de tenir la mer, une plate-forme assez solide pour supporter le tir du mortier.

Ainsi, dans ce grand siècle, où tout naissait et se développait, un art nouveau était inventé pour venger la France, et infliger à d'audacieux corsaires le châtiment qui paraissait le mieux calculé pour les punir et les humilier. Détruire, incendier de loin leur ville, convenait à la fierté d'un grand peuple, qui traite sans pitié un ennemi sans foi.

Tous les ordres furent donc donnés pour l'expédition dont les bases étaient arrêtées; cinq galiotes à bombes furent construites dans les ports du Havre et de Dunkerque; Tourville et le chevalier de L'Héry allèrent bloquer Alger, et Duquesne, qui venait de poursuivre les corsaires de Tripoli jusque dans l'île de Scio, fut rappelé pour prendre le commandement de l'escadre. Renaud d'Éliçagarray l'accompagna.

Le 21 juillet 1682, une armée navale, composée de onze vaisseaux de guerre, de quinze galères, de cinq galiotes à bombes, de deux brûlots, et de quelques tartanes, se réunit sur la côte d'Afrique, entre Alger et Cherchel. Avant de se présenter devant Alger, Duquesne détacha trois vaisseaux et huit galères de son escadre pour aller brûler deux petits navires corsaires dans le port de Cherchel. Un seul put être incendié,

et ce faible résultat fut payé de la vie de quarante hommes, qu'un boulet, parti de la ville, enleva sur un des vaisseaux.

L'expédition fut ensuite contrariée par une grosse lame du nord-est, et par des vents violents dont la mer demeurait longtemps agitée. Enfin, le 13 août, le temps parut se remettre; la mer se calma, et tout annonça que l'escadre allait enfin jouir de quelques beaux jours. Duquesne donna donc les ordres nécessaires pour l'attaque, et les équipages, pleins de joie, se préparaient à les exécuter, quand tout à coup le ciel se couvrit de nuages sillonnés d'éclairs; le vent se leva, la mer devint houleuse, des grains fréquents menaçaient de briser les mâts, et la flotte, si près de la côte, se trouva dans un péril extrême. Mais l'instabilité même des vents la sauva; car, profitant d'un instant où ils soufflaient de terre, les vaisseaux appareillèrent en toute hâte, et gagnèrent le large. Les galères, comme celles de Charles-Quint, cherchèrent un abri au cap Matifoux. Quant aux galiotes à bombes, surprises au moment où elles venaient d'être dégréées pour permettre le feu des mortiers, elles coururent le plus grand danger. On put cependant y rétablir quelques manœuvres, et fuir devant l'orage.

Cette succession continuelle de mauvais temps apporta une nouvelle complication dans la situation de l'escadre. Duquesne fut obligé de renvoyer ses galères, où la disette d'eau et de vivres commençait à se faire sentir, et leur secours lui manqua pour remorquer les galiotes à une distance convenable de la ville. On y suppléa par un moyen ingénieux, qu'on

employa d'abord par nécessité, et auquel on eut recours plus tard, à cause des avantages qu'il présentait. Des ancres furent portées par des chaloupes, très-près du port; on y attacha des amarres, et leur extrémité fut donnée à cinq vaisseaux embossés à une petite distance. Les galiotes n'avaient plus alors, pour prendre leurs postes de combat, qu'à se haler sur ces amarres, qui leur fournissaient de même un moyen facile de retour.

Ce procédé, si simple dans la théorie, présentait quelques difficultés dans l'exécution, car, par-dessus tout, il fallait agir de nuit; il n'était donc guère croyable qu'une première tentative eût un grand succès. Aussi les ancres, jetées trop loin de la ville, étaient-elles trop près les unes des autres, et la manœuvre des galiotes en éprouva quelque désordre. Un second essai parut plus heureux; cependant il fut loin d'être suivi d'un succès complet, et un accident survenu à bord d'une des galiotes faillit causer la perte de ce navire. Un mortier, chargé d'une bombe ardente, laissa retomber son projectile dans l'intérieur même du navire. L'équipage effrayé sauta à la mer, les chaloupes qui entouraient la galiote s'éloignèrent avec terreur, et quelques officiers intrépides, au nombre desquels on remarquait le commandant du navire et Renaud d'Eliçagarray, restèrent seuls sur le bâtiment. La bombe continuait à brûler; les grenades, les pistolets dont elle était chargée éclataient à chaque instant, l'incendie menaçait de se communiquer à quarante autres bombes ardentes, et, pour sauver le navire, il fallut autant de résolu-

tion que de présence d'esprit. L'eau, jetée à profusion, éteignit enfin le projectile, et fit cesser le danger.

Le mauvais succès de ces deux premières attaques et le temps presque toujours contraire commençaient à décourager les officiers. Cependant Duquesne avait observé que si quelques bombes éclataient en l'air, d'autres fournissaient heureusement leur trajectoire. Il résolut donc de conduire les galiotes plus près de la ville, et de faire une nouvelle tentative. Des ancres furent mouillées à portée de pistolet du môle, mais à de grands intervalles les unes des autres; la première à l'entrée du port, et la dernière à la pointe nord du môle.

Le 30 au soir, les galiotes, se touant sur les amarres, arrivèrent, sans éprouver d'embarras sérieux, à leurs postes de combat, et ouvrirent le feu. L'ennemi, qui n'avait encore opposé aucune résistance aux tentatives des Français, se voyant menacé d'un danger plus sérieux, tira lui-même de toutes ses batteries; pour pointer ses pièces il profitait du temps où l'on mettait le feu aux mortiers; le combat dura pendant toute la nuit. On estime que les corsaires lancèrent plus de douze cents boulets contre les galiotes qui, par un bonheur singulier, n'eurent pas un seul homme tué. Plusieurs coups frappèrent dans les bois ou dans les agrès, mais sans causer d'avarie sérieuse. A la pointe du jour, Tourville, qui dirigeait cette attaque, donna l'ordre de la retraite. Cent vingt bombes avaient été jetées sur la ville.

Le lendemain, quelques esclaves échappés vinrent

apprendre aux Français l'effet prodigieux de leurs projectiles, et confirmer enfin l'utilité des galiotes, dont avaient pu faire douter les premières expériences. De ce jour, il fut démontré qu'un bombardement par mer, tel que l'avait conçu Renaud d'Eliçagarray, n'était plus une chose impossible. La guerre venait de faire un pas de plus dans l'art de détruire.

Le 5 septembre, la mer paraissant favorable, Duquesne ordonna un nouveau bombardement, et les galiotes reprirent leur poste de combat. Mais les Algériens avaient formé le projet d'enlever la galiote placée à l'entrée du port, et leurs batteries gardèrent le silence. Ce fait confirmant les avis fournis par quelques transfuges, on fit passer à l'instant même de nouvelles forces sur ce navire, dont l'équipage se trouva porté à plus de cent vingt hommes. La chaloupe de garde signala bientôt une galère qui, suivie de quelques brigantins, sortait furtivement du port. L'ordre avait été donné d'observer un profond silence, et l'ennemi, qui croyait attaquer un bâtiment dépourvu d'hommes, allait lui-même tomber dans un piége, quand les soldats, ne pouvant maîtriser leur ardeur, laissent éclater le cri de *Vive le roi!* Les corsaires, qui s'aperçoivent alors de la ruse, passent sans aborder la galiote, poursuivent leur course, et vont tâter *la Menaçante*, qui les reçoit de même à coups d'arquebuses, et les rejette sur *la Bombarde*, dont ils font le tour pour regagner le port, après avoir essuyé sur leur route un feu meurtrier.

Cette vaine tentative, qui montrait à la fois la faiblesse et la pusillanimité de l'ennemi, ne suspendit

pas même le bombardement, et, malgré un brouillard épais, on lança une centaine de bombes sur la ville. Au point du jour, les galiotes se retirèrent, et douze hommes tués par un boulet, sur *la Brûlante,* furent le seule perte qu'on eut à déplorer.

Le lendemain, le père Le Vacher, vicaire apostolique, qui remplissait à Alger les fonctions de consul de France, s'approcha du vaisseau amiral. Duquesne, ayant appris qu'il venait pour traiter de la paix, refusa de l'écouter, et fit dire aux corsaires que s'ils avaient quelques propositions à lui soumettre, ils devaient se présenter eux-mêmes à son bord. Alors le père Le Vacher le pria de suspendre du moins un bombardement qui plongeait la ville dans la consternation. Plus de cinquante maisons avaient été abattues, on comptait déjà cinq cents morts, et les Algériens ne s'exprimaient maintenant qu'avec respect sur les Français, qu'ils affectaient autrefois de mépriser. Duquesne vit, dans ce premier résultat, une raison pour continuer une attaque si heureuse, et, la nuit suivante, ses galiotes reprirent leurs postes. *La Brûlante*, atteinte d'un boulet, et *la Menaçante*, dont l'amarre s'était rompue, ne prirent point de part à ce nouveau combat. Cette fois on lança les bombes sur le port, afin de détruire les navires qu'il renfermait ; il eût mieux valu continuer de foudroyer la ville.

Le lendemain, un changement subit dans l'état de l'atmosphère obligea les vaisseaux et les galiotes d'appareiller pour gagner le large. La saison avancée, le mauvais temps de plus en plus à craindre, le

danger de la côte, tout rendait nécessaire une prompte retraite, et Duquesne reprit la route de Toulon.

Tel fut le premier bombardement d'Alger, sous Louis XIV. Cette action militaire, remarquable par sa grandeur et par ses effets désastreux, frappa d'autant plus les esprits que c'était une nouveauté. Quelle que fût la difficulté d'un pareil bombardement, surtout dans des parages aussi dangereux, il était devenu possible, et la nature elle-même paraissait vaincue. L'Europe entière retentit du bruit de cette guerre extraordinaire, et les corsaires, effrayés de voir que leurs murailles et leurs canons ne les avaient pu sauver des foudres du roi, tombèrent dans une consternation plus grande que ne semblait le comporter le danger lui-même. Les pertes souffertes par la ville n'étaient ni très-grandes ni très-difficiles à réparer ; mais, ce qui paraissait porté à son comble, c'était la terreur de la population ; et, si le bombardement eût pu être continué pendant quelques jours encore, il est hors de doute que les corsaires se fussent soumis à la paix. Cependant, à peine l'escadre fut-elle éloignée, que, reprenant leur insolence accoutumée, ils affectèrent de parler avec mépris de l'attaque qu'ils venaient d'essuyer, et on les entendit se vanter d'être assez riches pour rebâtir leur ville, fût-elle complétement détruite (1).

Quelques vaisseaux restèrent devant Alger, et le roi, informé de toutes ces circonstances, ordonna pour le printemps suivant une nouvelle et plus ter-

(1) *Mém. de Duquesne sur la manière de faire la guerre à Alger.* Aff. étrang.

rible attaque. Ce n'était plus l'essai d'un moyen incertain, c'était l'emploi d'une arme redoutable qu'on allait tenter.

Pendant l'hiver on s'occupa des préparatifs nécessaires, les galiotes reçurent d'utiles perfectionnements, les vaisseaux furent réparés, les équipages complétés, et Duquesne, quittant de bonne heure le port de Toulon, arriva le 20 juin 1683 devant Alger : il y trouva une escadre de cinq navires, commandée par le marquis d'Amfreville (1).

Les galères n'étaient point encore arrivées ; mais on avait appris, l'année précédente, à se passer de leur secours, et, rassemblant le conseil de guerre, Duquesne mit en discussion les mesures à prendre pour une attaque immédiate. Tout fut disposé avec un ordre et une prévoyance qui montraient que l'expérience de l'année précédente n'avait point été perdue. Sept ancres furent portées à six cents toises du môle ; deux autres ancres, servant à deux vaisseaux destinés à flanquer les galiotes et à les protéger contre les attaques de l'ennemi, furent mouillées encore plus près de terre. La première à l'extrémité nord du môle, vers le fanal, la seconde vers l'extrémité sud. A chacune des sept ancres destinées aux galiotes était attaché un vaisseau portant l'extrémité de l'amarre, et se tenant hors de la portée du

(1) *Relation de tout ce qui s'est passé à Alger*, par le sieur Duquesne, au mois de juin 1683. Paris, 1683. — *Histoire militaire de Louis le Grand*, par le marquis de Quincy. Paris, 1726. — *Relation de ce que le roi a fait de mémorable contre les corsaires de Barbarie*, par Lacroix Petit. — *Voyages pour la rédemption des captifs*, etc.

canon. Les ancres étaient placées à une distance convenable les unes des autres, mais les vaisseaux avaient eu soin d'augmenter encore leur intervalle, afin d'échapper plus facilement aux accidents de mer.

Les ancres de touée furent portées par les vaisseaux mêmes qui défilèrent successivement devant le môle; ils dérobèrent si adroitement leur manœuvre, que les corsaires n'en eurent aucun soupçon, et qu'attribuant ce mouvement des Français au désir de reconnaître leurs batteries et de s'assurer de la portée de leurs canons, ils les laissèrent agir en liberté.

La mer s'étant ensuite gâtée, ce ne fut que dans la nuit du 26 au 27 que les galiotes, prenant leurs postes de combat, commencèrent à lancer des bombes. Le 28, le temps, qui semblait d'abord annoncer de l'orage, s'étant remis, les galiotes soutinrent le feu pendant deux heures, et jetèrent encore cent vingt-sept bombes dans la ville. Leur effet fut désastreux; sept ou huit cents personnes demeurèrent ensevelies sous les ruines des maisons, le désordre se mit dans la ville, et les magasins, à moitié détruits par les bombes, furent pillés; la populace, la fière milice elle-même tombèrent dans la consternation, et l'on vit des femmes, portant les têtes ou les membres mutilés de leurs enfants et de leurs maris, se ruer vers le palais du dey Bab-Assan, et demander la paix à grands cris. A la pointe du jour, le divan se rassembla, et le pacha, prenant la parole, exposa avec force le péril de la situation et la nécessité de

faire la paix. Ému de ce discours, effrayé des menaces du peuple et des murmures de la milice, le dey fit amener en toute hâte devant le conseil un capitaine de vaisseau, son esclave, et, le délivrant de ses fers, le pria de leur donner un bon conseil en échange de la liberté qu'il allait recouvrer. Beaujeu, c'était le nom de cet officier, répondit fièrement qu'il ne leur restait qu'à se soumettre à l'empereur de France et à demander pardon. « J'aimerais mieux, s'écria le corsaire, voir Alger réduit en cendre ! » Mais tant de résolution était difficile à soutenir devant une milice mécontente et un peuple lâche et révolté. Aussi, peu d'instants après, démentant ces nobles paroles, le dey fit venir le père Le Vacher, et l'envoya avec un interprète et un de ses affidés solliciter la paix.

Une tanche sortit donc bientôt du port sous pavillon blanc, et, bravant le danger d'une mer houleuse et d'un vent contraire, on la vit se dirigervers le vaisseau amiral qu'elle accosta à neuf heures du matin. Duquesne refusa d'admettre à son bord le père Le Vacher, qui resta dans la chaloupe tandis que le Turc et son interprète étaient conduits auprès de l'amiral. L'envoyé ayant exposé l'objet de sa mission, le général français lui répondit qu'avant de parler de paix, il fallait que les Algériens commençassent par rendre tous les esclaves français de nation, et même les étrangers pris à bord des bâtiments français, et que, pour éviter toute fausse interprétation, ils leur remettrait ces conditions écrites et signées de sa main. Un langage si fier surprit l'envoyé turc, qui néanmoins transmit au divan les conditions de l'ami-

ral. Le reste de la journée se passa en négociations; Duquesne finit par les rompre en déclarant que si les Algériens ne s'engageaient pas à rendre les esclaves sous un bref délai, il allait recommencer le bombardement. Atterrés par cette menace, les corsaires promirent que le lendemain et les jours suivants ils amèneraient tous les esclaves. Ils tinrent parole, et le 3 juillet on comptait déjà à bord de la flotte cinq cent quarante-six esclaves.

La paix paraissait donc une chose assurée; Duquesne, commençant à n'en plus douter, demanda les otages qui devaient lui être livrés avant de mettre en discussion les articles du traité, et désigna Mezo-Morte, amiral de la flotte algérienne, et Hali, raïs de la marine. Quoique l'un et l'autre fussent des personnages des plus considérables, on les lui accorda; et cette nouvelle preuve de soumission parut le gage le plus certain du succès. Cependant on touchait à une rupture éclatante, et la guerre, un instant suspendue, allait recommencer avec une fureur nouvelle.

Le peuple, si ardent pour la paix quand les bombes menaçaient la ville, avait maintenant oublié toutes ses terreurs, et furieux de voir qu'on lui enlevait ses esclaves sans lui donner même l'espoir d'une indemnité, il paraissait disposé à se révolter pour la guerre, comme il venait de le faire pour la paix. Malgré cette effrayante effervescence, le dey s'engageait encore à rendre tous les esclaves, mais il déclarait qu'il lui serait impossible de payer l'indemnité que Duquesne réclamait pour les prises faites à

différentes époques par les corsaires. Les otages furent donc renvoyés de part et d'autre. En quittant Duquesne, Mezo-Morte avait promis d'user de son influence sur la milice pour l'amener à souscrire aux conditions du traité; mais le traître fit un usage bien différent de sa popularité. A peine de retour dans la ville, il se rendit dans les cafés, parcourut les groupes des janissaires, ranima leur mécontentement, et souffla partout le feu de la révolte. « Baba-Assan, disait-il, ne méritait pas de commander à l'invincible milice; il la déshonorerait par une paix honteuse, et déjà il avait ruiné l'État et les particuliers en restituant les esclaves aux Français, qui, par un mépris intolérable, refusaient eux-mêmes de rendre leurs compatriotes enchaînés à bord des galères! » Ces discours et d'autres semblables ayant porté au comble la fureur des janissaires, ils se répandirent en petites troupes armées dans la ville, et le soir, à dix heures, Baba-Assan, qui rentrait chez lui, tomba frappé de quatre coups de feu. Mezo-Morte fut élu d'une voix unanime pour le remplacer.

Duquesne, croyant encore à ses dispositions favorables, le fit aussitôt complimenter, et, sur sa demande, lui envoya par écrit les conditions de la paix.

Deux jours se passèrent sans que l'amiral reçût aucune réponse. Certain alors qu'il n'avait plus rien à attendre des négociations, il hissa de nouveau le pavillon rouge, qu'il appuya de deux coups de canon à boulet; les Algériens répondirent par un nombre

de coups pareils, et hissèrent à leur tour le pavillon de guerre.

Craignant avec raison que cette nouvelle reprise des hostilités ne donnât à la guerre un caractère d'acharnement qu'elle n'avait pas encore eu, Duquesne jugea prudent de mettre à l'abri de tout danger la population qui occupait les établissements de la Calle; il y envoya donc quatre galères qui revinrent peu de temps après, chargées de quatre cent vingt personnes. Tel était le nombre des Français occupés alors sur ce point de la côte d'Afrique par le commerce et la pêche du corail. Nous remarquerons en passant que depuis le rétablissement du bastion de France, en 1640, aucune nouvelle destruction n'était venue le frapper, et que le commerce avait continué à s'y faire avec calme, malgré des guerres presque continuelles entre Alger et la France. Les causes qui avaient contribué au rétablissement du bastion, en 1640, continuaient évidemment à le protéger; c'était moins la France ou les avantages d'un commerce favorable que respectaient les corsaires, que la volonté des Berbères qui avaient fait de l'existence du bastion la première condition d'une paix toujours douteuse. L'établissement de la Calle était donc considéré comme une espèce de terrain neutre, et l'agent de la compagnie, Destresses, continuait à résider à Alger pendant la guerre dont nous écrivons ici les détails.

La nuit même qui suivit cette déclaration de guerre, Duquesne fit reprendre l'attaque, et ce fut avec une vigueur nouvelle : indépendamment des bombes or-

dinaires, il ordonna cette fois de lancer sur la ville des carcasses incendiaires. Les mortiers furent servis avec la plus grande activité, et chaque nuit on tirait jusqu'à trois cents bombes; bientôt même, faisant preuve d'une hardiesse extrême, les Français embossèrent de jour la moitié de leurs galiotes sous le canon de l'ennemi, et, tirant sans relâche, ne laissèrent aucun repos aux infidèles. Ils leur firent ainsi éprouver des pertes d'autant plus cruelles que la population, qui se retirait de nuit dans la campagne, rentrait dès le matin dans la ville. Les corsaires continuaient à diriger sur les galiotes un feu des plus vifs; mais, soit que leurs canonniers manquassent d'adresse, soit que leurs pièces fussent hors de service ou mal montées sur leurs affûts, ils causaient peu de dommages aux chrétiens. Immobiles à une petite distance, les galiotes offraient cependant à l'ennemi un but facile à atteindre, et si leur artillerie n'eût pas été dans un état d'imperfection et de grossièreté, dont peuvent seuls se faire une idée ceux qui ont observé les batteries des Algériens en 1830, le bombardement n'aurait jamais pu continuer de jour.

Cependant les corsaires acquéraient un peu d'expérience; la nuit, ils allumaient des feux qui servaient à diriger leurs coups, et dans chaque attaque les Français éprouvaient quelques pertes en officiers et en soldats. Mais bientôt les moyens ordinaires de défense ne suffirent plus aux Algériens, et, laissant enfin éclater cette fureur et cette barbarie qui sembla toujours former le fond de leur caractère, ils donnèrent à la guerre une face nouvelle. Le 29 juillet, Mezo-

Morte, irrité des ravages causés par les bombes, accusa le père Le Vacher d'avoir fait des signaux à la flotte et lui donna à choisir entre le turban et la mort. Le généreux missionnaire n'hésita pas ; il fut donc attaché à la bouche d'un canon, et son corps vola en lambeaux. Ce premier crime devint le signal de bien d'autres, et, dans la suite, il ne se passait guère de jour que les Barbares ne missent ainsi à mort un grand nombre de prisonniers français.

Ces inutiles cruautés déshonorèrent la défense des Algériens ; elles sont du petit nombre des faits dont se souviennent les peuples. Au milieu de tant de crimes dont les corsaires se rendirent coupables, ceux-ci sont restés comme la preuve la plus certaine d'une inhumanité que le dernier degré de barbarie peut seul engendrer, et, depuis deux siècles, les recueils d'anecdotes, les almanachs, les gravures les plus communes, cette mnémotechnie du peuple, n'ont cessé de reproduire un fait que l'œil du philosophe a moins remarqué. Est-ce un caprice de l'esprit humain, ou plutôt n'est-ce pas le résultat d'un précieux et infaillible instinct qui sait discerner, au milieu de tant de crimes, des actes de férocité exprimant à eux seuls une odieuse barbarie, parce qu'ils renfermaient tout à la fois une insulte à la pitié, à l'innocence et au droit des gens ?

Un événement doux à raconter, un trait de dévouement et de reconnaissance, se fit jour au milieu de tant de fureur. Un jeune officier de marine, Choiseul, prisonnier des Algériens, avait pris lui-même dans un combat antérieur un raïs qu'il traita avec douceur

et générosité. Devenu libre, ce corsaire en garda une profonde reconnaissance, et quand on voulut attacher Choiseul à la bouche du canon, il se jeta devant le Français, l'embrassa étroitement, et déclara qu'il voulait sa grâce ou qu'il mourrait avec lui. Cette cruelle épreuve se renouvela plusieurs fois de suite, et jamais le dévouement de l'Algérien ne se démentit.

Les attaques durèrent jusqu'au 18 du mois d'août, et des centaines de bombes furent lancées sur la ville où elles causèrent de grands désastres. Plus d'une fois l'esprit de révolte reparut, et Mezo-Morte fut obligé de défendre, l'épée à la main, le pouvoir qu'il avait gagné par une conspiration. Le sang coula dans les rues d'Alger, et ces fureurs intestines ajoutèrent de nombreuses victimes à celles de la guerre. Cependant la persévérance du nouveau dey ne se démentit point, et Duquesne, ayant épuisé toutes ses bombes, fut obligé de songer à la retraite, sans avoir obtenu des corsaires la satisfaction qu'il était venu demander. Ce second bombardement n'eut donc pas un entier succès; cependant six cents esclaves rendus, une partie de la ville détruite, de nombreux vaisseaux coulés et brisés dans le port, des pertes cruelles en hommes, équivalaient presque à une victoire, et si Duquesne n'avait pas soumis les corsaires, du moins il leur avait infligé un terrible châtiment.

L'amiral laissa devant la rade une croisière composée de six navires de guerre, qui bloqua le port et empêcha les Algériens de reprendre des courses dont les profits les eussent promptement dédommagés des pertes qu'ils venaient d'essuyer. Aussi, acca-

blés d'une guerre si vive, et craignant de voir la France recommencer, dans l'été suivant, ces terribles bombardements, les corsaires parlèrent de se soumettre ; et Mezo-Morte, menacé de perdre la vie, prit la fuite.

Les Algériens obtinrent cependant la paix à des conditions assez douces ; loin d'en exiger les frais de la guerre, comme Duquesne avait eu ordre de le faire, Tourville, chargé des négociations, consentit encore à restituer les soldats de la milice, esclaves à bord des galères de France. Cet arrangement, signé le 24 avril 1684, ne satisfit point Louis XIV qui eût voulu montrer envers d'infâmes corsaires plus de hauteur et de sévérité ; mais leur défense opiniâtre dans le dernier bombardement, la fureur de la milice, peut-être l'ancien et terrible renom d'Alger, certainement la difficulté de cette guerre dans une rade ouverte et dangereuse, amenèrent le roi à sanctionner un traité qui ne répondait point entièrement à ses vues.

La paix ne pouvait pas être et ne fut point, en effet, d'une longue durée : de nombreuses infractions montrèrent bientôt qu'on s'était trop hâté de signer un accommodement qui, pour être respecté, demandait à être imposé avec plus de dureté. Se voyant ménagés, les Algériens pensèrent qu'on les craignait, et, dans leur aveugle orgueil, ils se crurent assez forts pour tenter de nouvelles pirateries. Déjà, au mois de septembre 1685, le roi était obligé de renvoyer le chevalier de Tourville devant Alger pour demander satisfaction de diverses contraventions dont les corsaires s'étaient rendus coupables, et, trois ans après,

les griefs devenaient si nombreux et si intolérables, qu'il se trouvait forcé de mettre une nouvelle escadre en mer et d'ordonner un troisième bombardement. Quel était encore le moment que choisissaient les Algériens pour mériter la colère de la France? Tripoli venait d'être ruiné et taxé d'une forte contribution; Tunis s'était soumis à payer 60,000 écus, et à donner à la France, au préjudice de l'Angleterre qui le convoitait, le droit de faire le commerce au cap Nègre et d'y pêcher le corail; enfin, la marine française, sans cesse accrue, victorieuse partout, tenait l'empire des mers. Mais l'insolence et la confiance des Algériens ne savaient point s'inquiéter de tant de grandeur et de force; ils ne voyaient qu'un commerce actif à piller, et ils reprirent leurs courses.

La France ne pouvait plus souffrir un pareil désordre sur ces mers où elle possédait de si grands intérêts. Elle en avait cherché l'empire dans des guerres acharnées contre l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre; tout pliait : la Méditerranée allait devenir un lac français; les corsaires d'Alger seuls résistaient encore, ils devaient être écrasés.

Le maréchal d'Estrées, qui venait dernièrement d'imposer une paix rigoureuse à Tripoli, fut chargé de bombarder Alger. Il y arriva vers la fin de juin 1688, et, du 1er au 16 juillet, il lança dix mille bombes sur la ville. Leur effet, plus terrible que jamais, bouleversa et détruisit presque entièrement ce repaire d'infâmes pirates. Les corsaires, se rappelant leur ancienne fureur, recommencèrent les odieux supplices par lesquels ils avaient déshonoré leur dernière dé-

fense. Le vicaire apostolique et le consul de France furent attachés les premiers à la bouche du canon, et quarante Français les suivirent successivement. D'Estrées, moins heureux qu'à Tripoli, fut obligé de quitter la rade sans avoir eu la gloire de soumettre les Algériens. Cependant, effrayés de la force du châtiment, et comprenant enfin que la France ne se lasserait point de renouveler ses terribles leçons, ils se soumirent à la paix l'année suivante, et les conditions en furent réglées au mois de septembre 1689.

Voltaire rapporte, à cette occasion, un trait qu'il est nécessaire de reproduire ici. Laissons parler l'auteur du siècle de Louis XIV. « Lorsque Damfreville, dit-il, vint délivrer dans Alger tous les esclaves chrétiens au nom du roi de France, il se trouva parmi eux beaucoup d'Anglais qui, étant déjà à bord, soutinrent à Damfreville que c'était en considération du roi d'Angleterre qu'ils étaient mis en liberté. Alors le capitaine français fit appeler les Algériens, et remettant les Anglais à terre : « Ces gens-ci, dit-il, prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur roi, le mien ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection ; je vous les remets ; c'est à vous à montrer ce que vous devez au roi d'Angleterre. » Tous les Anglais furent remis aux fers. La fierté anglaise, la faiblesse du gouvernement de Charles II, et le respect des nations pour Louis XIV se font connaître par ce trait. »

De ce moment les Algériens cessèrent de mépriser une puissance qui leur avait porté de si nombreux et de si terribles coups, et qui, la guerre d'une main, leur offrait de l'autre une paix équitable. C'est alors

que s'établit parmi eux la conviction qu'il leur serait fatal désormais de provoquer la colère de la France; fruit des répressions rigoureuses de Louis XIV, cette opinion nous donna un siècle de paix; mais, oubliée en 1830, nos soldats se chargèrent de la vérifier et de donner quelque chose de prophétique aux pressentiments des corsaires.

Attentif à tirer des événements le plus grand parti possible, et à tout faire concourir à l'éclat de son règne, Louis XIV exigea qu'une ambassade, partie d'Alger, vînt jusqu'au pied de son trône demander la paix. Après le voyage du doge de Gênes à Paris, cette démarche des corsaires devait paraître moins remarquable : cependant elle était encore de nature à frapper les esprits, et à donner aux succès récents de la marine française contre Alger un plus grand retentissement; elle avait donc son importance, et le roi sut le comprendre.

Mehemet Fleming, envoyé d'Alger, fut présenté au roi, par le marquis de Segnelay, le 26 juillet 1690, dans la grande galerie de Versailles. Il prononça sa harangue en turc, et Lacroix-Petit, secrétaire interprète du roi, la traduisit. Nous la rapportons ici en entier, telle qu'elle se trouve manuscrite à la Bibliothèque Royale (1). Cette pièce historique mérite d'autant plus d'être reproduite, que plusieurs auteurs ont publié, comme authentique, un discours d'une forme ridicule, tout à fait indigne du grand roi auquel il était adressé.

(1) Mél. Clair, t. 543, p. 887.

« Très-puissant, très-majestueux et très-redoutable empereur, dit Fleming, Dieu veuille conserver Votre Majesté avec les princes de son sang, et augmenter de un à mille les jours de votre règne.

« Je suis envoyé, ô très-magnifique empereur, toujours victorieux, de la part des seigneurs du divan d'Alger et du très-illustre dey, pour me prosterner devant le trône impérial de Votre Majesté, et pour lui témoigner l'extrême joie qu'ils ont ressentie de ce qu'elle a eu la bonté d'agréer la publication de la paix qui vient d'être conclue entre ses sujets et ceux du royaume d'Alger.

« Les généraux et les capitaines, tant de terre que de mer, m'ont choisi, sire, d'un commun consentement, nonobstant mon insuffisance, pour avoir l'honneur d'entendre, de la bouche sacrée de Votre Majesté, la ratification de cette paix, étant persuadé que c'est de cette parole royale que dépend son éclat et sa durée, qui sera, s'il plaît à Dieu, éternelle.

« Ils m'ont ordonné d'assurer Votre Majesté de leur très-profond respect, et de lui dire qu'il n'y a rien au monde qu'ils ne fassent pour tâcher de se rendre dignes de sa bienveillance. Ils prient Dieu qu'il lui donne la victoire sur tant d'ennemis de toutes sortes de nations qui se sont liguées contre elle, et qui seront confondues par la vertu des miracles de Jésus et de Marie, pour le droit desquels nous savons que vous combattez.

« Je prendrai la liberté, sire, de dire à Votre Majesté, qu'ayant eu l'honneur de servir longtemps à la Porte Ottomane, à la vue de l'empereur des Musulmans, il

ne me restait, pour remplir mes désirs, que de saluer un monarque qui, non-seulement par sa valeur héroïque, mais encore par sa prudence consommée, s'est rendu le plus grand et le plus puissant prince de toute la chrétienté, l'Alexandre et le Salomon de son siècle, et enfin l'admiration de tout l'univers.

« C'est donc pour m'acquitter de cette commission, qu'après avoir demandé pardon à Votre Majesté, avec les larmes aux yeux, et avec une entière soumission, au nom de notre supérieur et de toute notre milice, à cause des excès commis pendant la dernière guerre, et l'avoir priée de les honorer de sa première bonté, j'ose lever les yeux en haut, et lui présenter la lettre des chefs de notre divan en y joignant leurs très-humbles requêtes dont je suis chargé; et comme ils espèrent qu'elle voudra bien leur accorder leurs prières, il n'y a point de doute qu'ils ne fassent éclater dans les climats les plus éloignés la gloire, la grandeur, et la générosité de Votre Majesté, afin que les soldats et les peuples, pénétrés de son incomparable puissance, soient fermes et constants à observer, jusqu'à la fin des siècles, les conditions de la paix qu'elle leur a donnée.

« Je ne manquerai pas aussi, si Votre Majesté me le permet, de rendre compte par une lettre à l'empereur ottoman, mon maître, dont j'ai l'honneur d'être connu, des victoires que j'ai appris avoir été remportées par vos armées de terre et de mer sur tous vos ennemis, et de prier Dieu qu'il continue vos triomphes.

Au reste, toute notre espérance dépend des ordres favorables de Votre Majesté. »

Louis XIV répondit : « Je reçois agréablement les assurances qu'il me donne des bonnes intentions de ses maîtres ; je suis bien aise d'entendre ce qu'il me vient dire de leur part, et je confirme le traité de paix qui leur a été accordé en mon nom. J'oublie ce qui s'est passé, et pourvu qu'ils se comportent de la manière qu'ils doivent, ils peuvent s'assurer que l'amitié et la bonne intelligence augmenteront de plus en plus, et qu'ils en verront les fruits. »

C'est ainsi que fut rétablie, après un siècle d'interruption, la paix que François Ier avait fondée entre Alger et la France. Combien les circonstances politiques étaient changées en Europe, et combien aussi étaient différents les principes sur lesquels reposaient les nouveaux traités ! Au seizième siècle, la France, presque sans marine, empruntait, pour lutter contre ses ennemis sur la Méditerranée, les flottes ottomanes, et enrôlait les corsaires sous son pavillon.

Au dix-septième siècle, les escadres françaises régnaient en souveraines sur les mers, et les Algériens, dans une lutte qu'ils avaient osé engager, étaient forcés d'accepter la paix. Ramenés ainsi par la guerre à une paix que la France, au point de grandeur et de prospérité où elle était arrivée, devait nécessairement exiger, ils allaient de nouveau jouer un rôle d'une immense importance pour notre navigation dans la Méditerranée. Alger avait autrefois servi au succès de nos armes, il allait maintenant servir à celui de notre

commerce. En paix avec nous, en guerre avec le reste du globe, il rendait la Méditerranée presque inabordable aux autres nations ; et tandis que nos marchands s'enrichissaient par le commerce du Levant, dont la piraterie des Algériens leur assurait le monopole, les autres nations, la Hollande, l'Angleterre et les États d'Italie, pouvaient à peine montrer leurs vaisseaux dans cette mer semée pour eux de périls immenses.

Louis XIV avait si bien senti de quel admirable résultat serait pour le commerce de la France l'extinction de la piraterie, qu'il la poursuivit sans relâche, qu'il envoya une escadre contre Tripoli, et qu'il fit encore paraître ses vaisseaux devant Tunis, afin d'obtenir partout des traités de paix et des conventions utiles au commerce. Qu'il ait cherché à dominer la Méditerranée par les corsaires, nous ne le disons point; il ne chercha que la paix, et cette paix qu'il obtint, à l'exclusion des autres États, fit tout le reste. Dans les affaires humaines, les hommes les plus éclairés n'aperçoivent pas tout, mais ils savent ménager les grands intérêts, si féconds en grands résultats.

CHAPITRE XXXV.

Retour sur l'histoire intérieure d'Alger. — Du pacha et du dey. — Leurs rivalités. — Du divan au dix-septième siècle. — De l'élection du dey. — Discours du cadi. — Le premier soin du dey nouvellement élu est de s'entourer de ministres et de chaoux dévoués à sa personne. — De continuels dangers menacent le dey. — S'il expirait dans son lit, il était regardé comme un saint. — Expulsion des pachas en 1710. — Manière adroite et ferme dont Hali-Dey mène cette affaire délicate. — Il sollicite et obtient pour lui et ses successeurs le titre de pacha. — Des fonctions du dey. — Moyen employé par les Turcs pour maintenir la police dans Alger. — La garde de chaque rue et de chaque maison était confiée à des Arabes de la tribu des Biscaras. — Si un vol était commis, le corps des Biscaras payait le dommage. — L'Arabe auquel était confiée la garde de la maison était puni de mort. — Mépris que les Turcs d'Alger inspiraient à ceux de Constantinople. — Aucune femme du Levant n'eût voulu épouser un Turc d'Alger. — A leur tour, les Turcs d'Alger méprisaient les Mauresques au point de ne consentir que difficilement à les prendre pour femmes. — Les corsaires d'Alger ne respectaient pas toujours le pavillon ottoman. — Alger ne pouvait se soutenir que par la guerre. — Il s'occupait de chercher non des amis, mais des ennemis.

Nous avons raconté, dans le chapitre précédent, les guerres de la France contre Alger, pendant le dix-septième siècle. Dans ce même temps, les autres États de la chrétienté eurent aussi de fréquents démêlés avec les corsaires, et l'on vit plus d'une fois la Hollande et l'Angleterre chercher à comprimer

leur audace. Il suffit de signaler cet état permanent d'hostilité, qu'aucune action éclatante, qu'aucun traité mémorable, qu'aucune paix solide ne vint ou illustrer ou détruire. Ruyter fut envoyé contre Alger; mais le nom de ce marin fameux donne seul de l'importance à une démonstration qui fut sans résultat.

Laissant de côté des faits insignifiants, c'est maintenant le lieu de revenir sur l'histoire intérieure d'Alger, et de constater quelques changements qui se sont préparés et qui vont s'accomplir dans son gouvernement (1).

La vie des nations ne marche point au hasard, et les transformations successives qu'elles subissent ont toujours leurs germes cachés dans les institutions primitives. Ces transformations ne s'accomplissent que par des passions ou des besoins qui, eux-mêmes, se déduisent toujours, avec plus ou moins d'activité, de l'ordre d'existence qui va être abandonné. Les peuples les plus barbares, soit qu'ils gravitent vers la civilisation, soit qu'ils restent perdus dans les ténèbres de l'ignorance, obéissent à ces lois éternelles, et ce qui est a toujours une immense influence sur ce qui sera. Ainsi nous avons déjà expliqué comment, en suivant cette loi, les pachas, si promptement attaqués, virent peu à peu décliner leur autorité, et comment l'aga, qui n'était d'abord que le général de

(1) *Voyage au Levant*, par Tollot. — *Histoire des États barbaresques qui exercent la piraterie*, par Laugier de Tassy. — *Voyage pour la rédemption des captifs aux royaumes d'Alger et de Tunis*, par les P. Camelin, de la Mothe et Bernard. — Dapper, etc., etc.

la milice, devint enfin le chef véritable de l'État. Mais ce que les hommes respectent le plus, c'est l'apparence des choses, et tandis qu'ils en détruisent l'essence, ils en laissent subsister la forme. Le pacha, inutile au gouvernement, à charge au trésor, prisonnier dans son palais dont il ne pouvait sortir qu'avec une autorisation spéciale du dey, sans droit dans le divan où il ne devait paraître que s'il y était mandé, fut gardé pendant un siècle à l'état de parasite par une milice qui s'était hâtée, dès les premières années de son existence, de le dépouiller de tout pouvoir. Mais le moment approchait où cette singulière anomalie allait avoir un terme.

Nous avons déjà dit (1) comment l'aga, devenu chef de l'État, avait été élu à vie. De ce moment il prit le titre de dey, et l'aga redevint, comme précédemment, le premier officier de la milice; en sorte que l'on eut un pacha, un dey et un aga. Le premier n'était qu'une somptueuse inutilité, le second était le chef véritable de l'État, et le troisième le plus ancien janissaire; l'exercice de son autorité ne dura, comme précédemment, que deux mois.

L'amour de l'indépendance avait porté la milice à se donner un chef tiré de ses rangs; mais par une bizarrerie qui paraîtrait inexplicable, si l'on ne connaissait les caprices des révolutions, au moment où la milice mettait la main sur le pouvoir, elle perdait réellement la liberté. Le chef qu'elle créait devenait maître absolu, et les janissaires ne conservaient plus aucune

(1) Chapitre 28.

participation aux affaires de l'État. De tous leurs droits anciens à l'égard du gouvernement, ils ne s'en étaient réservé qu'un seul, digne d'une pareille société, celui d'assassiner le dey qui les mécontentait. Les anciens divans, formés de tous les officiers de la milice, n'existaient plus. Entouré d'un petit nombre de conseillers choisis par lui, du cazenadji ou trésorier, du bacheaux ou chef des chaoux, du codjiah ou écrivain, de l'aga ou chef de la milice, le dey daignait à peine prendre leur avis, et prononçait en dernier ressort sur les affaires privées et publiques. Quelquefois, dans les circonstances difficiles, il assemblait un divan composé des principaux officiers de la milice; mais ce n'était jamais que pour mettre sa responsabilité à l'abri; il parlait alors le premier, posait lui-même les conclusions, et la foule des conseillers, qui ne savait qu'obéir servilement, lorsqu'elle n'éclatait pas dans la révolte, s'écriait : « Vous êtes notre maître et notre père, vous seul pouvez savoir ce qui nous convient : si vous faites bien, vous serez récompensé; si vous faites mal, le mal tombera sur vous! »

L'élection d'un dey s'accomplissait ordinairement au milieu du tumulte et du sang. Il était rare que le chef auquel on donnait un successeur n'eût pas succombé dans une de ces terribles et soudaines révoltes qui menaçaient toujours son autorité; il était rare encore que le dey nouvellement élu ne fût pas immolé au moment où il venait de revêtir le cafetan sanglant de son prédécesseur, et l'on se souvient de cette terrible journée où six deys furent successivement massacrés.

Quand enfin le choix des janissaires paraissait fixé, la foule poussait jusqu'au ciel cette exclamation : « Que Dieu protége le dey appelé au gouvernement du royaume et de la milice victorieuse d'Alger! Que Dieu lui accorde félicité et prospérité! » Puis le cadi ou juge de la loi, chargé de dicter au nouvel élu les conditions sous lesquelles il allait régner, lui disait :

« Effendi, Allah vient de t'appeler au gouvernement du royaume et de l'invincible milice; souviens-toi que c'est pour rendre à tous une exacte justice, pour punir les méchants et soutenir les bons; veiller tandis que les autres dorment; fixer avec équité le prix des denrées; payer exactement la solde; entretenir la marine; et travailler, à toutes les heures du jour et de la nuit, au bien du pays : pour cela nous te jurons obéissance et fidélité! »

Et s'approchant respectueusement, il lui baisait la main. Serment terrible, soumission pleine d'orages et de dangers!

Les Turcs présents imitaient l'exemple du cadi, et les chaoux, se répandant aussitôt dans la ville, criaient dans les rues l'élévation du nouveau dey, et avertissaient les consuls étrangers.

Pendant cette cérémonie, le canon éclatait au haut de la Casaubah, et le boulet passait en déchirant l'air au-dessus de la cité; pompe à la fois grande et farouche, digne de ce peuple barbare!

Le premier soin du dey, après son élection, était de renouveler le corps des chaoux et de le composer d'hommes dévoués : il disposait aussi, en faveur de ses créatures, des premières charges de l'État;

cependant, malgré toutes ces précautions, il était rare qu'il ne pérît pas de mort violente.

Parmi ceux qui échappèrent à ce funeste sort, nous citerons Hali qui succéda à Dely-Hibraïm, massacré dans son palais, le 17 juin 1710. En expirant dans son lit d'une mort tranquille, Hali mérita d'être vénéré comme un saint. Dix-sept cents personnes qui périrent dans les supplices, ou noyées secrètement, furent les premiers fondements de cette incroyable sainteté. Plus tard, il est vrai, il gouverna avec autant de douceur que d'équité, et après avoir été craint, il sut se faire aimer. Ce serait assez pour occuper quelques lignes dans l'histoire d'Alger; mais ce qui donne une date importante à son règne, c'est l'expulsion définitive des pachas, et la réunion de leur dignité à celle de dey. Hali fut l'auteur de cette grande mesure qui achevait enfin la révolution commencée depuis si longtemps.

Quel que fût l'état de nullité où la milice s'efforçait de tenir le pacha, il est certain qu'il occupait une position trop élevée pour qu'il pût, sans chagrin, se voir dépouillé de toute participation aux affaires. Représentant du Grand Seigneur, au lieu de régler la marche du gouvernement, il était maintenant réduit aux minces proportions d'un consul étranger, à peine capable de veiller aux intérêts de son maître. Un antagonisme sourd et violent existait donc entre le pacha et le dey, et ce dernier ne comptait pas dans l'État un ennemi plus dangereux. C'était le pacha qui excitait les mécontents et fomentait dans l'ombre ces terribles conspirations qui finissaient par éclater dans

le sang et le meurtre. Hali, résolu de conserver le pouvoir que le sort lui avait départi, ne souffrit pas longtemps les preuves de ces dispositions hostiles; mécontent du pacha, il le fit saisir, jeter à bord d'un vaisseau et conduire à Constantinople, avec menace, si jamais il remettait les pieds à Alger, de lui faire trancher la tête. Si Hali-Baba se fût borné à cette seule violence, il eût manqué de l'adresse et de l'intelligence nécessaires aux hommes qui veulent disputer le pouvoir aux factions, ou accomplir de grands changements dans l'État. En se bornant à détruire, il eût compromis le reste de l'édifice qu'il avait à cœur de conserver; mais il sut comprendre, avec cette pénétration dont semblent doués tous les novateurs habiles, qu'il fallait flatter d'une main le sultan qu'il insultait de l'autre, ne pas briser les derniers liens qui réunissaient Alger à Constantinople, et conserver tous les avantages d'une pareille union, tandis qu'il se débarrasserait des dernières charges qu'elle imposait; enfin, en chassant l'homme, ménager une dignité dont le nom seul avait encore une grande importance. Il fallait moins détruire que réformer. Un ambassadeur précéda donc le pacha à Constantinople; les sultanes, les vizirs, les principaux officiers du sérail, furent gagnés par de somptueux présents, et l'envoyé du dey put aisément faire goûter au sultan les excuses d'Hali-Baba. « Le pacha, dit-il, s'était fait remarquer par un esprit d'intrigue qui avait failli porter le désordre dans l'État, et la mort seule eût été une punition digne d'un si grand crime; par respect pour le sultan, la milice s'était contentée

de l'expulser du deylik ; mais la colère des janissaires était à son comble, les pachas leur étaient devenus odieux, et si d'autres étaient envoyés de Constantinople, il serait impossible d'éviter aux sublimes commandements de la Porte un irréparable outrage. Il suppliait donc le sultan de ne point exposer son autorité, mais de daigner accorder à Hali-Baba lui-même le titre glorieux de pacha. »

Cette audacieuse ambassade eut plus de succès que celle qui, en 1561, avait précédé Hassan-Pacha renvoyé à Constantinople par la milice. Les temps n'étaient plus les mêmes ; depuis plus d'un siècle, Alger vivait dans une indépendance réelle, et Constantinople, affaiblie, n'était plus en état d'imposer sa volonté à des provinces si éloignées. Le sultan subit donc la rébellion des janissaires, et, ne pouvant la punir, il la sanctionna : Hali-Dey fut nommé pacha. De ce moment, la grande transformation qui s'était préparée dès le principe, et que les circonstances intérieures et extérieures rendaient nécessaire, fut accomplie.

Revêtu d'une dignité nouvelle, le dey n'en fut pas moins exposé aux plus violents orages, et c'est à peine s'il osait sortir de son palais. Sa journée entière était occupée des soins du gouvernement : assis, dès le lever du soleil, sur une peau de tigre, au fond d'une salle, ou dans une galerie de son palais, il écoutait les plaintes, rendait la justice, veillait aux grands intérêts du royaume, et trouvait difficilement, vers le milieu du jour, le temps de faire sa prière et de prendre son repas. Le soir, un tambour et une

cornemuse distrayaient un moment son esprit et son oreille, puis il gagnait son lit, pour se lever avec l'aurore. Les quatre grands écrivains ou khodjas, assis auprès de lui, pendant qu'il siégeait au divan, enregistraient ses décisions, et les chaoux se tenaient prêts à obéir aux moindres signes de sa volonté suprême.

Vis-à-vis la porte du palais, se trouvait une salle où attendaient les officiers de la milice : le dey les avait ainsi sous sa main, s'il voulait leur donner quelques ordres.

Ce serait ici le lieu de jeter de nouveau un regard attentif sur les mœurs des différents habitants qui peuplaient la ville et la régence d'Alger; mais nous n'aurions rien à ajouter au travail que nous avons déjà fait pour le siècle précédent, et les costumes, les opinions, les habitudes privées ou publiques, n'ayant éprouvé aucun changement, nous ne pourrions que nous répéter. Même organisation de la milice, même fierté des janissaires, même soumission des Maures, même abjection des Juifs, même misère des esclaves, même charité des pères de la Miséricorde, voilà ce qu'il suffit de constater.

Nous dirons cependant un mot du moyen que les Turcs employaient pour maintenir une exacte police dans la ville d'Alger. Après la conquête, les Français ont été étonnés de la sécurité qui régnait dans des rues obscures, tortueuses, étroites, où le crime eût été si facile, et l'impunité presque certaine. On retrouvait encore là un reste de l'organisation turque

qui survivait aux convulsions de la guerre; c'était un bienfait légué par un peuple barbare à un peuple civilisé qui n'eût pas su l'obtenir de lui-même.

La méthode des corsaires était aussi simple que pleine d'économie. A plus de cent lieues d'Alger, dans le pays de Zaub, se remarque la tribu et la ville de Biscara. Située aux confins du désert, elle était pourtant visitée par les Turcs qui même y tenaient une garnison pour assurer le commerce des esclaves. Ce pays est pauvre, et ses habitants venaient volontiers chercher à Alger du travail et quelques profits. C'étaient les Auvergnats du deylik. Le guet de la ville était confié à un corps d'Arabes originaires de Biscara : ceux-ci se distribuaient les rues, les maisons, couchaient devant les portes, à l'entrée des magasins, et mettaient les citoyens à l'abri de tout danger. Si un vol était commis, et c'était une chose presque inouïe, le corps des Biscaras tout entier payait le dommage, tandis que ceux à qui avait été confiée la garde du point où le vol avait eu lieu, marchaient à la mort.

Constatons encore un fait qui ne laisse pas d'avoir quelque importance : nous voulons parler du peu d'estime qu'inspiraient à leurs coreligionnaires du Levant les Turcs d'Alger. Recrutés parmi des hommes sans existence et sans réputation, ils inspiraient, dans les provinces mêmes d'où ils sortaient, une horreur telle qu'une femme turque n'eût jamais voulu consentir à épouser un soldat de la milice. Ceux-ci,

trop fiers à leur tour pour prendre une femme parmi les Mauresques, s'éloignaient volontiers du mariage, et trouvaient ainsi moins dures les lois qui le combattaient.

Malgré le mépris où étaient tombés les Algériens, Constantinople continuait cependant à entretenir avec eux quelques relations amicales, et, ne pouvant les retenir sous son autorité, elle cherchait du moins à les maintenir sous son influence. Mais les corsaires étaient si impatients de tout frein, ils éprouvaient un tel besoin de pillage, leur insolence était si grande, qu'il leur arriva souvent de ne pas respecter le pavillon ottoman.

Un instinct insurmontable portait les corsaires d'Alger à ne respecter aucune trêve. Maintenir une guerre perpétuelle avec les nations chrétiennes, était pour eux un besoin, et Alger, réduit à la paix, fût promptement tombé dans la plus profonde misère. Les contributions prélevées sur le pays ne suffisaient point aux charges de l'État, le commerce était presque nul, et si les dépouilles du monde civilisé n'eussent abondé à Alger, Alger eût disparu. Née de la guerre, grandie par le pillage, cette ville de barbares ne pouvait se soutenir que par le pillage, et son occupation n'était pas de chercher des alliés, mais des ennemis. L'Espagne, en particulier, n'en obtint presque jamais la paix, et, par un incroyable jeu de la fortune, aucune autre nation ne fit contre ces corsaires des guerres plus malheureuses. Nous avons vu, au seizième siècle, Charles-Quint lui-même éprou-

ver les plus grands désastres dans les luttes qu'il engagea avec Alger à peine naissant ; nous retrouvons encore au dix-huitième siècle l'Espagne succombant contre Alger déjà vieilli.

CHAPITRE XXXVI.

Guerre des Turcs contre les indigènes à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. — Le bey de Tunis et le roi de Maroc se liguent contre Alger. — Ils appellent les Maures à la liberté. — Chaban, dey d'Alger, défait l'armée du bey de Tunis. — Tunis est pris et pillé. — Le roi de Maroc est attaqué et vaincu. — La milice tourne ses vues contre Oran. — Chaban-Bey investit cette place. — La tribu des Beni-Amers reste fidèle aux chrétiens. — Chaban est tué. — Moustapha-Bou-Chelagram le remplace dans le beylik de Tlemcen. — Il fonde la ville de Mascara. — Il se prépare à attaquer Oran. — Des milliers d'Arabes viennent grossir les rangs de son armée. — Les Beni-Amers, d'abord fidèles aux Espagnols, font ensuite leur soumission aux Turcs. — Les Espagnols évacuent Oran (1708). — Le bey du Mogreb y transporte sa demeure. — Il y organise une forte armée. — En 1732, quand l'Espagne eut recouvré la paix, le petit-fils de Louis XIV songe à rentrer dans Oran si honteusement perdu. — Expédition du comte de Mortemart, général des troupes espagnoles. — Oran est emporté. — Le gouvernement espagnol en fait réparer les fortifications. — Expédition des Danois, en 1770, contre Alger. — Poëme en idiome barbaresque composé à cette occasion. — Expédition d'O'Reilly, en 1775. — Retard fatal apporté par O'Reilly à son débarquement. — Les beys de Constantine, de Médéah, de Titery, de Mascara viennent au secours d'Alger. — O'Reilly s'effraye, et regagne en désordre ses vaisseaux. — Pertes éprouvées par les Espagnols. — L'Espagne accepte, en 1785, une paix honteuse. — Bientôt Oran ne paraît plus à l'Espagne qu'une charge inutile. — Hassan, dey d'Alger, informé que le conseil royal a parlé de l'abandonner, ordonne au bey de Mascara de l'assiéger. — Le bey se présente pendant trois années successives devant Oran. — En 1792, le gouvernement espagnol se résout à évacuer Oran. — Conditions sous lesquelles il en fait la cession au dey d'Alger. — Les villes de l'intérieur du deylik envoient des habitants pour occuper les maisons abandon-

nées par les Espagnols. — Le dey ordonne de faire sauter une partie des fortifications que les Espagnols avaient élevées autour d'Oran. — Les Turcs sont menacés d'une révolte violente de la part des indigènes. — Un marabout donne le premier signal de cette guerre dans les montagnes de Constantine. — Le bey de Constantine s'avance contre les insurgés. — Son armée est détruite. — Lui-même a la tête tranchée. — Un autre marabout, Ben-Chérif, vient prêcher la guerre contre les Turcs dans le beylik d'Oran. — Il défait le bey de Mogreb, qui s'enferme dans Oran, dont il fait murer les portes. — Effrayé des progrès de cette révolte, le dey d'Alger donne un remplaçant au bey d'Oran. — Le nouveau bey arrive avec un renfort de onze cent cinquante Turcs. — Il sort d'Oran et attaque Ben-Chérif, qui se retire sur le Sig. — Les tribus, effrayées par les menaces du bey Mekallech, quittent en partie les drapeaux de Ben-Chérif. — Quelques tribus attaquent son camp et le mettent en fuite. — Mekallech achève de détruire l'armée du marabout, dont la famille est mise à mort à Alger. — La révolte paraissait comprimée, quand, après un an, les deux marabouts, Ben-Chérif et Ben-Arach, appellent de nouveau les Arabes à la liberté. — Mekallech sort contre eux et les met en fuite. — Il s'abandonne à l'ivresse, tombe dans l'abrutissement, et est mis à mort par ordre du dey. — L'esprit de révolte des marabouts ne fut point éteint par la fermeté des Turcs; il reparut en 1815, et la guerre que les Arabes nous font aujourd'hui en vient en partie.

A mesure qu'on avance, l'histoire d'Alger perd de son intérêt : l'absence de tout mouvement social, de tout progrès vers la civilisation, et de ces grandes transformations politiques qui donnent tant de vie à l'histoire des nations européennes, se fait de plus en plus remarquer. Le calme effrayant du néant, ou le récit fastidieux de vols à mains armée, voilà ce que trouve devant lui l'historien qui compulse les annales de ce peuple barbare. Si, pour reposer son esprit, il cherche, pendant le long espace de temps qui sépare les bombardements de Louis XIV de l'attaque de lord Exmouth, quelque expédition heureuse contre

ces odieux forbans, il n'en rencontre aucune. La France s'était vengée, elle était en paix; d'autres nations voulurent l'imiter, elles succombèrent. Ces guerres n'offrent pas même l'intérêt d'une attaque hardie, d'une défense opiniâtre, d'une grande catastrophe; conduites sans génie et sans courage, soutenues sans audace, elles échouent mollement, et ne donnent de gloire à personne. Quelques lignes suffiront pour les raconter.

Quant à l'histoire des guerres d'Alger dans l'intérieur du pays, elle est loin elle-même d'offrir un haut intérêt. Cependant il est un fait que nous devons constater, c'est la haine sourde et permanente des indigènes contre les Turcs, et le danger dont elle menaçait leur autorité. Le seul mot de Turc faisait, il est vrai, trembler les Maures qui, suçant la crainte avec le lait, étaient pliés à une obéissance voisine de la servilité; mais les instincts de liberté ne s'éteignent que difficilement chez un peuple, et les Turcs, obéis et craints, étaient haïs. Vers la fin du dix-septième siècle, le danger parut s'accroître; les Maures de Tunis, se concertant avec ceux de Maroc, menacèrent un instant Alger d'une guerre d'autant plus dangereuse qu'ils appelaient à la liberté tous les anciens habitants du pays. Chaban-Dey gouvernait alors Alger. Voulant étouffer dans sa naissance le mal qui semblait devoir s'accroître de jour en jour, il jeta vers les frontières de Fez une armée d'observation, et marcha lui-même contre Tunis à la tête de trois mille cinq cents Turcs et de quinze cents Maures. Mehemet, bey de Tunis, lui opposa une armée de vingt mille hommes, sou-

tenus par dix-huit pièces de canon ; ces forces si imposantes étaient rendues plus formidables par le cri de liberté que poussaient les Tunisiens. Mais les Turcs montrèrent qu'ils étaient encore ces redoutables guerriers dont aucune armée maure ou arabe ne pouvait soutenir le choc : malgré l'infériorité du nombre, ils engagent hardiment le combat, culbutent et écrasent les Tunisiens, et en font un horrible carnage. Après cette victoire signalée, ils marchent sur Tunis, l'assiégent, l'emportent, et y établissent pour bey un homme dont ils connaissent le dévouement. Deux cent mille piastres et un immense butin payèrent les frais de cette guerre, que déshonorèrent d'atroces cruautés.

Attaqué à son tour, le roi de Maroc fut aussi vaincu et obligé de se soumettre à la paix.

Tels étaient les succès répétés par lesquels les Turcs d'Alger maintenaient autour d'eux ce prestige de force et de supériorité dont ne peuvent guère se passer les conquérants. Un succès aussi grand, plus grand même, car il était remporté sur les chrétiens, devait bientôt ajouter encore à leur gloire : nous voulons parler de la prise d'Oran.

Avec le Pégnon de Velez, Oran était le seul point que l'Espagne eût conservé sur la côte d'Afrique. Alger en convoitait la possession, et nous avons déjà décrit plusieurs attaques dirigées contre cette ville importante. Le moment était venu où tant de persistance, et l'affaiblissement de l'Espagne, tourmentée par des guerres intérieures, allaient leur en ménager l'entrée.

Une première fois, Chaban, bey du Mogreb, vint

investir Oran; mais les Espagnols, soutenus par la tribu des Beni-Amers, lui opposèrent une invincible résistance; il fut tué dans un combat, et laissa à ses successeurs l'honneur d'une conquête désirée depuis si longtemps. Le marabout de Sidi-Chabal marqua la place où il tomba, frappé d'une balle (1).

Moustapha, surnommé Bou-Chelagram, prit la place de Chaban. Il fonda la ville de Mascara, affermit son autorité dans le pays, et se prépara à attaquer Oran. Dès que ses projets furent connus, des milliers d'Arabes vinrent grossir les rangs de son armée. Les Beni-Amers restèrent cependant fidèles aux chrétiens, et, pendant une année entière, ils luttèrent contre Moustapha; mais voyant que les Espagnols ne recevaient aucun secours, et que leur propre territoire était chaque jour ravagé par les incursions de l'ennemi, ils abandonnèrent des alliés pleins de faiblesse, et firent leur soumission. Peu de temps après (1708), Oran tombait entre les mains de Moustapha. La guerre de la succession occupait alors l'Europe et l'Espagne, et quand un peuple éprouve de violentes inquiétudes à l'intérieur, ses forces diminuent au dehors.

Les Turcs attachaient un grand prix à leur conquête; le bey du Mogreb, qui, jusque-là, avait fait sa résidence à Tlemcen, y transporta sa demeure, et une armée de quinze mille Maures et de deux mille Kouloughs, sans compter les Turcs, dut mettre cette ville, ainsi que Mers-el-Kébir, à l'abri de toute attaque.

(1) Walsin-Esterahzy, *de la Domination turque*, f° 169.

Cependant la Péninsule avait recouvré la paix; le petit-fils de Louis XIV régnait tranquillement à Madrid, et le besoin de réparer d'anciennes pertes se fit sentir en Espagne. En 1732, une armée de vingt-cinq mille hommes d'infanterie et de trois mille chevaux vint débarquer dans la baie du cap Falcon, et marcha à la conquête d'Oran. Le comte de Mortemart commandait ces forces. Ses succès furent aussi rapides que faciles. Dix ou douze mille Maures, qui essayèrent de s'opposer à son débarquement, furent chassés, renversés, mis en fuite; et les Espagnols, profitant de ce premier avantage, entrèrent, le 30 juin, dans Oran. Ils le trouvèrent abandonné; les habitants, les Turcs eux-mêmes, épouvantés d'une attaque si vive, avaient pris la fuite, et Moustapha-Bou-Chelagram s'était retiré à Mostaganem.

Le fort de Mers-el-Kébir, attaqué sans retard, se rendit après un siége de quelques jours; on trouve sur la porte de la demi-lune une inscription qui rappelle ce brillant succès et en fixe la date (1).

L'Espagne répara les fortifications d'Oran, l'entoura de forts, et mit aussi Mers-el-Kébir à l'abri

(1) Voici cette inscription telle que la donne M. Walsin-Esterhazy, dans son ouvrage sur la domination des Turcs en Algérie : — D. O. M. — Acuerde este marmol á la venidera que regnanda en las Españas Felipe vel animosa, y hollandosa de mariscal de campo y de dio, el teniente general don Alexandro de la Malta, á la cabeza de las grenaderas de la izquierda, en 30 de junio 1732, rechaso valerosamente à los barbaros, de cuyo favorable successo resulto la evacuation de Oran, y sus castillos, y la rendicion de esta plaza. Y estendo al presente de commandante general de ellos, se redificia este fronte para freno de los barbaros y quedo respectable par depender del y su perta, la seguridad de Oran, etc. Año Señor 1745.

d'une attaque du côté de terre. Cette ville était de quelque importance pour le commerce de la Péninsule; elle y puisait des esclaves noirs, et venait s'y approvisionner de blé, de cuirs, d'huile et de cire. D'ailleurs, c'était un port enlevé à la piraterie, cette plaie dont il semblait que l'Espagne dût se délivrer à tout prix.

Pour ne pas interrompre l'ordre des dates qui, dans une histoire aussi stérile, forme le seul lien important, nous abandonnerons un instant le récit des guerres de l'Espagne contre Alger, et nous dirons un mot de l'expédition tentée, en 1770, par les Danois.

Baba-Mohammed, voulant assujettir la Suède, le Danemark, la Hollande et Venise, à lui payer tous les deux ans un tribut, fixa à vingt-cinq mille francs la contribution du Danemark. Le consul danois essaya pendant quelque temps de résister; mais vaincu par l'opiniâtreté du dey, il finit par engager son gouvernement à envoyer les présents demandés. Ils étaient en route quand le dey, impatienté des retards que cette affaire avait éprouvés, déclara brusquement la guerre au Danemark.

Plusieurs vaisseaux de guerre et quelques bombardes furent dirigés contre Alger par la cour de Copenhague. Leur première apparition, ranimant la terreur que les bombardements de Louis XIV avaient laissée dans les esprits, porta la consternation dans la ville; mais quand on vit que les bombes des Danois n'arrivaient pas jusqu'au môle, la sécurité la plus complète remplaça ce premier instant de frayeur, et

bientôt le Danemark fut obligé d'acheter la paix au prix de cent mille écus et de deux navires chargés de munitions de guerre. Telle est l'histoire de tous les démêlés des États chrétiens avec la Régence.

C'est à l'occasion de ce bombardement que fut composé le poëme en idiome barbaresque traduit par Venture, que nous donnons aux pièces justificatives. Ce poëme nous a paru curieux à reproduire, autant pour sa forme que pour les renseignements topographiques et historiques qu'on y trouve. Constatons encore en passant que c'est à la suite de ce bombardement que fut construite la batterie à fleur d'eau que l'on remarque sur le môle.

L'année 1775 est célèbre par la vaine tentative d'O'Reilly, et par sa honteuse fin.

L'Espagne, voulant enfin secouer le poids intolérable de la piraterie et des exactions du divan, rassembla une armée de vingt-deux mille hommes, mit en mer plus de trois cents vaisseaux, et ne négligea rien pour assurer le succès d'une guerre sérieuse contre Alger. O'Reilly, Irlandais de nation, fut choisi pour général; s'il avait alors quelque réputation, le moment où il devait la perdre était arrivé.

Un temps superbe favorisa la navigation de la flotte, dont la première division parut le 30 juin devant Alger : le 1[er] juillet, l'armée entière était réunie dans la rade, et livrait aux vents ses pavois et ses drapeaux. Huit jours s'écoulèrent dans cette fastueuse immobilité, et ce temps perdu amena la ruine de l'expédition. Si O'Reilly eût débarqué sur-le-champ, comme il le pouvait, il surprenait Alger

presque sans défense, il en ruinait les fortifications, entrait en vainqueur dans la ville, et couvrait son nom d'une gloire immortelle.

L'ordre du débarquement fut enfin donné pour le 8, et les troupes prirent terre à une petite distance de l'embouchure de l'Aratche. Cette opération se fit avec lenteur à cause de la vague qui déferle avec force sur la rive; mais l'ennemi n'opposant aucune résistance, elle s'accomplit sans perte.

O'Reilly prit ensuite ses dispositions avec peu d'intelligence. Dès le principe, ses troupes, distribuées sans ordre, souffrirent beaucoup du feu de l'ennemi, qui s'était retranché derrière les buissons ou dans les ravins. Bientôt aussi les beys de Constantine, de Médéah, de Titery, de Mascara, accoururent, couvrirent la campagne de leurs soldats, et doublèrent les difficultés de la guerre. Cependant, si près d'Alger, à la tête d'une armée si supérieure par les armes et la discipline, pouvant suivre le bord de la mer et se faire appuyer par le canon de ses vaisseaux, O'Reilly devait marcher sur la ville et l'emporter. Il s'effraya d'un ennemi qu'il ne connaissait pas, et dont le désordre semblait exagérer le nombre; il manqua de courage, d'habileté, et se couvrit de honte en ordonnant tout à coup la retraite. L'embarquement se fit avec tumulte, des chaloupes chargées d'hommes sombrèrent et périrent, un matériel immense fut perdu ou abandonné sur la plage, et les corsaires, que cette expédition devait abattre, enrichis des dépouilles des chrétiens, enorgueillis d'une victoire si brillante, ne mirent plus de bornes à leur insolence.

Des tentatives de bombardement succédèrent à l'expédition de 1775; mais elles furent sans résultat, et, en 1785, l'Espagne se trouva heureuse d'acheter une paix déshonorante qui ne la mit pas même à l'abri des insultes, des outrages et des exactions de tous les genres.

Bientôt Oran ne parut plus à l'Espagne qu'une charge inutile; cette ville venait d'être bouleversée par un tremblement de terre qui avait renversé toutes les maisons de la partie basse, et l'on avait agité dans le conseil royal s'il ne serait point avantageux de l'abandonner. Le dey d'Alger, Hassan, ayant eu connaissance de cette proposition, jugea que c'était le moment de porter le siége devant Oran, et il ordonna à Mohammed-el-Kebir, bey de Mascara, de l'investir. Oran était entouré de murailles si formidables, et de forts si bien tracés, qu'une faible garnison eût suffi pour le défendre contre toutes les armées des Turcs. Mohammed n'obtint donc aucun succès, et bientôt la saison des pluies le contraignit d'abandonner une entreprise au-dessus de ses forces. Il revint néanmoins l'année suivante; mais l'hiver arriva une seconde fois avant qu'il eût remporté aucun avantage sérieux sur les assiégés. Loin de se décourager, le dey, qui savait quelles étaient les hésitations des Espagnols, ordonna à son lieutenant de reparaître au printemps avec son armée sous les murailles de la ville. Quelle que fût sa présomption, Hassan n'avait point l'espoir d'y entrer de vive force, mais il comptait par cette guerre perpétuelle augmenter la lassitude des Espagnols, et hâter

le moment où ils se résoudraient enfin à abandonner une place que les Algériens convoitaient autant par orgueil que pour les avantages réels qu'ils espéraient en retirer. Il ne se trompait pas : en 1792, le gouvernement espagnol se résolut enfin à l'abandon d'Oran. Une convention passée entre le gouverneur et Mohammed-el-Kebir régla les conditions de la cession que l'Espagne faisait de cette ville au dey d'Alger. Il fut stipulé, entre autres choses, 1° que les fortifications ne seraient pas détruites ; 2° que les Espagnols emporteraient leurs canons de bronze et leurs approvisionnements ; 3° que les habitants musulmans pourraient se rendre à Çeuta ou à Mélilla, ou rester dans la ville ; que leurs propriétés seraient respectées, et qu'ils ne seraient point recherchés pour les faits antérieurs à la prise de possession des Turcs (1).

Les chrétiens furent transportés à Carthagène : environ quatre-vingts familles avaient d'abord paru vouloir rester à Oran, mais elles se lassèrent bientôt du régime des Turcs, et, abandonnant leurs foyers, elles suivirent la grande émigration. Un seul Espagnol, appelé Tchico par les Turcs, c'est-à-dire bijoutier, resta au service du dey.

La ville déserte fut repeuplée par des habitants venus des différentes parties de la province. Mascara, Mazouna, Tlemcen, Mostaganem, Mazagran, etc., y

(1) Tous ces détails et ceux qui suivent sont extraits de l'ouvrage de M. Walsin-Esterhazy, intitulé : *De la Domination turque dans l'ancienne régence d'Alger*. Nous l'avons suivi pas à pas et presque copié : il nous a paru qu'il était inutile de chercher ailleurs un meilleur guide.

envoyèrent de nouveaux citoyens auxquels on distribua les maisons des chrétiens. Elles étaient presque toutes en bois, et les Maures ne tardèrent pas à les reconstruire en pierre ; mais la ville basse ne se releva point de ses ruines, et les Français la trouvèrent encore couchée dans la poussière, perdue dans les ronces.

Malgré l'article qui exprimait formellement que les fortifications ne seraient point abattues, le dey, craignant que le bey d'Oran, maître d'une place si forte, ne fût tenté de manquer à l'obéissance qu'il lui devait, envoya un oukil chargé de démanteler en partie la ville. Il fit sauter le fort de la tête du ravin, le fort Saint-Philippe et le fort Santa-Cruz. Parmi ceux qui sont restés debout, le fort Lamoun et le fort Saint-Grégoire sont les plus anciens. Le premier est de 1563, le second est de 1589 ; les autres forts datent du milieu du dix-huitième siècle, époque à laquelle furent entrepris les grands travaux de fortification d'Oran.

Telle est la manière dont l'Espagne perdit Oran : depuis, cette ville est tombée entre les mains de la France, et les incertitudes qui paraissent régner au sujet de l'Algérie peuvent faire craindre qu'un jour nous ne voyions rendus à la barbarie et à la piraterie des cités et un littoral, où il est peut-être de notre intérêt et de notre gloire de porter la civilisation.

Peu de temps après ces événements éclata dans le pays une révolte qui menaça d'un grand danger l'autorité des Turcs. Il nous paraît d'autant plus

utile d'entrer dans quelques détails à ce sujet, que nous trouverons ainsi l'occasion de constater que les corsaires, après trois siècles de domination, étaient encore exposés à de graves attaques de la part des indigènes. Qu'ils aient éprouvé jusqu'au dernier instant de dangereuses révoltes, qu'ils aient été haïs autant que redoutés, la chose nous paraît naturelle : leur système de conquête stupide et brutale ne devait pas produire d'autres fruits ; mais ce qui nous semble merveilleux, c'est qu'ils aient su comprimer des haines si vivaces, et qu'ils aient toujours fini par écraser l'insurrection, quand ils ne pouvaient pas l'empêcher d'éclater. Nous avons déjà porté nos regards sur ces faits étonnants, et nous en avons cherché l'explication dans l'adresse avec laquelle les Turcs savaient flatter les préjugés religieux des peuples auxquels ils voulaient commander, et dans le soin qu'ils mettaient à gagner l'affection des marabouts. Nous avons aussi montré de quelle immense utilité furent pour eux les guerres contre les états chrétiens, leurs succès contre les Espagnols, et leurs pirateries continuelles. Mais au moment d'arriver aux grands événements qui ferment l'histoire de ces corsaires fameux, nous allons trouver une insurrection que guidèrent des marabouts eux-mêmes, et qui menaçait de détruire l'autorité des Turcs, si une prompte victoire ne fût venue la venger et la raffermir.

Le signal de cette insurrection partit des Kabaïles de Beni-Ouelban, qui habitent les bords de l'Oued-el-Zour, dans les montagnes de Constantine. Un

marabout nommé Ben-Arach les poussa à la révolte. Informé de l'insurrection, le dey d'Alger, Mustapha, écrivit au bey de Constantine cette lettre d'un laconisme effrayant : « Ta tête ou celle de Ben-Arach. » Le bey sortit donc de Constantine avec quelques troupes rassemblées à la hâte, et marcha contre les tribus révoltées. Attiré par une ruse de l'ennemi dans une gorge marécageuse, il fut attaqué à l'improviste et vit son armée entière détruite. Lui-même, demeuré prisonnier, eut la tête tranchée par ordre de Ben-Arach. Cet événement arriva en 1808.

Ben-Chérif, un des affidés de Ben-Arach et marabout comme lui, quittant alors les montagnes de Constantine et se rapprochant d'Oran, se donna comme l'envoyé de Dieu, prêcha la guerre contre les Turcs et annonça leur expulsion. Les tribus accoururent à sa voix, crurent à sa mission, et bientôt l'audacieux marabout, se voyant à la tête d'une armée, s'avança contre Oran.

Mustapha-el-Manzalé, bey d'Oran, sortit à sa rencontre, et les deux armées se joignirent dans la plaine de Fortassa. Le combat ne fut pas longtemps douteux; Mustapha, vaincu, courut s'enfermer dans Oran, dont il fit murer les portes. Ben-Chérif investit la place et coupa ses communications avec Mers-el-Kébir. Mais, sans canon, sans aucune connaissance de l'art des siéges, il lui fut impossible d'entrer dans une ville heureusement assez forte pour se défendre d'elle-même, car à peine le lâche Mustapha osait-il paraître sur les murailles.

Deux mois se passèrent ainsi, pendant lesquels l'insurrection fit de rapides progrès. Ben-Chérif, maître de Mascara, de Tlemcen, de Mazonna, de Callah, etc., commandait en souverain depuis Miliana jusqu'à Ouïdjeda, à une journée de marche de Tlemcen, vers la frontière de Maroc.

Le dey d'Alger, effrayé du danger dont il se voyait menacé dans la province de l'ouest, destitua le bey et lui donna pour successeur Mohammed-Mekallech, homme de conseil et d'exécution. « Je te nomme, lui dit-il, bey d'un beylick que tu auras à conquérir. » Mohammed accepta ce poste difficile, et, la route de terre étant interceptée, il s'embarqua pour Oran, sur une frégate, avec onze cent cinquante Turcs.

Son premier soin, en arrivant à Oran, fut d'ouvrir les portes que son lâche prédécesseur avait fait murer, et, profitant habilement du retour d'énergie que sa présence avait fait renaître parmi les troupes de la garnison, il sortit de la ville et alla chercher l'ennemi. Surpris par une attaque si brusque, Ben-Chérif n'eut que le temps de se replier sur le Sig, et il chercha à concentrer ses forces dans la plaine de l'Habra. Mohammed, de son côté, ne resta pas oisif. Des lettres, des émissaires, furent envoyés dans toutes les tribus, et, à la promesse du pardon si elles cessaient de prendre part à la révolte, étaient jointes les plus terribles menaces si elles continuaient la guerre. Effrayés par ce langage, dont les Turcs leur avaient si souvent appris à connaître la valeur, beaucoup de tribus furent ébranlées, et quelques-unes, pour faire oublier leur rébellion, se jetèrent sur les troupes

que Ben-Chérif commençait à réunir dans la plaine de l'Habra, les taillèrent en pièces, enlevèrent leurs chameaux, prirent les chevaux et les bagages du marabout et les emmenèrent à Oran.

Mohammed-Mekallech poursuivit alors les tribus restées fidèles au marabout. Il en atteignit une partie sur le bord de la mer, à Azara, où s'engagea un combat sanglant; les Turcs furent victorieux, douze cents cavaliers arabes demeurèrent sur la place, et trois cents hommes furent décapités après le combat.

A cette nouvelle, Ben-Chérif fit un appel à toutes les tribus du sud et accourut près de Sidi-Mohamet dans le pays de Flita. Un nouveau désastre l'y attendait. Mekallech guida lui-même ses troupes au combat, et, quoique blessé, chargea à la tête de ses cavaliers. Les Arabes, incapables de résister à son impétuosité, furent vaincus, et douze cents têtes exposées sur les murailles d'Alger apprirent au pays quelle était la justice des Turcs.

La famille de Ben-Chérif, demeurée à Mascara, tomba entre les mains des janissaires, et périt tout entière, après avoir été exposée aux insultes de la soldatesque d'Alger.

Quant à Ben-Chérif, il échappa à ce désastre, et depuis un an il paraissait oublié, quand tout à coup le bey d'Oran apprend qu'il s'est réuni à Ben-Arach et que les deux marabouts appellent de nouveau les Arabes à la révolte. La tribu des Beni-Amers fut la première à les rejoindre. Mekallech sort aussitôt d'Oran, surprend, par une marche rapide les cavaliers des Beni-Amers, les attaque et les taille en pièces. Ben-

Chérif et Ben-Arach échappèrent par la fuite et se réfugièrent dans le royaume de Maroc. « Mais longtemps encore après, les os blanchis de six cents cadavres apprenaient aux tribus épouvantées combien avait été sévère la vengeance du bey. »

« Après cette activité de la guerre, dit M. Walsin-Esterhazy, Mekallech, n'ayant plus d'ennemis à combattre, se laissa corrompre par l'oisiveté et le calme de la paix. Musulman peu scrupuleux, il commença par boire du vin et des liqueurs fortes, et finit par s'adonner à l'ivrognerie. Bientôt les liqueurs n'étant plus un excitant assez fort, il fuma et but de l'hachich (chanvre). Cette plante, réduite en poudre ou bien infusée dans de l'eau-de-vie, se fume et se boit; elle procure une ivresse désordonnée, dans laquelle on est capable de tous les excès. Mekallech ne recula bientôt plus devant aucun; tout obstacle devait disparaître devant ses caprices, tout devait céder à ses violences. Dans son délire, il faisait arracher de leur maison les femmes et les filles des habitants honorables de la ville; malheur à qui osait opposer quelque résistance à sa volonté, à qui osait murmurer contre son odieuse tyrannie! Plusieurs familles des plus recommandables d'Oran furent déshonorées dans les honteuses orgies de la Casbah; plusieurs jeunes filles furent enlevées de force à la maison de leur père pour aller servir à la débauche de cet homme en démence. On raconte qu'un jour il fit venir chez lui la femme de l'aga des Zmelas, et qu'il lui fit donner autant de solthani d'or qu'elle avait fait de pas pour arriver de sa maison à Bordj-

el-Hamar, où était le palais des beys. Ce fait, qui se passa avec impudeur à la vue du soleil, comme disent les Arabes (les chaoucks du bey accompagnaient cette femme et comptaient exactement ses pas), mit le comble à l'exaspération des habitants. Plusieurs, bravant la colère de Mekallech, osèrent aller se plaindre à Alger. Mustapha-Pacha était mort; il avait été remplacé par Ahmed-Pacha. Le pacha les écouta, et bientôt il envoya son aga, Omar-el-Deldji, qui fit étrangler Mekallech dans son palais de la Casbah. »

Cette rébellion comprimée, l'esprit de révolte des marabouts ne fut point détruit, et l'on en vit bientôt renaître (1813) quelques étincelles, que la fermeté des Turcs chercha de nouveau à éteindre dans le sang : mais c'était un mal qui ne devait point se terminer encore, et nous étions appelés à en recueillir le triste héritage. Symptôme d'un sentiment qui ne meurt guère chez un peuple, l'amour de l'indépendance, nous le verrons durer aussi longtemps que nous aurons à combattre des tribus nombreuses, guerrières, sobres, et sans besoins. Devant nos armes le mal a même grandi, et nous éprouvons aujourd'hui des difficultés que les Turcs ne connurent en aucun temps. Un chef habile soutient depuis de longues années une guerre pour laquelle il semble avoir hérité du génie de Jugurtha. Il connaît le grand art de ne jamais s'exposer à une défaite, en sorte que nous avons été des vainqueurs sans victoire, et que l'ennemi, toujours poursuivi, n'a jamais été ni atteint ni détruit. Il n'en fut pas de même chez les

Turcs : la guerre n'était pas pour eux un fantôme, et l'ennemi une ombre malfaisante, mais insaisissable. Ils savaient le joindre, engager de rudes combats et remporter des victoires éclatantes. Ils avaient aussi sur nous un immense avantage, celui d'une barbarie semblable à celle des Maures et d'une religion pareille. Ils n'inspiraient donc point aux indigènes la même horreur, et ils étaient mieux placés pour faire agir les intrigues religieuses dont nous les avons vus de tout temps si habiles à se servir. Les marabouts étaient flattés, gagnés, et, s'ils se montraient rebelles, poursuivis et anéantis. C'est ainsi que le père de ce même Abd-el-Kader, qui nous fait aujourd'hui une guerre si implacable, ayant paru dangereux à un des derniers beys d'Oran, fut saisi et traîné devant lui pour être mis à mort. Il était le dernier des mécontents, les autres venaient de périr dans les supplices ; mais, plus heureux, il fut sauvé par la pitié de la femme du dey, qui demanda et obtint sa grâce. Il laissa après lui un fils qui eut l'insigne honneur de voir un général français venir dans son camp lui demander la paix ; si c'est assez pour sa gloire, c'est trop pour la nôtre !

Malgré ce que nous venons d'exposer, il est toujours difficile de comprendre comment, supérieurs aux Turcs dans l'art de la guerre et par nos moyens militaires, nous n'avons cependant jamais obtenu contre les Arabes les mêmes avantages qu'ils surent recueillir. C'est là sans doute le point le plus important à étudier ; mais cette question, purement militaire, doit être abandonnée à cette foule d'offi-

ciers distingués que dix ans de guerre ont formés en Afrique; s'ils éprouvent de la difficulté à la résoudre, il serait téméraire à nous de l'aborder. Déjà l'un d'eux a publié un ouvrage où il a exposé des vues pleines d'intérêt et de lucidité sur cette matière, et, en général, sur la domination des Turcs en Afrique; quelques mémoires pareils avanceraient mille fois plus la discussion que tous les discours des hommes étrangers à la Régence.

CHAPITRE XXXVII.

Malgré l'immense accroissement des forces maritimes chez les puissances chrétiennes, toutes s'étaient soumises, envers Alger, à un tribut qu'elles payaient encore au commencement du dix-neuvième siècle. — La France seule s'était affranchie, depuis Louis XIV, d'une pareille humiliation. — Importance de son commerce dans la Méditerranée. — Sa politique à Alger. — Son immense influence auprès des Barbaresques. — Au moment de l'expédition d'Égypte, le sultan ordonne aux Algériens de faire la guerre à la république. — Les corsaires paraissent obéir ; mais ils ne font à la France qu'une guerre fictive. — Napoléon, consul, rétablit sans peine les anciens traités de paix avec Alger. — Bientôt, cependant, l'anéantissement de notre marine et de notre commerce diminue notre influence à Alger. — Les Anglais nous remplacent à Alger, ainsi que dans nos établissements de La Calle pour la pêche du corail. — L'empereur songe à une descente sur les côtes d'Alger. — Le capitaine du génie Boutin est envoyé pour reconnaître le pays. — Politique de l'Angleterre à Alger. — Elle veut dominer la Méditerranée au moyen des corsaires, comme la France l'avait fait jusque-là. — Le congrès de Vienne songe à détruire l'esclavage à Alger. — L'Angleterre paraît peu disposée à seconder ce généreux projet. — Dans le même instant elle poursuivait avec ardeur l'émancipation des Nègres. — L'Angleterre change de politique à l'égard d'Alger. — Par quelles raisons. — L'expédition des Américains contre Alger contribue à éclairer l'Europe sur la faiblesse des corsaires. — L'Angleterre consent à intervenir dans les difficultés qui divisaient les royaumes de Sardaigne et de Naples, et Alger. — Naples n'a point à se louer de l'intervention anglaise. — Après un voyage à Tunis, lord Exmouth, chargé de ces négociations, reparaît devant Alger. — Par suite de nouvelles instructions, il veut exiger, dit-on, l'abolition de l'esclavage. — Omar-Pacha, dey d'Alger, demande le temps nécessaire pour consulter la Porte. — Lord Exmouth menace la ville d'une entière destruction, et se retire. — Il est insulté. — Le con-

sul anglais est arrêté. — Sa femme et sa fille sont traînées outrageusement dans les rues. — Des assassinats ont lieu à Oran. — Les pêcheurs de La Calle sont massacrés dans une église, pendant l'office divin. — Dans ce même moment, une frégate anglaise transportait à Constantinople un envoyé du divan, auquel lord Exmouth avait accordé trois mois de délais. — Mais les atrocités de Bone et d'Oran changèrent subitement l'état de la question. — L'Angleterre, insultée, est résolue de recourir à la voie des armes pour venger son honneur. — Détails sur Omar-Pacha, dey d'Alger. — Le 26 août 1816, lord Exmouth reparaît devant Alger à la tête de trente-deux bâtiments de guerre. — Il avait rallié en route la division du vice-amiral hollandais Van-der-Capellen. — Le lendemain de son arrivée, lord Exmouth fait signifier au dey son ultimatum. — Omar ne daigne point y répondre. — Bataille d'Alger, livrée le 27 août 1816. — Le 28, les Algériens, épouvantés plutôt que vaincus, acceptent, malgré les répugnances d'Omar-Pacha, les conditions de paix dictées par l'amiral anglais. — Après le départ des Anglais, des symptômes de révolte se montrent parmi les janissaires. — Le dey parvient à les comprimer. — Son activité pour réparer les fortifications et les désastres de la marine. — En moins d'un an, il met Alger à l'abri de toute attaque par mer. — Tant d'efforts ne peuvent le sauver lui-même; il meurt assassiné. — Ali-Khodja est élu pour lui succéder. — Tyrannie et cruauté du nouveau dey. — Il s'établit à la Casaubah, où il fait porter le trésor public. — On lui attribue le projet de détruire la milice turque. — Il la persécute en effet avec acharnement. — Il meurt de la peste au moment où il songeait à faire enlever pour son sérail la femme et la fille du consul hollandais. — Hussein-Dey lui succède. — De même que son prédécesseur il s'établit dans la Casaubah.

Depuis trois siècles, les Turcs régnaient à Alger. Pendant ce long espace de temps, l'Europe avait subi plus d'une modification, et si elle fut souvent tourmentée par la guerre, elle connut aussi des années d'une paix profonde. Ses forces militaires, sa marine surtout, avaient pris un prodigieux accroissement; l'Angleterre, la France, la Hollande, l'Espagne même, couvraient la mer de leurs vaisseaux, et déjà l'Amé-

rique prenait rang parmi les puissances maritimes. Mais Alger, qu'un seul de ces grands États eût écrasé, était en guerre avec tous, ou du moins faisait acheter la paix à tous. L'Angleterre, la Hollande, la Suède, le Danemark, l'Espagne, l'Amérique, lui payaient tribut ; les États d'Italie n'obtenaient la paix à aucun prix. Seule, parmi les puissances chrétiennes, la France était trop fière pour se soumettre à de honteuses redevances : les bombardements de Louis XIV l'avaient à jamais affranchie de tant d'humiliation. Sa politique la portait néanmoins à ménager Alger, et en faisant respecter sa grandeur, elle savait encore poursuivre ses intérêts.

« Le commerce de la France dans la Méditerranée, dit un étranger (1), était immense, et par suite des hostilités de la Régence contre les États italiens, son pavillon n'y trouvait de rivaux que l'Angleterre et les puissances du Nord. Sa politique à Alger était adroite, insinuante, persuasive et persévérante. Ses agents se montraient habiles et parfaitement instruits des intérêts du pays. Avec des présents faits à propos et de l'or comme moyen de corruption, ils se conciliaient la faveur des individus qui composaient le gouvernement algérien ; peu leur importait l'argent s'ils atteignaient le seul but de leur ambition, les avantages du commerce français..... Jamais la France ne s'abaissa jusqu'à payer un tribut à Alger, mais toujours ses présents furent magnifiques et offerts à propos. »

Cette position suffisait à la France ; elle était même

(1) Willam Shaller, dans l'*Esquisse sur l'état d'Alger*.

si forte, que les désastres de notre marine dans les guerres de la révolution eurent de la peine à l'ébranler. A l'époque de l'expédition d'Égypte, l'Angleterre, habile à profiter des fautes de notre diplomatie, sut entraîner la Porte à nous déclarer la guerre, et Alger reçut de Constantinople l'ordre de rompre avec la république. Mais les corsaires ne lui firent qu'une guerre fictive, et Napoléon, consul, renouvela sans peine un traité d'alliance avec Alger. Plus tard, obtenant encore de l'influence du nom français un plus grand résultat, il fit remettre en liberté les esclaves italiens nés dans les provinces qu'il venait de réunir à l'empire. Cette influence devait cependant avoir un terme; l'anéantissement de notre commerce et de notre marine en marqua le moment. On vit alors l'Angleterre, toute-puissante sur les flots, nous remplacer dans les établissements de La Calle, y pêcher le corail, y faire le commerce, et flatter Alger par des soins et des caresses qui montraient l'importance qu'elle attachait à son amitié. L'empereur en prit ombrage, et, malgré les immenses embarras qui pesaient sur sa couronne, il nourrit un instant le projet d'une descente sur les côtes d'Alger. Le capitaine du génie Boutin fut chargé de reconnaître les fortifications de la ville, ses abords, et le point de la plage où pourrait s'opérer un débarquement. La rade d'Alger lui parut trop bien gardée pour qu'on pût y renouveler les tentatives des Espagnols; mais la presqu'île de Sidi-Ferruch attira toute son attention, et il fixa à trente-cinq mille hommes la force de l'armée qui, de ce point de la côte, marcherait contre Alger.

Mais de longues années devaient s'écouler avant que Boutin eût la gloire de voir la France suivre les plans qu'il avait étudiés avec tant de soin, à travers de si grandes difficultés.

Malgré la froideur qui existait sous l'empire entre la France et Alger, ce port ne fut cependant jamais fermé à nos corsaires, et souvent ils y trouvèrent un précieux asile.

L'Angleterre, s'étant substituée à la France, eut le désir de se servir d'Alger, comme la France elle-même l'avait fait pendant un siècle, pour éloigner de la Méditerranée le commerce des autres États, et c'est à cette vue secrète que l'on doit attribuer sa politique embarrassée, quand les puissances coalisées voulurent, en 1814, s'occuper de la répression de la piraterie.

Le monde venait enfin de voir rétablir la paix qu'il n'avait pas connue depuis vingt ans, et le calme qui succédait à de si terribles orages n'était plus troublé que par les forbans d'Alger. Le congrès réuni à Vienne porta donc les yeux de ce côté, et tandis que l'Angleterre sollicitait l'abolition de l'esclavage des Nègres, cette illustre assemblée témoigna le désir de voir mettre fin à l'esclavage des blancs à Alger. Mais le ministre anglais parla des difficultés de l'entreprise, se rejeta sur les traités existants, et demeura insensible à toutes les représentations des autres puissances.

Bientôt cependant la politique des Anglais parut changer. Peut-être s'étaient-ils aperçus que le nom français allait de nouveau se relever dans les régences barbaresques; peut-être crurent-ils que, pour

ajouter à l'immense influence que la bataille de Waterloo leur avait donnée dans le conseil des rois, il était utile d'accomplir contre Alger quelque grand coup de main, et que, pour obtenir plus facilement l'abolition de la traite des Nègres, il fallait se résoudre à détruire d'abord l'esclavage des blancs sur les côtes d'Afrique; peut-être pensèrent-ils qu'une action vigoureuse contre les Algériens jetterait dans leur âme cette terreur qui paraissait le meilleur moyen d'assurer leur fidélité et leur respect; la manière prompte et décisive dont l'Amérique venait de s'affranchir du tribut que lui imposait Alger eut sans doute aussi quelque influence sur les résolutions du cabinet anglais. Nous en dirons un mot.

Fatiguée de l'insolence des corsaires algériens, l'Amérique envoya contre eux, au commencement de l'année 1815, le capitaine Decatur à la tête d'une division composée de trois frégates, d'un sloop, d'un brick et de trois schooners. L'escadre américaine franchit le détroit de Gibraltar dans les premiers jours de juin, et, le 16 du même mois, elle captura, à la hauteur du cap de Gatte, une frégate algérienne : deux jours après, elle prit encore un gros brick, et le 28 elle se montra devant Alger. Anéantis à l'apparition subite de cette flotte déjà victorieuse, les corsaires, dont tous les croiseurs étaient sortis, acceptèrent sans discussion les conditions de paix que leur dicta le commodore américain.

Un pareil événement était de nature à fixer l'attention de l'Europe, et les rois réunis alors à Paris s'étonnèrent plus que jamais des hésitations de l'An-

gleterre. C'est alors seulement que cette puissance se décida à intervenir dans les difficultés que le gouvernement algérien suscitait aux royaumes de Sardaigne et de Naples, et dans le courant du mois d'avril 1816, lord Exmouth arriva devant Alger, à la tête d'une flotte de vingt-cinq voiles, dont six vaisseaux de ligne. Mais paraissant surtout désireux de ménager les intérêts de la régence, il ne lui imposa, en faveur des puissances que l'Angleterre prenait sous sa protection, que des conditions peu avantageuses et peu honorables. Naples surtout eut à se plaindre du traité qui fut alors conclu pour elle.

La flotte anglaise fit ensuite voile pour Tunis dans un but semblable, et elle reparut devant Alger dans le courant du mois de mai; on assure que lord Exmouth avait alors reçu de nouvelles instructions, et qu'abandonnant les premières négociations, il voulut obliger la régence à renoncer à l'esclavage des chrétiens; d'autres exigences, restées secrètes, furent peut-être aussi produites. Omar, dey d'Alger, espérant éloigner le danger, répondit que relevant de l'empereur ottoman, il ne pouvait rien résoudre dans une question si grave sans l'avoir d'abord consulté.

Lord Exmouth voulut insister; il menaça la ville d'une entière destruction et se retira à son bord. Mais les corsaires, qui ne furent jamais les derniers à recourir aux moyens violents, l'insultèrent au moment où il regagnait son navire, arrêtèrent le consul anglais, et traînèrent outrageusement dans les rues d'Alger sa femme et ses enfants. Leur fureur ne se borna point à ces premiers excès; d'odieux assassi-

nats eurent lieu dans Oran, et de pauvres pêcheurs qui s'occupaient à La Calle, sous la domination anglaise, de recueillir le corail, furent surpris et massacrés dans une église, pendant l'office divin.

Par un singulier contraste, dans le même moment, une frégate anglaise, portant pavillon turc, quittait le port d'Alger et se rendait à Constantinople pour y conduire un envoyé du divan, auquel lord Exmouth avait enfin accordé la permission de consulter la Porte Ottomane : un délai de trois mois était convenu entre l'amiral et le dey.

Mais les atrocités commises à Bone et à Oran changèrent subitement l'état de la question; et l'amiral, à qui l'on eût pu déjà reprocher de la faiblesse et un oubli trop prompt des injures souffertes par lui-même et par le consul de sa nation, sentit qu'il ne pouvait reparaître devant Alger que pour en exiger une éclatante réparation. L'honneur national était outragé, et le gouvernement britannique lui-même ne songea plus qu'à le venger.

Avant de raconter les détails de la guerre sur le point d'éclater, il est nécessaire que, suspendant un instant notre récit, nous disions quelques mots de l'homme auquel étaient alors confiées les destinées de la régence.

Né, comme Haroudj et Khaïr-ed-Dine, dans l'île de Metelin, on dit qu'Omar descendait aussi de renégats grecs. Quand il vint à Alger, vers l'année 1804, il était âgé de trente-trois ans : son frère aîné, qui l'accompagnait, obtint promptement la charge de kalif dans la province du Levant; mais sa fortune ne

brilla que d'un éclat passager, et bientôt il fut mis à mort par l'ordre d'Ahmet-Pacha, à qui il était devenu suspect. Omar n'évita le même sort qu'en se réfugiant dans les casernes, parmi les janissaires dont il était adoré. Ahmet-Pacha périt bientôt après, et son successeur Hadji-Ali, surnommé le Tigre, éleva Omar au poste d'aga, où il se fit remarquer par son courage et sa fermeté. Hadji-Ali tomba à son tour sous le fer des assassins, et les conjurés offrirent le pouvoir à Omar-Aga. Il le refusa; mais quatorze jours après, comme s'il eût voulu le recueillir lui-même dans le sang, il fit assassiner le nouveau dey et s'empara du trône. Les femmes d'Hadji-Ali avaient été épargnées par son prédécesseur; Omar, par une fureur que le besoin de répandre du sang peut seul expliquer, les fit toutes mettre à mort. D'un aspect sombre et triste, il levait à peine les yeux, et son regard oblique se fixait rarement sur la personne à qui il parlait. Ses traits avaient de la régularité, et sa physionomie, repoussante s'il était irrité, ne manquait point de charme quand sa bonne humeur l'animait. Son maintien n'était pas sans dignité, et il savait rester dans son caractère, quelle que fût la gravité des circonstances; il avait l'esprit vif et sûr, mais il était ignorant et orgueilleux comme tous les Turcs. D'un courage intrépide, ses hauts faits à la guerre lui méritèrent de bonne heure le surnom de Terrible. Sa vie privée offrait avec sa vie publique le singulier contraste d'une grande simplicité et d'un goût réel pour le bonheur domestique. Il n'avait qu'une seule femme, qui lui donna trois enfants

au milieu desquels il passait toutes ses heures de loisir.

Appelé au gouvernement de la régence dans les circonstances les plus difficiles, il montra souvent de l'adresse et de la connaissance des hommes. Mais comme la plupart des pachas d'Alger, il alliait à quelques talents beaucoup d'ignorance et de présomption.

L'Angleterre, ayant résolu de recourir aux armes, forma en toute hâte une puissante escadre. Elle en donna le commandement à lord Exmouth, qui parut devant Alger le 26 août 1816, à la tête de trente-deux bâtiments de guerre, après avoir rallié en route la division du vice-amiral hollandais Van-der-Capellen. Un sloop avait été envoyé d'avance pour enlever le consul anglais; mais instruits par les journaux français du départ de la flotte ennemie, les Algériens se mirent sur leurs gardes, et retinrent prisonniers les équipages des deux embarcations du sloop, au moment où le consul était sur le point d'y monter.

Le lendemain de son arrivée, l'amiral anglais fit signifier au dey les conditions suivantes : 1° la délivrance sans rançon de tous les esclaves chrétiens; 2° la restitution des sommes payées dernièrement par les États sardes et napolitains pour le rachat de leurs esclaves; 3° l'abolition de l'esclavage; 4° la paix avec les Pays-Bas aux mêmes conditions qu'avec l'Angleterre.

Cette fois le gouvernement britannique embrassait franchement les intérêts du monde civilisé, mais il n'y était point arrivé sans hésitation.

Omar ne daigna point répondre à l'ultimatum de l'Angleterre. Le soin avec lequel il avait réparé et augmenté les anciennes fortifications du port l'entretenait dans une sécurité qui allait lui devenir fatale. Poussant même à l'excès le mépris des forces chrétiennes, il permit à lord Exmouth de prendre sans résistance ses positions d'attaque, et, par cet oubli inconcevable des premières règles de la défense, il accrédita le bruit qui courut alors d'une trahison de la part de son ministre de la marine. Infidèle ou non, le ministre ici n'est rien ; Omar se trouvait sur les lieux, seul il trahit la fortune.

Profitant avec une incroyable audace de l'avantage que lui abandonnait l'ignorance des Barbares, lord Exmouth passa sous les batteries dont le feu eût pu l'écraser, contourna le môle et vint s'embosser à l'entrée du port, près des maisons de la ville, dont ses vergues touchaient les murailles. Trois autres vaisseaux anglais se placèrent derrière lui et partagèrent son péril. Un profond silence régnait dans l'air et sur la mer, une brise légère favorisait les mouvements des navires, et les signaux donnés par *la Reine-Charlotte*, et répétés de vaisseau en vaisseau, paraissaient n'être qu'un jeu, quand un coup de canon parti du môle devint le signal du plus terrible combat. Une foule immense, accourue pour assister à la défaite des Anglais, s'était rassemblée dans le port : les premières bordées du vaisseau amiral produisirent d'affreux ravages dans ces masses compactes, qui prirent alors la fuite en poussant des cris d'épouvante.

Les Turcs déployèrent dans cette bataille un courage à toute épreuve. On les voyait servir leurs canons sous le feu des vaisseaux, avec un sang-froid et une activité qui seuls ne se démentirent pas un instant. Le dey lui-même se montrait partout où le péril était le plus grand, et plusieurs fois il mit de ses mains le feu aux canons des batteries de mer. Mais que peut un courage ignorant contre un ennemi nombreux, aguerri, et possédant tous les secrets de la guerre? Des canons en mauvais état, des affûts impossibles à manœuvrer, des hommes sans habitude du tir, une organisation vicieuse, devaient succomber dans cette lutte inégale, et l'on vit en ce jour des murailles de bois affronter et renverser des fortifications en pierre. Succès inouï que l'on pouvait chercher contre de présomptueux et ignorants Algériens, mais que des batteries moitié moins nombreuses, servies par un ennemi plus savant, eussent rendu impossible.

Le gain de cette audacieuse bataille fut dû à l'habileté de lord Exmouth qui, ayant su reconnaître une position à l'abri des batteries ennemies, se jeta au milieu du port, affronta la mousqueterie, prit à revers toutes les fortifications, et les foudroya pendant neuf heures. Conduits par les plus habiles marins, ses vaisseaux atteignirent avec une admirable précision leurs postes de combat, et donnèrent dans cette terrible journée de nouvelles preuves de ce courage impassible qui distingue les Anglais sur le champ de bataille. A sept heures du soir, les navires algériens retirés dans le port étaient en feu. « L'incendie, dit lord Exmouth, qui s'étendit dans l'arse-

nal et sur le magasin, présentait un spectacle à la fois admirable et terrible qu'aucune plume ne saurait décrire. »

Le but des Anglais paraissait atteint, et déjà lord Exmouth songeait à quitter un poste que l'incendie rendait de plus en plus dangereux, quand ses officiers le pressèrent de livrer aux flammes une frégate qui, située à l'entrée du port, dans la position la plus exposée, avait seule échappé à l'effet désastreux des bombes et des fusées à la Congrève. Après quelques instants d'hésitation, lord Exmouth y consentit. D'intrépides marins attachèrent au navire ennemi une chemise soufrée, et, en moins de dix minutes, le feu dévora cette dernière ressource des corsaires. Mais dans le même instant, le plus grand péril menaçait l'amiral anglais. Les navires incendiés avaient rompu leurs amarres, et, poussés par une brise dont la bataille même semblait exciter le souffle, ils flottaient hors du port, et s'avançaient, pareils à d'inévitables brûlots, contre *la Reine-Charlotte*. Aucun moment de la bataille ne fut plus critique. Cependant, à force d'activité, les Anglais purent lever l'ancre, et, profitant eux-mêmes de la brise qui les menaçait, ils quittèrent à temps leur dangereuse position.

Il était alors minuit; comme si le ciel se fût ému d'un si long combat, de tant de sang versé, de tant de désastres, on vit dans ce moment paraître tous les indices d'un violent orage. Le tonnerre grondait, les éclairs sillonnaient les nues et montraient par inter-

valle la flotte anglaise qui, penchée sous le vent, gagnait le large.

Des bombes et des fusées volantes traversaient encore l'horizon et se confondaient avec les feux du ciel. Quelques coups de canon partant des vaisseaux qui abandonnaient lentement le combat, et les décharges qui tonnaient sur la côte, dans les batteries des Algériens, proclamaient des ennemis épuisés, mais encore acharnés.

L'incendie des vaisseaux formait la perte la plus sérieuse des corsaires, et quoique lord Exmouth ait porté dans ses dépêches à six ou sept mille le nombre de leurs morts, des rapports plus certains ne permettent pas d'admettre qu'il ait dépassé six cents. Un témoin oculaire nous a affirmé que les Algériens avaient eu peu d'hommes tués, tandis que plus de neuf cents cadavres trouvés les jours suivants sur la plage donnaient la mesure de pertes bien supérieures éprouvées par les Anglais.

Le lendemain, 28 août, lord Exmouth était incapable de renouveler l'attaque; cependant il en menaça les corsaires, et écrivit au dey une lettre hautaine, dans laquelle toutefois il se bornait à imposer les mêmes conditions que celles qu'il avait exigées la veille de la bataille. Omar refusait de les accepter; il voulait que les Turcs abandonnassent la ville et se retirassent sous leurs tentes. Avec plus de fermeté, il montrait aussi peu de lumières que ses ministres, car en perdant la ville il perdait l'empire. Enfin, il céda aux sollicitations des officiers de la milice, et

les conditions proposées par l'amiral anglais devinrent les bases du traité signé à cette occasion.

Ainsi la bataille d'Alger, couronnée du plus beau succès, vint encore ajouter à la gloire dont tant d'actions éclatantes, et un rôle si imposant dans les affaires de l'Europe, avaient couvert le nom anglais. Après avoir sauvé les peuples du joug de la France, le gouvernement britannique venait de venger la chrétienté tout entière, et de l'affranchir à jamais de ce fatal tribut d'esclaves que les côtes de l'Europe payaient depuis des siècles à celles de l'Afrique. Mais la gloire des Anglais serait plus grande si l'on n'était pas en droit de leur reprocher de n'avoir point encore assez fait. Les hommes politiques remarquèrent, à cette époque, que lord Exmouth, aux termes mêmes de son rapport, avait reçu simplement pour instructions d'incendier les vaisseaux algériens, et que, pouvant contraindre ce gouvernement barbare à détruire ses fortifications, et à renoncer à jamais à ses pirateries, il s'était borné à stipuler une paix avantageuse pour lui et la Hollande, et l'abolition de l'esclavage. Ajouter à sa prépondérance en Europe par cette action éclatante, venger ses propres injures et ménager encore une puissance qui désormais lui serait soumise, tel était le calcul de l'Angleterre.

Après le départ de lord Exmouth, la milice parut mécontente de son chef, qu'elle accusait de n'être pas heureux, crime sans excuse à Alger. Des factions se formaient, et le plus grand danger menaçait le dey; mais, plein de cette audace et de ce sang-froid qui en

imposent aux plus factieux, Omar parcourt les casernes, harangue les soldats, leur distribue de l'argent, et parvient à comprimer leur irritation. Déployant ensuite une activité remarquable, il répare les fortifications, il construit de nouvelles batteries, nettoie le port, achète et équipe quatre navires corsaires, ordonne la construction d'un sloop de guerre, et, en moins d'un an, met Alger à l'abri de toute attaque par mer.

Mais tant d'efforts ne purent le sauver lui-même; une nouvelle conspiration, dont il ne sut point démêler la trame, le surprit au milieu de ses travaux, et appela Ali-Khodjia au gouvernement du deylik. Attaqué dans son palais par les conspirateurs, Omar n'essaya point une résistance inutile; après quelques représentations demeurées sans effet, il tendit le cou au lacet fatal, et mourut étranglé (8 septembre 1817).

Ali-Khodjia se fit remarquer de bonne heure par ses cruautés et sa tyrannie. « Les consuls étrangers qui se rendaient auprès de lui dans les cérémonies publiques, dit Shaler, n'arrivaient à sa salle d'audience qu'après avoir passé sur vingt cadavres. Entouré de gardes, et magnifiquement vêtu, il affectait de tenir toujours un livre à la main, et il montrait en effet quelque goût pour la littérature. Mais aussi voluptueux que cruel, il ne connaissait ni frein, ni obstacles à ses passions, et il faisait, sans scrupule, enlever les femmes qui avaient le fatal privilége de lui plaire. On assure que la femme et la fille du consul hollandais n'échappèrent elles-mêmes à ce triste sort que par la mort d'Ali, frappé de la peste au moment où il

méditait de les faire enfermer dans son harem.

Les Turcs n'avaient point souffert sans impatience tant de caprices et de tyrannie, et de nombreux complots s'ourdirent bientôt contre Ali dans les casernes; mais il sut les déjouer tous en transportant sa résidence et le trésor public dans la Casaubah, où il établit une garnison composée de Maures dévoués à sa personne. Son projet paraît avoir été de rendre le pouvoir héréditaire dans sa famille, et de supprimer la milice turque. Il est certain qu'il la persécuta avec le dernier acharnement, et que plus de quinze cents janissaires périrent alors dans les supplices.

Le successeur d'Ali-Khodjia fut ce même Hussein-Dey que nous verrons bientôt en guerre avec la France. Comme son prédécesseur, il s'établit dans la Casaubah le jour de son élection; il n'en sortit que pour quitter à jamais Alger, en 1830.

La politique des Anglais ne porta d'heureux fruits ni pour eux ni pour le reste du monde civilisé. Les Algériens, toujours si prompts à oublier leurs pertes, si actifs à les réparer, si présomptueux, si avides, ne tardèrent pas à vouloir secouer les conditions imposées le lendemain d'une défaite, et de continuelles difficultés divisèrent les États chrétiens, l'Angleterre elle-même, et la régence d'Alger. Hussein manifesta même un instant le projet de rétablir l'esclavage, mais il n'osa point persister dans cette incroyable pensée. Néanmoins, au milieu de toutes les négociations qui amenaient perpétuellement dans son port les vaisseaux et les plénipotentiaires des plus grands États, Alger se releva de son abaissement, et

bientôt Hussein put arriver à ce degré d'insolence et de folie qui attirèrent enfin sur sa tête la colère de la France et qui le précipitèrent de son trône. Alger périt alors par sa propre faute; l'audace qui l'avait fait vivre pendant trois siècles cessa d'être du bonheur, et devint de la folie. Quant à l'Angleterre, elle avait spéculé sur les larmes et le sang des autres nations, et, victorieuse, elle avait craint une victoire trop grande. Elle en fut punie, d'abord par les Algériens eux-mêmes, et bientôt après par nos propres succès. Ses calculs égoïstes nous ont gardé des triomphes et l'honneur d'avoir éteint à jamais la piraterie: ce n'était pas ce qu'elle cherchait; mais on voit quelquefois la fortune se lasser enfin de servir les froids calculs de l'intérêt personnel.

CHAPITRE XXXVIII.

Expédition de 1830 contre Alger. — Depuis 1816, les relations de la France avec Alger n'avaient point été faciles. — Griefs de la France. — En 1827, le consul français est insulté par le dey lui-même. — Origine des réclamations du dey. — Avant de recourir aux armes, la France fait porter au dey des propositions conciliantes. — Elles sont rejetées. — Une insulte grave, faite au vaisseau parlementaire *la Provence*, montre qu'il est impossible de conserver l'espoir de la paix. — Situation de l'esprit public en France. — La guerre, éludée successivement par M. de Villèle et par M. de Martignac, est regardée comme indispensable par le prince de Polignac. — Des recherches historiques sur les différentes attaques dont Alger a été l'objet sont ordonnées. — Des conférences sont tenues chez le prince de Polignac. — M. Duperré représente comme impossible une descente sur les côtes d'Alger. — Premiers préparatifs de l'expédition. — Composition de l'armée. — Organisation de la flotte. — Rapidité des préparatifs. — Ardeur des soldats et des officiers. — Enthousiasme des populations du midi. — Départ de la flotte. — L'armée a connaissance d'Alger. — Le vent ayant fraîchi, l'amiral fait reprendre le large. — Il fait voile pour Palma, avec le projet d'y rallier la flotte. — Réflexions sur ces divers mouvements. — Conseil de guerre assemblé par le commandant en chef de l'armée de terre. — On lui doit la décision que prend alors l'amiral Duperré de mettre à la voile. — L'armée revoit les côtes d'Afrique. — La flotte jette l'ancre dans la baie de Sidy-Feruch. — La reconnaissance de la rade avait été très-mal faite; l'amiral lui-même ignorait la valeur du mouillage où il conduisait la flotte. — Les batteries, dont on redoutait l'effet, n'étaient point armées. — Le lendemain, à trois heures du matin, le débarquement commence au cri de Vive le roi! — En moins de deux heures la première division avait pris terre. — Le général Bourmont la forme en colonne, et s'empare d'une position défendue par trois batteries échelonnées. — Ardeur des soldats dans cette première affaire. — Maître de la presqu'île, le général en

chef la fait isoler de la terre ferme par un retranchement. — A deux heures de l'après-midi, les trois divisions d'infanterie et leur artillerie étaient débarquées. — Position des troupes. — Le comte de Bourmont fixe son quartier général dans la tour de Sidy-Ferruch. — Pendant la nuit du 14 au 15, quelques fausses alertes effrayèrent les premières divisions, et les soldats tirèrent les uns sur les autres. — Coup de vent terrible dans la journée du 16. — Les combats de tirailleurs, suspendus un instant par l'orage, reprennent le lendemain avec une nouvelle activité. — Utilité de ces premiers combats. — Un Arabe, déjà vieux, se présente aux avant-postes. — Il est conduit au général en chef. — Dans la soirée du 18, trois jeunes Arabes s'approchent de la première ligne. — Ils donnent quelques renseignements sur l'armée ennemie. — Ils annoncent que l'armée française sera attaquée le lendemain. — Le général en chef doutait que cette attaque fût sérieuse. — Différents indices donnaient pourtant quelques poids aux renseignements fournis par les Arabes. — Dispositions prises pour recevoir l'ennemi. — Le 19, au point du jour, un coup de canon, tiré par l'ennemi, donne le signal de l'attaque. — Les masses les plus considérables se portent sur la droite. — Les plus intrépides soldats et les Turcs se portent sur la gauche. — Le premier choc de l'ennemi est impétueux. — Il est repoussé de toutes parts. — En se portant en avant, l'armée française est frappée du triste spectacle de ses morts décapités et déchirés par l'ennemi. — Elle fait alors le terrible serment de n'accorder aucun quartier. — Après avoir repoussé l'ennemi, victorieuse sur tous les points, l'armée française suspend son mouvement, et attend des ordres. — Le général Bourmont arrive sur le champ de bataille. — Il prend ses dispositions, et fait marcher l'armée en avant. — L'ennemi n'attend pas le choc de nos bataillons, il prend la fuite, abandonne son camp, et se réfugie sous les murs d'Alger. — Camp de Staouëli.

Il nous reste, pour achever la tâche que nous nous sommes imposée, à parler de la conquête d'Alger, sous le roi Charles X. Monument de gloire et de deuil, victoire éclatante suivie d'une si lamentable défaite! noble et touchant adieu d'une vieille race qui s'éteint dans la gloire, comme elle y était née!

Depuis 1816 les relations de la France avec Alger

n'avaient point été aussi faciles qu'on était en droit de l'espérer.

En 1818, les habitants de Bone pillèrent un brick français, sans que le dey voulût accorder aucune réparation ; nos possessions de La Calle furent menacées en 1820, et le monopole de la pêche du corail, dont la jouissance nous était assurée par le traité de 1817, moyennant une redevance annuelle de 60,000 francs, fut alors taxé arbitrairement à 200,000 francs.

En 1823, sous prétexte de contrebande, le domicile de notre agent consulaire à Bone fut violé ; le résultat de la visite prouva la fausseté de l'accusation, et cependant le dey ne se soumit à aucune satisfaction. Des bâtiments romains naviguant sous pavillon français furent capturés à diverses reprises, et des marchandises françaises saisies sur des bâtiments espagnols furent confisquées, malgré les stipulations contraires des traités existants entre la France et Alger.

Toutes ces infractions, et d'autres encore inutiles à rapporter ici, acceptées avec trop de sang-froid, contribuaient peu à peu à augmenter l'insolence des corsaires, et à donner à un dey ignorant et obstiné une stupide confiance dans sa puissance ou son habileté. A force de voir les plus grandes nations obséquieuses et soumises, ce chef de forbans dut croire à son importance ; mais son orgueil éclata bientôt d'une manière aussi ridicule qu'imprudente : il allait tomber, et Alger avec lui. En 1827, une insulte grossière faite par le dey lui-même à M. Deval, notre consul à Alger, vint combler la mesure des outrages

que la France avait soufferts. Nous devons raconter avec quelques détails l'origine d'une querelle désormais fameuse dans l'histoire.

« Peu de temps après que le gouvernement républicain eut été établi en France, dit le général Desprez, un marché fut conclu avec Jacob Bacri, négociant à Alger, pour qu'il expédiât des grains à Toulon. Des achats considérables eurent lieu sur différents points de la côte d'Afrique et dans quelques ports d'Italie. Les grains arrivèrent en France; mais Bacri ne reçut pas même une faible partie de sa créance. Le gouvernement d'alors était hors d'état de satisfaire à ses engagements. Ceux qui lui succédèrent, quoique dans une position plus favorable, refusèrent d'acquitter une dette contractée à une époque déjà reculée. En 1816, le négociant algérien chargea un jurisconsulte de soutenir ses droits auprès du gouvernement français. Une commission fut enfin nommée, et, après un mûr examen, elle reconnut que la réclamation était fondée. La somme due s'élevait à 14,000,000, y compris les intérêts. On transigea, et une convention arrêtée en 1817 réduisit la dette à 7,000,000 en capital. Les créanciers de Bacri ayant mis opposition, les valeurs qui lui étaient destinées furent déposées à la caisse des consignations. Plusieurs procès s'ensuivirent, et des paiements exécutés en vertu de jugements rendus eurent bientôt réduit la somme déposée à un capital de quelques centaines de mille francs. Bacri avait espéré un résultat plus favorable; toutefois il convient qu'on a observé à son égard toutes les formes de la justice;

aussi fut-il étranger aux réclamations qui donnèrent lieu à la guerre. Le dey Hussein-Pacha était son créancier pour une somme de 70,000 piastres. Il se plaignit avec amertume des paiements qui avaient été faits, et parut douter qu'ils l'eussent été de bonne foi : cette opinion fut partagée par beaucoup de Français ; mais les déclarations de Bacri nous ont fait penser qu'elle était dénuée de fondement. Le négociant juif acquitta la dette qu'il avait contractée envers Hussein ; mais le dey n'en persista pas moins dans ses réclamations; et des discussions très-vives eurent lieu entre lui et M. Deval, consul de France à Alger. Une négociation directe avec Charles X lui parut le plus sûr moyen d'obtenir satisfaction. Il écrivit à ce prince, mais sa lettre demeura sans réponse. Un jour (le 30 avril 1827) qu'il s'en plaignait à M. Deval, celui-ci répondit qu'il était au-dessous du roi de France de correspondre directement avec un dey d'Alger. Hussein avait à la main un de ces éventails formés de plumes de paon dont on se sert en Afrique pour chasser les mouches, il en frappa le consul. « Ce n'est pas à moi, dit M. Deval, c'est au roi de France que l'injure a été faite. » Le dey répondit qu'il ne craignait pas plus le roi que son représentant, et il ajouta même, dit-on, les paroles les plus injurieuses.

En soi-même, l'événement était grave ; et quel que soit le jour sous lequel l'esprit de parti s'efforça tour à tour de le placer, il est certain qu'il ne pouvait être toléré qu'au prix du déshonneur ; mais, pour les nations, le déshonneur se traduit toujours en affaiblissement et en pertes matérielles. La France avait

déjà souffert trop d'outrages; il était temps, si elle ne voulait pas se ravaler, envers les corsaires, à la condition de l'Espagne, qu'elle sortît de sa longanimité. M. de Villèle, ce ministre de paix et d'argent, le sentit lui-même, et il regarda d'abord une réparation comme indispensable. Mais, songeant à briser une chambre dévouée, dans l'espérance vaine de conserver le ministère, il recula devant l'emploi des moyens énergiques, et, préférant un intérêt personnel à l'honneur de la France, il chercha, par des propositions conciliantes, à rétablir la bonne harmonie. A qui allait-il offrir la paix? A ce même Hussein-Pacha qui, depuis dix ans, se jouait chaque jour de la France et des autres puissances chrétiennes; qui, en 1823 et 1824, avait bravé l'Angleterre elle-même, et qui avait fini, à force d'obstination, par obtenir les conditions qu'on lui refusait; à cet homme ignorant et superstitieux qui avait répondu aux sages représentations du consul américain : « Peu m'importent les forces de l'Angleterre, mon sort n'en dépend point. La main d'Allah n'a-t-elle pas écrit sur le front de chaque homme quelle sera sa destinée? » Le caractère d'Hussein était l'obstination et un aveugle fatalisme; il ne pouvait pas céder, il ne céda point. Une faible réparation lui fut successivement demandée par M. de Villèle et par M. de Martignac; il n'en voulut accorder aucune, et bientôt une nouvelle insulte, un nouvel oubli du droit des gens le prouva d'une manière certaine. Le vaisseau *la Provence* avait été envoyé pour porter au dey de nouvelles propositions; sans respect pour la protection de son pavil-

lon parlementaire, les batteries du port le canonnèrent au moment où il se retirait.

Dans un pays comme la France, presque tous les événements se rattachent à la politique intérieure; il en est peu du moins dont l'esprit de parti ne s'empare. Les adversaires de M. de Villèle le combattirent en demandant la guerre, comme plus tard ils combattirent M. de Polignac en s'y opposant. C'est un triste spectacle que celui qui fut alors donné à notre âge. Il prouva, dans les hommes qui faisaient une pareille opposition, plus de haine du pouvoir que d'amour de la patrie. Notre gloire et la sécurité de notre commerce étaient engagées dans cette grave question, et ils n'y virent qu'une occasion de quereller les ministres et le roi. Si une chose pouvait perdre aux yeux de l'opinion les hommes qu'elle soutient et qui l'égarent, c'était celle-là; et il est tel discours prononcé dans le sein du parlement, et telle brochure publiée à de nombreux exemplaires, qui déshonoreront à jamais le malheureux qui osa les prononcer ou les écrire.

On voulut excuser une aussi odieuse conduite par la crainte qu'inspiraient les coups d'état : on les appelle, mais on ne les éloigne pas ainsi. Il fallait d'abord soutenir et venger l'honneur de la France; on eût été plus fort ensuite pour défendre ses libertés. Une pareille opposition était ou payée par l'or étranger, ou conduite par la folie; elle ne pouvait apparaître qu'à une époque profondément démoralisée.

La guerre, qu'éludèrent successivement M. de Villèle et M. de Martignac, fut regardée comme in-

dispensable par le prince de Polignac. Il y avait encore assez du vieil esprit français dans cette faible tête de ministre, pour le guider au chemin de l'honneur. Il vit ce qu'il fallait faire pour venger la France, et il l'accomplit. Il l'accomplit malgré tous les obstacles, et de récentes communications ont appris à l'Europe avec quelle force et quelle dignité les étranges prétentions de l'Angleterre avaient été repoussées par le vieux roi et ses ministres. C'est là leur gloire, qu'on la leur laisse; l'un et l'autre sont assez malheureux d'avoir bientôt après compromis la première couronne du monde!

Avant de se décider à la guerre, on en étudia avec soin toutes les circonstances; des recherches historiques sur les différentes attaques dont Alger avait été l'objet furent ordonnées, et l'on réunit plusieurs généraux dans des conférences tenues chez le prince de Polignac. L'amiral Duperré y fut appelé, avec les capitaines de frégate Du Petit-Thouars et Taradel. Soit qu'il obéît aux influences de l'esprit d'opposition, soit qu'il fût sincère dans son opinion, M. Duperré se montra opposé à l'expédition. Mais un amiral de France pouvait-il être sincère, quand il présentait comme impraticable une descente dont tant d'autres peuples avaient fourni les plus heureux exemples! On dut s'étonner de lui entendre soutenir une opinion pareille; on dut s'étonner davantage en apprenant qu'il était destiné à commander la flotte d'expédition. Est-il sage de confier une entreprise aux hommes qui en désespèrent d'avance?

L'armée d'expédition fut organisée avec activité,

et son effectif fut porté à trente-cinq mille hommes. C'était le chiffre qu'avait fixé autrefois le colonel Boutin, chargé par l'empereur de faire une reconnaissance des environs d'Alger.

Le lieutenant général comte de Bourmont, alors ministre de la guerre, reçut le commandement en chef. Un si grand honneur n'était point au-dessus de sa capacité; mais les circonstances politiques, et les fâcheuses accusations qui pesaient sur ce général, rendaient sa nomination imprudente. Il eût fallu autant de talent, avec un passé moins incriminé.

Le commandement de l'artillerie fut donné au général vicomte de La Hite; celui du génie, au baron Valazé.

L'infanterie se composa de trois divisions, commandées par les lieutenants généraux baron Berthezène, comte Loverdo et duc d'Escars. Ce dernier parut d'abord un choix de cour, mais il montra bientôt qu'il était homme de guerre.

Le maréchal de camp baron Poret de Morvan commandait la première brigade de la première division; le baron Achard, la seconde, et le baron Clouet, la troisième.

Dans la seconde division, le maréchal de camp comte de Damrémont commandait la première brigade; le vicomte Munk d'User, la seconde, et le général d'Arcine, la troisième.

Enfin, la troisième division avait pour maréchaux de camp le vicomte Berthier de Sauvigny, le baron Hurel, et le comte de Montlivaut.

Le lieutenant général Desprez était désigné pour

chef d'état-major général, et le baron Denniée fut nommé intendant en chef de l'armée.

Tous les préparatifs se firent avec une incroyable promptitude. Le 10 février, les conférences où l'on discutait la possibilité de la guerre se tenaient encore à Paris, et le 11 mai suivant, trois mois après, jour pour jour, une flotte de quatre cent cinquante-sept voiles était réunie dans la rade de Toulon, et l'embarquement s'effectuait : résultat admirable qui prouve tout ce que peut un pays comme la France, et quelles immenses ressources il possède en hommes, en matériel et en argent. M. d'Haussez, ministre de la marine, avait prévu et assuré ce résultat.

L'amiral s'attendait à une grande résistance au moment du débarquement, et ce fut d'après cette idée qu'il organisa la flotte. Les bâtiments de l'État formèrent trois escadres : la première comprenait les bâtiments armés en guerre, la seconde les bâtiments armés en flûte, et la troisième les bâtiments légers. Les navires du commerce, frétés pour le transport des approvisionnements, furent divisés aussi en trois sections, et formèrent ce qu'on appela le convoi. On désigna sous le nom de *flottille* la réunion des deux cents petits navires du commerce, bateaux-bœufs ou autres, destinés à transporter les troupes à terre. Les bateaux-bœufs étaient chargés d'un approvisionnement de dix jours pour l'armée. Toute cette organisation respirait l'ordre et l'intelligence.

Si l'expédition contre Alger était l'objet des craintes et du mécontentement de quelques-uns, d'autres, en grand nombre, sans distinction de parti, y pre-

naient un noble intérêt. Ce fut pour l'armée l'occasion de déployer cette ardeur qui ne lui manquera jamais, et malgré les ridicules terreurs dont on cherchait à effrayer nos soldats, tous accoururent avec joie pour se ranger sous le drapeau qui allait passer les mers. Les généraux, les officiers de tout grade, sollicitèrent de l'emploi, et l'on en vit demander à servir sans solde, comme volontaires ou comme simples soldats. Un officier du génie, ignoré alors, mais qui depuis s'est acquis un beau renom, M. de Lamoricière, se fit remarquer par l'ardeur de ses demandes. L'épaulette de laine lui eût suffi, on lui laissa celle de sous-lieutenant, qu'en moins de dix années il sut échanger contre celle de général.

On se ferait difficilement, dans le nord de la France, une idée de l'enthousiasme avec lequel les provinces du midi accueillirent la nouvelle de l'expédition. Le commerce menacé, et dans un grand état de souffrance, malgré le blocus, le souvenir des anciennes déprédations des Algériens sur les côtes, les sentiments religieux, y avaient excité dans les esprits une incroyable exaltation. L'armée fut donc accueillie, fêtée, bénie par toutes les populations dont elle dérangeait cependant la vie et les habitudes. Une foule d'étrangers, accourus des différents points de la France pour assister au départ de la flotte, ajoutait encore à cet immense mouvement, et contribuait à donner aux préparatifs qui s'accomplissaient une physionomie de grandeur que ne surpassa aucune expédition militaire.

Le dauphin passa les troupes en revue, visita l'es-

cadre, assista à un simulacre de débarquement et d'attaque, et parut émerveillé des prodiges accomplis en si peu de temps par la marine.

Accueilli avec enthousiasme, maître de cette flotte immense et de cette admirable armée qui semblaient être sortie de terre à un signe de sa volonté, le fils de tant de rois pouvait-il craindre la funeste catastrophe dont la fortune allait l'accabler? A Toulon pouvait-il prévoir que le vaisseau de Cherbourg l'attendait! On dit qu'il sut démêler au milieu de tant d'ovations quelques pronostics avant-coureurs de l'orage; s'il en est ainsi, que ne chercha-t-il dans d'autres inspirations cette sagesse de conseil et cette vigueur d'exécution indispensables dans les grandes crises!

Tout était prêt; les vivres, le matériel, les fourrages étaient à bord; l'Espagne ouvrait ses ports à la France, elle lui livrait Mahon pour y établir un hôpital, et les troupes réunies n'attendaient que le signal pour s'élancer sur les navires. L'ordre d'embarquement fut enfin donné, et la première division commença son mouvement. Quelques lenteurs, dont le général en chef ne se rendait pas compte, retardèrent jusqu'au 18 la fin de cette opération. Enfin une proclamation annonça à l'armée son prochain départ. Officiers et soldats, tous soupiraient après le moment où ils verraient les voiles livrées aux vents; mais la flottille appareilla seule le 19, pour se rendre à Palma, et, se renfermant dans un silence absolu, l'amiral n'instruisit personne des causes de ce nouveau retard. On sut ensuite qu'il attendait d'Angleterre des câbles

en fer pour assurer les vaisseaux dans leurs mouillages. Ce motif était-il impérieux, et méritait-il d'arrêter la marche de l'armée? Comme si le ciel eût voulu punir tant de lenteurs, le vent, jusque-là favorable, tomba et ne se releva que dans une direction contraire. Le 25, il repassa au nord-ouest, et à une heure de l'après-midi l'ordre d'appareiller fut enfin donné à la première section du convoi.

A trois heures, les bâtiments des escadres étaient sous voiles, et, bientôt après, la flotte entrait en pleine mer. Un immense concours de peuple, venu de tous les points de la France, contemplait, avec admiration, ce spectacle qui laissa dans tous les esprits un long et profond souvenir.

Le lendemain, au lever du soleil, l'armée, rangée sur trois colonnes, s'avançait, poussée par un vent favorable, lorsque deux voiles furent signalées au large. C'était une frégate turque et une frégate française. L'une et l'autre arrivaient d'Alger, où la première avait voulu pénétrer pour engager le dey à accorder à la France les satisfactions demandées. Repoussé par la loi du blocus, l'envoyé ottoman avait cru devoir se rendre à Toulon dans l'espoir de faire agréer au gouvernement français la médiation du sultan. Il eut avec les généraux une longue entrevue, et continua sa route.

Le 30 au soir, la flotte n'était plus qu'à quinze lieues d'Alger, et déjà les ordres pour se préparer au débarquement avaient été donnés, quand, le vent ayant fraîchi, l'amiral crut devoir remettre le cap au large. Le lendemain, quoique la direction de la brise fût

favorable, elle parut encore trop forte, et l'armée reçut l'ordre de faire voile pour Palma. Cette brusque résolution amena les plus grandes lenteurs. Il ne nous appartient point de décider si des motifs suffisants rendaient nécessaires de pareils ordres; tout ce que nous pouvons dire, c'est que des marins en ont douté. L'heureux succès du débarquement importait à la France et à la gloire de l'amiral; mais de si longs retards avaient de grands dangers, et l'histoire n'apprenait-elle pas que toutes les expéditions précédentes avaient échoué pour avoir laissé fuir un temps précieux? Moncade, en 1518, ne dut qu'à trop de lenteurs les revers qui l'accablèrent; Charles-Quint, en 1541, perdit deux jours à attendre les vaisseaux d'Espagne, et ces deux jours lui amenèrent la tempête; enfin O'Reilly, en 1775, resta huit jours dans la rade d'Alger avant d'oser débarquer, et cette semaine perdue permit aux forces de la régence de se concentrer et de lui opposer une résistance qu'il ne sut pas vaincre. Le temps que l'armée française passa dans la baie de Palma eût pu lui être aussi fatale; la tempête assaillit nos vaisseaux deux jours après que le débarquement eut commencé, et si sa fureur eût duré quelques heures de plus, le sort de l'expédition était compromis. Les troupes ennemies eurent aussi le temps de se renforcer. Ce fut, il est vrai, pour nos armes l'occasion d'une plus grande gloire, mais le sang de nos soldats la paya.

Le comte de Bourmont n'apprit que le 1er juin le retour de l'armée vers Palma et le projet de l'amiral d'y rallier la flotte. Il partagea l'étonnement général, mais

il se borna à quelques observations, sans protester contre la résolution de l'amiral. Porteur d'une ordonnance royale qui l'autorisait à prendre le commandement de l'armée navale si l'intérêt de l'état semblait l'exiger, c'était peut-être l'occasion d'user de ce grand pouvoir ; il crut prudent de différer encore.

Arrivé à Palma, on acquit la certitude que la flottille de débarquement avait déjà quitté la baie et s'était dirigée sur Alger. L'amiral lui envoya l'ordre de rétrograder : n'eût-il pas été plus naturel de reprendre la direction de Sidi-Ferruch et de l'y rallier? On eût perdu moins de temps, et l'on ne fût pas tombé dans les calmes qui retinrent l'armée jusqu'au 11 juin. Toutes ces lenteurs, dont la série commence à Toulon, sont de nature à jeter d'étranges incertitudes dans l'esprit de l'historien qui étudie les différentes phases de cette brillante expédition.

Le général en chef trouva sans doute que c'était accorder trop de temps à l'inaction, et le 9 il appela auprès de lui un conseil de guerre. Les principales circonstances de cette réunion sont demeurées ensevelies dans le secret, mais cependant nous croyons ne rien basarder en affirmant qu'on lui dut la décision que prit enfin M. Duperré d'appareiller et de faire voile pour la côte d'Afrique.

Tous ces détails ont quelque chose de grave, et il serait difficile à un contemporain d'émettre une opinion certaine sur des événements dont l'avenir seul soulèvera le voile. Tant d'hésitations, des mouvements si capables de jeter le désordre dans la

marche des différentes escadres et de fatiguer l'armée en la tenant plus de vingt jours en mer, venaient-ils de la crainte que les côtes inspiraient à notre marine, ou faut-il y voir un calcul dont les adulations des journaux opposés au gouvernement donneraient la clef? C'est un point que nous n'oserions trancher; mais pour l'honneur d'un marin dont les actions éclatantes ont rempli de leur bruit les mers de l'Inde, nous voudrions que les choses se fussent passées autrement. Les obstacles et les vents qui retardèrent le débarquement paraîtront toujours avoir jeté quelque obscurité sur un nom célèbre. Tels sont les hommes, rarement on les trouve supérieurs et même égaux à leur fortune.

Le 13, l'armée revit de nouveau les côtes d'Afrique; comme le vent paraissait trop fort, on vira de bord, et l'on s'éloigna encore d'une terre qu'on pouvait à peine espérer désormais d'atteindre. Cependant vers le soir la brise ayant fléchi, l'amiral jeta l'ancre dans la baie et prit toutes ses dispositions pour débarquer le lendemain matin.

La reconnaissance de la rade avait été très-mal faite; l'amiral croyait y trouver une grande résistance et des batteries armées d'une manière redoutable; il paraît aussi qu'il s'était formé une idée peu exacte du mouillage, puisqu'au moment où il put examiner les choses par lui-même, il s'écria : « Si l'on m'avait donné de meilleurs renseignements, il y a quinze jours que nous serions ici! » Paroles imprudentes qui condamnaient à elles seules tous les mouvements rétrogrades de l'armée.

Les vaisseaux mouillèrent avec ordre et facilité; les batteries dont on redoutait l'effet n'étaient point armées : un mortier et deux pièces de canon tirèrent un instant contre la flotte, et blessèrent un marin à bord du *Breslaw* : ce fut la seule perte qu'éprouva l'armée.

A trois heures du matin, le débarquement commença aux cris de Vive le roi! et deux heures après, le général en chef avait sous la main la première division tout entière. Aussitôt il la forma en colonne, et la porta vers l'ennemi qui occupait en dehors de la presqu'île une position défendue par trois batteries échelonnées. Le général La Hite fit avancer rapidement son artillerie, trois bâtiments de guerre prirent à revers les batteries ennemies, et nos soldats, surmontant toutes les difficultés, chassèrent l'ennemi de ses positions, et marquèrent cette première journée par une victoire. Quinze pièces de canon et plusieurs drapeaux tombèrent entre nos mains. L'armée regretta une trentaine d'hommes, presque tous atteints par des boulets.

Maître de la presqu'île, la première pensée du général en chef fut de l'isoler de la terre ferme par un retranchement construit à sa gorge, et pendant le combat même dont nous venons de rendre compte, le général Valazé traçait l'emplacement d'une ligne bastionnée qu'un travail opiniâtre mit bientôt à l'abri de tous les efforts de l'ennemi. L'armée eut alors dans la presqu'île un point de refuge assuré, et un emplacement vaste et commode pour ses magasins et ses hôpitaux.

Le débarquement continuait, et les marins montraient une ardeur qui ne se ralentit pas un seul instant. A deux heures après midi, les trois divisions d'infanterie, toute l'artillerie de campagne, soixante-quatre chevaux, une partie de l'artillerie et du génie, étaient à terre.

Les troupes prirent position en avant des retranchements; la première division s'établit à la hauteur de la dernière batterie ennemie, et étendit sa gauche jusqu'à la mer; les deux premières brigades de la seconde division occupaient l'espace demeuré libre entre la mer et la droite de la première division, la troisième brigade s'établit en seconde ligne; la division d'Escars prit ses bivouacs en partie au delà de la presqu'île, en partie dans l'intérieur des retranchements.

Le comte de Bourmont fixa son quartier général dans la tour de Sidi-Ferruch, position élevée depuis laquelle il découvrait le terrain à une grande distance.

Le premier pas était donc fait sur cette terre d'Afrique que gardaient de si funestes présages! et ces redoutables populations qui devaient combattre nos soldats avec un courage si inégal, par des moyens si inconnus, si formidables, venaient de révéler, dans une première rencontre, leur faiblesse et notre force. Le combat de Sidi-Ferruch était le commencement d'une grande victoire.

Pendant la nuit du 14 au 15, quelques fausses alertes effrayèrent les premières divisions. Se croyant attaqués par l'ennemi, les soldats tirèrent les uns sur

les autres ; ces fâcheux accidents se renouvelèrent plus d'une fois dans le cours de la campagne. Les terreurs dont on avait cherché, on ne sait dans quel but, à remplir l'esprit de l'armée avant l'embarquement, ne furent-elles pas la source de ces fréquentes paniques où succombèrent un trop grand nombre de victimes !

Dans la journée du 15, le général en chef rectifia les positions des différents corps. La première ligne fut couverte par des retranchements de lances assemblées trois à trois, et les avant-postes s'abritèrent derrière de légers redans ; six obusiers renforcèrent la droite du général Loverdo ; le général d'Arcine fut séparé de sa division et porté vers la gauche, qui paraissait le point le plus vulnérable. La brigade Clouet en formait l'extrémité. Elle s'appuyait sur un ravin presque infranchissable : des dunes, demeurées sans défense, la séparaient de la mer. Le général d'Arcine y jeta d'abord une compagnie; mais le lendemain le général Clouet releva le poste et le remplaça par un bataillon du 28e de ligne.

La journée du 16 fut marquée par un coup de vent dont heureusement la durée n'égala pas la violence. L'amiral eut les plus grandes craintes, et, comme l'armée ne possédait encore que pour cinq jours de vivres, son premier soin fut de faire jeter à la mer des tonnes de vin ou de biscuit, et des ballots de fourrage, que la vague elle-même apportait sur la rive. Il y eut alors dans l'armée quelques heures d'une profonde anxiété : l'œil fixé sur la mer, les chefs se souvenaient avec terreur de la catastrophe

de Charles-Quint. Mais bientôt le vent, changeant de direction, ramena le soleil, et avec lui le calme et les espérances de victoire.

Le 17, les combats de tirailleurs, suspendus dans la soirée du 16 par l'orage, recommencèrent avec une nouvelle activité sur toute la ligne. Un ravin, garni d'épais buissons de lentisques ou de lauriers-roses, bordait le front des deux premières divisions; les Arabes en profitèrent avec audace et intelligence pour inquiéter nos avant-postes; tirant avec sang-froid, ménageant leur poudre et leur plomb, se servant de fusils plus longs que les nôtres, recherchant les abris que nos hommes méprisaient, cette guerre n'eût pas été sans danger pour des troupes nouvelles, si des fusils de rempart et l'artillerie n'eussent maintenu l'ennemi à une grande distance. Les boulets, mais l'obus surtout, lui causaient une insurmontable terreur.

Ces premiers combats furent très-utiles; ils aguerrirent les soldats, et les formèrent aux combats qui les attendaient.

Cependant un Arabe déjà vieux se présenta aux avant-postes. Conduit au général en chef, il parut animé de sentiments pacifiques, et le lendemain on le renvoya avec de nombreuses proclamations. Les bons traitements qu'il avait reçus encouragèrent sans doute d'autres indigènes, et, dans la soirée du 18, trois jeunes Arabes s'approchèrent de la première ligne.

Un interprète se rendit auprès d'eux; ils lui apprirent que les Turcs avaient réuni dans le camp de Staouëli, à une lieue et demie de la presqu'île, les

forces de la régence, et qu'ils attaqueraient le lendemain nos positions; leurs plus grands efforts devaient se porter sur notre gauche. L'aga de la milice, Ibraïm, gendre du dey, commandait l'armée ennemie; les beys de Constantine et de Tittery étaient eux-mêmes à la tête de leurs contingents; mais le bey d'Oran, déjà vieux, n'avait pas accompagné ses troupes. On ne put obtenir aucun renseignement certain sur les forces de l'ennemi.

Le général en chef doutait d'une attaque sérieuse pour le lendemain; cependant différentes causes pouvaient faire croire à l'exactitude des avis donnés par les Arabes. Le camp de Staouëli, où d'abord on n'avait aperçu qu'un petit nombre de tentes, s'était prodigieusement accru, et tout annonçait que des forces imposantes y étaient réunies. L'ennemi s'occupait avec activité d'élever une batterie qui paraissait destinée à foudroyer les régiments de l'extrême gauche; et, dans la journée même du 18, le feu des tirailleurs s'étant ralenti, l'on avait vu l'aga parcourir le front de notre armée, comme pour en reconnaître les positions.

Les généraux Berthezène et Loverdo se préparèrent à recevoir l'attaque du lendemain, et, sur toute la ligne, l'ennemi était attendu avec impatience.

Le maréchal de camp Clouet occupait l'extrême gauche avec le 20e et le 28e de ligne. Dans la soirée même, il retira secrètement les deux bataillons du 20e régiment d'un mamelon dont la batterie élevée par l'ennemi paraissait destinée à foudroyer le sommet, et il établit sa brigade en arrière, dans un pli

de terrain qui la dérobait à tous les coups. En avant du mamelon, il fit creuser un retranchement où il jeta cent cinquante hommes et deux pièces d'artillerie commandées par le lieutenant de Lamarre.

Au point du jour, un coup de canon tiré par l'ennemi donna le signal de l'attaque. Elle eut lieu en même temps sur toute la ligne avec une incroyable audace ; les masses les plus considérables se portaient sur la droite, aux ordres du général Loverdo ; les soldats les plus intrépides, la fière milice, attaquaient la gauche, commandée par le général Berthezène.

Des cavaliers arabes, soutenus par de l'infanterie et guidés par le bey de Constantine, franchirent le ravin qui couvrait l'extrême droite, culbutèrent trois compagnies du 48ᵉ répandues en tirailleurs, et s'élancèrent contre une batterie d'obusiers dont le feu les incommodait. Mais le 48ᵉ leur présente ses rangs serrés, les arrête, les attaque à la baïonnette, et les renverse dans le ravin.

Un combat acharné s'engage alors au fond du torrent ; les ennemis se voient, se touchent, se saisissent, et luttent corps à corps. Ce n'est plus le bruit de la fusillade qui se fait entendre, c'est le cliquetis des épées et des baïonnettes mêlé aux cris des guerriers, aux gémissements des blessés. Le nom d'Allah retentit au milieu du tumulte, et roule, comme aux premiers siècles de l'islamisme, sur la tête des combattants. L'engagement fut court, mais terrible, et les infidèles prirent la fuite en laissant couchés dans les eaux sanglantes du ravin plus de cent cadavres.

Sur toute la ligne ce fut une fureur égale, et partout l'armée française se couvrit de gloire. De petits retranchements défendaient les avant-postes ; ils devinrent autant de champs de bataille qui furent pris et repris tour à tour. On vit alors nos soldats, donnant de nouvelles preuves de cette ardeur que le monde entier a connue, s'élancer contre l'ennemi, et l'étonner par leur audace. Un sergent-major du 14e régiment est frappé d'une balle : il pousse un cri, c'est celui de : Vive le roi ! une seconde balle le renverse : il se relève en criant encore : Vive le roi ! et reprend son rang ; enfin un troisième coup l'atteint, et il tombe pour ne plus se relever ; mais, dit M. de Penhoën, il expire en balbutiant son dernier cri de guerre. On vit aussi un officier lutter corps à corps avec un Turc qui avait osé planter son étendard sur le retranchement, et faire tomber sa tête d'un coup de sabre.

Nos canonniers excitèrent l'admiration de l'armée par leur sang-froid et la justesse de leur tir, et le capitaine Lelièvre mérita tous les éloges du général Loverdo.

Le soleil qui se levait alors, dit un témoin oculaire, montrait les Arabes couvrant toutes les pentes des collines ; on les voyait s'agiter, tourbillonner, se disperser, courir par groupes, rouler comme une avalanche du côté de l'armée française, et se briser, en poussant des cris aigus, sous le feu du canon ou de la mousqueterie. Tant de confusion et de tumulte, en trompant sur leur nombre, eût inspiré de la frayeur à des soldats moins intrépides ; mais silen-

cieux et disciplinés, nos bataillons manœuvraient à la voix de leurs officiers, et perdus dans cet immense terrain, entourés d'ennemis, ils montraient ce que peuvent la science et le sang-froid contre l'ignorance et l'indiscipline.

A l'extrême gauche, le général Clouet obtenait dans le même moment des succès aussi brillants, et les heureuses dispositions qu'il avait prises la veille lui permettaient de surprendre l'ennemi, qui voulait lui-même le surprendre. A la faveur de l'obscurité qui se dissipait à peine, il l'attend à cinquante pas, et le reçoit par un feu de mitraille qui jette la terreur dans ses rangs. Aussitôt il démasque ses trois bataillons, attaque les Arabes de trois côtés à la fois, et les met en fuite. Emportés par leur ardeur, ses soldats suivirent trop loin la victoire, et se trouvèrent pendant quelques instants dans une position d'autant plus dangereuse que, séparés du reste de la division, ils commençaient à manquer de cartouches. Mais un mouvement rétrograde était impossible, et le général Clouet attendit des renforts sur le terrain qu'il avait conquis.

Pendant ce beau combat, une attaque des plus vives menaçait le bataillon du 28e qui, jeté dans les dunes, était séparé de sa brigade par un ravin presque infranchissable. Appréciant avec justesse la faiblesse de cette position, l'ennemi porta de ce côté de grandes forces et les plus braves soldats de sa milice. Le colonel Mounier voulut alors rappeler à lui une compagnie qu'il avait jetée sur le sommet d'un mamelon, pour éclairer sa position. Ce mouvement rétrograde, exécuté sous le feu de l'ennemi, augmenta son ar-

deur, et le bataillon entier fut assailli dans un poste désavantageux. En quelques instants, quatre-vingts hommes furent mis hors de combat; le colonel lui-même reçut une balle dont son hausse-col amortit heureusement la force. Les cartouches étaient épuisées, et le désordre se mettait dans le bataillon; en vain l'intrépide Mounier encourageait ses soldats et les appelait autour du drapeau; sa voix se perdait dans le tumulte; le bataillon allait être accablé, si dans ce moment le général d'Arcine n'eût pris une résolution aussi prompte que décisive. Sans attendre d'ordres, sans en demander, il s'élance à la tête d'une compagnie de voltigeurs, se fait suivre par le 29ᵉ de ligne, et, dans son ardeur, accompagné d'un seul aide de camp, le capitaine Gotchick, il laisse derrière lui les secours qu'il amène. Sa présence rend quelque confiance aux soldats; il leur annonce des renforts, et peu d'instants après arrivent les voltigeurs, qui se portent au-devant de l'ennemi, et arrêtent son impétuosité; douze hommes et un officier payèrent de leur vie ce trait d'audace et de générosité. Enfin, on vit arriver le colonel de Lachaux, à la tête de son régiment; aussitôt le général d'Arcine, faisant battre la charge, culbute l'ennemi et le rejette dans un ravin, au bord duquel il suspend son mouvement.

Le général en chef l'ayant alors autorisé à rappeler à lui le deuxième régiment de sa brigade, et l'ayant encore renforcé du 46ᵉ de ligne, que le duc d'Escars mit à sa disposition, il franchit le ravin, et continua son mouvement à l'extrême gauche, à peu près dans la zone parcourue par la brigade Clouet. Ce retour

offensif fut soutenu avec beaucoup de vigueur par le feu des deux bateaux à vapeur embossés près du rivage.

En se portant en avant, nos soldats rencontrèrent un spectacle horrible : les corps mutilés de leurs camarades tombés aux mains de l'ennemi arrêtèrent leurs pas. La tête coupée, le cœur arraché, les entrailles dispersées, ils gisaient sanglants sur le sol, et semblaient crier vengeance ! Une fureur difficile à contenir transporta les combattants à cette vue, et tous firent le terrible serment de n'accorder aucun quartier. C'est ainsi que commencèrent les tristes massacres dont la guerre d'Afrique a été marquée jusqu'à ces derniers temps.

Les femmes, qui se trouvent toujours en grand nombre à la suite de tribus arabes, dit M. de Penhoën, montrèrent le plus de goût pour ces horribles mutilations. L'une d'elles fut tuée à côté d'un cadavre français, dont elle avait arraché le cœur ! Une autre s'enfuyait, portant un enfant dans ses bras, quand, blessée d'un coup de feu, elle écrasa sous une pierre la tête de son enfant pour qu'il ne tombât pas vivant entre les mains des Français ; les soldats achevèrent à coups de baïonnettes cette femme que Sparte eût honorée d'une gloire éternelle.

Les cadavres arabes et turcs étaient disséminés dans le même désordre où ils avaient combattu. Cinq Turcs, tombés les uns après les autres, comme s'ils se fussent liés par quelque serment de vaincre ou de mourir ensemble, étaient venus se faire tuer jusqu'au milieu de nos rangs. L'un d'eux, à peine âgé

de vingt ans, d'une figure admirablement belle, ne présentait aucune blessure apparente : il semblait endormi. Mais un autre formait avec celui-ci un contraste frappant ; c'était un vieillard à barbe blanche, aux membres vigoureux, à face de lion. Blessé à la hanche, au bras et à la cuisse, sur le point de tomber entre les mains des Français, on l'avait vu recueillir ses forces, soulever son poignard, et se l'enfoncer dans le cœur. La haine, la colère, la fureur du combat étaient encore peintes sur cette mâle figure.

Partout les cadavres des Turcs se montraient ainsi au premier rang.

Telle fut la première partie de la journée du 19. Victorieuse sur tous les points, l'armée française s'était arrêtée, et les lieutenants généraux attendaient, pour suivre leurs attaques, les ordres du général en chef ; mais il n'était pas encore arrivé, et les soldats, pleins d'ardeur, s'étonnaient de son absence dans un moment aussi décisif. Le comte de Bourmont n'avait, dit-on, connu que tard l'importance de l'affaire ; il ne croyait pas à une attaque sérieuse, et son intention n'était point que l'armée quittât ses positions avant que les chevaux et le matériel de l'artillerie fussent débarqués. Rien ne prouva mieux la sagesse de ce plan que la victoire même de Staouëli ; cependant beaucoup d'officiers ont alors pensé que le général en chef avait manqué de la promptitude et de la célérité nécessaires avec une armée sans expérience, en face d'un ennemi dont les mouvements étaient si vifs et si désordonnés. Lui-même regretta de ne s'être pas trouvé dès le commencement sur le champ de bataille,

et, dans les engagements qui suivirent, il eut soin de paraître un des premiers au feu.

A sept heures et demie M. de Bourmont arriva sur le champ de bataille; l'ennemi s'était retiré du côté de Staouëli, et, prenant un point d'appui sur une batterie construite à un quart de lieue en avant de son camp, il semblait attendre et offrir un nouveau combat. Un coup d'œil suffit au général en chef pour reconnaître le point d'attaque; mais craignant encore de s'éloigner trop tôt de la flotte, ce ne fut qu'après quelques instants d'entretien avec le général Berthezène qu'il se décida à marcher en avant.

Le général Loverdo, qui formait la droite avec les deux brigades Munck d'User et Damrémont, n'avait point imité la gauche dans la vigueur de ses mouvements; il se trouvait donc en arrière, et le premier soin du général en chef fut de le rétablir sur la ligne de bataille. Aussitôt après il donna le signal de l'attaque, et l'armée entière s'ébranlant dans un ordre parfait, marcha sur l'ennemi, les bataillons serrés en masse, l'arme au bras. Malgré les accidents du terrain et les ravins profonds qu'on rencontrait à chaque instant, l'artillerie, traînée à la bricole, suivait le mouvement de l'infanterie, et faisait preuve de la plus étonnante mobilité.

Le projet du général en chef était d'attaquer par la droite, afin de rejeter l'ennemi sur la mer et de l'y acculer. Le retard éprouvé par la seconde division fit échouer cette combinaison. Engagé dans un terrain difficile, menacé par des masses de cavalerie, manquant peut-être de cette vivacité dont les

généraux de la gauche n'avaient cessé de donner des preuves depuis le commencement de la journée, le général Loverdo demeura en arrière, et la première division était arrivée sous le feu des batteries, que la droite n'était point encore en mesure d'attaquer. Le général Berthezène eut dû suspendre son mouvement; mais il était difficile de contenir des troupes pleines d'ardeur, qui, voyant l'ennemi, brûlaient du désir de l'aborder de nouveau, et qu'une longue habitude de la guerre n'avait pas instruites à recevoir immobiles le feu de l'artillerie; peut-être le noble désir de décider la bataille animait-il les chefs de la première division eux-mêmes, et cédant à l'entraînement général, la brigade Morvan, qui se trouvait en face de la batterie, l'enleva. Surpris par une attaque aussi impétueuse, l'ennemi se replia sans attendre le choc de nos bataillons, traversa son camp, et remplit la campagne de fuyards. Nos soldats se précipitèrent sur leurs traces, pénétrèrent dans le camp, s'y arrêtèrent à peine et poursuivirent l'ennemi pendant une demi-lieue. Bientôt le champ de bataille fut désert; l'ennemi avait disparu.

Il était midi, la chaleur devenait accablante, et les troupes, sous les armes depuis la pointe du jour, éprouvaient le besoin de repos. Le général en chef fit suspendre leur mouvement.

Le camp tombé au pouvoir des Français fut trouvé rempli d'approvisionnements que les Arabes n'avaient eu ni le temps ni la pensée d'enlever. Des bœufs, des moutons, des dromadaires, de l'argent même, de la poudre, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Les

bœufs et les moutons furent d'un grand secours pour les soldats, auxquels on put aussitôt faire des distributions de viande fraîche. Quant aux dromadaires, l'inexpérience de nos gens ne permit pas de les employer aux transports, comme on l'avait d'abord espéré.

Fière de son beau succès, l'armée contemplait toutes ces dépouilles avec l'orgueil de la victoire, et la curiosité que devaient naturellement exciter tant d'objets nouveaux. Quelques tentes, par leur éblouissante blancheur, par leurs vastes dimensions, leurs richesses, leurs ornements, semblaient rappeler aux imaginations les plus exaltées les fables et les descriptions pompeuses de l'Orient; tandis que d'autres, basses et misérables, distribuées sans aucun ordre, prouvaient aux esprits plus rassis l'erreur manifeste des premiers. Des approvisionnements d'une nature grossière, du pain auquel nos soldats préféraient leur biscuit, du beurre rance qui leur faisait horreur, achevèrent de prouver la pauvreté des populations qu'ils venaient de combattre.

Le brillant succès de Staouëli ne coûta dans la seconde partie de la journée que cinquante-trois morts et cent quarante blessés. L'ennemi, dit-on, perdit en tout trois ou quatre mille hommes; mais ses pertes étaient difficiles à apprécier, car, suivant un usage que nous avons constaté dès le premier siècle de cette histoire, les Barbares enlevaient les morts et les blessés, et montraient souvent dans l'accomplissement de ce pieux devoir la plus grande hardiesse.

On a beaucoup varié dans l'estimation des forces de l'ennemi; les renseignements les plus certains et les plus dignes de foi permettent de penser que le dey ne nous avait pas opposé moins de quarante-cinq mille hommes. D'un autre côté, nous devons faire remarquer que deux divisions seulement furent engagées dans cette brillante journée.

On fit très-peu de prisonniers, quelques blessés abandonnés par hasard tombèrent seulement entre les mains de nos troupes : la mobilité de l'ennemi, la rapidité de sa fuite, l'absence de cavalerie, expliquent ce fait, singulier au premier abord.

CHAPITRE XXXIX.

Après la bataille de Staouëli, on blâma le général en chef de ne s'être pas avancé sur Alger. — Un pareil mouvement eût été imprudent. — Ayant résolu de ne rien donner au hasard, le premier soin du comte de Bourmont fut de relier, par une route, le camp de Staouëli au fort de Sidy-Ferruch. — Il forma un entrepôt de vivres et de munitions dans le camp de Staouëli. — Lenteur et difficulté des transports. — Accablé par la journée du 19, l'ennemi fut quelques jours sans reparaître. — Le 26 au matin les combats recommencèrent. — Le général Bourmont s'avance sur l'ennemi qui s'approche pour l'attaquer. — Les Arabes se replient sur les positions de Sidy-Khalef. — Ils en sont débusqués. — Les brigades victorieuses prennent position sur un terrain découvert, près du marabout de Sidy-Abderhamen. — Bou-Néga. — Cette position était désavantageuse. — Il fallut cependant y rester jusqu'au 29, pour attendre que les vivres et le matériel nécessaire au siége fussent réunis à Staouëli. — Les journées des 25, 26, 27 et 28 se passèrent dans des combats continuels où l'ennemi montra quelquefois beaucoup d'audace. — Le 28, le général Bourmont reconnaît la position de l'ennemi, et prend ses dispositions pour marcher en avant. — Journée du 29. — Faux mouvements de l'armée française. — Position de l'armée à la fin de la journée du 29. — Premières opérations du siége. — Résistance de l'ennemi. — Le 3 juillet, l'amiral Duperré canonne Alger à une grande distance. — L'ennemi, d'abord intimidé par cette démonstration, reprend courage en voyant que les boulets de l'escadre française n'arrivaient pas jusqu'à la ville. — Il se livre aux transports de la joie la plus bruyante, et insulte l'armée de terre qu'il croit inactive. — Les infidèles allaient apprendre à quels soins les Français avaient employé les trois jours qui venaient de s'écouler. — Le 4, à trois heures et demie du matin, une fusée s'éleva dans les airs, et, à ce signal, le canon éclata de toutes parts. — A dix heures le feu de l'ennemi était éteint, et le général La Hitte donnait l'ordre de battre en brèche. —

Une explosion épouvantable se fait bientôt entendre : c'était le fort l'Empereur qui sautait. — Les troupes françaises s'emparent des ruines du fort. — Le général en chef s'y rend lui-même pour surveiller de plus près les mouvements de son armée. — La terreur est dans Alger. — Les chefs de la milice exigent que le dey demande la paix. — Plus résolu, Hussein s'élance deux fois le pistolet à la main contre les magasins à poudre pour y mettre le feu. — Il envoie cependant son secrétaire au général en chef. — Capitulation d'Alger. — Les troupes françaises pénètrent dans la ville.

Après la journée de Staouëli, on blâma le général en chef de n'avoir pas profité de sa victoire pour marcher sur Alger. L'ennemi paraissait dans la terreur; Ibraïm, accablé de sa défaite, avait renoncé au commandement de l'armée, et retiré dans sa maison, il s'abandonnait à un violent désespoir : Alger eût alors ouvert ses portes aux Français; c'était du moins l'opinion de l'armée qui sentait à son ardeur qu'elle touchait au triomphe. Cependant le devoir du général en chef était de montrer plus de sang-froid, et de calculer, même dans l'ivresse du succès, chacun de ses mouvements. Sans doute Alger pouvait être enlevé par un coup de main; mais s'il eût résisté, que devenait l'armée à une si grande distance de ses magasins, sans canons de gros calibre, sans moyens de transport, sans vivres?... Il fallait battre en retraite; et dans un pays mal exploré, couvert de broussailles, coupé de profonds ravins, en face d'un ennemi qui reprenait subitement toute son audace : un mouvement semblable exposait aux plus grands périls.

Si le camp de Sidy-Ferruch eût été achevé, si les chevaux de l'administration eussent été débarqués,

une marche rapide sur Alger eût été possible. Mais la dernière section du convoi, qui portait dix-neuf cents chevaux dont le besoin se faisait de plus en plus sentir, n'était pas même en vue, et la direction contraire du vent faisait craindre qu'elle ne fût retenue longtemps en mer. A son départ de Palma, le général en chef avait demandé que cette partie du convoi mît immédiatement à la voile; mais l'amiral, moins frappé de l'importance de cette mesure que du danger d'accumuler trop de navires dans un mouillage dont il se faisait une si fâcheuse idée, retarda son départ de quelques jours, et fut ainsi la cause indirecte, mais véritable, de la temporisation reprochée au comte de Bourmont. Les craintes exagérées de la marine, qui ne cessa d'apporter des lenteurs à la marche de l'expédition, et le peu d'accord qui régnait entre les vues de l'amiral et celles du général en chef, montrent qu'il eût été plus sage de mettre l'expédition tout entière sous le commandement d'un seul. Le partage de l'autorité et de la responsabilité, la rivalité qui peut diviser deux chefs indépendants, l'oubli des intérêts dont on n'est point chargé, sont autant de raisons puissantes pour donner à un seul l'autorité, la responsabilité, la gloire ou la honte. Bonaparte n'accepta point une autre position quand il partit pour l'Egypte, et chaque page de cette histoire montre que, dans leurs nombreuses expéditions contre l'Afrique, les Espagnols ne s'écartèrent jamais sans inconvénients d'une règle qu'ils respectaient ordinairement.

Après avoir résolu de ne rien donner au hasard,

le premier soin du général Bourmont fut de faciliter le mouvement des troupes et le transport des vivres et des munitions, en reliant par une route le camp de Staouëli au fort de Sidy-Ferruch. Les communications furent assurées par des redoutes construites de distance en distance, et le camp de Staouëli, entouré lui-même de quelques défenses, fut destiné à devenir une place d'armes quand l'armée se porterait en avant. On y forma un entrepôt d'approvisionnements en vivres de toute espèce, et le général La Hite, dételant les pièces de campagne, fit amener en toute hâte le canon de gros calibre, les boulets et la poudre nécessaires pour le siége.

Tous ces transports s'accomplissaient lentement à cause du manque de chevaux et de voitures. La nature sablonneuse du sol, qui s'enfonçait sous les pieds, et qui s'élevait ensuite en nuages épais et brûlants où l'on ne respirait qu'avec peine, les rendait extrêmement pénibles.

L'ennemi, accablé par la journée du 19, fut quelques jours sans reparaître; on crut que la guerre était terminée; des relations parurent sur le point de se nouer avec les Arabes, et le général en chef espéra pendant un moment qu'il parviendrait à les détacher des Turcs. Mais le 24, au matin, les infidèles reparurent et les combats recommencèrent.

Le général Bourmont ayant remarqué les heureux effets de la victoire de Staouëli, et l'avantage que procurait l'offensive à ses troupes, résolut d'attaquer lui-même l'ennemi qui s'avançait, de le chasser devant lui et de se rapprocher d'Alger. La troisième

section du convoi était enfin en vue, la direction du vent devenait favorable, le camp de Staouëli était approvisionné, la route qui y conduisait était achevée, tout rendait possible un mouvement en avant. Le général en chef ordonna donc au baron Berthezène de se porter avec sa division sur la route d'Alger, et au général Damrémont de marcher avec sa brigade sur la gauche de l'ennemi.

A peine les Arabes eurent-ils reconnu dans la plaine nos irrésistibles colonnes de Staouëli, que, se repliant avec précipitation, ils allèrent prendre position, à une lieue en arrière, sur des mamelons boisés. Une forte colonne de cavalerie continua pendant quelque temps de menacer notre droite; mais, après avoir perdu l'espoir de l'entamer, elle se porta sur le camp qu'elle croyait trouver abandonné.

La division Berthezène et la brigade Damrémont continuèrent donc leur mouvement sans éprouver de résistance, et, après une marche d'une heure, elles atteignirent Sidy-Khalef que faisaient reconnaître quelques maisons en ruines bâties au bord d'un torrent. A une petite distance en avant, le terrain couvert d'arbres devenait extrêmement favorable à la défense. Le général en chef, craignant que des positions aussi formidables lui fussent plus tard disputées avec vigueur, jugea nécessaire de profiter, pour y pénétrer, du moment où l'ennemi semblait découragé.

Malgré la protection de haies élevées et difficiles à franchir, l'ennemi n'attendit nulle part la division Berthezène, qui parcourut rapidement le terrain

couvert, et ne s'arrêta qu'après avoir franchi les limites des vergers.

La brigade Damrémont éprouva une résistance plus sérieuse : elle trouva aussi dans le terrain de plus grandes difficultés. Deux pièces d'artillerie l'accompagnaient, et ce ne fut qu'à force d'intelligence et d'ardeur que les canonniers purent suivre l'infanterie. Partout les soldats montrèrent une grande audace ; les positions les plus dangereuses étaient enlevées à la baïonnette, et les Turcs eux-mêmes, les fiers Turcs, ne pouvaient tenir nulle part. Le capitaine d'artillerie Bonet, attaché au général La Hite, se fit alors remarquer par son brillant courage : il eut un cheval tué sous lui.

Amédée de Bourmont, lieutenant de grenadiers, atteint d'une balle au moment où il se précipitait, à la tête de ses soldats, pour forcer un point où l'ennemi paraissait fortement retranché, paya de la vie sa bouillante ardeur. L'Europe entière a retenti des nobles paroles du général en chef, quand il rendit compte de la blessure de son fils.

Les quatre brigades victorieuses prirent position sur un terrain découvert, protégé en avant par deux vallons qui, versant leurs eaux dans deux directions opposées, inclinaient d'un côté vers l'Aratch et de l'autre vers la baie de Sidy-Ferruch. Cette position reçut le nom de Fontaine-Chapelle à cause de la fontaine et du marabout de Sidy-Abderhaman-Bou-Néga, qui la fait reconnaître. Dominée par les coteaux où s'étaient arrêtés les ennemis, menacée sur les flancs par des terrains couverts, elle était des

plus désavantageuses. Il fallut cependant se résoudre à y demeurer pendant quelques jours, pour attendre que toutes les parties du matériel nécessaire au siége fussent réunies à Staouëli.

Les chevaux amenés par le troisième convoi furent débarqués le 26, et, dès le lendemain, les charrois de l'artillerie, du génie et de l'administration marchèrent avec la plus grande activité. Le général La Hite ayant annoncé qu'il serait prêt le 28, le comte de Bourmont arrêta que, le 29, il se porterait en avant.

Cependant une route semblable à celle qui menait de Sidy-Ferruch à Staouëli, et défendue de même par des redoutes, fut tracée du camp à la position de Fontaine-Chapelle, et bientôt les troupes, qui avaient éprouvé quelques privations pendant les journées du 24 et du 25, virent renaître l'abondance dans leurs bivouacs.

Les Arabes, repoussés dans la journée de Sidy-Khalef, ne tombèrent pas dans le même découragement qu'après la bataille de Staouëli, et, dès le lendemain, le bey de Titeri, qui remplaça Ibraïm dans le commandement de l'armée, lança contre les Français des nuées de tirailleurs. Les cavaliers qui avaient menacé la droite du général Damrémont dans la journée du 24, inquiétaient aussi les communications avec Staouëli, et plusieurs soldats périrent victimes de l'audace de l'ennemi. Un lieutenant d'artillerie, Amoros, s'étant écarté à une petite distance d'un convoi qu'il accompagnait, se vit subitement entouré et pris. Conduit au cheik, il voulut en vain recourir à la pitié de ce barbare; en vain il invoqua le nom d'Allah, l'Arabe lui appuya froidement

la tête sur l'arçon de sa selle, et la lui trancha d'un coup d'yatagan.

Profitant des accidents du terrain et de la faiblesse de la position occupée par les Français, l'ennemi porta toute sa fureur sur la gauche, qu'il débordait à la faveur du torrent en arrière duquel l'armée s'était établie. Leurs tirailleurs s'avançaient avec beaucoup de hardiesse et de ruse jusqu'à une petite distance de nos postes, choisissaient leurs victimes, tiraient et prenaient la fuite.

On sentit alors la nécessité d'amener en ligne de nouvelles troupes. Le duc d'Escars, qui n'avait encore pris aucune part aux combats dont les autres divisions avaient recueilli tout l'honneur, demandait d'une manière pressante à partager enfin les travaux et les dangers de la campagne. Il reçut l'ordre de porter ses deux premières brigades à gauche de la position de Fontaine-Chapelle, et de laisser à la troisième, que commandait le comte de Montlivaut, le soin de défendre la route de Staouëli à Fontaine-Chapelle. Dégagée par l'arrivée du duc d'Escars, la division Berthezène reporta quelques forces vers la droite, et le général Damrémont retourna au camp de Staouëli.

Ces divers mouvements, qui s'accomplissaient en partie dans l'obscurité, n'eurent pas lieu sans désordre. Deux régiments firent feu l'un sur l'autre, et se tuèrent du monde. Les soldats conservaient encore cette crainte des surprises et cette promptitude à tirer, qui leur avaient été si fatales dans la nuit du 14 au 15.

La première et la troisième division demeurèrent seules en présence des Arabes, pendant les journées

des 26, 27 et 28 juin, qui ne furent qu'un long combat de tirailleurs. Quoique abrités par de légers redans, ou par des murs crénelés, nos soldats ne luttaient cependant qu'à force de courage contre un ennemi qui non-seulement connaissait mieux qu'eux les ruses de cette guerre, mais qui occupait encore les positions les plus avantageuses. Quelques pièces d'artillerie, dont le feu inquiétait particulièrement la brigade Berthier de Sauvigny, venaient encore de renforcer leurs lignes, et c'est alors que l'aide de camp du duc d'Escars, le commandant Borne, eut le bras emporté d'un boulet; il mourut quelques jours après.

Une maison crénelée couvrait le front de la brigade Hurel : elle fut attaquée avec une incroyable audace. L'ennemi lui-même occupait des maisons d'où l'on fut obligé de le déloger à la pointe de la baïonnette. En avant de la brigade Berthier de Sauvigny se remarquait un petit bois; l'ennemi y jeta ses tirailleurs; mais le colonel Baraguay-d'Hilliers les chassa de ce poste et l'occupa lui-même avec quelques troupes.

Les Turcs avaient l'habitude de planter un drapeau en avant des positions qu'ils occupaient; cet appât fut pour nos soldats l'occasion des plus beaux traits de courage. Le jeune de Morogues y périt, et un sergent-major du 30e de ligne, Brunet de la Renaudière, s'y fit remarquer par son intrépidité. Isolé avec quelques hommes en face d'un ennemi nombreux, il n'aperçoit de salut qu'en attaquant lui-même les Barbares qui, cachés derrière un pli du terrain, semblent prêts à l'entourer. Un étendard

flottait à une petite distance; il le montre à ses soldats : « Au drapeau ! » s'écrie-t-il, et quittant l'abri qui le couvrait, il s'élance pour saisir cette proie si convoitée des plus braves. Ses hommes le suivent, mais à peine se sont-ils montrés, que cinquante coups de fusil les arrêtent, et que l'intrépide sous-officier, lui-même, tombe frappé de trois balles; dix-sept autres balles avaient traversé son shako ou ses vêtements. Aucune de ses blessures n'était mortelle.

Sur un autre point, un corps considérable de Turcs avait envahi un retranchement; déjà les voltigeurs, étonnés d'une attaque si brusque, songeaient à se retirer, quand le capitaine Pont-de-Gault accourt à la tête de la réserve, aborde l'ennemi à la baïonnette, le culbute et en fait un grand carnage.

Le duc d'Escars se portait aux points les plus dangereux et les plus menacés, et partout il montrait un courage impassible et un coup d'œil d'une précision certaine. Sa haute naissance avait fait naître quelques préventions contre lui, ses brillantes qualités les effacèrent toutes, et bientôt l'armée, adoptant des sentiments opposés, vit en lui son chef futur. Par ses manières pleines de grandeur et de simplicité, par sa générosité, il plut aux esprits les plus difficiles, et l'on connut alors que les hommes pardonnent aisément les faveurs de la fortune à ceux qui s'en montrent dignes.

Il serait trop long de rapporter tous les engagements où brilla le courage de nos troupes, pendant les journées des 26, 27 et 28 juin. Les Arabes eux-mêmes paraissaient redoubler d'audace, et plusieurs

fois ils pénétrèrent jusqu'à nos lignes. Un bataillon du 14[e] léger, surpris au moment où il nettoyait ses armes, perdit en quelques instants plus de cent cinquante hommes : il eût péri en entier si d'autres troupes ne l'eussent secouru. Une compagnie de grenadiers du 35[e], jetée sur un poste d'observation à l'extrême gauche, se vit tout à coup assaillie par des forces supérieures; forcée à la retraite, ses rangs se perdirent un moment et l'ennemi s'y mêla. Le colonel Rulhière accourut avec le reste du bataillon, chargea les Arabes et les culbuta; mais quatre-vingts hommes couchés dans la poussière payèrent ce succès, et témoignèrent de l'audace de l'ennemi.

Des combats si acharnés, des pertes si nombreuses, l'ardeur des Arabes sans cesse croissante, le désavantage de notre position, tout faisait vivement désirer au général en chef que le moment fût enfin venu de se porter en avant. L'armée elle-même pouvait à peine contenir son impatience.

Le 28, le général Bourmont reconnut avec soin les positions de l'extrême gauche, et prit toutes ses dispositions pour l'attaque du lendemain. La division Loverdo fut amenée en ligne, et l'armée fit face à l'ennemi dans son ordre naturel de bataille; le baron Berthezène à droite, le comte Loverdo au centre, le duc d'Escars à gauche; tout faisait présumer que la troisième division aurait à surmonter la plus grande résistance.

On n'était plus alors qu'à dix mille mètres d'Alger; mais l'état-major n'avait aucun renseignement certain sur la position de cette ville, sur la route à suivre

pour s'y rendre, et sur la nature du terrain qu'on allait traverser. Par une coupable imprudence, le général Desprez avait négligé de s'entourer des renseignements qu'il lui eût été facile d'obtenir, et, n'ayant point d'autre guide qu'une carte peu exacte, il lança sans crainte l'armée dans un pays couvert, montagneux, accidenté, où un homme plus capable ne l'eût guidée qu'avec peine. Le général en chef ne nous paraît point lui-même à l'abri du blâme; c'était accorder trop de confiance à son chef d'état-major, remarquable surtout par ses travaux de cabinet, que de ne pas s'assurer qu'il s'occupait de recueillir les renseignements dont il allait avoir besoin pour se porter en avant. Cette faute du comte de Bourmont, l'inexpérience du général Desprez, et peut-être la timidité de l'un des généraux de division, jetèrent la plus grande confusion dans les mouvements dont nous allons rendre compte, et compromirent l'armée d'une manière injustifiable.

Le 29, à trois heures du matin, l'armée s'ébranla en colonnes serrées dans le plus profond silence. Le jour se montrait à peine, et l'ennemi était encore plongé dans le sommeil. Surpris sur tous les points, il ne songe qu'à fuir, et nos soldats, transportés d'une ardeur que rien ne peut contenir, se précipitent sur ses traces. En vain les Barbares cherchent à s'encourager par les cris mille fois répétés d'Allah, ils ne tiennent nulle part devant nos invincibles bataillons, et bientôt six pièces de canon tombent au pouvoir de la troisième division. Le duc d'Escars poursuit sa marche et gravit les pentes du Boudjaréah. L'ennemi

s'était retranché sur une hauteur escarpée : le 21e régiment l'attaque, le presse, et livre un combat que de prompts renforts décident en faveur de nos armes. On vit alors des Turcs, donnant un nouvel exemple de haine et de fanatisme, égorger leurs femmes et leurs enfants, pour qu'ils ne tombassent pas entre nos mains. A six heures du matin, la troisième division couronnait les hauteurs du Boudjaréah.

Sur la droite, l'armée marcha d'abord avec la même précision et le même succès. Mais bientôt le général Berthezène reçut l'ordre de suspendre son mouvement, dans la crainte, dit le général Desprez, qu'il n'inclinât trop à droite, et la brigade Achard, détachée de cette division, fut portée vers les sommets du Boudjaréah. Cependant la division Loverdo continuait à s'avancer ; le général d'Arcine, qui conduisait la tête de colonne, poussait devant lui les Arabes, et bientôt il arriva sur une hauteur d'où il découvrit la mer et le fort Bab-Azoum. Quelques instants après, il aperçut le château de l'Empereur. A cette vue, les soldats, se laissant entraîner à leur ardeur, redoublent de vitesse, et parviennent bientôt à la hauteur des consulats de Hollande et de Suède, sous le canon du fort l'Empereur. Dans ce moment, un aide de camp du général Loverdo apporta au général d'Arcine l'ordre de suspendre son mouvement ; bientôt un second aide de camp lui enjoignit de battre en retraite. Surpris par des ordres aussi extraordinaires, le général d'Arcine fait représenter au lieutenant général qu'il est sur le point d'investir le fort l'Empereur ; que l'ennemi, battu, découragé, ne tient nulle part, mais

qu'un mouvement de retraite va lui rendre toute sa confiance. L'aide de camp revient et rapporte l'ordre de se retirer. Alors le général d'Arcine, accompagné des colonels de Laschaux et de Gondefroy, se rendit auprès du lieutenant-général, et, en présence de ces deux témoins, dont il avait jugé la présence nécessaire pour mettre sa responsabilité à l'abri dans une circonstance aussi grave, il se fit répéter l'ordre inexplicable que lui avaient apporté les aides de camp. En vain il représenta au lieutenant général que sa division occupait la voie romaine, qu'en s'avançant de quelques pas il apercevrait lui-même le fort l'Empereur, et que l'honneur d'en faire l'investissement serait acheté par des pertes moindres que la honte d'une retraite : le général Loverdo parla d'ordres venus de l'état-major, et maintint ceux qu'il venait de donner.

A partir de ce moment, tout ne fut que confusion dans la marche de l'armée. Tandis que la division Loverdo s'acheminait vers les cimes du Boudjaréah, la division d'Escars en descendait les pentes, et l'une et l'autre demeurèrent ensevelies pendant plusieurs heures dans de profonds ravins, où un ennemi plus habile les eût facilement écrasées.

Cependant le général en chef, ayant aperçu le mouvement de retraite du comte Loverdo, se hâta de lui envoyer l'ordre de reprendre l'offensive ; mais on ne le retrouva qu'avec peine dans les ravins où il s'était égaré, et le général d'Arcine, à qui l'on ne put faire parvenir aucun ordre, arriva, après trois heures d'une marche aussi pénible que dangereuse, jusque sur les sommets du Boudjaréah. Bientôt il les aban-

donna de lui-même pour regagner les positions qu'il avait quittées le matin ; il y retrouva sa division.

Nous avons cherché à rendre un compte fidèle des mouvements de cette journée. Ceux qui en ont parlé sont peu d'accord entre eux, et les généraux eux-mêmes qui ont fait partie de l'expédition ne donnent que difficilement des explications aussi précises qu'on le voudrait. Tous cependant s'accordent à reconnaître que le général Desprez fit alors preuve de peu d'habileté, et que le général Loverdo parut trop pressé d'obéir à des ordres si opposés aux premières règles de l'art militaire, qu'ils ne pouvaient être que le résultat d'une erreur.

Vers la fin de la journée, l'armée se trouva donc campée de la manière suivante : à droite, près du consulat de Hollande, la troisième division, sous les ordres du duc d'Escars ; au centre, près de la voie romaine, le comte Loverdo avec la seconde division ; à gauche, sur le mont Boudjaréah, la première division, aux ordres du baron Berthezène.

Ce résultat montre ce qui devait être fait dans la journée et les fautes qui furent commises. Le gros de l'armée devait marcher par la voie romaine contre Alger, pendant qu'une division aurait occupé le Boudjaréah. L'ordre de bataille assignait ce poste au duc d'Escars, et sans parler des faux mouvements imprimés à la seconde division, l'ordre qui porta le général Berthezène sur le Boudjaréah et qui obligea d'en faire descendre la troisième division fut une véritable faute.

La deuxième et la troisième division étaient acca-

blées de fatigues, et, quoiqu'elles eussent perdu peu de monde par le feu de l'ennemi, les marches pénibles qu'elles venaient de faire leur donnèrent beaucoup de malades. Dans son rapport, le général d'Arcine évaluait à plus de cent le nombre des malades que lui occasionnèrent les fatigues de la journée : deux officiers et trente-cinq hommes avaient été tués ou blessés dans son mouvement de retraite.

A mesure que l'armée se rapprochait d'Alger, elle voyait se multiplier les maisons de campagne qui ornent les abords de cette ville de corsaires. Leur éclatante blancheur, leurs toits plats, leurs péristyles de marbre, les orangers, les treilles qui les entourent, contribuaient à en rehausser la beauté aux yeux de tous ces hommes qui, depuis un mois, n'avaient aperçu que la mer et les stériles campagnes de Staouëli.

Pendant la nuit du 29 au 30 juin, on essaya d'ouvrir la tranchée; mais l'extrême fatigue des troupes et la dureté du sol ne permirent pas de pousser ce travail avec activité. Le chef de bataillon du génie Chambeaud fut blessé à mort pendant ces premières opérations.

Le général Valazé, dans la soirée du 29, n'avait pu reconnaître que très-imparfaitement les abords du château de l'Empereur; le lendemain, au point du jour, il les explora de nouveau, pendant que, de son côté, le vicomte de La Hite s'occupait de déterminer l'emplacement des batteries de siége. La tranchée s'ouvrait à six cents mètres ; mais comme les murailles du fort, que ne précédaient ni chemin couvert ni

glacis, s'offraient dans toute leur hauteur aux coups de l'artillerie, on résolut de les battre immédiatement en brèche. Dix pièces de vingt-quatre, distribuées dans les deux batteries du Roi et du Dauphin, furent destinées à ruiner la face sdu-o uestdu bastion qui se présentait à l'attaque; six pièces de seize, formant la batterie Saint-Louis, furent rejetées sur la gauche pour battre la face nord-ouest de ce même bastion. Une batterie de deux obusiers, appelée batterie du Duc-de-Bordeaux, et quatre mortiers formant la batterie Duquesne, furent destinés à lancer des feux courbes sur le fort.

Pendant que les travailleurs s'occupaient de creuser la tranchée et de construire les batteries, la plus grande activité régnait sur les derrières de l'armée, et les routes étaient couvertes de soldats qui escortaient les convois de vivres, ou le matériel de siége que l'on se hâtait d'amener devant la place. Une admirable émulation régnait parmi les troupes, tous les genres de services rivalisaient de zèle et d'efforts. Des officiers étrangers même se montraient jaloux de participer à la gloire d'une si brillante campagne; on remarquait au nombre des plus distingués et des plus courageux, le jeune prince de Schwarzemberg, le colonel Filosofof, aide de camp du grand-duc Michel, et le capitaine Mancel, de la marine anglaise. Ce dernier mérita par ses manières et son intrépidité les éloges des officiers qui le connurent; mais M. Duperré l'avait accueilli avec peu de bienveillance. Le rôle singulier qu'il parut vouloir adopter après la prise d'Alger, sembla prouver que l'amiral ne s'était

point trompé, en le supposant chargé de quelque mission secrète de la part de son gouvernement.

Cependant les Arabes ne restaient point inactifs, et le poste établi au consulat de Suède, attaqué à l'improviste dans la matinée du 30, fut obligé de se retirer vers le camp du 6e de ligne. Quelques compagnies de ce régiment, prenant alors les armes, coururent à l'ennemi et le rejetèrent dans les ravins à la faveur desquels il avait pénétré jusqu'au consulat. Cette attaque fit sentir la nécessité de renforcer un poste qui, couvrant la droite de l'armée, était de la plus haute importance : on crénela donc les murs de la maison, que l'on entoura encore d'abatis et de tranchées.

La gauche était aussi en butte à de violentes attaques : l'audace des ennemis croissait avec le danger; chaque buisson, chaque pli de terrain en recélait quelques-uns; et, se glissant sur les flancs de l'armée, ils inquiétaient les travailleurs jusque derrière les tranchées. Souvent encore ils attaquaient les logements où les soldats s'étaient abrités, et venaient planter des étendards au sommet de leurs parapets. C'est ainsi que furent envahis la batterie Saint-Louis et un redan construit en avant; mais le capitaine d'artillerie Mocquart se mit à la tête des soldats de tranchée, s'élança contre les Arabes, et les repoussa avec perte.

Le 30, le général Desprez fit une reconnaissance vers la droite, à la tête de quelques troupes et de deux pièces d'artillerie de montagne commandées par le lieutenant de Kergorlay. Dans sa marche, il es-

suya, mais sans en éprouver de pertes, le feu des batteries du fort l'Empereur et du fort Bab-Azoum, et il continua de pousser devant lui, à une assez grande distance, les Arabes qui n'opposèrent nulle part une résistance sérieuse. Au retour, l'ennemi revint, suivant son habitude, avec plus d'ardeur contre les colonnes qui battaient en retraite; mais la fermeté de nos soldats, et les bonnes dispositions qui furent adoptées, les empêchèrent d'obtenir aucun avantage. Un accident survenu à l'une des pièces d'artillerie dont les roues s'embarrassèrent dans les racines qui garnissaient les parois d'un chemin creux, montra combien il était utile, dans ces sortes de guerres, de se servir d'une artillerie aussi mobile et aussi perfectionnée que celle dont l'armée était pourvue. Après quelques instants employés en efforts inutiles pour dégager l'affût, le lieutenant Kergorlay, voyant passer à côté de lui les derniers tirailleurs, et entendant déjà sur ses flancs le bruit de la fusillade et les cris féroces des Arabes, ordonna rapidement à ses canonniers de démonter la pièce; les uns prirent l'affût, les autres l'obusier, et, chargés de ce précieux fardeau, ils continuèrent leur route et atteignirent enfin un terrain plus égal, où la pièce put être replacé sur ses roues. Le dévouement des canonniers, le sang-froid de l'officier, et la perfection du matériel, brillent également dans ce léger incident.

Par suite des dispositions prises jusqu'ici, l'investissement d'Alger n'était point complet, et la route de Constantine demeurait libre. Le général en cehf

eut un instant le désir de la couper, mais il renonça promptement à un projet qui eût étendu son armée dans des positions difficiles à défendre. D'ailleurs le siége ne pouvant avoir qu'une très-courte durée, il était peu important que la place reçût quelques vivres.

Le 3, l'amiral Duperré, sans attendre le signal que devait lui faire l'armée de terre, se rapprocha d'Alger, et, défilant à une assez grande distance du môle, canonna la ville et les forts. Pour être suivie de succès, une pareille entreprise devait être exécutée à portée de pistolet, et il n'eût point été prudent de raser d'aussi près les batteries des corsaires. L'amiral Duperré ne commit point cette faute, mais il eut ensuite le tort de parler en termes trop pompeux d'une canonnade qui ne pouvait avoir pour résultat que d'intimider l'ennemi. La terreur fut, en effet, le premier sentiment qu'éprouvèrent les Algériens; mais quand ils virent que les boulets tombaient loin de leur ville, ils reprirent courage. S'élevant alors à un excès de confiance, ils ne purent plus attribuer qu'à de la pusillanimité notre apparente inaction devant le fort l'Empereur. On les entendit donc se livrer aux transports de la joie la plus bruyante, et nous crier que puisque nous manquions de canons, ils étaient prêts à nous en envoyer. Dans la nuit du 3 au 4, passant de la menace à l'exécution, ils se portèrent en grand nombre sur la batterie du Dauphin. Un Arabe fut tué au moment où il y pénétrait par une embrasure; d'autres accoururent pour le venger, et l'on se battit pendant quelques instants corps à corps.

On vit alors les soldats et les officiers d'artillerie rivaliser d'audace, et forcer les ennemis à la fuite; le lieutenant d'artillerie Daru fut blessé à la main.

Mais le moment approchait où les infidèles allaient apprendre à quels soins l'armée avait employé les trois jours qui venaient de s'écouler.

Déjà les batteries étaient armées et approvisionnées, les pièces étaient chargées, et les canonniers à leurs postes n'attendaient que le signal pour faire feu. A trois heures et demie du matin, une fusée s'éleva dans les airs; au même moment le canon éclata dans toutes les batteries; l'artillerie du fort répondit, et le silence de la nuit fit place au bruit le plus formidable. Pendant ce terrible combat, tout se tut, et les tirailleurs, Français ou Musulmans, attendirent immobiles que les foudres de la guerre eussent tranché les destinées de la ville invincible.

Dès les premières salves, les boulets de seize et de vingt-quatre firent voler en éclats les pierres des murailles et des embrasures; le tir des bombes et des obus, moins juste en commençant, se régla après quelques tâtonnements. La canonnade se soutint pendant quatre heures, au bout desquelles on s'aperçut que le feu du fort fléchissait; à dix heures il était éteint. Aussitôt le général La Hite donna l'ordre de battre en brèche les deux faces du bastion contre lesquelles les batteries étaient dirigées, et bientôt de grandes déchirures apprirent avec certitude que la brèche serait praticable avant la fin du jour.

Mais l'honneur de monter à l'assaut n'était point réservé à nos troupes; tout à coup on vit le fort chan-

celer, s'entr'ouvrir, et lancer vers le ciel, à travers des nuages de fumée, une gerbe de feu mêlée de pierres et de rochers; une détonation terrible se fit entendre, et la lumière du jour fut obscurcie : le fort avait sauté! Plus d'un courage parut ébranlé dans ce moment sublime; mais les canonniers restèrent à leurs postes, et le feu des batteries continua à foudroyer les ruines du fort. Quand la fumée se fut dissipée, on reconnut que les murs étaient renversés et que la tour intérieure avait disparu.

Dans le premier instant, on crut que cette explosion avait été causée par nos bombes; mais les rapports des officiers placés sur les flancs du Boudjaréah apprirent bientôt que l'ennemi avait d'abord évacué le château, et qu'un Nègre, chargé sans doute du soin terrible de mettre le feu aux poudres, y était demeuré seul.

A la vue de cette catastrophe, les Arabes poussèrent des cris de terreur. Ne comptant plus sur le salut d'une ville dont le fort l'Empereur formait, suivant eux, le plus sûr rempart, ils prirent la fuite, et portèrent à travers toute la régence la nouvelle de ce terrible événement.

A peine la fumée avait-elle disparu, que déjà nos soldats occupaient les ruines du fort, où le capitaine d'artillerie Bonet, et un canonnier aussi intrépide que lui, étaient entrés les premiers. Le général La Hite arriva bientôt après, et il se hâta de mettre en batterie quelques pièces de canon, pendant que le général Valazé déblayait les abords de la brèche, murait la porte du côté de la ville, et s'occupait de

prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer une position d'une aussi grande importance. Le général en chef se rendit lui-même au château de l'Empereur, pour surveiller de plus près les mouvements des troupes et les progrès de l'attaque.

Cependant le trouble régnait dans la ville, la terreur était peinte sur tous les visages, et les chefs de la milice, prêts à se révolter, exigeaient qu'on demandât la paix. Plus résolu, Hussein voulait s'ensevelir sous les ruines de son empire, et deux fois on le vit s'élancer, le pistolet à la main, contre les magasins à poudre. Il ne consentit qu'avec peine à envoyer au vainqueur son secrétaire, Mostapha, pour offrir de payer les frais de la guerre, à condition toutefois que les Français n'entreraient point dans la ville. Le comte de Bourmont reçut le parlementaire sur les ruines mêmes du château de l'Empereur : à peine eut-il entendu ses propositions, qu'il lui déclara que la base de tout traité serait l'occupation immédiate de la ville et des forts, et que si le pacha hésitait, le feu allait commencer contre la Casaubah. Intimidé par un langage si ferme, Mostapha blâma le pacha d'avoir attiré sur Alger ce terrible orage. « Quand les Algériens, dit-il, sont en guerre contre la France, ils ne doivent pas attendre, pour demander la paix, l'heure de la prière du soir. » Vérité certaine, sagesse tardive! Paraissant ensuite croire que le dey formait le seul obstacle à la paix, il offrit au général Bourmont de lui envoyer sa tête; mais cette proposition n'ayant point été acceptée, il retourna porter à son maître la réponse qu'il avait reçue. Il était alors onze heures et demie.

A une heure, deux Maures se présentèrent; ils se nommaient Ahmed-Bouderbah, et Hassan-Ben-Othman-Khodja : l'un et l'autre parlaient français. Tandis qu'ils s'entretenaient avec le général en chef, quelques boulets partis du fort Bab-Azoum leur causèrent une émotion qu'ils ne surent pas dissimuler. « Ne craignez rien, leur dit vivement le général La Hite, c'est sur nous que l'on tire. » Propos où l'on retrouve la gaieté française et la présence d'esprit du courage.

Bientôt le Turc Mostapha reparut accompagné du consul d'Angleterre, dont le premier soin fut de déclarer qu'il se présentait sans aucun caractère officiel, et seulement avec le désir d'être utile aux deux partis; puis il ajouta qu'il serait peut-être dangereux d'imposer des conditions trop dures aux vaincus, qui, n'écoutant plus alors que leur désespoir, feraient sauter la ville. « Ce langage, dit le général Desprez, pouvait être dicté par des motifs contraires aux intérêts de la France, et il n'eut qu'une faible influence sur les résolutions du général en chef. »

Mostapha demandait que la capitulation fût écrite; le comte de Bourmont en discuta donc immédiatement les dispositions avec les généraux Desprez, Berthezène, d'Escars, Valazé, La Hite, Tolosé, etc., et, après l'avoir fait copier par l'intendant en chef, il la remit à l'envoyé turc, qui partit accompagné de l'interprète Braskéwitz, chargé d'en traduire et d'en expliquer les articles au dey.

Voici le texte de cette capitulation :

« Le fort de la Casaubah, tous les autres forts qui

dépendent d'Alger, et le port de cette ville, seront remis aux troupes françaises, le 5 juillet, à dix heures du matin (heure française).

« Le général en chef de l'armée française s'engage, envers S. A. le dey d'Alger, à lui laisser sa liberté et la possession de toutes ses richesses personnelles.

« Le dey sera libre de se retirer, avec sa famille et ses richesses, dans le lieu qu'il aura fixé. Tant qu'il restera à Alger, il y sera, lui et sa famille, sous la protection du général en chef de l'armée française. Une garde garantira la sûreté de sa personne et celle de sa famille.

« Le général en chef assure à tous les soldats de la milice les mêmes avantages et la même protection.

« L'exercice de la religion mahométane restera libre; la liberté des habitants de toutes les classes, leur religion, leurs propriétés, leur commerce, leur industrie, ne recevront aucune atteinte. Leurs femmes seront respectées; le général en chef en prend l'engagement sur l'honneur.

« L'échange de cette convention sera fait le 5 avant dix heures du matin. Les troupes françaises entreront aussitôt après dans la Casaubah et dans tous les forts de la ville et de la marine. »

On a souvent répété que le général Bourmont s'était montré trop généreux dans cette capitulation : on lui a surtout reproché d'avoir laissé aux Turcs et aux Maures leurs fortunes privées. Une conduite opposée eût été indigne de la France : il n'est pas certain d'ailleurs que les Turcs s'y fussent soumis, et il suffisait d'un acte de désespoir, pour enlever à

l'armée victorieuse la gloire d'entrer dans une ville debout et de livrer à sa patrie les trésors de la Casaubah.

Le dey se soumit presque sans observation aux conditions qui lui étaient imposées; il eût voulu seulement que l'entrée de l'armée française fût retardée de vingt-quatre heures; mais le général Bourmont n'y ayant point consenti, les portes de la ville furent ouvertes le lendemain à midi.

La première division prit possession du fort des Anglais et de la porte Bab-el-Ouëd; la seconde division s'empara de la Casaubah, de la porte Neuve et de la porte Bab-Azoum; la troisième division occupa le port et le fort Bab-Azoum. Le maréchal de camp Tolosé fut nommé commandant de la place.

« Alger, dit le capitaine Pellissier, était loin de présenter, au moment où les Français y entrèrent, l'aspect triste et désolé d'une ville où la victoire vient d'introduire l'ennemi. Les boutiques étaient fermées, mais les marchands, assis tranquillement devant leurs portes, semblaient attendre le moment de les ouvrir. On rencontrait çà et là quelques groupes de Turcs et de Maures dont les regards distraits annonçaient plus d'indifférence que de crainte. Quelques Musulmanes voilées se laissaient entrevoir à travers les étroites lucarnes de leurs habitations. Les Juives, plus hardies, garnissaient les terrasses de leurs demeures, sans paraître surprises du spectacle nouveau qui s'offrait à leurs yeux. Nos soldats, moins impassibles, jetaient partout des regards avides et curieux, et tout faisait naître leur étonnement dans une ville

où leur présence semblait n'étonner personne. »

Les Algériens se reposaient-ils sur la générosité de la France, ou tant de résignation et de tranquillité venaient-elles seulement de la profonde impassibilité que les sectateurs du prophète savent opposer aux événements marqués du doigt d'une invincible fatalité? Ce double sentiment leur inspira sans doute la sécurité dont nos soldats furent frappés.

Le dey sortit de la Casaubah au moment où les premiers officiers français y pénétrèrent. Son départ fut suivi du plus grand désordre : des Maures, des Nègres, des Juifs, étrangers à sa maison, confondus avec les esclaves qui enlevaient ses meubles, se livrèrent à un véritable pillage. Plusieurs soldats de l'armée victorieuse ne tardèrent pas à venir prendre aussi leur part du butin. Des armes précieuses, des selles richement ornées, des vêtements de femme, des bracelets épars dans les corridors et les chambres, tentaient la curiosité du vainqueur. Plusieurs officiers, et même, dit-on, un général y portèrent les mains. Ils n'y cherchaient qu'un souvenir de leur brillante campagne, mais les partis dont la haine poursuivait l'expédition voulurent y voir une odieuse dilapidation. Il eût mieux valu sans doute que, s'élevant à un stoïque dédain, et au complet oubli de traditions moins scrupuleuses, officiers et soldats foulassent, sans les relever, tant d'objets rares ou précieux; mais c'eût été trop demander dans un pareil moment, comme c'eût été trop exiger des passions politiques que d'en attendre un jugement impartial. La France entière retentit des plus odieuses accusations, et l'ar-

mée que la gloire venait de couronner fut alors indignement outragée. On eût dit ces anciens triomphes où des esclaves payés criaient des injures aux vainqueurs, qui rentraient dans leur patrie, précédés des rois vaincus et enchaînés.

Le général en chef n'échappa point aux accusations dont on accablait l'armée, et c'est même contre lui que furent dirigées les plus violentes : on alla jusqu'à dire qu'il avait osé soustraire de fortes sommes au trésor de la Casaubah. L'armée ne le soupçonna jamais d'un crime pareil : elle savait qu'une commission, composée du général Tolosé, du payeur général Firino et de l'intendant général Denniée, avait seule pénétré dans les caveaux où étaient renfermées les richesses de la régence, et que ces officiers en avaient dressé l'inventaire avec une publicité et des soins qui rendaient la fraude impossible.

Ce que l'on ne sut guère en France, c'est qu'à part les désordres de la Casaubah, jamais ville ennemie ne fut occupée avec plus de respect pour le droit des gens, et que jamais capitulation ne fut plus strictement observée. Trente mille hommes errèrent pendant plusieurs jours, presque sans abri, dans les rues d'une ville conquise, sans que le seuil d'une seule maison fût envahi par un seul homme. Les mosquées attiraient la curiosité des soldats ; une simple défense du général, affichée à la porte, devint pour eux une barrière insurmontable. Si un reproche peut être adressé au général en chef, c'est d'avoir porté trop loin le respect pour les usages du vaincu, et d'avoir sacrifié, au désir de les satisfaire, le soin de

ses propres soldats, dont un grand nombre bivouaquaient aux portes de la ville.

Il n'est personne qui n'ait à se reprocher une profonde injustice à l'égard des vainqueurs d'Alger. Charles X lui-même ne se montra point assez empressé de récompenser des services aussi brillants. Les demandes d'avancement faites par le général Bourmont furent trouvées trop nombreuses, et l'entourage du Dauphin mettait, dit-on, de l'amour-propre à ne pas permettre qu'une campagne si courte fût payée par des faveurs égales à celles qui avaient suivi la campagne d'Espagne. Le bâton de maréchal pour le général en chef, et trois croix de saint Louis pour ses fils Charles et Amédée, et pour le jeune Bessières, furent donc les seules récompenses qu'on envoya dans le premier instant en Afrique. L'armée, et ceux qui étaient l'objet d'une si singulière distinction, en furent également mécontents. Amédée de Bourmont était mort, mais son frère et M. de Bessières refusèrent de porter leurs décorations avant qu'on eût rendu justice à leurs compagnons d'armes. Quand les nouvelles propositions du maréchal arrivèrent à Paris, la révolution de juillet avait éclaté, un nouveau général était nommé pour prendre le commandement de l'armée, et, partageant les préventions et la criminelle erreur du gouvernement qui l'envoyait, il s'avançait avec le projet de punir des coupables, et non point avec la pensée de récompenser les services rendus à la patrie. Son premier acte fut donc de nommer des juges à l'armée, et cette injurieuse mesure parut presque un bienfait à

des soldats indignés des accusations dont on les accablait.

Le maréchal quitta bientôt Alger, n'emportant en exil que sa gloire et un titre qu'on voulut lui disputer. Dans le même temps, le cercueil de son fils Amédée était violé à Toulon ; mais ce dernier outrage réveilla l'indignation générale, et, malgré la haine et la fureur des partis, on comprit enfin qu'on était allé trop loin.

Telle fut donc la destinée de l'armée qui, en vengeant les injures faites à la France, venait d'ajouter à ses États une vaste province, et 48,000,000 de francs à son trésor : le roi Charles X lui marchandait des récompenses, le gouvernement de juillet la mettait en accusation, et les partis l'injuriaient. La postérité lui rendra justice !

Constatons encore un de ces faits singuliers que les temps de désordre politique et les pays ardents comme la France peuvent seuls présenter : une ivresse universelle accueillit à Paris et dans les provinces la nouvelle de la chute d'Alger, et il parut incroyable que tant de joie fût mêlée à tant de mécontentement. L'amour de la gloire, l'orgueil du triomphe, étouffèrent un instant le fiel des partis : il se réveilla bientôt !

Quelques officiers, qui rentraient en France, saisirent cette occasion de protester contre les inculpations dont l'armée d'Afrique était l'objet, et le général d'Arcine écrivit alors au *Sémaphore* de Marseille une lettre que d'autres journaux ont reproduite. On la trouvera aux pièces justificatives : une pareille

lettre doit servir à l'histoire; elle est digne de l'armée qu'elle vengeait, et de l'officier général qui venait de prendre une part si glorieuse et si pure à la conquête d'Alger.

Ici se termine ma tâche. L'histoire de l'établissement des Français dans la régence ne doit point m'occuper : il n'est pas temps encore de l'écrire. J'aurais voulu pouvoir ne point parler de l'expédition de 1830; trop près des événements, l'historien n'est point assez libre. Souvent il se trouve dans l'alternative de blesser la vérité ou de blesser les hommes; j'ai cherché avec un soin scrupuleux à éviter l'un et l'autre; avant tout, je me suis efforcé d'être juste, et j'aurais voulu éloigner de moi les événements, afin d'en parler comme la postérité elle-même en parlera.

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I

Rétablissement du Bastion de France, par Sanson de Napollon, en 1628.

Pièce extraite du volume manuscrit : *Du Traité du Turc avec les princes chrétiens*. Bibl. roy.

Nous, Sanson de Napollon, disons et faisons, après avoir accompli heureusement les traictés de paix entre les sujets du roy et ceux d'Alger, passé les articles signés du bacha, de l'aga, chef de la milice, du grand moffety et cady du dit lieu pour assurances et conservations de leurs promesses et sous le bon plaisir du roy. Considérant, le sieur Napollon, qu'il falloit accomplir la volonté du roy pour l'établissement du Bastion, ainsi qu'il est contenu dans un article exprès de son instruction que Sa Majesté lui a fait expédier, et par la recommandation que le duc de Guise lui a faite, lui recommandant de rechercher la permission de rétablir le dit bastion, Napollon proposa dans le divan et conseil les mêmes mots que ceux qui suivent : « Messieurs, anciennement les François avoient construit un bastion, appelé de France, en la coste de votre royaume, le quel a été par vous démoli il y a en-

viron trente ans, si vous voulez que je le redresse, je le ferai au nom du roy, mon maître. » Ayant, le conseil, mis la demande de Napollon en considération, chacun dit son opinion ; il fut conclu de donner la dite place du Bastion et ses dépendances au roy, avec permission au dit Napollon de le rebastir sur les ruines et fondements où il étoit anciennement, à la charge et condition de payer tous les ans dix mille doubles à la bourse des finances de laquelle se paye la solde de la milice, et d'autant que Napollon a rendu de fidèles services tant d'une part que d'autre en la dite négociation, pour récompense lui avons donné le capitainage dudit Bastion, durant sa vie, et après sa mort l'empereur de France mettra tel autre que bon lui semblera. » Napollon ayant remercié le conseil et promis, pendant qu'il serait capitaine, de payer tous les ans la somme de dix mille doubles contenue au premier article pour la bourse du trésor, seize mille doubles à la bourse des finances (les dites deux parties, réduites en monnaie de France, montent à seize mille livres) : moyennant la quelle somme ceux d'Alger ne pourront prétendre aucune chose sur la dite place, ni faire lever aucun droit sur les marchandises qui entrent et sortent, l'ayant déclaré et déclarons francs et libres, et pour l'observation de leurs promesses ont passé l'escrit et contract en langue turquesque, la teneur de laquelle est suivant la traduction cy-après en langue françoise.

Teneur du contract passé avec le divan et conseil d'Alger, pour le rétablissement du Bastion et ses dépendances.

Au nom de Dieu, soit-il ! L'an mil six cent vingt-huit, et le XIXe du mois de septembre, suivant le compte musulman, l'année mil six cent trente-huit. Le sujet de la présente est que le roy de France, les jours du quel soient heureux, nous a envoyé de sa part un de ses gentils hommes, nommé le capitaine Sanson Napollon, avec les souverains commandements de notre très-hault empereur, le quel est l'ombre de Dieu sur la face de la terre, avec lettre d'amitié de la part du roy de France, ensemble deux canons de bronze, et plus deux cents bons esclaves musulmans, avons changé l'inimitié en une bonne amitié. Le quel Sanson Napollon

estant arrivé en ceste invincible ville d'Alger, les commandements de nostre empereur ont été reçus, et ayant compris le contenu d'iceux et substance des dites lettres d'amitié, estant le tout reçu de bonne grâce, avons accordé la paix, et pour conserver la bonne amitié parmi nous, avons escript la présente en témoignage de nostre parole et promesse, comme suit.

Ainsi que par cy devant les François avoient commandé le Bastion, avec l'eschelle de Bones, les avons accordés moyennant vingt-six mille doubles, savoir : seize mille doubles pour la paye des soldats, et dix mille doubles pour le glorieux trésor de la Cassobah, ainsi qu'il a été promis par le capitaine Sanson.

Et moyennant ces dites sommes avons déclaré, promis donner Bastion et eschelles de Bones au roy de France, avec pesches ; que pour récompense des services rendus par le capitaine Sanson, il en sera le chef et commandera les dictes places sans que l'on en puisse mettre aucun autre. Néanmoins, après son décès, le roy y pourra pourvoir d'autres personnes.

Les vaisseaux du dit capitaine Sanson pourront aller et venir aux dits lieux pour y vendre, négocier et acheter, enlever cuire, cire, laine, et toute autre chose comme estoit anciennement, sans qu'un autre vaisseau, de qui que ce soit, y puisse aborder, vendre, négocier, ni achepter cire, laine et autres marchandises, sans qu'il eust ordre par escript du capitaine Sanson.

Permettons et entendons que les vaisseaux du dit capitaine Sanson puissent partir de France, pour aller, venir et retourner aux dites eschelles en droiture, sans aucune permission.

Estant les dits vaisseaux rencontrés par nos corsaires, ne leur sera fait aucun déplaisir, ni reproche, allant ou venant à droiture.

Et d'autant que la dite place du Bastion et ses dépendances ont esté desmolies, permettons de les pouvoir redresser et fabriquer comme elles estoient anciennement, pour pouvoir se garantir contre les Maures, vaisseaux et brigantins de Majorque et Minorque ensemble.

Ils pourront redresser les autres lieux et places qui avoient accoutumés estre tenus pour se défendre, comme estoient anciennement.

Estant les bateaux de la pesche du corail entraisnés, par vents

contraires, d'aborder aux lieux de la coste comme Gigelly et Bones, ne leur sera fait aucun déplaisir, ni esclaves pour vendre aux Maures.

Toutes sortes de navires, galères et frégates, qui passent par la dite coste, soit en négociation ou autrement, allant et venant au royaume de Tunis, ne pourront nuire ni faire aucun déplaisir aux bateaux qui peschent le corail.

Ceste promesse, foy et parole, l'avons escrite et remise entre les mains de Napollon. Fait en Alger, à la fin de la lune de Marras, l'année mil six cent trente. Signé et scellé Ossan-Bacha, gouverneur d'Alger, et Moussa-Aga, chef et général de la milice, du moffety et du cady de la dite ville.

II

État de ce qui est nécessaire pour l'entretenement du Bastion, de la Calle, du cap de Roze, et de la maison de Bone. — Ms. a la Bibl. royale.

« La forteresse du cap de Roze est la plus proche place de Bone ; il y demeure un caporal, dont le salaire est de trente livres par mois, et huit soldats, qui reçoivent neuf livres chacun par mois. — Un truchement à dix-huit livres le mois.

« Le Bastion envoie des vivres à cette petite garnison.

« Le lieu dit La Calle est le port où les navires qui abordent les bastions demeurent en tout temps assurés et sans aucun danger : il y a une forteresse et deux grands magasins ; il y demeure un capitaine et quatorze soldats en garnison d'ordinaire, et suivant l'occasion on la renforce.

« Le Bastion est la place principale et la plus forte, dans laquelle se tient toute la munition de guerre et de bouche nécessaire pour toutes les dites places ; dans la quelle y demeurent ordinairement

le capitaine et son lieutenant, un homme qui a l'intendance et l'administration du négoce, un escrivain qui tient compte de toutes les affaires, etc., etc.

« Dans le corps de garde y demeurent un capitaine et deux caporaux, et vingt-huit soldats et un tambour. Le dict capitaine a trente-six livres le mois, etc., etc.

« De plus, dans la forteresse il y demeure toujours quinze personnes qui servent dans les occasions, et pour accompagner le capitaine lorsqu'il va en campagne, et en tout autre occasion d'importance.

« Il y a d'ordinaire quatre soldats qui font sentinelle, hors de la forteresse, dans la basse-cour.

« Un capitaine, qui commande la frégate du Bastion, et quarante matelots.

« Deux charpentiers, un boulanger.

« Deux religieux, qui desservent l'église, et deux garçons pour domestiques.

« Il y a un capitaine pour la pêche du corail, qui commande vingt et un bateaux.

« A chaque bateau il y a sept personnes.

« Trente chevaux et trois mulets, pour les charrettes et autres travaux.

« Tous les meubles et ustensiles qui sont dans la forteresse du Bastion, et ceux qui sont dans la grande maison hors la forteresse du Bastion, proviennent des deniers du Bastion.

« L'approvisionnement du Bastion est considérable en mousquets, sabres, plombs, poudre, canons, pioches, serpes, barques à pescher, étoupes à pescher, etc., etc. »

III

Traité de paix entre ceux d'Alger et les sujets du roi pour le commerce, signé le 29 septembre 1628.

(Dans le volume manuscrit de la Bibliothèque royale intitulé : *Recueil des Traités de paix du Turc avec les princes chrétiens.*)

Au nom de Dieu, soit-il ! L'an mil six cent vingt-huit, le XIX[e] jour du mois de septembre, et suivant le compte des Musulmans, mil trente huit, et le vingtième jour de la lune de Maran, en l'invincible ville d'Alger.

Le très-puissant et très-glorieux empereur des Musulmans, qui est l'ombre de Dieu sur la face de la terre, nous avoit envoyé ses sublimes commandements à la considération de son très-cher et parfait ami l'empereur de France, que Dieu augmente sa gloire et sa vertu ! le quel avoit envoyé en notre invincible ville d'Alger, par le capitaine Sanson Napollon, son aimé, les deux canons que Simon Danser nous avoit enlevés, ensemble nos frères mousulmans qui estoient esclaves dans ses galères. Les quels commandements, canons et Mousulmans ayant conduit dans le port d'Alger, les avoit rendus en la puissance du très-illustre seigneur Assan-Bacha, que Dieu augmente ses jours ! et estant aussi assemblés, l'aga, chef de la milice, le mofty, le cady et les défenseurs de la loy et tous ceux de la milice du grand divan et conseil, où publiquement avons fait lecture du commandement du très-hault empereur des Mousulmans, la substance desquels estoit ainsi.

« Vous aussi nos esclaves de la milice d'Alger anciennement avez vécu avec les François comme frères, mais à cause de quelques méchants hommes parmi vous qui ont commis des actes contre le debvoir et la justice, avez réputé les dits François comme ennemis ; maintenant je veux que tout le passé soit passé, et

sans que vous vous ressouveniez plus des injures, viviez comme frères et bons amis. »

Tous généralement, grands et petits, nous avons répondu, sommes contents, et voulons obéir aux commandements de notre empereur, estant ses esclaves.

De même avions fait lecture d'un traité d'amitié de l'empereur de France, la substance du quel dit ainsi :

« Tout ainsi que l'empereur des Mousulmans, mon très-cher et parfait ami, les jours du quel soient pleins ! m'avoit écrit qu'il désire que l'on vescut de part et d'autre en l'advenir en bonne paix et amitié, ce que j'ai eu à plaisir. »

Tout le divan et conseil, grands et petits, ont solennellement juré et promis de conserver une bonne paix et amitié, et pour cet effet ils ont déclaré ici après ce qui se doit observer.

Premièrement : que tous les esclaves mousulmans, réfugiés des pays de leurs ennemis, abordant dans le pays de France, leur sera donné libre passage pour revenir à Alger, et défenses seront faites à ceux qui habitent les villes des confins du royaume de France, et à toutes autres personnes de ne vendre, ne rendre les dits Mousulmans à ses ennemis.

Lorsque les navires d'Alger avec les François se rencontreront, s'estant reconnus, se donneront des nouvelles réciproques comme vrais et bons amis, sans que ceux d'Alger puissent aller dans les navires ou barques françoises, pour y prendre aucune chose que ce soit, ni changer voiles, câbles, canons, ni aucune munition de guerre, ni autre chose, ni moins pouvoient-ils menascer ni battre les patrons, escrivains, garçons, ni autres du navire et barque, pour leur faire dire chose contraire à la vérité.

Si les navires ou barques françoises seront chargées de marchandises du compte des ennemis du grand seigneur, après qu'ils seront bien éclaircis, soit par manifeste rapport desdits patrons ou écrivains, ou mariniers, les dits vaisseaux ou barques seront conduits en Alger, où leur sera payé le nolis, et après s'en retourneront où bon leur semblera ; aux quels sera enjoint de ne plus tollir marchandises des dits ennemis, de crainte de ne perdre le crédit de son nolis.

Tous les François qui se trouveront dans les navires de guerre

des ennemis d'Alger, et qui seront mariés et habitants aux pays des dits ennemis, estant pris dans tels navires, ils seront esclaves comme ennemis.

Ayant, les navires françois, reconnu et parlementé avec les navires d'Alger, après en estre éclairci ; tels navires françois voulant combattre et commençant les premiers, estant pris seront esclaves ainsi qu'il est porté par les commandements du grand seigneur.

Ne pourront ceux d'Alger prendre aucun garçon pour le faire renier par force, ni leur faire aucune menace en façon quelconque ; que, si quelqu'un François se vouloit renier volontairement, il sera conduit devant le divan, et déclarera franchement sa conscience quelle loi veut tenir sans aucune contrainte.

Et, en cas qu'il y eût quelquefois des navires ou barques d'Alger qui rencontrent quelques navires ou barques françoises, ne voulant croire la parole et le témoignage du capitaine et escrivain françois, que les facultés de tels navires ou barques appartiennent aux François, et qu'on les voulût conduire en Alger, à peine arrivés, seront les dits capitaines et escrivains interrogés dans le divan, avec paroles remplies d'amitié et de douceur, sans leur faire aucune menace, et, s'ils persistent que les facultés appartiennent aux François, incontinent seront relaxés, et les raïs chastiés arbitrairement.

Tous ceux qui seront natifs des pays ennemis d'Alger, mais qui seront mariés et habitués en France, ne pourront estre faits esclaves, comme aussi se rencontrant quelque François passager sur les navires desdits ennemis, ne pourront estre esclaves, pour ce qu'ils soient sujets du dit empereur de France.

Et d'autant que ceux de la milice d'Alger, qui seront raïs et capitaines de galères et navires de guerre, ne contreviendront jamais à ce traité de paix, aussi bien pourroit estre que quelqu'un de mauvaise vie, comme Mores et Tagarins, voulant armer, pourroient rencontrer quelques navires ou barques françoises, et les conduire à Salé, ou aucuns lieux des ennemis des François, ce qui seroit au grand préjudice de l'intégrité de cette paix, et donneroit des blâmes à ceux d'Alger, et par conséquent à ceste fin de prévoir de tels inconvénients, il sera establi un très-bon ordre à ceste

fin que tous ceux qui partiront d'Alger seront asseurés qu'ils y retourneront, deffendant aussy que aucun estranger ne soit fait raïs de galères et navires.

Et semblablement, tant d'une part que d'autre, promettons que nous nous obligeons, par ce présent traité, d'observer et maintenir de point en point tous et chacun des articles de capitulation d'entre nos deux monarques (que Dieu augmente leurs gloire et vertu), suivant les quelles, personne ne pourra entrer en la maison du consul des François, ni officier du divan, ni aucun de la milice, pour quelque occasion ni sujet que ce soit. Que si quelqu'un prétend quelque demande du dit conseil, il sera appelé en tout honneur avec un des cahoux (chaoux) du divan, par-devant l'aga, chef du dit divan, où sera observé la justice; à ceste fin que le dit consul françois vive en paix, tranquillité, et toute sorte d'honneur et respect.

En cas qu'il y eust quelque mauvaise personne, tant de la part d'Alger que de la France, qui commist quelque action capable de contrevenir aux articles du présent traité aux préjudices des commandements et capitulations impériales, et qu'il cherchast quelque occasion pour pouvoir rompre cette paix, n'y a point de sujet capable de ce faire; mais tels personnages seront punis de mort cruelle; et à tous ceux qui contreviendront en aucun de ces présents articles, il sera tranché la teste.

Et pour l'observation de tout ce qui est contenu aux présents articles, en la présence de très-illustre Ossan-Bacha, de Massa-Aga, chef de la milice, des seigneurs mofty et cady, défenseurs de la loi, de tous les sages et anciens, et de ceux qui continuellement prient le très-hault Dieu, et tous ceux du divan et conseil de l'invincible milice d'Alger, grands et petits, d'un commun accord et consentement, à la gloire et honneur des empereurs, et suivant ces commandements et capitulation impériale, avons fait et permis ceste paix, et donné parole avec serment et promesse de la maintenir et garder de point en point. Ayant fait du présent acte plusieurs copies semblables, scellées et signées de tous les susdits et nommés, l'une desquelles copies sera gardée dans la caisse du sacré trésor du divan, une autre à l'empereur de France, et aux

lieux où besoing sera de les faire observer. Fait l'an et jour ci-dessus.

(De la traduction de Salomon Cassin, interprète du roi, en Alger, le 4 octobre 1628.)

IV

Traité de paix entre la France et Alger, négocié par Tourville, le 25 avril 1684. — Bibl. roy.

Articles et conditions de paix, accordés par nous, chevalier de Tourville, lieutenant général des armées navales de très-puissant, très-excellent et très-invincible prince Louis XIV, par la grâce de Dieu, empereur de France et roy de Navarre, aux très-illustres bacha, dey, divan et milice de la ville et royaume d'Alger.

I.

Les capitulations, faites et accordées entre l'empereur de France et le grand seigneur ou leurs prédécesseurs, ou celles qui seront accordées de nouveau par l'ambassadeur de France, envoyé exprès à la Porte, pour la paix et le repos de leurs États, seront exactement et sincèrement gardées et observées, sans que de part et d'autre il y soit contrevenu directement ou indirectement.

II.

Toutes œuvres ou actes d'hostilité, tant par mer que par terre, cesseront à l'avenir entre les vaisseaux et sujets de l'empereur de France et les armateurs particuliers de ladite ville et royaume d'Alger.

III.

A l'avenir il y aura paix entre l'empereur de France et les très-illustres bacha, dey, divan et milice de la dite ville et royaume

d'Alger et leurs sujets, et ils pourront réciproquement faire leur commerce dans les deux royaumes, et naviguer en toute seureté, sans en pouvoir estre empêchés pour quelque cause et sous prétexte que ce soit.

IV.

Et pour parvenir à la dite paix, il a été convenu de part et d'autre de la restitution de tous les François détenus esclaves dans le royaume et domination d'Alger, et de ceux du corps de la milice du dit royaume qui sont sur les galères de France, suivant les rôles qui en sont fournis. Le sieur Du Sault, gouverneur du Bastion de France, se chargeant d'amener les dits esclaves du corps de la milice, par des bâtiments exprès ; et le divan et puissance d'Alger de rendre tous les esclaves françois dans le moment du dit échange.

V.

Les vaisseaux armés en guerre à Alger ou dans les autres ports du royaume, rencontrant en mer les vaisseaux et bâtiments, naviguant sous l'étendard de France et les passeports de monseigneur l'admiral conformes à la copie qui sera transcrite en fin du traité, les laisseront, en toute liberté, continuer leur voyage sans les arrêter, ni donner aucun empeschement ; ains leur donneront tous les secours et assistances dont ils pourront avoir besoin ; observant d'envoyer seulement deux personnes dans la chaloupe, outre le nombre de matelots nécessaires pour la conduite, et de donner ordre qu'il n'entre aucun autre que les dites personnes dans les dits vaisseaux, sans la permission expresse du commandant : et réciproquement les vaisseaux françois en useront de même à l'égard des vaisseaux appartenant aux armateurs particuliers de la dite ville et royaume d'Alger, qui seront porteurs de certificats du consul françois qui est establi en la dite ville, des quels certificats la copie sera pareillement jointe en fin du présent traité.

VI.

Les vaisseaux de guerre et marchands, tant de France que d'Alger, seront reçus réciproquement dans les ports et rades des

deux royaumes, et il leur sera donné toutes sortes de secours pour les navires et équipages en cas de besoin. Comme aussi il leur sera fourni des vivres, agrès, et généralement toutes autres choses nécessaires, en les payant au prix ordinaire et accoutumé dans les lieux où ils auront relasché.

VII.

S'il arrivoit que quelques marchands françois estant à la rade d'Alger, ou à quelqu'un des autres ports de ce royaume, fussent attaqués par des vaisseaux de guerre ennemis, sous le canon des forteresses, ils seront défendus et protégés par les dits chasteaux, et le commandant obligera les dits vaisseaux ennemis de donner un temps suffisant pour sortir et s'éloigner des dits ports et rades, pendant le quel seront retenus les vaisseaux ennemis, sans qu'il leur soit permis de les poursuivre ; et la même chose s'exécutera de la part de l'empereur de France, à condition toutefois que les vaisseaux armés en guerre à Alger et dans les autres ports du royaume ne pourront faire des prises dans l'étendue de dix lieues des côtes de France.

VIII.

Tous les François pris par les ennemis de l'empereur de France, qui seront conduits à Alger et autres ports du royaume, seront mis aussitôt en liberté, sans pouvoir estre retenus esclaves, même en cas que les vaisseaux de Tripoli, Tunis et autres qui pourront estre en guerre avec l'empereur de France, missent à terre des esclaves françois.

IX.

Les dits bacha, dey, divan et milice de la ville et royaume d'Alger donneront dès à présent ordre à tous leurs gouverneurs de retenir les dits esclaves, et de travailler à les faire racheter par le consul françois au meilleur prix qu'il se pourra ; et pareille chose se pratiquera en France à l'égard des habitants du dit royaume d'Alger.

X.

Tous les esclaves françois, de quelques qualités et conditions

qu'ils soient, qui sont à présent dans l'étendue du dit royaume d'Alger, qui ont été pris, non-seulement depuis le 28 octobre 1681, mais même depuis le traité fait entre l'empereur de France et le bacha, dey, divan et milice d'Alger, au mois de février 1670, seront mis dans une pleine et entière liberté, sans aucune rançon; et pour cet effet il sera permis au commissaire que le dit chevalier de Tourville choisira, de se transporter, avec un officier commis par le gouvernement de la dite ville, dans tous les bagnes et autres lieux où sont retenus les dits François, pour prendre une liste exacte de leurs noms, sur la quelle ils seront mis en liberté, et, en cas que, par mégard ou aultrement, il en fut oublié quelques-uns, ils seront restituez aussitôt qu'ils seront demandés, encore que ce fut longtemps après le présent traité, attendu qu'il n'y aura point de prescription sur cet article.

XI.

Et à l'égard des François qui ont été pris avant le traité de 1670, a esté convenu qu'ils seroient tous racheptés, en payant trois cents livres pour la rançon de chacun, quelque somme qu'ils ayent esté payés par leurs patrons.

XII.

Les estrangers passagers trouvés sur les vaisseaux françois, ny pareillement les François pris sur les vaisseaux estrangers, ne pourront estre faits esclaves sous quelque prétexte que ce puisse être, quand même les vaisseaux sur les quels ils auroient estés pris se seroient défendus; ce qui aura lieu pareillement, soit à l'égard des estrangers passagers trouvés sur les vaisseaux de la dite ville et royaume d'Alger, et des sujets du dit royaume sur des vaisseaux estrangers.

XIII.

Si quelque vaisseau françois se perdoit sur les costes de la dépendance du royaume d'Alger, soit qu'il soit poursuivi par les ennemis, ou forcé par le mauvais temps, il sera secouru de tout ce dont il aura besoin pour estre remis en mer et pour recouvrer les marchandises de son chargement, en payant le travail des journées de ceux qui y auront esté employés, sans qu'il puisse

être exigé aucun droit ni tribut pour les marchandises qui seront mises à terre, à moins qu'elles ne soient vendues dans les ports du dit royaume.

XIV.

Tous les marchands françois, qui aborderont aux ports ou costes du royaume d'Alger, pourront mettre à terre leurs marchandises, vendre et achepter librement, sans payer autre chose que ce qu'ont accoustumé de payer les habitants du dit royaume; et il en sera usé de la même manière dans les ports de la domination de l'empereur de France, et, en cas que les dits marchands ne missent leurs marchandises que par entrepôt, ils pourront les rembarquer sans payer aucun droit.

XV.

Il ne sera donné aucun secours, ni protection contre les François aux corsaires de Barbarie qui seront en guerre avec eux, ni à ceux qui auront armé sous leur commission, et feront les dits bacha, bey, divan et milice d'Alger, défense à tous leurs sujets d'armer sous commission d'aucun prince ou État ennemy de la couronne de France; comme aussi empescheront que ceux contre les quels le dit empereur de France est en guerre puissent armer dans leurs ports pour courre sur ses sujets.

XVI.

Les François ne pourront estre contraints, pour quelque cause ou sous quelque prétexte que ce puisse estre, à charger sur leurs vaisseaux aucune chose contre leur volonté, ni faire aucun voyage aux lieux où ils n'auront pas dessein d'aller.

XVII.

Pourra le dit empereur de France continuer l'establissement d'un consul à Alger, pour assister les marchands françois dans tous les besoins, et pourra, le dit consul, exercer en liberté, dans sa maison, la religion chrétienne, tant pour lui que pour tous les chrestiens qui y voudront assister; comme aussi pourront, les Turcs de ladite ville et royaume d'Alger qui viendront en France,

faire dans leurs maisons l'exercice de leur religion, et aura le dit consul la prééminence sur les autres consuls, et tout pouvoir et juridiction dans les différends qui pourront naître entre les François, sans que les juges de la dite ville d'Alger en puissent prendre aucune connoissance.

XVIII.

Il sera permis au dit consul de choisir son drogman et son courtier, et d'aller librement à bord des vaisseaux qui seront en rade, toutes fois et quantes qu'il lui plaira.

XIX.

S'il arrive quelque différend entre un François et un Turc ou Maure, ils ne pourront estre jugés par les juges ordinaires, mais bien par le conseil des dits bacha, dey, divan et milice de la dite ville et royaume, ou par les commandants, dans les ports où les différends arriveront.

XX.

Ne sera le dit consul tenu de payer aucune dette pour les marchands françois s'il n'y est obligé par écrit, et seront les effets des François qui mourront au dit pays, remis aux mains du dit consul, pour en disposer au profit des dits François, ou aultres aux quels ils appartiendront ; et la mesme chose sera observée à l'égard des Turcs du dit royaume d'Alger qui voudront s'establir en France.

XXI.

Jouira le dit consul de l'exemption de tous les droits pour les provisions, vivres et marchandises nécessaires à sa maison.

XXII.

Tout François qui aura frappé un Turc ou Maure ne pourra estre puni qu'après avoir appelé le dit consul pour défendre sa cause ; et en cas que le dit François se sauve, ne pourra estre le consul responsable.

XXIII.

S'il arrive quelque contravention à ce traité, il ne sera fait aucun acte d'hostilité qu'après un déni formel de justice.

XXIV.

Et pour faciliter l'establissement du commerce, et le rendre ferme et stable, les très-illustres bacha, dey, divan et milice d'Alger envoyeront, quand ils le jugeront à propos, une personne de qualité d'entre eux résider à Marseille, pour entendre sur les lieux les plaintes qui pourroient arriver sur les contraventions au présent traité, au quel sera fait en la dite ville toutes sortes de bons traitements.

XXV.

Si quelque corsaire de France ou du dit royaume d'Alger fait tort aux vaisseaux françois ou à des corsaires de la dite ville qu'il trouvera en mer, il en sera puni, et les armateurs responsables.

XXVI.

Si les vaisseaux d'Alger, qui sont présentement en mer, avoient pris quelque bâtiment françois, ils seront rendus aussitôt qu'ils seront arrivés en la dite ville, avec toutes les marchandises, effets, argent comptant et robes des équipages; il en sera usé de mesme si les bâtiments françois avoient pris quelque bâtiment de la dite ville d'Alger.

XXVII.

Toutes les fois qu'un vaisseau de guerre de l'empereur de France viendra mouiller devant la rade d'Alger, aussitôt que le consul en aura averti le gouverneur, le dit vaisseau de guerre sera salué, à proportion de la marque de commandement qu'il portera, par les chasteaux et forts de la ville, et d'un plus grand nombre de coups de canon que ceux des autres nations, et il rendra coup pour coup; bien entendu que la mesme chose se pratiquera dans la rencontre des dits vaisseaux de guerre à la mer.

XXVIII.

Si le présent traité de paix, conclu entre le dit sieur chevalier de Tourville pour l'empereur de France, et les bacha, dey, divan et milice de la dite ville et royaume d'Alger, venoit à estre rompu, ce qu'à Dieu ne plaise, tous les marchands françois qui seront dans l'étendue du dit royaume pourront se retirer partout où bon leur semblera, sans qu'ils puissent estre arrêtés pendant le temps de trois mois.

XXIX.

Les articles ci-dessus seront ratifiés et confirmés par l'empereur de France et les bacha, dey, divan et milice d'Alger, pour estre observés par leurs sujets, pendant le temps de cent ans ; et sans que personne n'en prétende cause d'ignorance, seront publiés et affichés partout où besoin sera.

V

Poème en idiome barbaresque, composé a l'occasion du bombardement d'Alger par les Danois, dans le mois de juillet 1770, traduit par Venture ; tiré des Ms. de la Bibliothèque royale.

Après avoir invoqué le nom du Tout-Puissant, je vais chanter cet événement mémorable dont nous avons été les témoins, l'histoire de ce fameux bombardement tenté contre Alger. Nos ennemis sont prudents, ils nous attaquent de loin, et ils se tiennent toujours hors de portée !

O toi, grand Dieu ! à qui rien n'est caché, rappelle-moi les circonstances de cette guerre, et dissipe ces essaims d'infidèles

qui troublent notre tranquillité! Peuples, prêtez l'oreille à mes chants! Des infidèles, qu'on appelle Danois, et daigne le ciel en exterminer la race! irrités de ce que nos corsaires leur avaient enlevés plusieurs bâtiments richement chargés, vinrent ici à main armée pour nous forcer de les leur rendre.

Ils juraient, les maudits! par tous les serments de leur idolâtrie, que, si nous tardions à les satisfaire, ils détruiraient notre ville de fond en comble!

Le diable aveugla sans doute ces infidèles, et il leur persuada que la brillante Alger était une place aisée à surprendre et à intimider.

Ou plutôt, Dieu, pour les confondre et augmenter la gloire de l'islamisme, les conduisit lui-même dans cette rade.

Le Seigneur, qui, par une faveur particulière, nous a destinés à faire la guerre aux idolâtres, a voulu que, sans quitter nos foyers, nous pussions obtenir le prix attaché à l'accomplissement de ce précepte.

Ces infidèles, pleins d'empressement, vinrent mouiller dans la baie, mais fort au large, et ils attendirent ensuite tranquillement et sans bouger le bon effet que produirait cette disposition ambiguë.

Le sultan leur envoya en ambassade un consul (1) qui leur dit de sa part : « Êtes-vous venus ici pour faire la guerre, ou bien désirez-vous la paix? »

Ils répondirent fièrement : « Nous sommes armés et préparés à combattre, et nous ne nous prêterons à aucun accommodement avant qu'on ne nous ait restitué nos effets. »

Le sultan, que ce propos menaçant irrita plus qu'il ne l'inquiéta, s'écria : « Par Dieu! nous n'avons que des boulets à leur donner, quand tout le Danemark ensemble se réunirait contre nous!

« Nous ne voudrions pas même leur rendre ce que nous leur avons pris. Que le diable emporte le père, l'aïeul, et toute la

(1) M. Vallière, consul de France à Alger, le même qui avait été mis à la charrette en 1763, sous le règne de Baba-Ali, parce qu'une frégate française avait coulé à fond un corsaire algérien, par erreur. Il n'y eut que les officiers du consulat qui furent pris à partie dans cette affaire. Les négociants ne furent point inquiétés. (*Note de Venture.*)

génération danoise! » En même temps le sultan donna des ordres pour rassembler l'armée.

Le sultan de la superbe Alger, dont la victoire suit partout les pas, est la terreur des infidèles par ses troupes intrépides.

Dès qu'il vit l'audace de ses ennemis, il dit à ses guerriers: « Allez dans le château tout disposer pour le combat; faites travailler sans relâche aux fortifications nécessaires (1).

« Que chacun prenne son poste, et que les canons de leurs feux dévorants embrasent et consument tout ce qui se présente devant eux. »

Aussitôt des tours et des redoutes on se met à foudroyer les vaisseaux ennemis. Les héros ottomans, semblables à des lions irrités, ne respiraient que le carnage.

Alger en un instant devint comme un incendie qui porte au loin la destruction. Ses bouches d'airain faisaient voler la mort au milieu des infidèles, qu'une prudence pusillanime tenait si éloignés. S'ils s'étaient approchés, c'en était fait d'eux! Leurs mains glacées auraient laissé tomber les armes! Les proscrits! comment ont-ils pu s'imaginer qu'Alger, l'invincible Alger, pouvait être accessible à leurs coups!

Ils sont venus avec des vaisseaux, conjurés à sa perte, et ils la prenaient pour un cimetière, jusqu'au moment où ils l'ont vue lancer sur eux ces foudres exterminateurs qui se succédaient si rapidement.

Les infidèles ignorent-ils donc qu'Alger est bâtie pour leur supplice?

Ses braves corsaires ne cessent de porter sur leurs côtes l'incendie et la désolation, et les héros chargés de la défendre sont assez connus par leur bravoure. Aucun obstacle ne les arrête, et tout cède à leur redoutable épée!

Ces Danois avaient cru apparemment qu'Alger avait perdu ses défenseurs.

Après avoir longtemps essayé inutilement l'effet de leurs bou-

(1) A l'occasion du bombardement des Danois, la régence fit faire, sur le rocher au nord du fanal, cette batterie à fleur d'eau, qui est peut-être ce qu'il y a de plus redoutable à Alger. (*Note de Venture.*)

lets (1), ils se mirent à tirer des bombes. Vains efforts, peines perdues! leurs noirs projets se sont réduits en fumée!

Par Dieu! si cette flotte ennemie eût osé s'approcher, elle aurait bientôt ressemblé à ces masures qui s'écroulent sur leurs fondements!

Mais tous ces chrétiens d'Europe sont lâches et timides; la crainte de la mort fit tenir constamment les ennemis à l'écart, et reconnaissant à la fin leur impuissance, et sans espoir d'obtenir la paix, il ne leur resta d'autre parti à prendre qu'une honteuse retraite.

Dès que ces infidèles virent la bonne contenance de l'armée algérienne, leur esprit se troubla, leur courage s'abattit, et ils regrettèrent d'avoir perdu l'occasion de traiter d'un accommodement qui les aurait tirés de l'embarras où les avait jetés leur présomption.

Le Seigneur, en punition de leur culte idolâtre, a voulu sans doute les confondre et les couvrir d'humiliation.

Cependant le sultan (2), que Dieu le rende à jamais victorieux! s'occupait des moyens de les faire repentir de leur témérité. Il avait ordonné de construire un radeau et de l'armer de canons, pour aller attaquer les vaisseaux ennemis. O invention précieuse et vraiment utile à l'islamisme!

Le même jour où tout était prêt pour fondre sur eux, les chrétiens aperçurent l'orage qui les menaçait, et ils disparurent.

S'ils étaient restés, ils seraient devenus la proie des Musulmans.

O grand Dieu! protége Mesganâh (3)! Préserve-la de tous les maux, et assure sa tranquillité; nous t'en conjurons par un nom qui t'est cher, celui de Mohammed, le véridique, le fidèle!

Nous t'en conjurons aussi par le mérite des bienheureux qui reposent sur cette terre.

(1) Les bombes, en effet, furent tirées de si loin, qu'il n'y en eut pas une qui ne tombât à plus d'un quart de lieue de la ville. (*Note de Venture.*)

(2) Les Maures nomment sultan le chef de la régence algérienne; les Turcs, dey ou pacha. (*Note de Venture.*)

(3) Mesganâh ou Mesganna est le nom d'Alger parmi les peuples de la Barbarie. (*Note de Venture.*)

Daigne récompenser le zèle de tes fidèles adorateurs, pour la défense de ta sainte religion! Chacun travaille avec joie, et à l'envi l'un de l'autre, au service des batteries. Le peuple même, sans armes, ne craint pas d'affronter l'ennemi. Les docteurs de la loi, les flambeaux de l'État donnent l'exemple du dévouement, et excitent l'émulation des vrais croyants.

Ils implorent le secours du ciel par de ferventes prières et par la lecture du divin Koran.

Voyez les raïs (1) sur ce radeau occupés à dresser le mât et à lier les cordages. On lit dans leur air l'ardeur qui les anime pour les combats ; ils n'en sont jamais rassasiés.

Comment peut-il venir dans l'esprit des infidèles d'attaquer Alger, cette superbe reine des villes et des cités, Alger qui possède tant de saints personnages uniquement occupés à éloigner d'elle tout désastre? Chacun de ces bienheureux lance des foudres qui ne tombent jamais en vain. Dès qu'ils la voient menacee, ils se réunissent et ils accourent pour assurer son triomphe.

Animés du même zèle, ils veillent à l'envi à sa prospérité, et ils ne cessent de répandre sur le peuple d'abondantes bénédictions.

Le premier de ses protecteurs est Scid-Abd-ul-Rahman-el-Théalebi (2). C'est l'épée et le rempart de la ville. Mer de science, vicaire du prophète, possesseur des trésors de la grâce, ses divins écrits dissipent mes peines et mes chagrins; je les compare à un parterre de fleurs qui récrée les yeux et flatte l'odorat.

Toute mon ambition est de marcher sur les traces de ce prince des dévots et des mystiques.

Alger, sous sa protection, jouira d'un repos inaltérable et d'une

(1) Reïs ou raïs sont ceux qui commandent les vaisseaux expédiés en course par la régence ou les particuliers. Les Maures peuvent être reçus dans ce corps. Celui qui est aujourd'hui (1789) à leur tête, en qualité de chef d'escadron, est un juif renégat, nommé El-Hady-Mohammed; il passe pour un bon marin. (*Note de Venture.*)

(2) Scid signifie qu'il était chérif et descendant du prophète; il est enterré hors de la porte Bab-el-Ouëd, au nord de la ville. Son sanctuaire sert d'asile aux malfaiteurs poursuivis par la justice ou le gouvernement. (*Note de Venture.*)

gloire constante; n'ayons aucune inquiétude. Ce chef-d'œuvre des perfections angéliques ne nous oubliera jamais.

Sidi-Ben-Gioumâu (1), son maître dans la vie contemplative, est à ses côtés; il est toujours plus empressé à épargner des peines à son disciple.

Sidi-Ahmed-Ben-Abdallah, semblable à un lion rugissant, s'avance à grands pas, tenant à la main un bâton ferré. Malheur à celui qu'il en frappe, il est anéanti à l'instant.

Sidi-Ahmed-el-Ketlani s'élève d'un air menaçant sur son mausolée que les boulets ont toujours respecté.

Les Sept Martyrs (2), unis, après leur mort comme pendant leur vie, pour la défense d'Alger, viennent à son secours; leurs yeux étincellent de la colère qui les anime contre les ennemis de la foi.

Sidi-el-Saade les suit de près, le sabre exterminateur des chrétiens.

Tous les bienheureux qui reposent autour de la ville en sont les plus solides remparts, et combien encore n'a-t-elle pas de protecteurs puissants dans l'enceinte de ses murs? Sidi-Ali-el-Fassi et Sidi-Ali-el-Gioudi ne veillent-ils pas aussi à sa conservation?

Que dirons-nous du grand Ouéli-Dédé (3), dont le zèle a déjà été si fatal aux chrétiens? Ils vinrent autrefois avec une nombreuse flotte, méditant la perte d'Alger. Ouéli-Dédé s'approche de la mer et ordonne aux vagues de s'agiter. Aussitôt les flots se déchaînent, les vaisseaux des infidèles se brisent, et la surface des eaux est couverte de planches et de mâts flottants.

Notre bon patron, Sidi-Abd-ul-Cadir (4), ne suffirait-il pas seul

(1) Sidi signifie monseigneur, comme on dit : Monseigneur saint Denis.

(2) Ils sont enterrés près du cimetière des chrétiens, hors de la porte Bab-el-Ouëd ; on croit qu'ils étaient frères, et qu'ils ont été tués le même jour en combattant contre les chrétiens.

(3) Ouéli-Dédé vivait lors de la descente de Charles-Quint, en 1541; les Algériens croient que c'est lui qui a excité la tempête qui détruisit la flotte espagnole. Il est enterré près de la maison consulaire de France. Ouéli signifie saint.

(4) Sidi-Abd-ul-Cadir a sa chapelle hors de la porte Bab-Azoum. C'est un des plus grands saints de l'islamisme; son tombeau est à Bagdad. Les

à notre défense? Sa main protectrice nous préserve de tous maux.

Mais quelle nouvelle scène s'offre à nos regards? Les tours et les châteaux d'Alger ne me présentent plus que des spectacles agréables. Je n'entends résonner de toutes parts que les doux sons des guitares et des instruments de musique. Et qui pourrait, en effet, n'être pas tranquille, lorsqu'une armée de héros se charge de nous défendre? Voyez l'aga (1) à la tête de la cavalerie; le feu martial qui l'anime pétille dans ses yeux, et inspire le courage.

Regardez le khasnégi (2); ne le prendriez-vous pas pour un lion qui va s'élancer sur sa proie? Qu'il est digne de conduire les jeunes lionceaux qui l'entourent!

N'oublions pas dans nos éloges le brave ouëkil-kardg (3), qui tient la marine dans un si bel ordre.

Chantons aussi les louanges de ce respectable codjea (4), dont la modestie et la générosité sont les moindres vertus. Ces grands officiers du gouvernement, excités par une noble inclination, brûlent de se distinguer contre les infidèles.

Les raïs sont toujours debout et les armes à la main. Leur cœur ne respire que la guerre et les combats; ennemis du repos, vous les voyez dans une continuelle agitation, comme des aigles qui planent dans les airs.

Béni soit l'Éternel, j'ai terminé mes chants dans la joie et l'allégresse.

corsaires, en sortant du port, le saluent d'un coup de canon. Quiconque se réfugie dans cet asile est à l'abri des poursuites du gouvernement, quel que soit son crime. — Le gardien de cet oratoire est toujours un Turc levantin.

(1) L'aga est le général de la cavalerie algérienne : toute la campagne est sous ses ordres.

(2) Le khasnégi est, après le dey, le premier officier de la régence. Il est le gardien du trésor où lui seul peut entrer. Il fait l'office de premier ministre.

(3) Ouëkil-kardg, intendant de la dépense. C'est le titre du ministre de la marine d'Alger. Cette place peut être occupée par un Turc ou par un renégat, mais jamais ni par un Coulougli, ni par un Maure.

(4) Le codjea, ou écrivain des chevaux, est le surintendant des domaines. C'est la troisième place de l'État, après le dey.

Adressons maintenant nos vœux au plus noble, au plus généreux des Arabes, à cet envoyé du ciel, dont le nom ouvre les portes du paradis, Mahommet, qui nous procure par sa puissante intercession les bontés et les complaisances du roi des rois. O vrais croyants, ne cessez de le prier, et pratiquez l'oraison et les bonnes œuvres !

L'événement que j'ai chanté est arrivé dans le mois où nous célébrons la naissance de l'envoyé de Dieu, l'an de l'hégire 1184 : c'est l'époque fixe de ce fameux bombardement dont nous avons été les témoins.

Le fils d'Oma vous demande, mes frères, pour prix de ses chants, un souvenir dans vos prières.

VI

Lettre du général d'Arcine au journal de Marseille, *le Sémaphore.*

Au lazaret de Marseille, le 24 septembre 1830.

Monsieur le rédacteur,

J'arrive d'Alger, et ce n'est pas sans une surprise extrême que je trouve presque tous les journaux remplis d'articles qui tendraient à faire croire que la plupart des officiers généraux, officiers supérieurs et officiers de l'armée d'Afrique, oubliant les principes de probité et de délicatesse qui doivent distinguer de braves militaires, ont dilapidé honteusement la fortune publique.

L'éloignement et l'ignorance où sont peut-être de ces infâmes calomnies MM. les lieutenants généraux Berthezène, Loverdo et Desprez, sont sans doute cause qu'elles n'ont pas été repoussées par eux, en l'absence de M. de Bourmont, avec l'indignation qu'elles méritent ; mais, s'il en était autrement, qu'ils apprennent que le premier devoir d'un chef est de ne laisser porter aucune atteinte à la considération que mérite une armée dont les travaux, les

dangers et les privations n'ont pas été appréciés; qu'ils sachent que leur silence est regardé par tous comme très-coupable.

Une commission d'enquête a été nommée à Alger, par le général Clausel, pour vérifier si effectivement la fortune publique avait été compromise. On peut s'en rapporter à cette commission, car elle est composée de personnes qui ne seraient peut-être pas fâchées de trouver des torts à l'ancienne administration et aux officiers de l'armée. Son travail paraîtra incessamment, et, avant qu'il reçoive la publicité que doit lui donner le gouvernement, je viens déclarer au nom de tous mes camarades de l'armée d'Afrique, que nous désirons que l'enquête commencée soit aussi rigoureuse et aussi scrupuleuse que possible. Nous appelons de tous nos vœux sur les coupables, s'il s'en trouve, la rigueur des lois et l'animadversion de la France entière.

Mais, en attendant que justice soit faite des calomniateurs ou des coupables, et pour empêcher l'opinion publique de s'égarer, j'atteste, *sur mon honneur*, que non-seulement dans la brigade que je commandais, mais encore dans tout le corps d'armée, je ne connais aucun maréchal de camp, ni officier supérieur, ni officier de quelque grade que ce puisse être, qui ait porté la moindre atteinte, soit à la fortune publique, soit à quelques fortunes particulières.

Je déclare donc fausses et calomnieuses quelques perfides insinuations faites à la tribune, et les articles des journaux contre lesquels je réclame au nom de l'armée d'Afrique.

Je somme leurs auteurs de se faire connaître, de désigner nominativement les coupables, ou de se taire et de rentrer dans l'ombre.

J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Collomb D'ARCINE,

Maréchal de camp, commandant la 3e brigade de la 2e division de l'armée d'expédition d'Afrique.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

TABLE DES CHAPITRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE XXI. Page 40.

CHAPITRE XXII. Page 58.

CHAPITRE XXIX. Page 180.

CHAPITRE XXXII. Page 270.

CHAPITRE XXXIV. Page 526.

CHAPITRE XXXVII. Page 397.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

